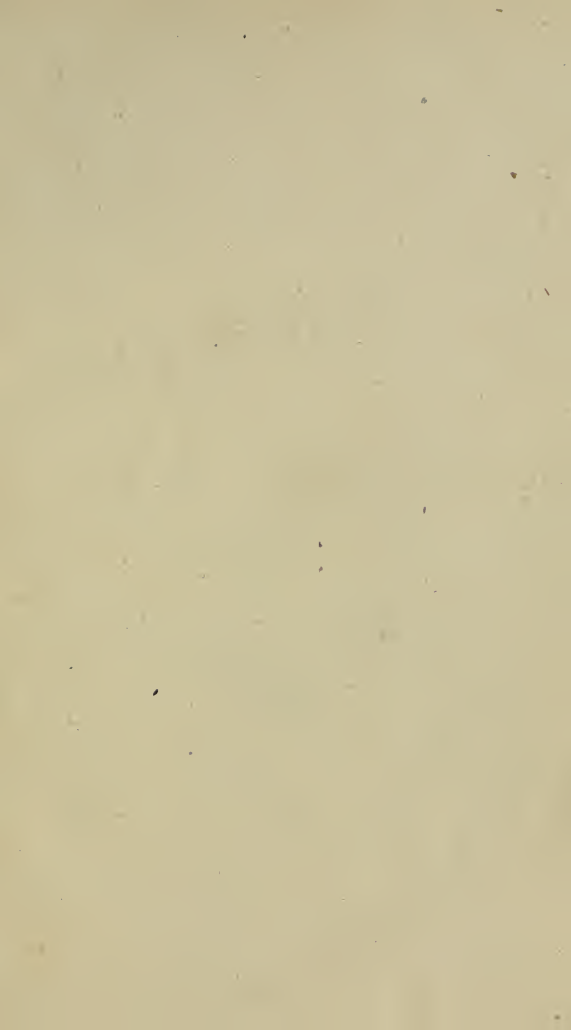


Campbell, l.e. 32



LE CABINET
DES FÉES;

O U

COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,
ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX;

Ornés de Figures.

TOME TRENTE-CINQUIÈME.



A A M S T E R D A M,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVI.

33 1672 22

1712 1713 1714

COLLECTION CHIMIE

DES ÉLÉMENTS DES ÉLÉMENTS

DES ÉLÉMENTS DES ÉLÉMENTS

DES ÉLÉMENTS DES ÉLÉMENTS

DES ÉLÉMENTS DES ÉLÉMENTS

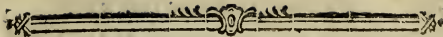


DES ÉLÉMENTS DES ÉLÉMENTS

DES ÉLÉMENTS DES ÉLÉMENTS

DES ÉLÉMENTS DES ÉLÉMENTS

DES ÉLÉMENTS DES ÉLÉMENTS



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

LE premier conte de ce volume est *Minet-bleu & Louvette*, féerie, par Madame Fagnan. Cette dame a cultivé les lettres dans le silence & l'obscurité, tellement qu'on ne fait aucun détail de sa vie privée ; nous ignorons même le terme de sa naissance & celui de sa mort ; nous savons seulement qu'elle écrivoit il y a environ trente-cinq ans, & que la féerie, genre alors très à la mode, est le seul auquel elle se soit livrée.

Le premier ouvrage de Madame Fagnan est le conte de *Minet-bleu & Louvette* que nous imprimons ; ce conte a paru d'abord dans les *Mercures*. L'abbé de la Porte l'en a tiré, pour le faire entrer dans une collection de contes de fées qu'il a publiés en 1765, sous le titre de *Bibliothèque des fées & des génies*. Tous les contes de ce recueil sont bien choisis, & ont trouvé leur place dans notre collection ; nous aurons soin seulement de les restituer chacun à leur auteur ; c'est ainsi que nous avons imprimé

le *Prince des aigues-marines* & le *Prince invisible* (tome 24) à l'article de *Madame Levêque* , & que nous avons réunis aux autres contes de M. de *Moncrif* (tome 25) *Alidor & Thersandre* & les *Voyageuses* , qui faisoient partie du recueil de l'abbé de la Porte.

Minet-bleu & *Louvette* nous a paru le meilleur ouvrage de Madame Fagnan ; elle a composé depuis deux féeries très-longues ; l'une intitulée *Kanor* , l'autre le *Miroir des Princesses orientales* , dont nous n'avons pas voulu surcharger notre recueil , ce sont des idées communes & rebattues , écrites avec la plus grande prolixité.

Le conte d'*Acajou* qui suit , est connu ; & , malgré la friivolité du genre , cet ouvrage est l'un de ceux qui a fait le plus d'honneur à M. Duclos. On prétend que quelques dessins de M. Boucher , mort il y a quelques années , premier peintre du roi , ont servi de cannevas à ce conte. Ces dessins , dit-on , avoient été composés pour un conte de M. le comte de Tessin , intitulé *Faunillane* ou l'*Infante jaune* , mais ils sont restés entre les mains du peintre , on ne sait trop pourquoi. Celui-ci , pour tirer

parti des gravures qu'il en avoit fait faire, pria M. Duclos de composer un conte auquel elles pussent s'adapter. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, *Acajou* est une féerie très-agréable, & qui n'avoit pas besoin pour plaire, de l'ornement que lui a prêté M. Boucher. Ce conte a eu un succès complet; il en a été fait en peu de tems plusieurs éditions, & on l'a traduit en plusieurs langues, entr'autres en Anglois & en Italien. M. Favart a jugé ce sujet propre à être mis sur la scène; il en a fait un opéra comique qui a eu dans son tems le plus grand succès, & se voit encore aujourd'hui avec plaisir.

La premiere édition d'*Acajou* est accompagnée d'une préface que nous supprimons. Le ton qui y règne ne nous paroît pas fait pour plaire. M. Duclos a pu se moquer de ses lecteurs, & traiter avec dédain un public auquel il étoit redevable de sa gloire. Sans prétendre blâmer un procédé aussi extraordinaire, nous croyons inutile de réimprimer cette préface.

On fait que M. Duclos est mort secrétaire de l'académie françoise; il est auteur de deux autres romans : *l'Histoire de la*

*baronne de Luz & les Confessions du comte de ***.* L'ouvrage qui fait le principal fondement de sa réputation, est ses *Considérations sur les mœurs du siècle.*

Aglaë ou Nabotine est de feu M. Coypel, peintre célèbre, mort en 1752, âgé de 58 ans.

Charles-Antoine Coypel étoit d'une famille illustre dans la peinture ; trois de ses ancêtres avoient rendu successivement leur nom célèbre dans cet art. M. Coypel ne se montra pas indigne d'eux ; à vingt ans il fut reçu de l'académie, & il parvint, en 1747, à la place de premier peintre du roi.

Outre ses talens pour la peinture, M. Coypel aimoit les lettres, & les cultivoit dans le silence. Mais, quoiqu'il les cultivât avec succès, jamais sa modestie n'a permis qu'il parût aucun de ses ouvrages dans le public ; il les composoit pour une société d'amis, & ne vouloit pas qu'ils en sortissent. Le petit conte que nous donnons n'a été imprimé que plus de vingt ans après sa mort ; il donnera une idée de la manière de M. Coypel, & fera peut-être regretter que l'on n'ait pas livré au public plusieurs ouvrages

vrages de cet artiste célèbre qui a beaucoup écrit.

L'auteur estimable dont nous donnons ensuite les contes, a joui d'une réputation plus solide que brillante ; & ses ouvrages, vraiment utiles, composés pour les enfans, mis à leur portée par la naïveté du style, auront un succès plus durable que beaucoup d'autres productions du même genre, qui se sont montrées avec plus d'éclat.

Madame Leprince de Beaumont, née à Rouen en 1711, & morte depuis quelques années à Londres, s'est entièrement consacrée à l'éducation des enfans. Non contente de donner ses soins & son tems à ses jeunes élèves, elle leur a sacrifié jusqu'à ses loisirs ; elle n'a écrit que pour eux ; & , quoique ses ouvrages soient en grand nombre, il n'en est pas un qui n'ait pour but leur amusement & leur instruction.

Celui qui a eu le plus de succès, & qui ne cessera d'être de la plus grande nécessité aux enfans du premier âge, est le *Magasin des Enfans*. L'auteur leur donne la première notion de tout ce dont ils doivent être instruits un jour, & tout cela est présenté d'une manière nette, simple, & telle-

ment propre à leur âge, que l'enfant, de l'intelligence la plus commune, le comprend aisément.

C'est du Magasin des Enfans que nous avons tiré les contes de ce volume; ils sont tous de l'invention de Madame Leprince de Beaumont; on y trouvera cependant des réminiscences, & sa mémoire a quelquefois supplée à la stérilité de son imagination; cependant, pour ne pas nous répéter, nous avons supprimé la *Belle & la Bête* (1) & le *Prince Titi* (2), contes qui ont été déjà employés, & que notre auteur s'est contenté de réduire.

Le *Prince Desiré*, petite fée allégorique de M. Sélis, présente des objets trop intéressans à nos cœurs pour ne pas recevoir un accueil distingué. L'Auteur, en nous permettant d'en orner notre collection, nous fait un vrai cadeau, & nous ne doutons pas que ce conte agréable & ingénieux ne fasse aujourd'hui autant de plaisir qu'il en a fait dans sa nouveauté.

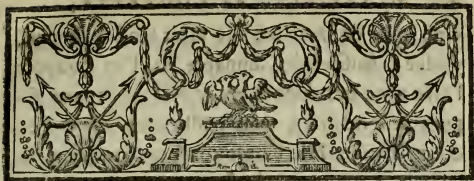
Enfin, pour rendre cette collection complète autant qu'il possible, nous avons

(1) Voyez le Cabinet des Fées, tome xxvj.

(2) Voyez le Cabinet des Fées, tom. xxvij & xxvij

fait choix des meilleures féeries que nous avons trouvées répandues dans différens recueils. Si nous avons été exacts dans nos recherches, nous nous sommes piqués d'être délicats dans notre choix. Les contes qui terminent ce volume ont été lus tous avec attention, & n'ont été employés que lorsque nous les avons jugés propres à à l'amusement ou à l'instruction de nos lecteurs; nous nous flattons qu'aucun d'eux ne désapprouvera le jugement que nous en avons porté. Ces contes ne sont pas tirés précisément des féeries; mais ils contiennent tous des aventures merveilleuses, & rentrent conséquemment dans notre plan.





MINET-BLEU

ET

LOUVETTE.

CONTÉ.

C'EST peu de chose que l'esprit sans la figure : la beauté sans l'esprit, est moins encore. La fée Louvette étoit, comme tout le monde fait, (tout le monde, c'est-à-dire, ceux qui ont quelque connoissance de la cour des fées) ; elle étoit cinq jours de chaque semaine, une fort petite personne d'une laideur effrayante : les deux autres jours, elle étoit d'une taille majestueuse & d'une beauté ravissante. Ce n'est pas tout perdre, que d'avoir deux beaux jours par semaine, lorsqu'on peut en tirer parti ; mais un inconvénient lui rendoit cet avantage inutile, c'est qu'en changeant de figure, elle changeoit d'ame, de caractère, de sentimens : les

2 MINET-BLEU ET LOUVETTE;

cinq jours de laideur , elle étoit tendre , bonne , douce , passionnée , aimable si l'on pouvoit l'être avec des dehors qui révoltent & une figure qui déplaît ; mais malheureusement l'écorce décide. Elle employoit ces cinq jours de laideur à obliger , à flatter , à chercher à plaire ; elle n'épargnoit rien pour trouver un génie , un enchanteur , ou un simple mortel , capable de s'attacher à ce que l'on appelle le vrai & le solide mérite , celui du cœur & des sentimens ; elle faisoit des tentatives auprès de tout le monde , & rien ne lui réussissoit. Cependant si cette bonne petite fée faisoit ainsi des agaceries & des avances , ce n'étoit pas qu'elle fût coquette ; il est bon d'en avertir , parce que cela y ressemble un peu ; mais c'est qu'il étoit écrit qu'elle ne recouvreroit sa première figure qui avoit été fort aimable , que lorsqu'elle se seroit fait aimer véritablement dans sa laideur. Cet arrêt étoit tracé dans le livre du destin que tout le monde connoît de nom , quoique personne n'y ait jamais lu.

On se doute bien comment elle s'étoit attiré cette disgrâce ; c'étoit en dédaignant les soupirs , & méprisant les vœux d'un enchanteur détestable , malfaisant , laid , & plus puissant qu'elle : ce sont de ces événemens si ordinaires , qu'on n'auroit pas besoin de les dire ;

ependant si vous ne les dites pas , il y a toujours quelque esprit bouché qui ne veut rien deviner , & qui vous en fait un crime.

Louvette avoit , comme on l'a dit , deux jours d'une beauté ravissante ; elle réunissoit dans ce court intervalle tous les charmes , toutes les grâces qui peuvent attirer & plaire aux yeux ; si elle eût été maîtresse de conserver les mêmes façons , les mêmes sentimens , qui ne lui produisoient rien dans sa laideur , elle eût captivé & charmé l'univers ; elle n'eût point trouvé de cœur fait pour lui résister. Mais en devenant belle , elle devenoit sotte , fière , dédaigneuse , insoutenable : ses hauteurs , ses mépris , son peu de sentiment & de goût ; en un mot , toutes ses façons écartoient ceux que sa figure avoit attirés : il suffisoit de lui parler & de l'entendre , pour perdre aussi-tôt cette opinion , & ce desir si naturel de trouver une belle personne accomplie. La beauté seule commence par le placer dans le cœur de tous les hommes ; mais il faut que quelque chose l'y soutienne ; or dans Louvette tout concouroit pour l'en bannir.

Elle ne pouvoit instruire ni ceux qui l'adoroient belle , ni ceux dont elle auroit bien voulu se faire aimer laide ; on voyoit qu'elle étoit la même personne sous ces deux formes si diffé-

rentes ; c'étoit une des conditions de sa métamorphose, & du retour à son premier état. On pensoit à la cour qu'il y avoit deux Louvettes : une belle & une laide. C'étoit à la cour des fées que cela se passoit ; je ne fais si je l'ai dit ; mais comme il faut le dire , il vaut autant que ce soit ici qu'ailleurs. Cette cour est un pays , où quelquefois on voit tout , & où quelquefois aussi on ne fait attention à rien ; de sorte qu'on fut longtemps sans remarquer que les deux Louvettes ne paroissent jamais ensemble.

Cependant la petite fée avoit le chagrin , pendant cinq jours , de se voir le jouet & le rebut des mêmes amans qui avoient pendant deux autres jours , une disposition à l'adorer , qu'elle rendoit inutile par ses façons , & son peu de goût & de retour pour eux. La situation est assez triste ; aussi Louvette l'étoit beaucoup , & même elle l'étoit davantage dans ses jours de beauté , que dans ceux de laideur , ce qui prouve qu'il vaut encore mieux être laide avec de l'esprit & des sentimens , que d'être belle , en manquant de tout le reste.

Tel étoit son état , lorsque le destin lui offrit un personnage aussi maltraité qu'elle , & par les mêmes raisons. C'étoit un jeune prince , on s'y attend bien : ce à quoi on ne s'attend pas de même , c'est qu'il s'appelloit Minet-bleu.

ce qui venoit non-seulement du bleu singulier dont étoient ses yeux , mais aussi des habits de taffetas bleu changeant , qu'il portoit tout l'été , & dont il avoit le premier amené la mode , qui fut empaumée brusquement par tous les agréables de la cour , y compris même les violons & autres gens à talens. Il avoit été originairement un des adonis dont toutes les femmes se donnent le mot pour devenir folles , sans trop savoir pourquoi. Lorsqu'il paroît de ces universels , de ces hommes du jour , les vieilles fées ne sont pas les dernières à y courir : elles sont si mal reçues de ces messieurs , qu'elles devroient bien s'en corriger ; mais se corrige-t-on des défauts que l'on aime ? La fée qui éprouva les rigueurs du beau Minet-bleu , l'en punit sur le champ ; ce sont dettes d'honneur , pour lesquelles jamais fée outragée ne demande un instant de crédit. Elle le traita comme l'enchanteur avoit traité Louvette : peut-être ces deux méchantes gens se connoissoient-ils ; peut-être s'étoient-ils donné le mot. Toute la différence , c'est que Minet-bleu fut doué , pour deux jours seulement , d'une laideur rebutante , accompagnée de tout le mérite du cœur & de tous les charmes de l'esprit ; & conserva les cinq autres jours sa première beauté , dépourvue de tout ce qui pouvoit la

6 MINET-BLEU ET LOUVETTE,

mettre en valeur ; plus d'ame , plus d'esprit ; plus de goût ni de sentimens ; indifférent & froid comme un automate , il ne regardoit que pour voir , & ne parloit que pour parler , sans avoir jamais l'air de penser , ni de sentir.

Les deux jours de laideur & de sensibilité de Minet-bleu , étoient précisément les mêmes où Louvette étoit belle & indifférente ; & les cinq jours où elle étoit laide & sensible , étoient les mêmes où le prince jouissoit de tous les charmes de sa belle figure froide & inanimée. C'étoit dans ce dernier état , qu'il devoit se faire aimer , pour en sortir. Il étoit même condamné à inspirer une vraie passion à une femme de mérite ; en quoi il étoit encore plus maltraité que la fée qui pouvoit se faire aimer dans sa laideur , étant plus difficile de plaire , lorsqu'on est incapable d'aimer , que lorsqu'on n'est pas d'une figure aimable.

La conformité des deux aventures de Louvette & de Minet-bleu , produisit l'effet qu'elle devoit tout naturellement produire. Le prince , dans ses deux jours de laideur , devint éperdument amoureux de Louvette qui étoit justement alors dans ses deux jours de beauté. Il en fut reçu avec tous les outrages & le mépris dont elle étoit capable ; mais aussi ces deux jours passés , le prince prenoit sa revanche. La

pauvre Louvette rentroit dans son tems de laideur achevée; le beau Minet-bleu reprenoit ses glaces & ses mépris avec sa belle figure. La fée perdoit à son tour auprès de lui des regards & des soupirs qui sembloient la rendre plus laide encore. C'est le privilège de la laideur confirmée; tout lui nuit & l'augmente, principalement les mêmes choses qui servent le mieux la beauté.

Cependant la cour du prince fut bientôt déserte. Les coquettes qui avoient d'abord été amusées de sa jolie figure, les prudes qui en avoient été éblouies, se lassèrent de son sang froid impoli & trop égal; la seule Louvette, qui n'avoit point à choisir, lui demeura attachée.

Les hommes sont plus incorrigibles; ils ont un amour-propre plus aveugle & plus tenace; de sorte que, quoiqu'ils ne fissent pas plus de progrès sur la fée, lorsqu'elle étoit belle, que les femmes n'en faisoient sur le prince en beauté, ils furent bien plus long-tems à se le tenir pour dit. A peine il se retiroit deux amans rebutés de cette belle insupportable, qu'il en reparoissoit de nouveaux tout prêts à mieux augurer de leurs talens & de leur mérite; au moyen de quoi Louvette, dans sa laideur, jouissoit auprès de son amant d'un avan-

tage & d'un plaisir qu'il n'avoit pas auprès d'elle , lorsqu'elle étoit dans sa beauté. Ce plaisir consistoit à être presque toujours seule auprès de ce qu'elle aimoit , à n'avoir point de rival pour témoin de l'indifférence dont elle étoit l'objet : ce n'est pas une petite consolation. Si cette indifférence ne diminuoit point , du moins elle ne paroïssoit pas augmenter ; c'est une consolation encore : tout ce qui nourrit l'espérance , est le bien & le charme le plus réel de l'amour.

Minet-bleu , au contraire , étoit le jouet des insultes & des mépris de sa belle : en présence de ses rivaux , il étoit toujours le plus maltraité. Quel tourment ! Par bonheur il avoit tant d'esprit , qu'il se retiroit moins mal qu'un autre de tous ces mauvais pas : mais en souffroit-il moins ?

Cette cour orageuse se renouvelloit souvent : Minet-bleu en étoit le doyen : nul outrage n'avoit pu le rebuter , ni le bannir. D'abord personne n'y faisoit attention ; mais après un longtems , on le remarqua , on l'en badina ; il tint bon. Sa constance parut un prodige ; les femmes y firent quelques réflexions : on résolut d'en avoir pitié , & de tâcher pour cela , d'oublier sa figure , dût-on lui donner audience les yeux fermés. On comprit qu'il fal-

loit qu'il fût quelque chose d'extraordinaire ; la mode s'y mit, & en moins de rien, il n'y eut pas une femme du bel air, qui ne se fît une affaire sérieuse d'enlever cet amant à *la belle insupportable* ; car Louvette, dans ses deux jours de beauté, étoit plus connue sous ce nom que sous aucun autre.

L'histoire ne dit point, si le prince répondit de la façon dont on l'avoit espéré, à toutes les bontés dont tout le monde voulut l'accabler à la fois. Louvette, qui le trouvoit détestable dans ses assiduités, le trouvoit encore tel dans ses absences, & le punissoit également des unes & des autres ; tout lui étoit bon pour le tourmenter.

Il est à propos de remarquer en passant, que quand une fois un magot devient à la mode, il a le talent de s'y mieux soutenir qu'un autre ; le goût qu'on y prend devient une fureur en moins de rien.

Une certaine fée que l'on nommoit Confidente, se trouva la seule de la cour, qui n'eût pas encore eu de conversations particulières avec Minet-bleu : cette fée Confidente étoit aussi belle pour le moins que Louvette ; mais elle étoit encore plus insensible ; de sorte qu'en faveur de son insensibilité reconnue, les autres fées lui passoient sa beauté : quoique ce soit une

mauvaise qualité pour une confidente, elles ne laissoient pas que de s'y beaucoup fier; aucune n'y avoit encore été attrapée: c'étoit bien le meilleur cœur, le meilleur esprit de fée, qui fût à la cour. Dans tout un jour, on ne pouvoit pas lui reprocher plus de deux ou trois indiscretions, & autant de caprices: des caractères aussi égaux sont bien rares; aussi le sien la faisoit aimer généralement de toutes ses compagnes. Elle fut donc tout ce qu'elles savoient de plus particulier touchant le mérite du laid Minet-bleu; elle en fut tant que la curiosité qui est la fille & la mère de tous les maux qui arrivent ici bas, vint lui donner le mauvais conseil d'enlever le prince à toutes ses conquêtes.

De tous les tyrans qui se mêlent de gouverner la tête d'une belle, la curiosité est le plus absolu, quoiqu'il y en ait d'ailleurs de fort puissans; mais quand celui-là parle, tous les autres se taisent pour l'écouter & le servir sur le champ. La fée Confidente avoit à chaque instant, des occasions de parler à Minet-bleu: elle étoit chargée pour lui de tous les riens, de tous les petits secrets de ses compagnes. Dès qu'elle eût pris son parti, elle fit sa charge, c'est-à-dire, qu'elle parla pour son compte, & laissa deviner ce qu'elle vouloit que le prince

entendit. Il avoit acquis plus d'expérience dans un mois de bonheur, qu'on n'en acquiert en dix années d'étude ; de sorte qu'il devina plus qu'on ne voulut ; & cela s'appelle deviner juste.

Ceux qui se font un plan suivi de ce qu'on nomme caractère, demanderont peut-être comment cette Confidente si peu sensible, devint tout-à-coup si différente d'elle-même, si passionnée pour un magot ? Mais ai-je dit qu'elle l'aimoit ? Point du tout. Elle étoit curieuse, & rien de plus. La curiosité ressemble à tout, & n'est rien : elle ressemble à l'amour, à la haine, à toutes les passions ; elle en fait prendre le masque, comme elle le fait quitter.

Confidente ne jouit pas longtems de la confiance & de l'erreur de ses compagnes : elles s'accordèrent toutes à la détester & à en dire du mal. Elles se liguèrent pour lui enlever son Minet-bleu ; & cet enlèvement ne fut plus traité comme une affaire de goût, mais d'honneur, de politique, de vengeance. On s'y appliqua donc fort sérieusement, & Confidente, que la curiosité n'auroit peut-être pas retenue plus de vingt-quatre heures auprès du petit vilain, s'y trouva engagée par pique, par amour-propre, & pour paroître faire une belle défense.

Ses ennemis regardèrent la belle insupor-

table, qui étoit Louvette, comme celle qui devoit les venger : la passion du prince pour elle leur étoit connue ; elles travaillèrent donc à inspirer à cette fée , non pas de la curiosité, ni de l'amour pour Minet bleu, mais de l'aversion & de la jalousie pour sa rivale.

Ceux qui pensent que la jalousie ne peut naître sans amour , se trompent lourdement. Elle peut venir d'aversion pour une rivale, d'orgueil , d'amour-propre , du désir d'une préférence dont on ne veut point user , sans pouvoir se résoudre à voir un autre en profiter. Ce fut de cette espèce de jalousie que les fées soufflèrent au cœur de Louvette. Elles ne furent pas long tems à l'y produire : une femme seule viendroit à bout de l'impossible en ce genre sur une autre femme ; il est aisé de juger de quoi sont capables beaucoup de fées réunies.

Louvette se conduisant par leurs conseils , hait bientôt sa rivale , aussi parfaitement qu'on put le désirer. Elle n'aimoit pas encore Minet-bleu ; mais elle avoit un goût vif pour rendre Confidente & lui très-misérables. Elle se faisoit un plaisir & une étude de faire à l'un & à l'autre des tours sanglans , & d'employer contre eux ce qu'on appelle les ruses de guerre. Elle rompoit tous leurs entretiens & leurs rendez-

vous. Tantôt elle affectoit des airs de langueur & de passion, qui faisoient naître des espérances dans le cœur du prince; une autre fois elle y portoit le désespoir & le trouble; bien entendu que le tout se faisoit à contre-tems pour les intérêts de sa rivale. Dans les momens où Minet-bleu auroit pu voir Confidente, elle l'occupoit; elle paroissoit vouloir l'entendre, & commencer à l'aimer: dans les momens où elle ne redoutoit point cette rivale, & où Minet-bleu espéroit la récompense des sacrifices qu'on avoit exigés de lui, elle le traitoit avec une dureté désespérante. Quoiqu'il en soit, elle le voyoit plus longtems; elle étoit plus souvent & plus seule avec lui depuis ce projet de vengeance. Je ne fais si quelqu'un devine ce qui en arriva. Le voici. Tout ce jeu de jalousie & de vengeance produisit sur elle le même effet, que la curiosité avoit produit sur Confidente: en croyant ne faire qu'imiter la jalouse & la passionnée, elle le devint d'autant plus, qu'elle avoit eu d'abord un dessein tout contraire: c'est ainsi que l'amour se joue de nos projets; c'est ainsi que tous ses jeux finissent.

Dès que Louvette s'aperçut de son mal, elle commença à prendre soin de le cacher; soin inutile, qui ne fait que nous trahir davantage

Heureusement Minet-bleu aimoit trop pour s'apercevoir de son bonheur aussi promptement qu'il auroit fait, s'il eût moins aimé. Ce changement en produisit un autre : la laideur du prince commença peu-à-peu à diminuer. Cette métamorphose se faisoit si lentement, qu'elle étoit presque insensible pour les autres ; mais elle alloit à grands pas dans le cœur & dans les yeux de Louvette. Chaque fois qu'elle le revoyoit, elle le trouvoit plus aimable : c'étoit justement ce qu'il falloit pour qu'il le devînt encore davantage.

Les fées se doutèrent bientôt de cet amour naissant ; il les avoit à peu-près vengées de Confidente ; elles comptèrent qu'il les vengeroit encore du prince ; vu le caractère qu'elles connoissoient à Louvette ; comme si l'amour ne savoit pas faire des caractères tout neufs, quand il en a besoin.

A cette laideur du prince, qui n'étoit déjà plus laideur, puisqu'elle devoit cesser, & cesser par l'amour, succédoit, comme on fait, pendant cinq jours la laideur de Louvette, qui jusqu'alors avoit paru croître, au lieu de diminuer ; mais un heureux hazard vint la secourir. Le beau Minet-bleu, en promenant son indifférence & ses charmes dans un bois voisin, fut assailli par une troupe de brigands :

on juge bien qu'il se défendit avec beaucoup de valeur , qu'il blessa dangereusement les plus mutins , & dissipa le reste ; mais il revint avec la main gauche percée d'une flèche : la blessure étoit légère , mais le fer étoit empoisonné, ce qui est de la dernière conséquence, lorsqu'on n'est pas immortel. Le chirurgien qui visita la plaie , dit ce qu'il en pensoit avec tout le ménagement qui convient en pareil cas ; cependant il laissa entrevoir qu'il n'y avoit point d'autre remède , que de trouver promptement quelqu'un dont la bouche fît sortir le venin de la plaie , en tirant le sang. Il ajouta qu'il y avoit du danger pour celui qui voudroit l'entreprendre.

A peine eut-il cessé de parler , que Louvette fondant en larmes , s'empara de la main de son amant ; elle appliqua ses levres sur la plaie , & quelque effort qu'il fit pour retirer sa main , elle ne la quitta plus , qu'elle n'eût fait sortir le poison , en tirant tout le sang avec lequel il pouvoit s'être mêlé.

Le prince , plus ému & plus troublé de l'action de Louvette , que de son mal & du danger qu'il avoit couru , la regardoit sans avoir la force de lui parler , ni de retenir ses larmes. Y eut-il jamais de la laideur , où il y a de l'ame , du sentiment , de la véritable

tendresse ? Non , sans doute ; aussi Louvette en cet état devoit paroître bien belle à son amant ; elle l'étoit en effet. Quand nous faisons une belle action , nous n'avons pas notre figure ordinaire , nous avons la figure & les traits propres à l'action.

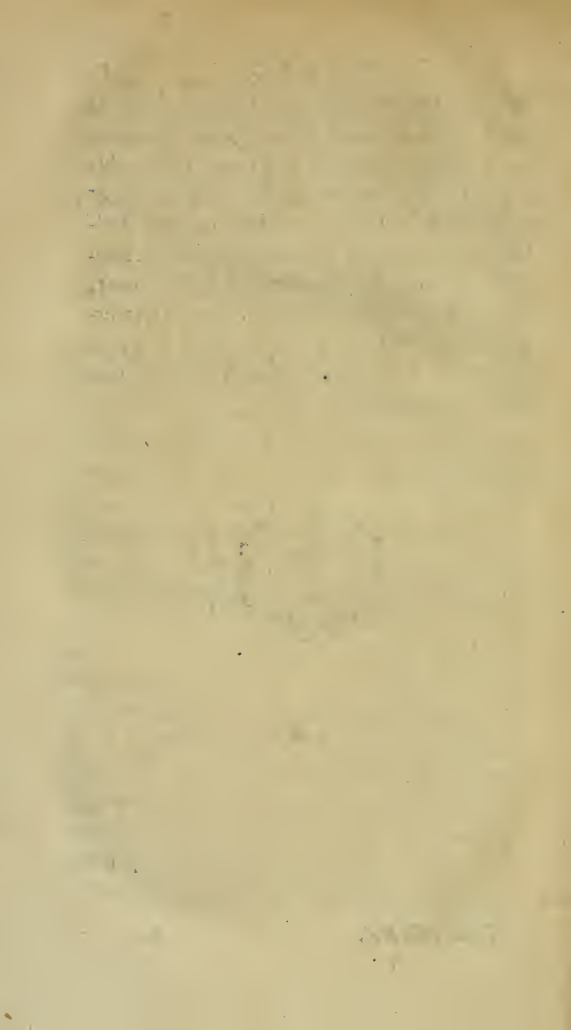
L'estime , la pitié , la reconnoissance entrèrent en ce moment dans l'âme du prince , pour n'en jamais sortir. Il vit Louvette avec de tout autres yeux ; & à compter de cet instant , elle ne fut plus la même. Heureuse erreur , que celle qui occasionne une réalité ! Elle perdit de sa difformité , & reprit de ses premiers charmes , & à proportion qu'elle les reprit , il s'y attacha davantage , de façon qu'en moins de rien , elle devint la plus belle des fées , & lui le plus tendre des princes. Il devint aussi le plus beau dans ses deux jours critiques , à mesure que la belle insupportable perdoit de cet nom , pour devenir aimable & tendre.

Les choses furent conduites de part & d'autre à un tel degré de perfection , qu'ils se reconnurent pour être les mêmes qui s'étoient causé tant de maux sous cette double forme. Chacun les reconnut aussi , en disant qu'il s'en étoit bien douté , quoique personne n'y eût pensé.

C'étoit à ce point que le destin vouloit qu'ils arrivassent

arrivassent avant de les unir. Comme c'étoit la seule chose qui restoit à faire, & que tous deux la souhaitoient sincèrement, rien n'y mit obstacle. La reine des fées en fit la cérémonie, & en ordonna les fêtes qui furent des plus brillantes, au rapport de tous les connoisseurs. Louvette communiqua l'immortalité à son amant, suivant le privilège de la féerie. Il en fit un très-bon usage, & au moment où j'écris ceci, ils sont encore aussi contens & aussi heureux que le premier jour.





A C A J O U
E T
Z I R P H I L E.

Par M. DUCLOS, de l'Académie Française.



A C A J O U

E T

Z I R P H I L E.

C O N T E.

L'ESPRIT ne vaut pas toujours autant qu'on le prise , l'amour est un bon précepteur , la providence fait bien ce qu'elle fait ; c'est le but moral de ce conte : il est bon d'en avertir le lecteur , de peur qu'il ne s'y méprenne. Les esprits bornés ne se doutent jamais de l'intention d'un auteur , ceux qui sont trop vifs l'exagèrent ; mais ni les uns ni les autres n'aiment les réflexions : c'est pourquoi j'entre en matière.

Il y avoit autrefois , dans un pays situé entre le royaume des Acajous & celui de Minutie , une race de génies malfaisans qui faisoient la honte de ceux de leur espèce , & le malheur de l'humanité. Le ciel fut touché des prières qu'on faisoit contre cette race maudite ; la plupart

périssent d'une mort tragique , il n'en restoit plus que le génie Podagrambo & la fée Harpagine ; mais il sembloit que ces deux derniers eussent hérité de toute la méchanceté de leurs ancêtres.

Ils avoient tous deux peu d'esprit : la qualité de génie ou de fée ne donne que la puissance ; & la méchanceté se trouve encore plus avec la sottise qu'avec l'esprit. Podagrambo , quoique très-noble , très-haut & très-puissant seigneur , étoit encore très-sot ; Harpagine passoit pour avoir plus d'esprit , parce qu'elle étoit plus méchante : ces deux qualités se confondent encore aujourd'hui ; ce qui prouve cependant qu'elle en avoit peu , c'est qu'elle étoit ennuyeuse , quoique médisante. Pour le génie , il étoit assez méchant pour ne désirer que le mal , & assez imbécile pour qu'on lui eût fait faire le bien , sans qu'il s'en fût aperçu : il avoit une taille gigantesque avec toute la mauvaise grace possible. Harpagine étoit encore plus affreuse , grande , sèche , noire ; ses cheveux ressembloient à des serpens : & , lorsqu'elle se transformoit , c'étoit ordinairement en araignée , en chauve-souris , ou en insecte.

Ces deux monstres n'en avoient pas moins de présomption. Harpagine se piquoit d'agréments , & Podagrambo de bonnes fortunes :

ils avoient une petite maison élégamment meublée , où l'on voyoit des magots de la Chine , des vernis de Martin , des chaises longues & des coussins ; c'étoit là qu'ils alloient s'ennuyer : ils menacèrent enfin le public de se marier , pour perpétuer leur nom. La *Postéromanie* est le tic commun des grands ; ils aiment leur postérité , & ne se soucient point de leurs enfans. La proposition du génie & de la fée fut reçue comme une déclaration de guerre.

Le grand conseil de féerie crut l'affaire assez importante , pour indiquer une assemblée générale. La chose fut exposée , agitée , discutée ; on parla , on délibéra beaucoup , & cependant on résolut quelque chose.

Il fut décidé que Podagrambo & Harpagine ne pourroient jamais se marier , à moins qu'ils ne se fissent aimer : cet arrêt sembloit condamner l'un & l'autre au célibat ; ou s'ils pouvoient devenir aimables , il falloit qu'ils changeassent de caractère : & c'étoit tout ce qu'on desiroit.

Ils cherchèrent aussi-tôt dans leur colombat quelle maison ils honoreroient de leur choix ; mais il ne leur suffisoit pas de trouver un parti , il falloit qu'ils se fissent aimer ; ils comprirent qu'ils n'y réussiroient jamais , sans un artifice singulier. Quelqu'aveugle que soit l'amour

propre , on connoît bien-tôt ses défauts, quand l'intérêt s'en mêle.

Harpagine , plus inventive que le génie , lui tint à peu près ce discours : « mon dessein est » de prendre des enfans si jeunes , qu'ils n'aient » encore aucunes idées : nous les élèverons » nous-mêmes ; ils ne verront jamais d'autres » personnes : & nous leur formerons le cœur » à notre gré : les préjugés de l'enfance sont » presque invincibles. Mon parti , ajouta-t-elle , » est déjà trouvé : le roi des Acajous n'a qu'un » fils qui a environ deux ans , je vais lui de- » mander de m'en confier l'éducation ; il n'o- » seroit me refuser , il craindroit mon ressenti- » ment : & l'on fait plus pour ceux que l'on » craint , que pour ceux que l'on estime. J'aurai » soin d'en user ainsi pour vous à l'égard de » la première petite princesse qui naîtra.

Podagrambo approuva un plan si bien concerté , & la fée partit sur son grand dragon à moustache , arriva chez le roi des Acajous, & lui fit sa demande , que le pauvre prince n'osa refuser.

Harpagine charmée d'avoir entre ses mains le petit prince Acajou , repartit , & ne songea plus qu'à exécuter son projet. D'un coup de baguette , elle lui bâtit un palais enchanté que je prie le lecteur d'imaginer à son goût ,

& dont je lui épargne la description , de peur de l'ennuyer ; mais ce que je suis obligé de lui dire, parce qu'il n'est pas obligé de le deviner , c'est qu'Harpagine , en destinant le jardin de ce palais à servir de promenade au petit prince , y attacha un talisman qui l'empêchoit d'en sortir, à moins qu'il ne devînt amoureux ; & comme elle étoit la seule femme qu'il pût voir , elle ne doutoit point que son sexe seul ne lui tînt lieu de beauté , & que les desirs de l'adolescence ne fissent naître l'amour dans le cœur d'Acajou. Un accident qu'Harpagine n'avoit pas prévu , contraria d'abord son dessein , & l'obligea de corriger son plan. Acajou avoit reçu en naissant le don de la beauté , il devoit être le prince le mieux fait de son tems ; cela flattoit merveilleusement les espérances de la fée qui savoit d'ailleurs que les prémices des jeunes gens les plus aimables appartiennent de droit à des vieilles : mais ce qui la chagrina , fut de connoître que l'enfant avoit été doué de toutes les qualités de l'esprit. Harpagine sentoît qu'il n'en feroit que plus difficile à séduire ; elle résolut sur le champ de corriger par l'art ce que son pupile avoit reçu de la nature , & de lui gâter l'esprit ne pouvant pas l'en priver. Elle entra dans le laboratoire où elle composoit ses drogues ; les paroles les plus efficaces , les

charmes les plus puissans furent employés ; elle composa deux boules de sucre magique ; dans l'une il y avoit des pastilles dont la vertu étoit d'inspirer le mauvais goût , & de rendre l'esprit faux ; l'autre renfermoit des dragées de présomption & d'opiniâtreté : celui qui en mangeroit devoit toujours juger faux , raisonner de travers , soutenir son sentiment avec opiniâtreté , & donner dans tous les ridicules : de sorte que la maligne fée avoit tout lieu d'espérer que si le prince en mangeoit , il sentiroit pour elle une passion d'autant plus forte , qu'elle seroit plus extravagante. Elle vint aussitôt présenter les bonbons à l'enfant ; mais comme elle l'engageoit par ses caresses à en manger , elle voulut prendre un air riant , qui lui fit faire une si affreuse grimace , que l'enfant en eut peur , & lui rejetta les boules au nez. Un homme de ceux qu'on appelle raisonnables , auroit été plus aisé à séduire ; mais la nature éclairée donne à ceux qu'elle n'a pas encore livrés à la raison un instinct plus sûr , qui les avertit de ce qui leur est contraire. Les dragées de présomption étoient celles que la fée regrettoit le moins ; elle ne doutoit point que la naissance d'Acajou ne lui en donnât toujours assez : mais jamais elle ne put lui faire goûter ni des unes ni des autres. Elle les donna à un voyageur comme une

curiosité très-précieuse , en y ajoutant la vertu de se multiplier. Celui qui les reçut les apporta en Europe , où elles eurent un succès brillant. Ce furent les premières dragées qu'on y vit. Tout le monde en voulut avoir ; on se les envoyoit en présent ; chacun en portoit sur soi dans de petites boîtes ; on se les offroit par galanterie , & cet usage s'est conservé jusqu'aujourd'hui. Elles n'ont pas toutes la même vertu, mais les anciennes ne sont pas absolument perdues. Cependant Harpagine imagina de donner une si mauvaise éducation au prince Acajou , que cela vaudroit toutes les dragées du monde.

On apprit alors par les nouvelles à la main que la reine de Minutie étoit prête d'accoucher, & que toutes les fées étoient convoquées pour assister aux couches ; Harpagine s'y rendit comme les autres. La reine accoucha d'une fille qui étoit , comme on doit le supposer , un miracle de beauté , & qui fut nommée Zirphile. Harpagine comptoit demander à la reine qu'elle lui en confiât l'éducation ; mais la fée Ninette l'avoit déjà prévenue , & s'étoit chargée d'élever la princesse.

Ninette étoit la protectrice déclarée du royaume de Minutie. Elle n'avoit pas plus de deux pieds & demi de haut ; mais sa petite

figure réunissoit tous les agrémens , & toutes les graces imaginables. On ne pouvoit lui reprocher qu'une vivacité extrême , il sembloit que son esprit se trouvoit trop resserré dans un aussi petit corps; toujours pensante , & toujours en action , sa pénétration l'emportoit souvent au-delà des objets , & l'empêchoit de les discerner plus exactement que ceux qui n'y pouvoient atteindre. Sa vue perçante & sa démarche vive étoient l'image des qualités de son esprit. Pour remédier à cet excès de vivacité que les fots s'efforcent d'imiter , & qu'ils appellent étourderie , pour se consoler de n'y pas réussir , le conseil des fées avoit fait présent à Ninette d'une paire de lunettes & d'une béquille enchantées. La vertu des lunettes étoit en affoiblissant la vue , de tempérer la vivacité de l'esprit par la relation de l'ame & du corps. Voilà la première invention des lunettes ; on les a depuis employées pour un usage tout opposé : & c'est ainsi qu'on abuse de tout. Ce qui prouve cependant combien les lunettes nuisent à l'esprit , c'est de voir que de vieux surveillans sont tous les jours trompés par de jeunes amans sans expérience , & l'on ne peut s'en prendre qu'aux lunettes. A l'égard de la béquille , elle servoit à rendre la démarche plus sûre en la ralentissant. Ninette ne se servoit

du présent des fées, que lorsqu'il étoit question de conduire une affaire délicate ; elle étoit d'ailleurs la meilleure créature qu'on pût voir, l'ame ouverte, le cœur tendre, & l'esprit étourdi la rendoient une femme adorable. Les fées qui assistoient à la naissance de la princesse, songeoient à la douer, suivant la coutume, & en vraies femmes commencèrent leurs dons par la beauté, les graces, & tous les dehors séduisans, quand Harpagine dont la malice étoit plus éclairée que la bienveillance des autres, dit, en grommelant entre ses dents : « Oui, oui, » vous avez beau faire, vous n'en ferez ja- » mais qu'une belle bête, c'est moi qui vous » en réponds, car je la doue de la bêtise la » plus complete ». Elle dit & part. Les fées ne furent pas long-tems à s'appercevoir de leur négligence ; mais Ninette ayant mis ses lunettes, dit qu'elle suppléeroit par l'éducation à ce qui manquoit à l'enfant du côté de l'esprit. Les autres fées ajoutèrent que, pour remédier en partie au mal qu'elles ne pouvoient pas absolument détruire, l'imbécillité de la princesse cesseroit dans le moment qu'elle ressentiroit de l'amour. Une femme qui n'a besoin que de ce remède-là, n'est pas absolument sans ressource. Ninette ayant pris Zirphile entre ses bras, la transporta dans son palais, malgré tous les pièges de la méchante fée.

D'un autre côté , Harpagine ne s'occupaplus que du soin de donner à son pupile la plus mauvaise éducation qu'elle imagina , afin d'étouffer l'esprit par la mauvaise culture ; comme elle eseroit que la stupidité rendroit inutiles tous les soins qu'on prendroit de Zirphile , elle ordonna aux gouverneurs du petit prince de ne lui parler que de revenans , de fantômes , de la grande bête , & de lui lire des contes de fées pour lui remplir la tête de mille fadaïses. On a conservé de nos jours par sottise ce que la fée avoit inventé par malice.

Lorsque le prince fut un peu plus grand , la fée manda des maîtres de tous côtés , & comme en fait de méchanceté elle ne restoit jamais dans le médiocre , elle changea tous les objets de ces maîtres. Elle fit venir un fameux philosophe , le Descartes , ou le Neuton de ce tems-là pour montrer au prince à monter à cheval & à tirer des armes. Elle chargea un musicien , un maître à danser , & un poète lyrique de lui apprendre à raisonner ; les autres furent distribués suivant ce plan , & ils en firent d'autant moins de difficulté , que tous se piquent particulièrement de ce qui n'est pas de leur profession. Qu'il y a de gens qui feroient croire qu'on a pris les mêmes soins pour leur éducation !

Avec tant de précautions , Harpagine ne dou-

toit point du succès de son projet ; cependant , malgré les leçons de tous ses maîtres , Acajou réussissoit dans tous ses exercices ; il n'acquéroit , à la vérité , aucune connoissance utile , mais les erreurs ne prenoient point sur son esprit. Heureux dédommagement ! Après les bonnes leçons , ce qu'il y a de plus instructif , sont les ridicules , & ceux des maîtres d'Acajou le mettoient en garde contre leurs préceptes. Il devenoit beau comme l'amour , il étoit fait à peindre , toutes ses graces se développoient. Harpagine prétendoit que tout cela croissoit pour elle : il faut la laisser prétendre , & voir ce qui arriva.

Tandis qu'Harpagine travailloit de toute sa force pour faire un sot d'Acajou , la fée Ninette perdoit l'esprit en tâchant d'en donner à Zirphile. La cour de la petite fée rassembloit tout ce qu'il y avoit de gens aimables dans le royaume de Minutie. Les jours qu'elle tenoit appartement , rien n'étoit si brillant que la conversation. Ce n'étoit point de ces discours où il n'y a que du sens commun ; c'étoit un torrent de faillies ; tout le monde interrogeoit ; personne ne répondoit juste , & l'on s'entendoit à merveilles , ou l'on ne s'entendoit pas , ce qui revient au même pour les esprits brillans ; l'exagération étoit la figure favorite & à la mode ;

fans avoir de sentimens vifs, fans être occupé d'objets importans, on en parloit toujours le langage. On étoit *furieux* d'un changement de tems; un ruban ou un pompon étoit *la seule chose qu'on aimoit au monde*; entre les nuances d'une même couleur, on trouvoit *un monde de différences*; il n'y avoit rien dont on ne fût *comblé ou confondu*; on épuisoit enfin les expressions outrées sur les bagatelles, de sorte que si par hazard on venoit à éprouver quelques passions violentes on ne pouvoit se faire entendre, & l'on étoit réduit à garder le silence; ce qui donna occasion au proverbe: *Les grandes passions sont muettes.*

Ninette ne doutoit point que l'éducation que Zirphile recevoit à sa cour ne dût à la fin triompher de sa stupidité; mais le charme étoit bien fort. Zirphile devenoit tous les jours la plus belle & la plus sotte enfant qu'on pût voir. Elle rêvoit au lieu de penser, & n'ouvroit la bouche que pour dire une sottise. Quoique les hommes ne soient pas bien difficiles sur les propos d'une jolie femme, & trouvent toujours qu'elle parle comme un ange, ils ne pouvoient la louer que sur sa beauté; la pauvre enfant toute honteuse recevoit leurs éloges comme une grace, & leur répondoit qu'ils lui faisoient bien de l'honneur. Ce n'étoit pourtant pas ce qu'ils vouloient, ils

ils rioient de ses naïvetés , & cherchoient à séduire son innocence :

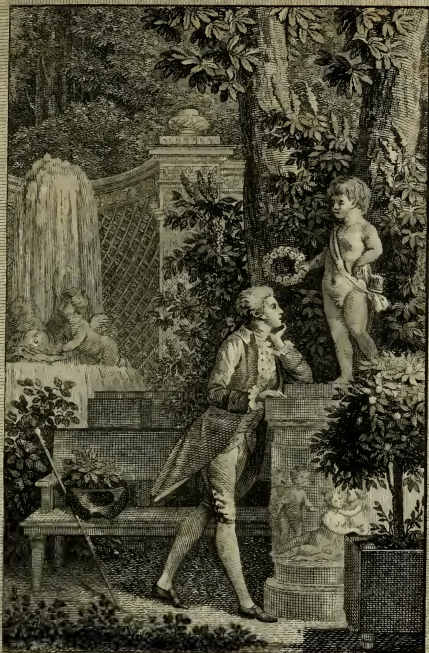
Il faut un peu connoître le vice pour en redouter les pièges. Zirphile étoit la candeur même , & la candeur n'est point du tout la fauvegarde de la vertu , mais Ninette veilloit attentivement sur sa chère pupile. Elle la mit parmi ses filles d'honneur , où il y avoit souvent des places vacantes ; la plupart en sortoient avant que leur tems fût fini ; il n'y avoit point à la cour de corps plus difficile à recrûter. Zirphile ne fut point gâtée par l'exemple , c'étoit envain que les jeunes courtisans s'empressoient auprès d'elle. Un trop grand desir de paroître aimables , les empêche souvent de l'être. Zirphile étoit peu touchée de leurs hommages , tous leurs discours lui paroissoient des fadeurs ou des fatuités. D'ailleurs , les hommes sont gouvernés par leurs sens avant de connoître leur cœur ; mais la plupart des femmes ont besoin d'aimer ; & seroient rarement séduites par les plaisirs , si elles n'étoient pas entraînées par l'exemple. Quoi qu'il en soit , il n'arriva point d'accident à Zirphile , parce que , pour plus de sûreté , Ninette ne la laissoit approcher d'aucun homme pour son honneur , ni même de certaines femmes pour son innocence.

Tandis qu'elle vivoit ainsi à la cour de Ni-

nette ; Acajou s'ennuyoit chez Harpaginé. Il étoit déjà dans sa quinzième année ; son esprit ne servoit qu'à lui faire connoître qu'il n'étoit pas fait pour vivre avec tout ce qui l'entouroit. Il commençoit à ressentir ces desirs naissans de la nature , qui sans avoir d'objet déterminé , en cherchent un par tout ; il s'appercevoit déjà qu'il avoit un cœur dont les sens ne font que les interprètes. Il éprouvoit cette mélancolie qu'on pourroit mettre au rang des plaisirs , quoiqu'elle en fasse désirer de plus vifs ; il soupiroit après quelqu'un qui pût dissiper ce trouble , & cherchoit cependant la solitude. Il se retiroit dans les lieux les plus écartés du parc ; c'étoit-là qu'en cherchant à débrouiller ses idées , il faisoit quelquefois une assez sotte figure.

Harpagine qui connoissoit le mal d'Acajou , se flattoit d'en être bien-tôt le remède ; mais elle voyoit avec chagrin que toutes les caresses qu'elle vouloit lui faire , ne servoient qu'à le révolter & lui donner de l'humeur. Les caresses offertes réussissent rarement , & il est encore plus rare qu'on les offre , quand elles méritent d'être recherchées.

Harpagine étoit au désespoir. Le conseil des fées avoit prononcé que le prince ne resteroit entre ses mains que jusqu'à l'âge de dix-sept



*C'étoit-là qu'en cherchant à débrouiller ses idées
il faisoit quelques fois une assez sotte figure.*



ans , après quoi elle n'auroit aucun pouvoir sur lui.

Le roi des Acajous & celui de Minutie attendoient avec impatience cet heureux instant , pour unir leurs états par le mariage de leurs enfans.

Le génie n'eut pas plutôt appris ce projet , qu'il jura que cela ne se passeroit pas ainsi. Il fit faire un équipage superbe , & se rendit à la cour de Ninette. Il y fut reçu avec cette espèce de politesse qu'on a pour tous les grands , & qui n'oblige point à l'estime.

Pour ne point perdre de tems en complimens superflus , il déclara d'abord à Zirphile les sentimens , c'est-à-dire , les desirs qu'elle lui inspiroit. La petite princesse qui n'avoit point appris à dissimuler , ne le fit point languir , & lui déclara naïvement toute la répugnance qu'elle sentoît pour lui : il en fut très-étonné ; mais , au lieu de se rebuter , il entreprit de toucher le cœur , afin d'obtenir la main. Il se tourmentoît donc à chercher tous les moyens de plaire : malheureusement , plus on les cherche , moins on les trouve. Il voulut imiter les agréables de la cour ; mais tout ce qui ne les rendoit que ridicules , le faisoit paroître plus maussade. Il y a des ridicules qui ne vont pas à toutes sortes de figures , il y en a.

même de compatibles avec les graces ; & Podagrambo ne brilloit pas par ceux-là , plus il vouloit faire le fat , plus il prouvoit qu'il n'étoit qu'un sot. Enfin , car je n'aime pas les histoires allongées , après avoir fort ennuyé la cour par ses sottises , & encore plus fatigué Zirphile par ses fadeurs , il n'étoit pas plus avancé que le premier jour ; on le trouvoit le plus plat génie qu'on eût encore vu : c'étoit un discours qu'on répétoit depuis les appartemens jusqu'au grand commun.

Podagrambo soupçonna qu'il étoit la fable de la cour ; ce n'étoit pas par pénétration : mais un tic assez ordinaire aux fots , est de penser fort avantageusement d'eux-mêmes , & de croire que les autres en parlent mal. Dans son dépit , il retourna chez lui , pour méditer quelque vengeance d'éclat , & pour concerter avec Harpagine les moyens d'enlever la princesse. Ninette ayant prévu les entreprises qu'on pouvoit former contre sa chère Zirphile , lui avoit donné une écharpe , dont le charme étoit tel , que celle qui la portoit ne devoit craindre aucune violence.

Cependant l'innocent Acajou ne pouvoit sortir de la mélancolie qui le consumoit , & Zirphile étoit travaillée du même mal. Ils se promenoient souvent seuls ; & lorsque le ha-

zard les conduisoit chacun de leur côté auprès de la palissade qui séparoit les jardins de Ninette & d'Harpagine (car j'ai dit, ou j'ai dû dire, qu'elles étoient voisines) ils se sentoient attirés par une force inconnue, ils se trouvoient arrêtés par un charme secret : chacun réfléchissoit en particulier sur le plaisir qu'il goûtoit dans ce lieu, le plus négligé du parc ; ils y revenoient tous les jours ; la nuit avoit peine à les en arracher.

Un jour que le prince étoit plongé dans ses réflexions auprès de cette palissade, il laissa échapper un soupir : la jeune princesse qui étoit de l'autre côté dans le même état, l'entendit ; elle en fut émue ; elle recueille toute son attention, elle écoute. Acajou soupire encore. Zirphile qui n'avoit jamais rien compris à ce qu'on lui avoit dit, entendit ce soupir avec une pénétration admirable ; elle répondit aussi-tôt par un pareil soupir.

Ces deux amans, car ils le furent dans ce moment, s'entendirent réciproquement. La langue du cœur est universelle ; il ne faut que de la sensibilité pour l'entendre, & pour la parler. L'amour porta dans l'instant un trait de flamme dans leurs cœurs, & un rayon de lumière dans leur esprit. Les jeunes amans, après s'être entendus, cherchent à se voir pour

s'entendre mieux. La curiosité est le fruit des premières connoissances. Ils avancent ; ils se cherchent ; ils écartent les branches ; ils se voyent. Dieux , quels transports ! Il faut leur âge , la vivacité de leurs desirs , le tumulte de leurs idées , le feu qui anime leurs sens , peut-être même leur ignorance , pour comprendre leur situation. Ils restent quelque-tems immobiles ; ils sont saisis d'un tremblement que la nouveauté du plaisir porte dans des sens neufs. Ils se touchent ; ils gardent le silence ; ils laissent cependant échapper quelques mots mal articulés. Bientôt ils se parlent avec vivacité ; ils se font ensemble mille questions , ils n'y répondent rien de juste , cependant ils sont satisfaits de ce qu'ils se disent, & se trouvent éclaircis sur leurs doutes ; ils comprennent du moins qu'ils se désiroient sans se connoître , qu'ils ont trouvé ce qu'ils cherchoient , & qu'ils se suffisoient. Acajou , qui n'avoit jamais vu qu'Harpagine , se trouve transporté dans un monde nouveau ; & Zirphile qui n'avoit pas fait la moindre attention aux hommes de la cour , crut voir un nouvel être. Acajou baisa la main de Zirphile. La pauvre enfant qui ne croyoit pas accorder une faveur , encore moins faire une faute , le laissa faire. Acajou qui avoit de trop bonnes intentions pour s'imaginer que les

caresses pussent offenser personne , redoubloit les siennes , & Zirphile les lui rendoit naïvement ; n'ayant pas la moindre idée du vice , elle ne pouvoit pas avoir de pudeur. Ils s'affirent sur l'herbe : c'est là qu'ils s'embrassent. Ils se serrent étroitement. Zirphile se livre à tous les transports de son amant , elle le reçoit dans ses bras. Acajou porte la main sur la gorge naissante de sa chère Zirphile ; il appuie sa bouche sur la sienne : leurs ames volent sur leurs levres ; elles se confondent ; elles sont plongées dans une ivresse divine ; elles nagent dans les plaisirs , & sont emportées par un torrent de délices ; leurs desirs s'enflammoient , & ils ne comprennoient pas qu'ils pussent être aussi heureux , & désirer encore. Ils jouissoient de toutes les beautés qu'ils voyoient ; ils ne s'imaginoient pas qu'il y en eût de cachées d'où dépendoit le dernier période du bonheur. Il me semble cependant qu'ils n'ont pas mal profité d'une première leçon.

Ces aimables enfans étoient si enivrés de leur félicité , qu'ils oublioient toute la nature , & ne songeoient point à se séparer. Mais comme ils tarديوient plus long-temps à revenir de la promenade qu'ils n'avoient coutume , Harpagine & Ninette allèrent pour les chercher , & les appelloient chacune de leur côté. Nos amans furent

effrayés de leurs voix , & se séparèrent à regret ; ils craignoient qu'on ne troublât leur union , si on venoit à la soupçonner. L'amour est confiant dans ses desirs & timide dans ses plaisirs.

L'image de Zirphile qui étoit gravée au fond du cœur d'Acajou , lui fit voir Harpagine plus horrible que jamais. Pour Zirphile , quoiqu'elle fût obligée de suspendre le plaisir de voir Acajou , celui qu'elle venoit de goûter donnoit un nouvel éclat à sa beauté , & répandoit un air de satisfaction sur toute sa personne. Le plaisir embellit , & l'amour éclaire. Rien n'égale la surprise que l'esprit de Zirphile causa à toute la cour ; il y avoit ce soir-là même grand appartement chez Ninette , on voulut faire quelque-une de ces mauvaises plaisanteries , si familières aux gens médiocres , qui croient avoir quelque supériorité sur d'autres un peu plus fots ; la pauvre Zirphile en étoit souvent l'objet : elle y répondit dès ce soir-là avec tant de justesse , de finesse , & si peu d'aigreur , que les mauvaises plaisantes , (car c'étoit sûrement des femmes) furent étonnées de la sagesse de ses réponses , & humiliées des égards même qu'elle y apportoit ; les hommes étoient charmés & applaudissoient ; Ninette en pleuroit de joie ; & les femmes en rougissoient de dépit. Elles avoient jusque-là bien de la peine à pardonner

la beauté de Zirphile en faveur de sa sottise ; mais il n'y avoit plus moyen d'y tenir ; elle n'avoit plus d'autre ressource que d'être méchante. Cette dernière qualité en se faisant haïr, se fait souvent respecter ; la petite princesse étoit trop bien née pour se servir de ce vilain moyen là.

Cependant nos deux jeunes amans s'étoient trop bien trouvés de la première leçon de l'amour, pour ne pas retourner à son école. Quel bonheur de s'instruire par les plaisirs !

Les amans comme les voleurs prennent d'abord des précautions superflues, ils les négligent par degrés, ils oublient les nécessaires, & sont pris. Voilà précisément ce qui arriva à nos petits imprudens, & ce fut le génie qui les surprit. Les fots ne vivent que des fautes des gens d'esprit. Il apperçut un soir ces jeunes amans qui se retiroient, il en fut outré de rage ; mais comme il avoit pour maxime de ne jamais rien faire sans demander conseil, quoiqu'il n'en fût ensuite qu'à sa tête, il résolut de consulter Harpagine. La méchante fée en apprenant cette nouvelle, conçut le plus violent dépit. Le génie lui dit, qu'il n'y avoit point d'autre moyen de se venger que d'enlever la princesse.

Quoique la fée fût aussi furieuse que lui, elle aimoit encore mieux écarter sa rivale que de

la voir dans le même lieu que son amant ; elle cacha donc son inquiétude , & dit au génie , qu'il falloit qu'il se chargeât de cette entreprise , se flattant qu'il n'auroit jamais l'esprit d'y réussir.

Dès le matin Podagrambo se cacha derrière un arbre , auprès de la palissade , où nos amans venoient se chercher. Les maîtres d'Acajou eurent ordre de prolonger leurs leçons , afin qu'il n'eût pu se trouver au rendez-vous avant la princesse.

Acajou , d'un caractère si doux , marqua de l'humeur pour la première fois , l'égalité ne subsiste point avec la passion. Tandis qu'il s'impatientoit , la tendre Zirphile vint à la palissade : elle fut inquiète de n'y pas trouver son amant , qui avoit coutume de la prévenir. Elle regarde de toutes parts, elle ose enfin entrer dans le parc d'Harpagine , & passe auprès du génie. A son aspect la frayeur la saisit , elle voulut fuir ; mais ce fut avec si peu de précautions, que son écharpe resta attachée à une branche. Le génie la saisit à l'instant par sa robe : Ah , ah , dit-il , belle innocente , vous venez donc ici chercher un marmouzet , & c'est pour lui que vous me méprisez ? La pauvre Zirphile se voyant trahie par sa frayeur même , qui lui avoit fait perdre son écharpe , eut recours à la dissimulation. Avant que d'avoir aimé elle n'eût pas été si habile.

Une première aventure qui inspire la fatuité à un jeune homme, rend la fausseté nécessaire aux femmes ; on a obligé un sexe à rougir de ce qui fait la gloire de l'autre.

Quoique Zirphile fût la candeur même, elle entreprit de tromper le génie. Je suis étonnée, dit-elle, que vous imputiez à l'amour un pur effet de ma curiosité, c'est elle qui m'a fait entrer dans ce lieu ; je ne suis pas moins surprise que vous vous serviez de la violence, vous, qui pouvez tout attendre de votre naissance, & plus encore de votre amour.

Le génie se radoucît un peu à ce discours flatteur ; mais quoique la princesse lui conseillât d'espérer tout de son mérite, & qu'il en fût très-persuadé, il ne vouloit point la laisser échapper. Si votre cœur, reprit-il, est si sensible pour moi, vous ne devez pas faire de difficultés de venir dans mon palais. Tous ces petits soins d'amans vulgaires sont des formalités frivoles qui ne font que retarder le plaisir sans le rendre plus vif. Eh bien, repliqua Zirphile, je suis prête à vous suivre ; & pour vous prouver ma sincérité, rendez-moi mon écharpe, afin qu'il ne reste ici aucun témoin de mon évasion & de votre violence. Le génie pensa se pâmer de plaisir & d'admiration pour la présence d'esprit de Zirphile.

Oh ! pour le coup , s'écria-t-il , il faut avouer que l'amour donne bien de l'esprit aux femmes ; car pour moi je n'aurois jamais imaginé celui-là , & je m'en allois comme un sot. Il détache aussi-tôt l'écharpe & la remet à la princesse , en lui baissant la main ; mais elle n'ayant plus rien à craindre , le repoussa avec mépris. Retire-toi , perfide , lui dit-elle , ou crains le courroux des fées , cette écharpe est pour moi le gage de leur protection ; en achevant ces mots , elle s'éloigna , & laissa le génie confondu & arrêté par une force à laquelle il sentoît que son pouvoir étoit forcé de céder. Il ne tint qu'à lui d'admirer encore plus qu'il n'avoit fait la présence d'esprit de Zirphile. Cette réflexion ne fut pas sans doute celle qui l'occupa le plus. Après être resté quelque temps immobile , il revint , confus & désespéré , trouver Harpagine , & lui raconta par quel charme son pouvoir avoit été inutile.

Si la fée apprit avec dépit la vertu de l'écharpe enchantée , elle en fut un peu consolée par le mauvais succès de l'entreprise du génie ; elle lui cacha cependant le différent intérêt qu'elle y prenoit , & comme ces consolateurs ne sont jamais plus éloquens , que lorsqu'ils ne sont pas affligés eux - mêmes , elle le calma , en lui promettant de détruire l'enchan-

tement de l'écharpe, & de le rendre maître de la princesse.

La fée ignoroit le malheur qui la menaçoit elle-même. Tandis qu'elle délibéroit avec le génie sur les moyens de rétablir leur puissance, Acajou courut à la palissade ; après avoir quelque temps attendu Zirphile , l'impatience l'avoit fait entrer dans le parc de Ninette & partagé entre la crainte & le desir , il étoit insensiblement parvenu jusqu'au palais.

La nouvelle de son arrivée s'y répandit bientôt. Ninette vint au-devant de lui , suivie de toute sa cour. Acajou s'avança respectueusement vers la petite fée , & baïsa le bas de sa robe ; aussi-tôt que Zirphile & lui s'aperçurent , ils coururent l'un à l'autre , & la présence de toute la cour ne les empêcha pas de se donner mutuellement les temoignages les plus vifs du plaisir qu'ils avoient de se revoir. Zirphile raconta naïvement le danger qu'elle avoit couru ; le prince lui en étoit devenu plus cher. Plus les femmes ont hazardé , plus elles sont prêtes à sacrifier encore. Ninette naturellement indulgente , ne s'attacha point à examiner ce qu'il pouvoit y avoir d'irrégulier dans la conduite de nos jeunes amans , il suffisoit que la fortune eût tout fait pour le mieux.

Harpagine ayant appris la fuite d'Acajou , entra dans la plus horrible colère , & vint le redemander ; mais heureusement pour lui il avoit atteint ce jour-là même sa dix-septième année , & le decret des fées l'affranchissoit alors du pouvoir d'Harpagine. Elle en conçut tant de rage , qu'elle en perdit son amour , qui n'étoit qu'un sentiment étranger dans son cœur , & ne méditant plus que des projets de vengeance , elle partit pour inviter la fée envieuse à se liguier avec elle.

Les fêtes que l'arrivée d'Acajou firent naître , ne permettoient pas de s'occuper du ressentiment d'Harpagine.

Ceux qui avoient entrepris de plaire à Zirphile , perdirent toutes leurs prétentions en voyant Acajou. Les femmes ne se lassoient point d'admirer sa beauté , & toutes devinrent en secret rivales de son amante. Acajou étoit si rempli de son amour , qu'il n'appercevoit seulement par les agaceries dont il étoit l'objet ; on lui en fit de toutes les espèces ; mais lorsqu'il fut bien avéré que les cœurs de ces amans étoient fermés à tout autre sentiment qu'à leur amour , il fut généralement décidé que Zirphile étoit encore plus sotte depuis qu'elle aimoit , qu'elle ne l'étoit auparavant ; que la beauté d'Acajou étoit sans physionomie ;

qu'elle n'avoit rien de piquant , que leur amour étoit auffi ridicule que nouveau à la cour , & que cela ne faisoit pas une fociété.

On ne fit donc plus aucune attention fur lui & ils étoient fi occupés l'un de l'autre , qu'ils n'apperçurent pas plus la défection que l'empressement de la cour.

Ninette qui veilloit auparavant avec tant de foin fur la conduite de Zirphile contre la témérité des étourdis de la cour , la laissoit fans inquiétude avec Acajou ; elle croyoit que le véritable amour est toujours respectueux , & que plus un amant desire , moins il ose entreprendre. La maxime est délicate , mais je ne la crois pas absolument sûre ; cependant elle ne fut pas démentie par l'événement.

On n'attendoit que les rois d'Acajou & de Minutie pour célébrer le mariage ; leurs ambassadeurs étoient arrivés , & avoient déjà tout réglé : les livrées étoient faites ; on finissoit les habits , il n'y manquoit pas un pompon ; on avoit fait venir les dernières modes de Paris , de chez du Chapt sur des poupées de la grandeur de Ninette. En un mot , tout l'essentiel étoit prêt ; il ne restoit plus à régler que ce qui regardoit les loix des deux états , & l'intérêt des peuples.

Les deux amans ne se quittoient pas un ins-

ACAJOU ET ZIRPHILE ;

tant ; souvent , pour se dérober au tumulte de la cour , ils passaient les jours dans les bosquets les plus écartés du parc. Ils se faisoient mille caresses innocentes ; ils se disoient continuellement ces riens si intéressans pour les amans , qu'on répète sans cesse , qu'on n'épuise jamais ; & qui sont toujours nouveaux.

Un jour qu'ils goûtoient un de ces entretiens délicieux , la chaleur obligea Zirphile d'ôter son écharpe pour causer avec plus de liberté. Harpagine , qui s'étoit rendue invisible pour les surprendre , parut à leurs yeux escortée par la fée Envieuse , montée sur un char tiré par des serpens & entourée d'une quantité prodigieuse de cœurs percés de traits ; c'étoient autant de talismans qui représentoient tous ceux qui rendent hommage à l'envie ; & les flèches étoient l'image du mérite qui fait le plus cruel supplice des envieux.

Harpagine frappa à l'instant Zirphile de sa baguette , & l'enleva au milieu d'un nuage , dans le moment même que le tendre Acajou lui baisoit la main. Ce malheureux prince se prosterna devant la fée , en la suppliant de ne faire tomber que sur lui le poids de sa vengeance , & d'épargner la princesse ; il lui dit en vain tout ce que l'amour & la générosité inspirent. La cruelle fée le regardant avec des
yeux

yeux enflammés : « Ose-tu, lui dit-elle espérer
» aucune grace ? Mon cœur n'est plus sensible
» qu'à la haine. Je veux, d'un seul coup exer-
» cer ma vengeance sur toi & sur ton amante ;
» elle va passer dans les bras de ton rival qui
» lui est odieux.

A ces mots, le char vole, & laisse Acajou plongé dans le dernier désespoir.

Ninette fut bien-tôt instruite par son art de féerie de ce qui venoit d'arriver ; mais le malheur de ces gens qui sçavent tout, est de ne jamais rien prévoir. Elle vint chercher le prince ; il étoit auprès de l'écharpe de Zirphile qu'il arrosoit de ses larmes. La petite fée n'oublia rien pour le consoler, sans pouvoir seulement se faire entendre. Après l'avoir ramené au château presque malgré lui, elle s'enferma dans son cabinet, mit ses lunettes, & consulta ses grands livres pour sçavoir quel parti elle prendroit dans ce malheur.

Toute la cour en raisonnoit diversément ; les uns en parloient beaucoup, & ne s'en soucioient guères ; d'autres, sans en rien dire, y prenoient plus d'intérêt. Les femmes sur-tout n'étoient pas fort touchées de la perte de Zirphile ; plusieurs se flattoient de consoler le prince.

On étoit encore dans ce premier mouve-

ment d'une nouvelle de cour, où tout le monde parle sans rien sçavoir, où l'on raconte des circonstances en attendant qu'on sçache le fait, & où l'on dit tant de paroles & si peu de choses; lorsqu'on vit paroître Ninette qui annonça avec vivacité que Zirphile pouvoit être aisément tirée d'entre les mains du génie; chacun s'empressoit pour sçavoir quel moyen on emploieroit. Ecoutez-moi, dit la petite fée :
» Je viens de découvrire que toute la puissance
» de Podagrambo & d'Harpagine dépend d'un
» vase enchanté qu'ils possèdent dans un lieu
» secret de leur château; il est gardé par un
» génie subalterne qui est transformé en chat
» des Chartreux. Il n'est pas nécessaire d'em-
» ployer de grands efforts pour s'en emparer,
» il suffit que l'aventure soit entreprise par une
» femme d'un honneur irréprochable, chose
» qui ne doit pas être rare à la cour. Elle ne
» trouvera point d'obstacle; mais toute autre
» personne tenteroit inutilement l'aventure.

Voilà, dit un petit-maître, une heureuse découverte! Je suis très-pressé d'en faire compliment au prince Acajou. « Taisez-vous, » reprit la fée, vous êtes un étourdi; s'il » falloit un homme raisonnable, on ne vous » choisiroit pas ». Je ne plaisante pas, repliqua le jeune fat d'un ton ironique; je crains

réellement ici une émulation de vertu qui peut dégénérer en guerre civile. J'ai prévu cet inconvénient, repartit Ninette; ainsi je veux que l'on tire au fort, pour prévenir tout sujet de jalousie. Les billets furent faits à l'instant, & le nom qui parut fut celui d'Amine.

C'étoit une jeune personne plus jolie que belle, vive, étourdie, coquette à l'excès, libre dans le propos, circonspecte dans sa conduite, faisant continuellement des agaceries, & toujours assiégée d'une troupe de jeunes gens.

Amine s'entendit proclamer, sans paroître ni plus fière, ni plus embarrassée qu'à l'ordinaire; mais il s'éleva un certain murmure qui ne paroissoit pas un applaudissement bien décidé. Ninette en tira un mauvais augure pour le succès; c'est pourquoi elle nomma Zobéide pour accompagner Amine, parce que deux vertus valent mieux qu'une. Zobéide étoit un peu plus âgée & plus belle que sa compagne; c'étoit d'ailleurs un prodige de vertu & de médisance: on prétendoit même qu'elle n'étoit d'une sagesse si sévère, que pour s'attirer le droit de déchirer impitoyablement toutes les autres femmes. Beau privilège de la vertu!

Quoi qu'il en soit, elles partirent toutes deux,

& se rendirent, suivant leurs instructions, à un petit bâtiment séparé du palais d'Harpagine. Amine, toujours vive, marchoit en avant. Elles ne trouvèrent aucun obstacle ; elles passèrent plusieurs portes qui s'ouvrirent d'elles-mêmes. Elles parvinrent enfin à une chambre où elles apperçurent sur une table de marbre un vase dont la forme n'étoit pas recommandable, il ressembloit même assez à un pot-de-chambre. Je suis fâché de n'avoir pas un terme ou une image plus noble. Elles n'auroient jamais imaginé que ce fût là le trésor qu'elles cherchoient, si Ninette ne le leur eût désigné.

Si la forme du vase étoit vile, la vertu en étoit admirable ; il rendoit des oracles, & raisonnoit sur tout comme un philosophe : c'étoit alors un très-grand éloge de lui être comparé pour le raisonnement.

Amine & Zobéïde trouvèrent aussi le chat dont on leur avoit parlé ; elles voulurent le caresser, mais il égratigna Zobéïde, au lieu qu'il se laissa flatter par Amine, fit patte de velours, haussa le dos, & enfla sa queue de la façon la plus galante.

Amine charmée d'un si heureux début, prit le vase, & l'enlevait déjà, lorsque Zobéïde voulut y porter la main. Il en sortit tout à

coup une épaisse fumée qui remplit la chambre. Un bruit affreux se fit entendre. La frayeur saisit Amine ; elle laissa retomber le vase sur la table où elle venoit de le prendre ; & le génie parut à l'instant avec Harpagine. Ils se saisirent d'Amine & de Zobéide , & ne leur firent grace de la vie , que pour les enfermer dans une tour ténébreuse.

Ninette fut bientôt instruite , suivant la coutume , du mauvais succès de l'entreprise ; elle en chercha la raison , & apprit à toute la cour qu'Amine étoit aussi sage que coquette ; au lieu que Zobéide goûtoit les plaisirs d'un commerce secret avec un amant obscur , dans le tems qu'elle fatiguoit tout le monde par l'étalage de sa fausse vertu.

Ninette déclara aussi que le vase s'étant fêlé , lorsqu'Amine l'avoit laissé retomber sur la table , la puissance du génie , sans être totalement détruite , étoit du moins fort affoiblie par cet accident.

Acajou n'écoutant plus alors que son désespoir , fit vœu , pour se venger du pot enchanté du génie , de casser tous les pots-de-chambre qu'il rencontreroit , & dès ce moment exécuta son ferment sur ceux qu'il trouva dans le Palais ; c'étoit un désordre effroyable. Le scandale fut si grand , que Ninette voulut lui faire enten-

dre raison sur tant de vases innocens ; mais elle ne put jamais le calmer. Dans cet embarras elle eut recours au conseil des fées. L'affaire parut très-importante , & il fut arrêté que le pouvoir du génie étant affoibli , il ne pourroit plus garder toute la personne de Zirphile , que , sans qu'elle perdît la vie , sa tête se sépareroit de son corps , & seroit transportée dans le pays des Idées , jusqu'à ce qu'elle fût réunie au corps par celui qui pourroit parvenir dans ce pays , & la désenchanter. Ninette représenta qu'il étoit encore plus à propos de laisser la tête que le corps de la princesse au pouvoir du génie , de peur qu'il ne vînt à s'en faire aimer pendant qu'elle auroit perdu la tête , & l'épouser tout de suite. Les fées firent attention à cette difficulté , & ordonnèrent que le corps seroit toujours enveloppé d'une flamme vive , qui ne laisseroit approcher que celui qui seroit maître de la tête. L'arrêt des fées fut aussi-tôt exécuté que prononcé. Le génie voulut aller tenter l'aventure , sans pouvoir jamais approcher du pays des Idées. Les fols y parviennent aisément , mais les fots n'y fauroient aborder. Pour Acajou qui étoit fol d'amour , il n'eut pas de peine à le trouver.

Le pays des Idées est très-singulier , & la forme de son gouvernement ne ressemble à aucun autre. Il n'y a point de sujets , chacun

y est roi , & regne souverainement sur tout l'état , sans rien usurper sur les autres dont la puissance n'est pas moins absolue. Parmi tant de rois on ne connoît point de jalousie , ils portent seulement leur couronne d'une façon différente. Leur ambition est de l'offrir à tout le monde , & de vouloir la partager : c'est ainsi qu'ils font des conquêtes.

Les limites de tant de royaumes renfermés dans un seul , ne sont pas fixées , chacun les étend ou les resserre suivant son caprice.

Acajou reconnut qu'il étoit dans le royaume des Idées à la multitude de têtes qu'il rencontra sur son passage : elles s'empressoient au-devant de lui , & parloient à la fois toutes sortes de langues & sur différens tons. Il cherchoit la tête de Zirphile , & ne la voyoit point. Tantôt il rencontroit des têtes qui après avoir résisté au malheur , s'étoient perdues dans la prospérité ; les unes par la fortune , d'autres par les dignités. Il trouvoit des têtes de prodigues , d'une multitude d'avares , quantité de perdues à la guerre ; des têtes d'auteurs perdues par une réussite , d'autres par des chûtes , plusieurs par des apparences de succès , & une foule par l'envie & le chagrin du succès de leurs rivaux. Acajou trouva une infinité de têtes perdues *incognito* qu'il n'a jamais voulu nommer , & que

je ne veux pas deviner. Que de têtes de philosophes, de mystiques, d'orateurs, de chimistes, &c. Combien en vit-il de perdues par le caprice, par les airs, par l'indiscrétion, & tour à tour par le libertinage & la superstition. Les unes excitoient sa compassion, il écartoit les autres comme importunes, & fouloit aux pieds toutes celles que l'envie avoit perdues.

Acajou, pour trouver Zirphile, cherchoit les têtes qu'on dit que l'amour fait perdre; mais quand il les examinoit de près, il ne trouvoit que des têtes de coquettes, ou de jaloux sans amour. Le Prince fatigué de tant de recherches, désespéré de leur peu de succès, étourdi de toutes les sottises qu'il entendoit, se retira dans un bosquet, pour se dérober à cette multitude de têtes folles dont il étoit assailli. Il s'étendit sur le gazon, & se mit à réfléchir sur son malheur. Comme il portoit la vue autour de lui, il aperçut quelques arbres chargés de fruits. Il étoit dans un tel épuisement, qu'il eut envie de manger une poire; il la cueillit: mais à peine y avoit-il mis le couteau qu'il en sortit une tête, qu'il reconnut pour celle de sa chère Zirphile. Rien ne put exprimer l'étonnement & le plaisir du prince. Il se levoit avec empressement pour embrasser une tête si chère, lorsqu'elle se retira à quelques pas, & se plaça sur un buisson de

roses pour se faire une espèce de corps : arrêtez, prince, lui dit-elle, restez tranquille, & m'écoutez : tous les efforts que vous feriez pour me saisir, seroient inutiles : je me jetteroie moi-même dans vos bras, si le destin le permettoit ; mais comme je suis enchantée, je ne puis être prise que par des mains qui le soient aussi. Hélas ! je soupire après mon corps, & j'ignore s'il est encore digne de moi : il est resté entre les mains du génie, je n'ose y penser sans frémir, la tête m'en tourne. Rassurez-vous, répondit Acajou, les fées touchées de nos malheurs ont pris votre corps sous leur protection. Que vous me tranquillisez, reprit Zirphile ! en tout cas, cher prince, vous savez que toute ma tendresse est pour vous, & vous seriez trop généreux pour me reprocher un malheur dont je suis innocente. C'est fort bien dit, répliqua le délicat Acajou ; mais enseignez-moi promptement où je pourrai trouver les mains enchantées dont vous me parlez. Vous les trouverez, reprit Zirphile, dans le parc où elles voltigent, ce sont celles de la fée Nonchalante, qui en a été privée parce qu'elle ne savoit qu'en faire ; je vais vous en raconter l'histoire. Il y avoit autrefois.... Oh, parbleu, interrompit impatiemment Acajou, je n'ai pas le tems d'entendre des contes ; pourvu que j'aye les mains, je m'embar-

raïsse peu de leur histoire : je vais les chercher de ce pas. Allez, dit la princesse , & délivrez-moi du cruel enchantement où je languis. Vous avez pu remarquer que toutes les têtes perdues qui sont dans ce séjour ne cherchent qu'à se montrer , sans rougir de leur état ; il n'y a que moi qui suis obligée de me cacher dans des fruits : comme je suis la seule tête perdue par l'amour , je suis un objet de mépris pour les autres. La tête continuoit de parler , que le prince étoit déjà parti. Il avoit reconnu que la princesse , depuis qu'elle n'étoit plus qu'une tête , aimoit un peu à parler. Il n'eut pas fait cent pas dans le parc , qu'il rencontra les mains enchantées qui voltigeoient en l'air. Il voulut s'en approcher pour les prendre ; mais aussi-tôt qu'il vouloit les toucher , il en recevoit des croquignoles , qui lui parurent d'abord fort insolentes ; cependant comme son bonheur dépendoit de les saisir , il employoit toute son adresse pour attrapper ces fatales mains. Quand il croyoit les tenir , elles lui échappoient en lui donnant un soufflet , ou jettant son chapeau par terre. Plus il avoit d'ardeur à les poursuivre , plus elles fuyoient devant lui. Cette poursuite dura si long-tems , que le pauvre Acajou étoit tout hors d'haleine. Il s'arrêta un moment , & se trouvant auprès d'une treille , il prit une grappe de raisin pour se rafraîchir ;

mais à peine en eut-il goûté, qu'il sentit en lui une révolution extraordinaire; son esprit augmentoit de vivacité, & son cœur devenoit plus tranquille. Son imagination s'enflammant de plus en plus, tous les objets s'y peignoient avec feu, passaient avec rapidité, & s'effaçoient les uns les autres; de façon que n'ayant pas le tems de les comparer, il étoit absolument hors d'état de les juger: en un mot, il devint fol. Les fruits de ce jardin, par un rapport intime avec les têtes qui l'habitoient, avoient la vertu de faire perdre la raison, & malheureusement ils ne faisoient rien sur l'esprit. Acajou se trouva donc à l'instant le plus spirituel & le plus fou des princes.

Le premier effet d'un changement si subit fut le refroidissement du cœur. Acajou perdit tout son amour. Le véritable ne subsiste qu'avec la raison. Au lieu de cet empressement tendre & respectueux qu'il avoit auparavant pour Zirphile, il en conservoit à peine un léger souvenir. Il n'éprouvoit pas même de compassion pour le malheur de cette princesse. Avoir perdu la tête, lui paroissoit une chose fort plaisante. C'est assez souvent sous ce point de vue, que l'esprit sans jugement, envisage le malheur d'autrui. La fatuité succéda à la modestie dans l'esprit d'Acajou, & remplaça très-amplement, par les pré-

tentions , le mérite réel qu'il avoit perdu : il faut , s'écria-t-il , que je sois bien fou de courir après une tête , tandis que je pouvois la tourner à toutes les femmes de la cour de Minutie : Allons , il faut remplir mon destin , c'est d'être généralement aimé & admiré , sans engager ma liberté. Il dit & part.

Ninette voyant arriver Acajou , courut au-devant de lui , & s'informa du fort de Zirphile. Le prince lui dit , que ce n'étoit qu'une tête qu'on ne pourroit fixer , que tous ses soins avoient été inutiles , qu'il avoit pris son parti ; & que la constance sans bonheur étoit la vertu d'un sot. Il débita quantité d'aussi belles maximes , qui firent bien-tôt connoître à Ninette que le caractère du prince étoit fort changé ; mais qu'il avoit infiniment d'esprit. Elle fut d'abord fâchée qu'il n'eût pas ramené la princesse ; cependant comme l'objet présent l'emporte toujours sur l'absent chez les esprits vifs , elle se consola de la perte de Zirphile par le plaisir de revoir Acajou.

Toute la cour s'empressoit auprès de lui , plus par curiosité que par intérêt. On s'attendoit à ne trouver qu'un prince sage & modeste ; à qui l'on donneroit , comme à l'ordinaire , tous les ridicules imaginables ; mais on en conçut bien-tôt une idée plus avantageuse. La conversation devint vive & brillante. Le lecteur attentif se

rappelle sans doute que les lunettes de la fée servoient à racourcir la vue ; elle les avoit ôtées pour voir le prince arriver de plus loin, & comme elle ne les avoit pas reprises, elle faisoit des raisonnemens à perte de vue. Acajou ne déparloit pas, il dit en un moment mille extravagances qui ravirent d'admiration toute la cour, & rendirent toutes les femmes folles de lui. Elles l'écoutoient avidement, & s'écrioient : *ah ! qu'il a d'esprit !* On lui donnoit enfin tant d'éloges, qu'il étoit obligé d'en rougir, même par fatuité. Il sembloit que le plus grand bonheur qui pût arriver à un prince fût de perdre la raison, tous ceux qui le rencontroient lui en faisoient compliment, & les autres se firent écrire.

Acajou n'ayant plus d'amour, devint l'amant déclaré de toutes les femmes, la fureur des bonnes fortunes s'unit facilement à la folie. Il commença par une femme assez jolie, d'un esprit libre, dégagée de préjugés, & qui faisoit la réputation de tous les jeunes gens depuis qu'elle avoit perdu la sienne.

Comme il n'étoit pas nécessaire de l'avoir pour la mépriser, & qu'il suffisoit de l'avoir eue pour s'en dégoûter, il la quitta deux jours après. Il en prit une autre d'une figure charmante, d'un cœur tendre, d'un caractère doux, & à

qui il ne manquoit pour mériter d'être aimée ; que de recevoir moins d'amans.

Acajou dédaigna de la fixer , & lui donna bien-tôt plusieurs rivaux. Il n'étoit occupé que d'en étendre la liste , toutes s'empressoient de s'y faire inscrire , & ne le trouvoient aimable que depuis qu'il étoit incapable d'aimer.

Après avoir eu un assez grand nombre de femmes célèbres pour se mettre en crédit , il résolut d'en séduire quelques unes , uniquement pour leur faire perdre la réputation de vertu qu'elles avoient. S'il apprenoit qu'il y eût une femme tendrement aimée d'un époux chéri , elle devenoit aussi-tôt l'objet de ses soins , & tel étoit le travers qu'inspire le titre d'homme à la mode , qu'il réussissoit par tout ce qui auroit dû le faire échouer.

Les affaires que le prince avoit à la cour ne l'empêchoient pas de descendre dans la bourgeoisie , où ses succès étoient d'autant plus rapides , que celles qu'il soumettoit croyoient s'associer aux femmes du monde , parce qu'elles en partageoient les sottises. Les hommes même , au lieu de le haïr , lui portoient envie , & le recherchoient en l'admirant sans l'estimer.

Quoique ceux qui employent le plus mal leur tems , soient ceux qui en ont moins de reste , le prince avoit encore bien des momens

vuides, par la légèreté avec laquelle il traitoit ses bonnes fortunes. D'ailleurs, le bon air est d'en paroître quelquefois ennuyé. Il chercha donc une nouvelle dissipation dans le bel esprit, (c'étoit alors le travers à la mode.) Il est vrai que pour éviter un certain pédantisme que donne souvent l'étude, on avoit imaginé le secret d'être savant sans étudier. Chaque femme avoit son géomètre ou son bel esprit, comme elles avoient autrefois un épagneul. Acajou, suivant ce plan, donna à corps perdu dans toutes les parties des sciences & de la littérature. Il parloit physique & géométrie. Il faisoit des dissertations métaphisiques, des vers, des contes, des comédies & des opéra. Ce prince excitoit une admiration générale. On prétendoit que les Auteurs de profession n'en approchoient pas. On fait qu'il n'y a que les gens *d'une certaine façon* qui ayent ce qui s'appelle *le bon ton*, supérieur à tout le génie du monde, & le tout *sans prétentions*.

Rien n'étoit comparable au sort d'Acajou; on fit même un recueil de ses bons mots dont tout le monde faisoit sa lecture favorite, il étoit intitulé : *le parfait persifleur*; ouvrage très-utile à la cour, & propre à rendre un jeune homme brillant & insupportable.

Acajou se trouva à la fin fatigué de ses pro-

pres succès ; il n'avoit jamais mis que le plaisir à la place de l'amour ; les airs avoient succédé aux plaisirs, le dégoût fit presque l'effet de la raison, & lui rendit la vie insupportable : un honnête homme feroit malheureux d'y être condamné. Sans être plus raisonnable, il devint triste. D'ailleurs, le propre de l'esprit seul est d'exciter d'abord l'admiration, & de fatiguer ensuite ses propres admirateurs. La plûpart des femmes qui avoient eu l'ambition de lui plaire commencèrent à rougir de se trouver sur une liste trop nombreuse, & le défavouoient : on l'accusoit encore d'être méchant, sous prétexte qu'il faisoit des chansons & des tracasseries, qu'il railloit ses meilleurs amis, & qu'il donnoit des ridicules à tout le monde. Cependant il n'avoit aucune mauvaise intention, il ne vouloit que se divertir en amusant les autres : mais on est toujours injuste.

Ninette ne comprenant pas comment son cher Acajou pouvoit cesser d'être à la mode, prit ses lunettes pour en juger sans prévention, & après l'avoir bien examiné, elle reconnut qu'il avoit effectivement beaucoup d'esprit, mais qu'il n'en étoit pas moins fol. Elle l'engagea à lui raconter tout ce qu'il avoit fait dans le royaume des Idées. Acajou ne sachant pas où elle en vouloit

vouloit venir, lui fit un récit très-circonstancié, parce qu'il aimoit beaucoup à parler de lui. Lorsqu'il en fut à la grappe de raisin qu'il avoit mangée : Ah, je ne m'étonne plus, s'écria Ninette, si vous avez tant d'esprit ! Eh, pourquoi donc, reprit Acajou ? C'est, repliqua la fée, que vous n'avez pas le sens commun. Belle conclusion, dit Acajou ! Je fais, reprit Ninette, que vous avez trop d'esprit pour être facile à persuader, sur-tout, quand on vous parle raison ; mais apprenez que c'est parce que vous l'avez perdue. Les fruits du pays des Idées ont un poison mortel contre elle ; heureusement nous en avons le remède : j'ai une treille, dont la vertu est de faire perdre l'esprit : elle n'est connue que de moi ; j'en fais quelquefois manger à ceux ou celles de ma cour qui ont l'imagination trop vive, je veux vous en faire goûter. Je vois ici des gens, répondit Acajou, qui doivent assurément en avoir mangé à l'excès ; mais je vous jure que je ne suis point tenté d'en faire usage ; voyez d'ailleurs le beau secret pour devenir raisonnable que de perdre l'esprit. Il n'y en a pas de plus sûr, interrompit la fée, & vous êtes plus en état d'en sacrifier que qui que ce soit. Ninette dit là-dessus beaucoup de choses flatteuses au prince. Elle savoit que l'esprit se laisse plus séduire par l'amour

propre que persuader par la raison. Cependant Acajou , malgré toute l'éloquence de Ninette , étoit assez fou pour ne vouloir pas perdre l'esprit : ce devoit être l'ouvrage de l'amour.

Ce jeune prince n'avoit jamais goûté de vrais plaisirs, parce que ses désirs avoient toujours été prévenus , ses fantaisies ne tenoient qu'à la nouveauté des objets , & la vivacité les use si vite. Il étoit tombé dans une langueur , d'où le caprice le retiroit par intervalles , pour l'y replonger de nouveau. L'amour dont Zirphile lui avoit fait sentir les premiers traits se reveilla dès que l'ivresse des sens fut dissipée , & que la vanité ne fut plus nourrie. Il sentit dans son cœur un vuide que l'amour seul pouvoit remplir. Le malheur de ceux qui ont aimé est de ne rien trouver qui remplace l'amour.

Acajou fit part de sa situation à Ninette , & la pria de lui faire revoir Zirphile , puisqu'aussi bien il perdrait l'esprit s'il en étoit plus longtemps privé. La fée prit alors sa bequille , & conduisit Acajou dans un jardin qu'elle seule connoissoit. Ce lieu étoit garni d'arbres chargés des plus beaux fruits du monde , qui tous avoient une vertu particulière.

Les uns faisoient perdre l'esprit du jeu , si funeste ; les autres l'esprit de contradiction , si incommode dans la société ; ceux-ci l'esprit de

domination, si insupportable; ceux-là l'esprit des affaires, si utile à ceux qui le possèdent, & si assommant pour les autres; plusieurs enfin, l'esprit satyrique, si amusant & si détesté; son opposé plus dangereux encore, l'esprit de complaisance & de flatterie. On ne voit point de ces excellens fruits dans nos desserts. C'est bien dommage que ce jardin délicieux ne soit pas ouvert à tous les mauvais esprits, ils en reviendroient plus aimables, sans être plus fots qu'ils ne le sont. J'y enverrois d'abord.... *Il manque ici un cahier plus considérable que tout le reste de l'Ouvrage: si le Lecteur le regrette, il peut y suppléer en commençant par lui-même.*

Ninette ayant fait approcher Acajou de la treille dont les raisins faisoient perdre l'esprit de présomption, d'airs, & de fatuité, lui ordonna d'en cueillir une grappe; puis ayant mis ses lunettes, & lui présentant l'écharpe de Zirphile, Prince, lui dit-elle, prenez cette écharpe; lorsque vous serez dans le pays des Idées, vous n'aurez qu'à la faire voltiger en l'air, en la tenant par un bout. Les mains enchantées que vous avez poursuivies inutilement, viendront pour la saisir, & vous les prendrez elles-mêmes: vous vous emparerez ensuite de la tête de la princesse. Lorsque vous aurez besoin de boire

ou de manger , vous n'aurez qu'à prendre quelques grains de raisin , ils vous suffiront. Vous en donnerez aussi à Zirphile pour calmer les vapeurs qui doivent avoir un peu altéré sa tête ; sans cette précaution , vous la trouveriez si différente d'elle-même , qu'après avoir été déjà inconstant par folie , vous pourriez bien encore le devenir par raison. Quand vous aurez la tête , nous serons bien-tôt en possession du corps par l'attraction , qui fait dans les femmes que la tête emporte le corps. Il est à propos , avant votre départ , que vous mangiez de ces raisins. Acajou hésita un peu ; mais animé du désir de revoir Zirphile , & croyant peut-être son esprit à toute épreuve , il mit quelques grains dans sa bouche. L'effet en fut subit , il sembloit qu'il eût été enveloppé d'un nuage qui venoit de se dissiper , & qu'un voile se fût levé devant ses yeux. Les objets lui parurent tout différens ; il rougit à l'instant , & n'osoit plus parler , que pour exprimer sa reconnoissance à la fée. En rentrant dans le palais , il trouva sur sa table un recueil de ses ouvrages : il voulut le parcourir pour vérifier son état. Il ne pouvoit pas alors s'imaginer qu'il eût eu la sottise de les faire : il bailloit en lisant ses romans & ses comédies , & le soir même il siffla un de ses opéra.

Acajou ayant lassé la cour par ses extrava-

gances, & s'y ennuyant par le retour de sa raison, partit dès le lendemain avant le jour, & se rendit dans le pays des Idées, aussi promptement guidé par l'amour, que s'il l'eût été par la folie. Il trouva les mêmes objets qu'il avoit rencontrés la première fois, & suivit exactement les conseils de Ninette. Avec le secours de son écharpe il se rendit maître des mains enchantées. Il alla tout de suite chercher la tête de Zirphile, & pour cet effet il ouvrit une quantité prodigieuse de poires, sans la trouver. De - là il passa aux pêches, aux melons, & faisoit un dégât épouvantable de fruits, lorsqu'il entendit un grand éclat de rire. Il regarda d'où il partoît, & apperçut la tête de la princesse, qui au lieu de venir à lui, plaisantoit de sa recherche & de son empressement.

Comme l'amour s'affoiblit par l'absence, & que la folie se gagne par la contagion, la tête de Zirphile avoit beaucoup perdu de la vivacité de sa passion, & commençoit à se faire au nouveau pays qu'elle habitoit. Acajou en soupira; mais se rappelant la vertu du raisin merveilleux, dont il avoit une grappe, il en jeta quelques grains à la tête de la princesse qui les avala en badinant. Son aveuglement fut aussitôt dissipé. Elle vola au-devant des mains enchantées, avec lesquelles le prince la reçut. Rien

ne peut exprimer les transports dont il fut saisi. Il laissa aller les mains où elles voulurent, & ne s'occupa plus que de la tête précieuse de sa chère Zirphile. Il l'accabloit de baisers qu'elle ne pouvoit éviter, elle en étoit toute rouge de pudeur, quoique dans l'état où elle se trouvoit les caresses de son amant ne pussent pas avoir des suites fort dangereuses. D'ailleurs, il ne faut pas toujours écouter les plaintes de la pudeur ; celle qui naît de l'amour, pardonne aisément des transports qu'elle est obligée de s'interdire.

Acajou enveloppa la tête de la princesse dans son écharpe, & reprit le chemin du palais de Ninette. La nuit l'ayant surpris, il survint un orage si terrible, que le prince fut obligé de chercher un asyle. On sent bien que ce n'étoit pas pour lui. Les amans ne craignent rien ; mais il vouloit mettre Zirphile à couvert ; outre que dans l'obscurité il craignoit d'aller donner de la tête de la princesse ou de la sienne contre quelqu'arbre. Dans cet embarras il aperçut de loin une lumière vers laquelle il dirigea ses pas. Après avoir marché, au hazard de casser la tête la plus chère, c'est-à-dire celle de la princesse, il arriva au pied d'un pavillon qui terminoit un jardin ; il frappe à la porte. Un moment après, il vit paroître une vieille qui tenoit une chandelle à la main, & qui lui de-

manda, en grondant, qui il étoit, & ce qu'il cherchoit. Acajou n'avoit garde de se faire connoître dans un état aussi indigne de son rang. Il hésita un instant sur la qualité qu'il devoit prendre, & comme il avoit la tête pleine du principe de ses malheurs, & de toute la poterie qu'il avoit brisée depuis un tems, il répondit, sans trop savoir ce qu'il disoit, qu'il étoit un pauvre garçon qui raccommodoit de la fayance cassée, & qu'il demandoit retraite pour cette nuit là. A ces mots le visage de la vieille se radoucit un peu : soyez, lui dit-elle, le bien venu, vous pourrez me rendre un service ; j'ai ici un pot-de-chambre fêlé que vous me raccommoderez. La vieille alla tout de suite chercher ce précieux meuble, & le mit entre les mains d'Acajou, pour qu'il se mît à l'ouvrage. Le prince aussi honteux de la profession qu'il venoit d'adopter, que du premier usage qu'on lui en faisoit faire, prit le pot de la vieille, puis se rappelant le serment terrible qu'il avoit fait de n'épargner aucun pot-de-chambre, jusqu'à ce qu'il eût désenchanté sa princesse, il fut quelque tems incertain entre la crainte du parjure & celle de violer l'hospitalité : le scrupule enfin l'emporta, & jettant le pot contre la muraille, il le brisa en mille pièces.

Je ne fais si le lecteur est indigné de l'impoli-

tesse d'Acajou , s'il fera étonné de l'événement ; ou si par une sagacité singulière il l'a déjà prévu. Quoi qu'il en soit , ceux qui n'ont pas tant de pénétration seront bien-aîsés d'apprendre que ce pot-de-chambre étoit le vase fatal auquel le pouvoir du génie & de la fée étoit attaché , & dont ils avoient confié la garde à cette vieille forcière. A peine étoit-il cassé , qu'on entendit un coup de tonnerre & des hurlemens affreux. Le château fut détruit , le palais renversé. Le génie & la fée livrés à leur rage impuissante , s'enfuirent dans les déserts , où ils périrent misérablement.

Acajou , sans être ému de tout ce bouleversement , marcha vers le lieu terrible où le corps de la princesse étoit enchanté. Les flammes qui en défendoient l'abord se divisèrent à son approche , & dans le moment qu'il y présenta la tête , le corps s'avança au - devant & s'y réunit.

La fée Ninette parut à l'instant suivie de toute sa cour ; elle songea d'abord à délivrer les malheureux. Les mains voltigeantes furent désenchantées & rendues à la fée Nonchalante , à condition qu'elle feroit laborieuse. Elle se livra donc absolument au travail , & inventa l'art de faire des nœuds.

Amine & Zqbéïde furent tirées de prison ;

Amine eut depuis ce tems-là le privilege de tout faire, sans qu'on y trouvât à redire : il y a apparence qu'elle fut assez sensée pour en profiter. Pour Zobéïde, elle continua sans doute de vivre comme à son ordinaire, mais elle cessa de médire.

Ninette, après avoir donné ses premiers soins aux malheureux, ne s'occupa plus que du mariage des deux amans ; il fut célébré avec toute la magnificence possible. Ils vécurent heureux, & eurent un grand nombre d'enfans, qui tous furent des prodiges d'esprit, parce qu'ils naquirent avec un penchant extrême à l'amour.



AGLAË
OU
NABOTINE.
PAR M. COYPEL.



A G L A È
O U
N A B O T I N E.
C O N T E.

IL étoit une fois une petite fille fort laide, & si petite, si petite, que ses parens la nommèrent Nabotine. Elle avoit de la vivacité, de l'esprit des sentimens ; & les mauvais traitemens qu'elle essuyoit dans la maison paternelle , l'avoient engagée à se former un petit caractère assez gentil , dans l'espérance de toucher de compassion une bonne vieille princesse malaisée qui étoit sa marraine , & qui venoit souvent visiter sa mère. Nabotine réussit dans son projet. La princesse avoit un bon esprit ; & les personnes raisonnables aiment toujours les petits enfans , quelque laids qu'ils puissent être, quand ils sont bien sages, & qu'ils ont envie de plaire. La marraine demanda sa

filieuse pour en prendre soin elle-même : on la lui accorda à belles baïsemains. Voilà donc Nabotine bien joyeuse de n'être plus exposée à la mauvaise humeur d'une mère qui ne pouvoit souffrir devant elle une fille si petite & si laide. Elle suivit la vieille princesse dans son château qui étoit si vieux aussi , qu'on n'en a jamais vu de si vieux ; les meubles n'en avoient jamais été renouvelés. Malgré cela Aglaé , dans le desir de plaire à sa marraine , voulut lui faire un petit compliment sur la beauté & la magnificence de son habitation. Cette sage personne lui dit en souriant ;

» Mon enfant , que l'envie d'obliger ne vous
» fasse jamais trahir la vérité , & que le desir
» de dire des vérités ne vous porte jamais à
» désobliger. On passe pour fourbe en donnant
» des louanges fausses , & l'on se fait haïr en
» portant sans nécessité des jugemens désavan-
» geux , quoique vrais. Il est des occasions
» où le silence est le seul parti que l'on ait à
» prendre ; c'est ce que vous auriez dû faire
» à l'égard de ce château : pour peu que
» vous eussiez attendu , je vous aurois peut-
» être donné occasion de louer avec justice.
» Toute vieille que soit cette habitation , elle
» est respectable pour moi , parce qu'elle
» étoit la retraite de mes aïeux qui furent des

» héros ; il n'y a rien ici qui ne me parle
» d'eux ; & c'est le meilleur entretien que je
» puisse avoir. A l'égard des meubles , indé-
» pendamment de ce même mérite qu'ils ont
» pour moi , je ne pourrois les renouveler
» qu'en faisant des dettes que je ne ferois jamais
» en état d'acquitter ; ce feroit me donner un
» air de grandeur qui ne feroit fondé que sur
» une indigne bassesse. Il est bien vrai qu'une
» fée de mes amies m'a offert plusieurs fois
» de m'en faire avoir de nouveaux à bon
» compte. Mais à propos de quoi , dans l'âge
» où je me vois , risquer de reprendre du goût
» pour des choses de pure vanité dont j'ai
» perdu le desir , & qui pourroient me rendre
» foible , au point de m'affliger d'avoir assez
» vécu pour n'avoir plus long-temps à vivre ?
» La vieilleffe de mes meubles semble me con-
» soler de la mienne. Je vois , en les confi-
» dérant , que tout doit périr comme moi »...
Mais , mon enfant , c'est trop moraliser ; allez
dire à la mie Tonton qu'elle vous fasse sou-
per ; il est tard , vous reviendrez après ,
causer avec moi ; ou bien si la mie Tonton
a fini son ouvrage , elle reviendra avec vous
& nous ferons un petit piquet toutes trois
avant de nous coucher. Allez , vous dis-je ,
allez , car pour moi je ne mange point le soir ,
parce que cela m'incommode.

Nabotine , après avoir fait une grande révérence à la princesse , alla trouver la mie Tonton qui lui donna bien à souper , puis elles revinrent faire le petit piquet jusqu'à dix heures ; près quoi la gouvernante emmena coucher Nabotine. Elle l'éveilla de bon matin , afin qu'elle fût prête pour aller faire sa cour au lever de la princesse. Cette bonne dame fut touchée de cette attention. Aglaé s'aperçut qu'elle réussissoit ; elle redoubla de petits soins qui gagnèrent le cœur de la princesse , au point qu'elle vint à la regarder comme sa propre fille ; & la petite personne profita si bien des bonnes leçons qu'elle en reçut , qu'en peu de temps elle devint parfaite pour le caractère d'esprit.

J'ai déjà parlé d'une fée qui étoit intime amie de la princesse ; elle ne passoit guère de jour sans venir la voir , & ne la voyoit point sans lui faire de nouvelles offres de services , mais toujours inutilement ; le désintéressement de l'une égaloit la générosité de l'autre. La fée , un soir , ne put s'empêcher de faire des reproches à son amie : songez - vous lui dit-elle , combien vous m'offensez ? Je fais que votre façon de penser vous met au-dessus de tout ce que je puis vous offrir ; mais l'amitié ne devoit-elle pas vous porter à me laisser
jouir

jouir au moins une fois du plaisir de m'employer pour vous ? Vous me mettez au point de mépriser mon pouvoir , quand vous me faites sentir qu'il vous est inutile. Eh bien ! ma divine , interrompit la princesse (c'est ainsi qu'elle appelloit la fée ,) puisque vous croyez ne pouvoir me prouver les bontés que vous avez pour moi , qu'en mettant votre puissance en jeu , satisfaites-vous , en faisant quelque chose pour ma petite. Voilà parler , dit la fée ; allons , volontiers , dès aujourd'hui , si vous le souhaitez , je la rendrai belle comme le plus beau jour. Non pas , s'écria la princesse ' son caractère n'est pas encore assez assuré pour lui faire un présent si dangereux. Que savons-nous , ma divine , peut-être jusqu'à présent Nabotine ne doit-elle son bon esprit qu'à sa laideur ? Eh bien ! répondit la fée , commençons par éprouver ses sentimens ; voyons si son cœur est véritablement bon. J'y consens , dit la princesse. Les deux amies se séparèrent , & la fée ne tarda pas à exécuter ce projet ; mais elle résolut , en même temps , d'éprouver jusqu'où pouvoit aller l'amitié de la princesse pour sa filleule. Dès le lendemain , elle revint la voir accompagnée d'une de ses élèves à-peu-près de l'âge de Nabotine ; mais d'une beauté , d'une politesse , & d'un esprit si admir

rables, qu'on avoit jamais rien vu de pareil. Chaque fois qu'on lui disoit qu'elle étoit jolie, elle faisoit une grande révérence, rougissoit, & baïssoit les yeux. Dès l'âge de six mois, elle avoit pris l'habitude de baïser la main quand on lui donnoit du bombon. Elle n'avoit encore que huit ans, qu'elle avoit déjà écrit vingt volumes de l'histoire des fées qu'on avoit imprimés, dont elle présenta un exemplaire à la princesse. On prétend, (car cette histoire est toute récente) on prétend, dis-je, que cette petite personne brille aujourd'hui dans Paris sous le nom de Thémire (1) & l'on

(1) Dans une lettre de M. Coypel à une de ses amies, on trouve le portrait qui suit. « Les modernes disent donc que Thémire est l'image de leur » divine Deshoulières ? Pour moi je dis que, grace à » Dieu, Thémire ne ressemble qu'à Thémire. Thémire » a une imagination si prodigieuse, qu'il ne falloit pas » moins que sa prodigieuse raison pour la régler. Or, » mademoiselle Sapho avoit beaucoup d'imagination, » mais de la raison, zest ! Madame Deshoulières avoit » peut-être beaucoup de raison ; mais eût-elle imaginé » *Boca* ? Je vous le demande. Vous voyez bien que » j'ai raison, moi, de vous dire que Thémire ne » ressemble qu'à Thémire. D'ailleurs, Thémire est » incomparable pour les sentimens. Dans les grandes » occasions, la raison de Thémire seroit capable d'aimer les personnes que son cœur détesteroit ; & son

assure que le Boca qu'elle vient de mettre au jour , & la Javotte qui paroîtra bientôt , ne peuvent être comparés qu'à la princesse Violette , à la petite Rosette , au prince Babilard , & à quelques autres ouvrages de même main , dont on connoît l'excellence ; mais ne nous écartons pas de notre sujet.

L'aimable élève de la fée charma la princesse. Elle lui récita des fables , joua la comédie , dansa , chanta si bien , qu'il y avoit de quoi en être transporté. On fit venir Aglaé pour jouer avec elle. Mie Tonton lui mit sa robe neuve , c'est-à-dire , une robe qu'on lui venoit de faire d'un morceau de l'étoffe de la queue de l'habit de nôce de sa marraine. La

» esprit arrangeroit si bien tout cela , que le diable ,
» ou , qui pis est , une femme , ne démêleroit pas si
» c'est le cœur ou la raison qui aime. Enfin , pour vous
» achever le portrait de Thémire , son caractère est si
» doux , que , dans toutes les petites tracasseries de
» société , elle fait ses efforts pour se persuader que
» le tort est de son côté , & c'est toujours la raison
» qui domine ».

Madame le Marchand , dont M. Coypel a voulu tracer le portrait , méritoit , à beaucoup d'égards , les éloges qu'il lui donne. Elle est auteur de *Boca* , conte imprimé dans le 18^e vol. de ce recueil ; c'est le seul ouvrage qui nous soit resté de cette dame. Voyez les notices , *verbo* le Marchand.

pauvre petite créature parut bien contente d'abord, de voir une demoiselle si jolie & si parée, qui venoit, disoit-on, pour lui rendre visite ; elle lui fit une profonde révérence que l'autre lui rendit avec tant de grace, que Nabotine en fit une seconde pour essayer de la faire aussi bien que la belle demoiselle, laquelle étoit trop bien élevée pour demeurer en reste. Elle repartit d'une autre, encore au-dessus de la première ; notre petite, qui en fut émerveillée, en essaya une nouvelle ; la troisième ne réussit pas mieux, & la belle demoiselle alloit toujours en augmentant de graces. Il se fit bien une centaine de révérences, de part & d'autre ; & peut-être en eussent-elles fait jusqu'au soir, si la bonne fée & la princesse, après avoir ri de ce petit combat de politesses, ne leur eussent ordonné de s'asseoir. La petite demoiselle se plaça dans un joli fauteuil bien bas, au grand plaisir de Nabotine qui pria mie Tonton de lui donner un tabouret, sous prétexte d'être plus respectueusement devant la fée ; mais j'ai su de bonne part, que c'est qu'elle avoit remarqué qu'ils étoient beaucoup plus hauts que les fauteuils, & en vérité on devoit bien lui pardonner cette innocente ruse ; car la petite demoiselle étoit si jolie & si brave, que Nabotine auroit eu besoin de bien d'autres secours que ceux

des tabourets. Dès qu'elle fut juchée sur le sien, elle étala sa robe du mieux qu'il lui fut possible, pour faire paroître l'étoffe dans tout son avantage. La petite demoiselle qui s'en apperçut, & qui eut compassion d'une foiblesse si excusable, chiffonna la sienne sans affectation; car les personnes bien nées sont quelquefois embarrassées, &, pour ainsi dire, honteuses de la trop grande supériorité qu'elles ont sur les autres; soit par les avantages de l'esprit; soit par les dons de la fortune; & prennent, dans ces occasions, autant de soin pour modérer l'éclat qui les suit, que les autres s'en donnent pour emprunter de faux brillans. Aglaé ne s'apperçut que trop d'une politesse si délicate; elle en rougit, & son plus grand dépit fut de sentir que la petite demoiselle l'emportoit encore sur elle, du côté du sentiment. La malheureuse enfant n'avoit pas compté là-dessus; bien au contraire, en la voyant si belle & si parée, elle s'étoit figurée que ce devoit être un enfant gâté; & si elle ne s'étoit pas senti le cœur bien gros en l'abordant, c'est qu'elle comptoit bien avoir sa revanche dans la conversation; & qu'enfin elle s'étoit dit à elle-même, peut-être fera-t-elle aussi mortifiée de m'entendre, que je le suis de la voir. Leur conversation ne fut pas fort

animée ; l'embarras de Nabotine allant toujours en augmentant , suffisoit pour la rendre plus silencieuse qu'à l'ordinaire , & le desir de surmonter cet embarras , acheva de lui ôter l'usage de la parole ; car il suffit d'avoir envie de bien dire , pour ne plus rien dire du tout. On rêve long - temps pour trouver quelque chose de joli ; honteux d'avoir rêvé , on rêve de nouveau au moyen de réparer sa faute , & s'il arrive , par hasard , qu'on trouve , à force de rêver , quelque chose de bon ; on est étonné que ce quelque chose soit venu trop tard , & que la conversation ait changé de matière pendant que l'on rêvoit. La belle demoiselle qui remarqua encore l'embarras de Nabotine , se garda bien de la mortifier en l'attaquant de conversation , & fit semblant de rêver aussi : enfin , l'heure de la séparation arriva ; la fée leva le siège. Nabotine respiroit ; mais elle ne savoit pas encore tous ses malheurs. La fée dit à la princesse qu'elle alloit faire un voyage de deux jours , & qu'elle la prioit de garder chez elle sa petite amie. La princesse ne demandoit pas mieux. Quel coup de poignard ! Il fallut en passer par là cependant : ce ne fut pas sans pleurer beaucoup : mais , pour comble de malheur , on pense bien qu'il fallut pleurer en cachette , &

faire semblant d'être la plus contente du monde devant la bonne marraine qui ne cessoit de louer la petite demoiselle, & qui la prit, en effet, si fort en amitié, que c'étoit de quoi faire étouffer l'infortunée Nabotine. Enfin la fée, au bout de deux jours, vint revoir la princesse, & redemander sa chère élève. Quelle joie pour notre pauvrette ! Elle reprit l'usage de la parole, se mit à faire l'éloge de sa petite rivale, avec autant de grace & de vivacité, pour le moins, qu'un académicien fait celui d'un mort dont il va remplir la place. Railerie à part, elle parla si joliment, que la princesse & la fée furent surprises ; & la belle enfant eut besoin de tirer son petit-miroir de sa poche, pour n'être pas jalouse en ce moment d'Aglaé. Hélas ! la joie de cette dernière fut aussi courte qu'elle avoit été vive ; elle vit sa marraine répandre des larmes en embrassant la petite personne ! La fée dit à son amie qu'elle étoit au desespoir de lui causer du chagrin, en la privant si-tôt de cette aimable enfant, mais que malheureusement elle ne pouvoit la lui laisser qu'à une condition, qui peut-être ne lui conviendrait pas. Eh ! quelle est cette condition, interrompit vivement la princesse ? Il n'y a rien que je ne donnasse pour pouvoir la garder avec moi.

Dites , ma divine , dites. Donnez-moi Nabotine à sa place , répondit la fée. Adieu , ma chère enfant , s'écria la bonne dame en embrassant la jolie demoiselle , & en la remettant entre les mains de son amie ; emmenez - la promptement , ma divine. Nabotine , à ces mots , se sentit pressée d'un mouvement de reconnoissance si violent , qu'elle en perdit l'usage des sens , & tomba évanouie aux pieds de sa marraine. Les larmes vinrent aux yeux de la fée qui partit sur le champ , ne voulant pas se laisser attendre davantage , pour être en liberté de suivre son projet. La princesse appella Tonton pour venir au secours de Nabotine , qu'on porta dans son lit , sans qu'elle fût revenue encore de son évanouissement.

On s' imagine bien que la générosité seule avoit hâté la réponse de la princesse , car réellement son amitié étoit partagée entre ces deux petites personnes. Cette même générosité lui fit employer tous ses soins pour secourir sa filleule qui , enfin , ouvrit les yeux & reprit l'usage de ses sens , mais toutefois sans pouvoir recouvrer celui de la parole , tant son saisissement avoit été grand. Elle ne put faire autre chose que de prendre les mains de la princesse , qu'elle baïsa mille fois , & qu'elle

mouilla si fort de ces pleurs de reconnoissance , qu'on aime tant répandre & à exciter , que Tonton fut obligée d'aller chercher une serviette fine pour les essuyer : cependant la parole ne revenoit point à Nabotine , & la princesse fut obligée d'envoyer prier la fée de venir la lui rendre. Elle arriva bientôt ; & trouvant une petite fille muette , elle s'écria : Sur ma baguette , voilà la chose du monde la plus singulière ! Elle jugea en fée d'esprit , que la présence de son amie pourroit être un obstacle à la guérison de la malade , par l'émotion qu'elle lui causoit ; elle la pria de se retirer , & resta seule avec Aglaé , à qui elle fit avaler une dose de lait de femme , qu'elle avoit apporté dans un petit flacon d'or. Le remède eut un prompt effet. Aglaé parla : Ah ! madame , s'écria-t-elle , que ne vous dois-je point ? Quelle peine de ne pouvoir parler , & d'avoir tant de remerciemens à faire ! La fée fut très-satisfaite de ce début. Soulagez-vous , dit-elle , ma pauvre enfant , parlez tant qu'il vous plaira , je serai charmée de vous entendre , si vous continuez sur le même ton. Hélas , madame interrompit la petite , j'ai bien recouvré , grace à vous , l'usage de ma langue ; mais où trouver des termes pour exprimer ce que je sens ? Eh , par pitié , vous qui êtes si

puissante , aidez-moi à vous dire tout ce que je voudrois que vous eussiez la bonté de redire à la bonne princesse ; car je mourrai , si elle ignore les sentimens de reconnoissance dont je ne fais pas les mots : non , je ne vous expliquerai jamais bien tout cela , & je ferois encore plus embarrassée avec elle , car j'ai remarqué qu'autant elle se plaît à me donner occasion de lui faire des remercimens , autant s'ennuie-t-elle à les entendre. Elle me dit toujours : Aglaé , voilà qui est bien , je vous entends : cependant , en vérité , madame , il n'est pas possible que cela puisse être , quoiqu'elle ait bien de l'esprit ; ou bien si elle m'entend , pourquoi ne me pas laisser le plaisir de parler ?

En cet endroit , les sanglots interrompirent Nabotine , pour quelque temps ; & puis se tournant vers la fée : Madame , lui dit-elle , devinez - moi devinez - moi , madame , si vous voulez que je vive. La fée attendrie , assura Nabotine qu'elle la devinoit à merveille , & la pria de se calmer en lui promettant d'aller sur le champ rendre un compte exact à la princesse de tout ce qu'elle croyoit ne pouvoir expliquer. Elle voulut sortir , mais la petite la rappella : Madame , madame , tenez , tenez , dites encore à la bonne princesse que je voudrois de tout mon cœur aimer quelque chose

passionnément , passionnément , mais absolument passionnément , pour pouvoir lui prouver que je l'aime encore plus que passionnément , en m'en détachant pour l'amour d'elle. Doucement , interrompit la fée , pensez-vous bien à ce que vous dites ? Vous ne savez pas encore ce que c'est que d'aimer passionnément. Croyez-moi , ne faites point ce souhait , peut-être trouveriez-vous la chose plus difficile que vous ne pensez. Moi ? madame , s'écria la petite fille : ah ! pour qui me prenez-vous ? Que je suis malheureuse ! Elle se prit à pleurer si amèrement , que la fée lui promit de la satisfaire , en assurant la princesse qu'elle ne desiroit rien tant que d'avoir occasion de lui faire quelque grand sacrifice.

On pense bien que cette bonne dame fut très-contente d'apprendre quels étoient les sentimens de Nabotine ; & je pense moi que j'ennuierois à la fin , si je voulois rapporter tout ce qui se passa de touchant & de pathétique quand elles se revirent.

La petite personne eut bientôt repris ses forces. La fée , qui en étoit extrêmement satisfaite , lui fit présent d'un petit chien le plus joli du monde , qui se nommoit Finfin. Son corps étoit couleur de rose & argent , ses oreilles vertes ; il dansoit plusieurs danses admi-

ablement bien ; mais celle dans laquelle il se surpassoit , c'étoit le menuet figuré. D'ailleurs , il avoit tous les autres talens de chien qu'on peut desirer. Il est facile de comprendre combien Nabotine en fut émerveillée ; tout autre chien que lui fût mort dès le premier jour , tant il répéta de fois ses danses & ses autres tours ; tantôt c'étoit pour amuser la princesse qu'elle les lui faisoit recommencer , puis après c'étoit pour mie Tonton , puis encore pour elle toute seule , puis elle alloit le coucher , puis elle le réveilloit , puis elle vouloit refaire son petit lit , qui n'étoit jamais assez bien fait , & qu'elle refit tant , tant & tant , qu'elle en fut fatiguée. Sa lassitude hâta une envie de dormir , que la joie d'avoir un petit chein eût sans doute éloignée. Mais , qui fut réveillée aussi-tôt que le jour ? Ce fut Nabotine ; & je laisse à penser si Finfin dort plus long-temps qu'elle. Il parut encore plus aimable le lendemain ; & pour tout dire , chaque jour Aglaé découvroit en lui de nouvelles perfections ; & chaque jour elle l'aimoit davantage.

Un soir qu'elle le caressoit de tout son cœur , en présence de la princesse , elle s'écria avec vivacité : En vérité , Finfin , je n'aime rien tant que toi ; oui , mon chien , oui , mon petit chien , je n'aime rien tant que toi , & tu peux m'en

croire. La princesse la regarda , sourit : Nabotine s'en apperçut , réfléchit , rougit , baissa les yeux , puis laissa aller son petit chien. Elle fut rêveuse toute la soirée , & ne soupa point. La princesse , qui n'avoit point entendu de finesse au sourire qui lui étoit échappé , la crut indisposée , & lui ordonna d'aller se coucher. Elle se leva en faisant une révérence plus basse que de coutume , sans oser lever les yeux sur sa bonne marraine , ni les baisser sur son chien qu'elle laissa dans la chambre. La princesse étonnée la rappella , en lui disant qu'il falloit qu'elle fût bien sérieusement indisposée , pour oublier Finfin qu'elle aimoit tant ; elle lui ordonna de l'emporter. La petite prit ce discours pour un nouveau reproche , & se trouva si confuse , qu'elle n'eut pas la force d'ouvrir la bouche. Tremblante , elle revint à petits pas , fit encore une révérence plus profonde , toujours baissant les yeux qui commençoient à s'humecter : elle prit doucement Finfin sans le baiser , & alla se mettre au lit ; mais à peine mie Tonton eut-elle fermé la porte de sa chambre , que notre pauvre enfant se mit à pleurer de toutes ses forces : elle avoit beau se rendre témoignage à elle-même , qu'elle n'avoit pas eu dessein de mettre la princesse en jeu , quand elle avoit dit à Finfin qu'elle n'aimoit rien tant que lui,

ce sourire terrible se présentoit toujours à son imagination comme un reproche épouvantable : elle s'échauffa la tête pour fonder si en effet elle n'amoit pas assez son chien pour que la princesse eût lieu d'être jalouse. L'agitation où elle étoit l'empêcha de pouvoir porter aucun jugement raisonnable. La crainte d'être ingrate lui fit croire qu'elle l'étoit en effet ; & pour comble de malheur, elle s'avisa de se demander à elle-même si elle auroit la force de perdre son toutou pour plaire à la princesse. Cette idée la fit tressaillir ; elle fremit d'avoir tressailli, & se regarda comme un petit monstre d'ingratitude. Elle se mit à pleurer de nouveau. Enfin, pour achever de lui tourner la tête, Finfin vint lécher ses pleurs ; elle le repoussa ; il revint, elle le mit à terre, il faut sur son lit ; il lui fit tant de caresses, & , malgré qu'elle en eut, elle y fut si sensible, qu'elle prit la résolution de le perdre le lendemain, car elle ne voyoit que ce moyen pour s'empêcher de l'aimer trop. Une petite vanité qu'excita en elle ce généreux projet, la tranquillisa, pour quelques momens, assez pour permettre au sommeil de s'emparer d'elle. Comme elle ne s'étoit endormie qu'au milieu de la nuit, elle ne s'éveilla qu'à la pointe du jour, & son premier mouvement fut d'appeller Finfin. Mais

que ce premier mouvement eut un cruel retour ! Et que devint elle , quand elle se souvint qu'elle avoit pris la résolution de le perdre ? Elle se mit à se promener daas sa chambre à grands pas , autant quela petiteffe de ses jambes pouvoit le lui permettre. Elle alloit rêver dans un petit coin ; puis elle s'en retiroit pour en aller chercher un autre. Enfin , après bien des combats , elle se détermina ; elle alla prendre tout doucement la clef de la porte du jardin dans la chambre de mie Tonton , & fortit avec Finfin sur lequel elle n'osoit plus jeter les yeux , & qu'elle menoit en leffe , parce qu'elle craignoit même de le toucher. Finfin , à tout moment , au lieu de la suivre , s'arrêtoit , & retournoit la tête du côté du château ; témoignant , par mille petites façons gentilles , qu'il vouloit y revenir. C'étoit autant de coups de poignards pour Nabotine. Il lui vint en pensée que peut-être faisoit-elle mal de le perdre sans en avoir demandé la permission à la princesse , que le petit chien amusoit quelquefois. Ne seroit-il pas mieux , disoit - elle , de le garder dans cette seule intention , & de tâcher de ne le guère aimer ? Car enfin , si ce pauvre petit a le bonheur de la divertir Ah ! reprenoit-elle , je ne dis cela que parce que je ne me sens pas le courage de l'abandonner ; mais aussi ,

si la princesse me demande pourquoi je l'ai perdu, que répondrai-je ? Oserai-je lui dire que je craignois de l'aimer mieux ? ... Fi donc, disoit-elle ; quelle affreuse pensée ! ... seroit-il possible qu'un chien ? ... Mais pourquoi penserois-je que je suis ingrate, si je ne l'étois pas en effet ? O ciel ! que je suis malheureuse ! Non, je vois bien que je ne ferai bien assurée d'aimer comme il faut la princesse, que lorsque je me ferai défaite du malheureux Finfin. Alors elle se mit à courir pour tâcher de se débarrasser plutôt d'un objet dont elle ne pouvoit plus soutenir la vue ; mais elle ne put aller bien loin ; elle tomba de foiblesse n'ayant point soupé, & encore moins déjeûné. Finfin, que la langue de Nabotine mit en liberté, s'éloigna d'elle sans qu'elle s'en apperçut, & revint, peu de temps après, marchant sur les deux pattes de derrière, & tenant dans celles de devant la plus belle pêche qu'il lui présenta. Ce trait, de la part d'un chien dont il falloit se séparer, pensa la faire mourir d'attendrissement, elle mangea par raison, car elle sentoît bien que si elle ne cherchoit à se soutenir, il ne lui seroit plus possible d'aller plus loin, ni même de revenir sur ses pas. Quand elle eut un peu repris ses forces, elle se trouva plus embarrassée que jamais. Quoi ! disoit-elle, est-ce là

là comme je vais récompenser le service que Finfin vient de me rendre ? il vient de me sauver la vie , & je vais l'abandonner ! Est-il une petite fille plus malheureuse que moi ! Il faut que je devienne ingrate , si je veux paroître reconnoissante. Encore , mon cher petit ami , si je pouvois te mettre entre les mains de quelqu'un qui prît soin de toi ! ... Dans le temps qu'elle parloit ainsi , il passa près d'elle une bonne vieille toute courbée. Aglaé crut avoir trouvé son affaire. Ecoutez , écoutez , dit-elle , ma bonne mère. Quoi , répondit la vieille , qu'y a t-il ? Voudriez - vous , lui cria Aglaé , voudriez-vous ? ... Elle n'eut pas la force d'achever. (ce qui impatienta la vieille). Finirez-vous , petite fille , voudriez-vous ? voudriez-vous ? Quoi ! Mon petit chien , répondit Nabotine en pleurant. Oui vraiment , répliqua la vieille , nous avons bien à faire de chien ! on s'attache trop à ces petits animaux là. Hélas ! cela n'est que trop vrai , s'écria la pauvre petite ... J'ai vu , dit la vieille , dans mon village , un enfant assez dénaturé pour ne vouloir jamais laisser écorcher son roquet pour sauver la vie de son père. Une fée avoit dit que si on appliquoit la peau de ce vilain animal sur sa poitrine , il guériroit infailliblement d'une goutte remontée , dont il mourut. Juste

Ciel, s'écria Nabotine ! Ah ! Madame ; prenez mon chien , prenez-le , vous le perdrez si vous voulez , mais sauvez - moi la douleur de le perdre moi-même. Et non , vraiment , repartit durement la vieille ; vous êtes bien délicate ! Cherchez vos valets. Allez , toute petite que vous foyez , vous êtes assez grande pour perdre un chien. La vieille n'en dit pas davantage & passa son chemin.

En vérité , je ne fais pas si ceux qui liront ceci , me rassemblent ; mais pour moi j'ai le cœur si ferré de la situation de Nabotine , que peu s'en faut que je ne quitte la plume. Qu'on me dispense au moins de rapporter ici ses nouvelles lamentations , & qu'on trouve bon que je dise tout d'un coup , qu'elle fit rencontre d'un vieillard qui lui parut plus accommodant que la vieille , & auquel elle fit la même proposition. Elle n'en fut pas si mal reçue , & ce fut avec beaucoup de douceur qu'il refusa de se charger de Finfin , en lui représentant qu'il avoit déjà eu deux chiens qui avoient été la source de ses malheurs : que l'un avoit causé la mort de sa femme , en lui faisant faire une chute dans le temps de sa dernière grossesse ; & que le second avoit communiqué à ses enfans une gale venimeuse qui les avoit tous fait périr. Vous jugez bien , ajouta le vieillard en

la quittant, que cela ne me donne pas le desir d'en avoir un troisième. Adieu, ma pauvre enfant, croyez-moi, perdez votre chien, tout gentil qu'il puisse être; ou craignez, en le gardant, qu'il n'arrive quelque triste aventure à ceux qui vous intéressent, ou peut-être à vous même. A ces mots, le vieillard disparut, & Nabotine s'écria : Voilà donc l'arrêt prononcé ? rien ne doit plus me retenir. Va, malheureux Finfin, deviens ce que tu pourras; mais attends, reprit-elle; nous ne sommes pas encore assez loin; tu pourrois revenir au château.

Sous ce nouveau prétexte qui la séduisit, elle retarda encore pour un moment cette cruelle séparation... Enfin son courage reprit le dessus. Elle vit une barque au bord d'une petite rivière; elle y fit entrer Finfin, imaginant que le batelier qui peut-être n'étoit pas loin, pourroit en prendre soin, ou le vendre à quelque grande dame qui seroit charmée d'avoir un si beau chien. Que dirai-je ? Elle chercha à s'étourdir de son mieux; puis tout d'un coup, fermant les yeux & se bouchant les oreilles, elle se mit à courir de toute sa force, craignant d'entendre la voix de Finfin, & de revoir sans lui le chemin qu'elle venoit de faire avec lui. Cette précaution l'empêcha de s'appercevoir d'un grand trou dans lequel elle tomba.

S'en étant retirée , elle alla tristement se remettre dans son lit : y dormit-elle ? Le cœur répond à la question.

Mie Tonton vint ouvrir la porte de sa chambre dans ce moment , & lui dit qu'elle l'avoit laissée dormir long-temps , vu sa petite indisposition. Elle lui demanda de ses nouvelles de la part de la princesse , en ajoutant qu'elle avoit été fort inquiète de sa santé. Cette attention , de la part de la bonne marraine , toucha sensiblement Nabotine. Sa mie lui demanda ce qu'elle avoit fait de Finfin , qu'elle ne voyoit point. La petite fille ne put refuser à son amour-propre & à sa douleur , la flatteuse consolation d'apprendre à mie Tonton ce qu'elle en avoit fait , en la priant de lui garder le secret. La gouvernante qui s'amusoit fort avec le petit chien ; & qui n'avoit de sentiment qu'autant qu'il en faut pour ne pas être méchante , lui dit qu'elle étoit une petite imbécille , & qu'elle alloit tout à-l'heure le dire à la princesse : elle sortit pour cet effet de la chambre à l'instant , ce qui ne fâcha point si fort Nabotine. Elle n'avoit demandé le secret à mie Tonton , que dans l'espérance qu'elle ne le garderoit pas. La princesse ne fut pas plutôt informée de ce qui s'étoit passé , qu'elle courut à la chambre de Nabotine. Elle pensa l'étouffer

de caresses ; il se passa entr'elles la scène la plus tendre.

La princesse vit l'après midi la fée , à laquelle elle voulut apprendre ce que l'on pense bien qu'elle n'ignoroit pas ; & , pour la première fois, elle fit des demandes à son amie ; savoir, des joujoux pour Nabotine qui en eut bientôt de toute espèce ; mais quoique la petite personne fut très-satisfaite d'elle même , elle ne pouvoit oublier l'infin , & les joujoux lui étoient indifférens ; ce n'étoit que pour plaire à sa marraine , qu'elle faisoit semblant de s'en amuser.

Un soir qu'il pleuvoit beaucoup, on entendit une petite voix charmante , qui crioit à la porte du château. « Eh ! par pitié , daignez » m'ouvrir , je suis un pauvre enfant , que ses » parens viennent d'abandonner , & qui ne sait » où se loger ». La bonne princesse fit ouvrir promptement , & commanda qu'on lui amenât ce petit malheureux. On lui obéit sur le champ , & elle fut éblouie ; car en effet , l'amour même , ou plutôt l'amour tel qu'on le dépeint à l'opéra , n'est pas si beau que l'étoit cet enfant. Il fit les plus jolies révérences du monde à la princesse , qui lui demanda par quel hasard ses parens l'avoient abandonné. Parce qu'ils sont devenus trop pauvres pour me nourrir , répon-

dit le bel enfant ; si vous voulez seulement pour quelques jours , me faire la grace de me souffrir ici , ils viendront sûrement me chercher s'ils peuvent amasser quelque chose. Volontiers , dit la princesse , volontiers , mon petit ami , allons , qu'on lui donne à goûter , faites les honneurs , Nabotine ; & traitez-le comme votre petit frère. Nabotine ne se le fit pas dire deux fois , car elle avoit le cœur bien bon ; & toujours elle avoit désiré d'avoir un petit frère. Elle se mit en quatre pour le bien recevoir , & au bout d'une demi - heure , ils s'appelloient déjà mon cher petit frère , ma chère petite sœur. La petite fille qui avoit souvent oui dire : *ils s'aiment comme frère & sœur*, crut qu'elle ne pourroit jamais aimer assez son petit frère. Quand le goûter fut fini , ils jouèrent à mille petits jeux. Le bel enfant lui en apprit je ne fais combien. Après le souper , il demanda à la petite fille si elle savoit danser. Elle lui dit en soupirant , qu'elle avoit eu un petit chien qui lui avoit appris plusieurs danses , & que celle qu'elle aimoit le mieux , étoit le menuet figuré. Eh bien ! dansons - la , je la fais aussi , dit-il , cela amusera madame la princesse. Le petit bon homme s'en acquitta si parfaitement , que Nabotine fut obligée de convenir que Finfin n'en approchoit pas. L'heure de se coucher

arriva ; & mie Tonton emmena le nouveau venu dans une petite chambrette proche de la sienne. Nabotine le lendemain en s'éveillant , pensa , ainsi que d'ordinaire , à la perte de Finfin ; mais elle n'y pensa pas si long-temps ; & l'idée du petit frère chassa celle du petit chien. Cela est plaisant , disoit-elle ; ce que c'est que de s'appeller frère ! Je pensai mourir de chagrin quand la princesse retint ici la petite demoiselle , & je suis charmée qu'elle ait reçu le bel enfant , qui est encore plus beau qu'elle , & qui n'a pas moins d'esprit ; il faut même qu'il ait un bon petit cœur pour me faire tant d'amitié , car il me semble que je suis bien laide pour être sa sœur. Oui , ajoute-t-elle avec chagrin , en se regardant dans le miroir ; (ce qui ne lui étoit pas ordinaire) oui , j'en-laidis tous les jours ; & sur - tout depuis hier matin , cela est augmenté de moitié. En vérité , je ne puis être trop reconnoissante de la tendresse qu'il me témoigne ; car , comme dit ma mie Tonton , ce n'est pas pour mes beaux yeux.

Ces petites réflexions furent interrompues par l'arrivée du petit bon-homme que la gouvernante amena souhaiter le bon jour à sa petite sœur. Après lui avoir baisé la main , il voulut l'embrasser ; mais Nabotine en rougissant , l'en

empêcha. Quoi donc ! dit le bel enfant, est-ce qu'on ne baise pas son petit frère ? Y a-t-il du mal à cela ? Non pas , que je sache , répondit la petite , embarrassée Je ne fais pas trop pourquoi je ne le veux pas Attendez , pardonnez-moi , pardonnez - moi , il est bien vrai qu'on peut embrasser son frère , mais vous êtes garçon . . . Non , ce n'est pas-là ce que je veux dire. Oh bien , tenez , il faudra demander à ma marraine ; je ne saurois décider cela toute seule. La petite conversation n'alla pas plus loin : on les mena tous deux dans l'appartement de la princesse qui s'en amusa beaucoup toute la journée. Nabotine alloit toujours aimant de plus en plus son petit frère. Un matin qu'elle s'étoit éveillée plutôt qu'à l'ordinaire , elle s'avisa de se faire un reproche de ce qu'elle ne pensoit plus à Finfin ; elle s'en demanda tant la raison , qu'elle vint à s'appercevoir que c'étoit depuis qu'elle avoit pris son petit frère en amitié. Quoi donc , dit-elle , si j'allois l'aimer plus que e n'ai aimé Finfin ! Il faudroit peut - être encore y renoncer pour la princesse ? Non , il ne faut pas l'aimer tant. Hélas ! si la fée m'alloit dire qu'il faut l'abandonner pour prouver mon amitié à ma marraine , que deviendrois-je ? . . . Voyons un peu s'il seroit possible que je vinsse à l'aimer autant que j'ai aimé mon chien ? A-t-

il les yeux aussi beaux que Finfin ? Bon , sans doute , la belle comparaison , des yeux d'un chien à ceux d'un petit frère ! Finfin avoit le plus joli museau !... Oui , mais qu'est-ce qu'un museau en comparaison d'un visage ! Finfin étoit couleur de rose & d'argent ; & bien n'a-t-il pas les cheveux d'argent , & les joues couleur de rose ? Les pattes de Finfin étoient fines , mais des mains sont bien plus jolies Allons , allons ; il faut que je songe à ne le pas tant aimer , peut-être si je l'aime moins , il restera toujours ici. Toujours ! Hélas ! si ses parens alloient venir le redemander ! Ah ! s'ils pouvoient ne rien amasser !

C'est ainsi que notre pauvre petite appelloit l'amour , en voulant fuir l'amitié. Tant il est vrai qu'il n'est rien de si dangereux , que le scrupule poussé trop loin !

Nabotine ne fut pas long-temps sans prendre des alarmes , & elle en prit de si fortes , qu'elle n'osa de toute la journée regarder son petit frère. La princesse craignit que la jalousie n'en fût cause ; & pour s'en assurer , elle dit à la petite fille , qu'elle avoit dessein de retenir toujours le bel enfant près d'elle , quand même ses parens le redemanderoient : Nabotine répondit avec un embarras si grand , qu'il confirma le soupçon de la princesse. La

fée arriva dans cet instant. Son amie l'ayant priée de sonder les sentimens de sa filleule , elle l'emmena dans sa chambre , & lui demanda pourquoi elle ne paroïssoit pas contente de la résolution que la princesse avoit prise de garder son petit frère ? Madame , dit Nabotine , dispensez-moi , de grace , de vous en dire les raisons , je suis trop honteuse : dites plutôt trop jalouse , interrompit la fée ; vous voulez seule avoir l'honneur de plaire à la princesse , & vous prenez en aversion tous ceux ... En aversion ! s'écria Nabotine ! en aversion ! ... Hélas ! plutôt au ciel que je le haïsse ... Achevez , dit la fée. Eh ! Madame , si vous vouliez bien m'en épargner la honte : vous devez deviner ce que j'ai à vous dire , vous qui devinez tout Quoi ! interrompit la fée , craignez - vous de l'aimer trop ? Je ne fais pas comment vous expliquer cela , répondit Nabotine en pleurant , & en se jettant à ses pieds ; mais , madame , je ne fais si j'aurois le courage de le perdre comme j'ai perdu Finfin , en cas que je vinsse à l'aimer. La fée fit un grand éclat de rire de la naïveté de la petite personne ; elle la releva en l'embrassant ... Vous riez , madame , interrompit-elle : ah ! plutôt demandez ce pauvre petit enfant à ma marraine ; emmenez-le dans votre beau château , qu'il y soit heureux ; & trou-

vez bon seulement que je vous en demande quelquefois des nouvelles. Non, non, s'écria la fée, les choses tourneront mieux que cela : approchez, ma chère amie ; c'est assez éprouver Aglaé ; il faut la rendre heureuse : sa reconnoissance est au plus haut point, puisqu'elle résiste à l'amour. Venez, mon petit cousin, donnez la main à Nabotine, & recevez-la pour épouse. Qu'est ce donc que tout ceci ? dit la princesse en entrant ; votre petit cousin ! Oui, répondit la fée ; & ce petit cousin, tel que vous le voyez, a déjà joué plus d'un rôle ici ; vous l'y avez déjà vu sous la figure de Finfin. Ah ! mon pauvre Finfin, cria Nabotine, que je t'embrasse.... Mais non, dit-elle, ce n'est plus de même... La princesse ne put s'empêcher de rire, ainsi que la fée qui, après avoir appris à son amie le dernier trait de sa filleule, voulut conclure le petit mariage ; mais Nabotine s'excusa sur ce qu'elle étoit trop laide, pour être la femme d'un si beau petit monsieur, disant qu'à peine se trouvoit-elle supportable pour une sœur. Vous n'y pensez pas, lui dit la bonne fée, en lui présentant un petit miroir garni de diamans ; regardez-vous. Qui fut bien surprise ? ce fut notre petite héroïne. Elle s'y vit la plus jolie du monde ; & son premier mouvement fut de crier au bel enfant : ah ! regardez-moi,

mon petit frère. Il ne fera point étonné de vous voir , interrompit la fée , il ne vous a point vue autrement ; j'avois charmé ses yeux. La princesse fut moins surprise que sa filleule , de ce changement ; elle avoit trop d'esprit & savoit trop bien l'histoire des fées , pour ne pas prévoir que son amie en viendrait là. Il n'est pas difficile de s'imaginer que Nabotine , à laquelle on donna le nom de Brillante , fit à la fée le remerciement du monde le plus touchant. Elle y répondit par ces vers , qu'elle fit sur le champ.

Brillante, de vos agrémens
 Ne faites point honneur à la féerie ;
 Retenez ceci , je vous prie :
 Rien n'embellit comme les sentimens ;



C O N T E S

D E S

F É E S.

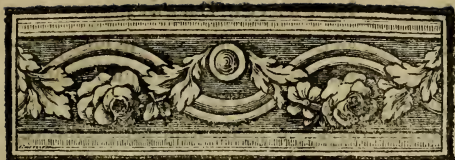
Par M^{me}. LEPRINCE DE BEAUMONT.

COMTES

DES

SENE

THESE DE DOCTEUR



LE PRINCE CHÉRI.

C O N T E.

IL y avoit une fois un roi qui étoit si honnête homme que ses sujets l'appelloient le roi Bon. Un jour qu'il étoit à la chasse , un petit lapin blanc , que les chiens alloient tuer , se jeta dans ses bras. Le roi caressa ce petit lapin & dit : puisqu'il s'est mis sous ma protection, je ne veux pas qu'on lui fasse du mal. Il porta ce petit lapin dans son palais , & il lui fit donner une jolie petite maison & de bonnes herbes à manger. La nuit , quand il fut seul dans sa chambre , il vit paroître une belle dame ; elle n'avoit point d'habit d'or & d'argent , mais sa robe étoit blanche comme la neige , & au lieu de coëffure elle avoit une couronne de roses blanches sur la tête. Le bon roi fut bien étonné de voir cette dame , car sa porte étoit fermée , & il ne savoit pas comment elle étoit entrée. Elle lui dit : je

fuis la fée Candide ; je passois dans le bois pensant que vous chassiez , & j'ai voulu savoir si vous étiez bon , comme tout le monde le dit. Pour cela j'ai pris la figure d'un petit lapin , & je me suis sauvée dans vos bras ; car je fais que ceux qui ont de la pitié pour les bêtes en ont encore plus pour les hommes ; & si vous m'aviez refusé votre secours , j'aurois cru que vous étiez méchant. Je viens vous remercier du bien que vous m'avez fait , & vous assurer que je serai toujours de vos amies. Vous n'avez qu'à me demander tout que ce vous voudrez , je vous promets de vous l'accorder.

Madame , dit le bon Roi , puisque vous êtes une fée , vous devez savoir tout ce que je souhaite. Je n'ai qu'un fils , que j'aime beaucoup , & pour cela on l'a nommé le prince Chéri : si vous avez quelque bonté pour moi , devenez la bonne amie de mon fils. De bon cœur , lui dit la fée ; je puis rendre votre fils le plus beau prince du monde , ou le plus riche , ou le plus puissant ; choisissez ce que vous voudrez pour lui. Je ne désire rien de tout cela pour mon fils , répondit le bon roi ; mais je vous ferai bien obligé , si vous voulez le rendre le meilleur de tous les princes. Que lui serviroit-il d'être beau , riche , d'avoir tous les royaumes du monde , s'il étoit méchant ? Vous savez bien qu'il

qu'il feroit malheureux , & qu'il n'y a que la vertu qui puiſſe le rendre content. Vous avez bien raifon , lui dit Candide ; mais il n'eſt pas en mon pouvoir de rendre le prince Chéri honnête homme malgré lui : il faut qu'il travaille lui-même à devenir vertueux. Tout ce que je puis vous promettre , c'eſt de lui donner de bons confeils , de le reprendre de ſes fautes , & de le punir s'il ne veut pas ſe corriger & ſe punir lui-même.

Le bon roi fut fort content de cette promeſſe , & il mourut peu de tems après. Le prince Chéri pleura beaucoup ſon pere , car il l'aimoit de tout ſon cœur , & il auroit donné tous ſes royaumes , ſon or & ſon argent pour le ſauver , ſi ces choſes étoient capables de changer l'ordre du deſtin. Deux jours après la mort du bon roi , Chéri étant couché , Candide lui apparut. J'ai promis à votre pere , lui dit-elle , d'être de vos amies : & pour tenir ma parole , je viens vous faire un préſent. En même tems elle mit au doigt de Chéri une petite bague d'or , & lui dit : gardez bien cette bague , elle eſt plus précieufe que les diamants : toutes les fois que vous ferez une mauvaſe action , elle vous piquera le doigt ; mais ſi , malgré ſa piquure , vous continuez cette mauvaſe action , vous perdrez mon amitié & & je deviendrai votre ennemie. En finiffant ces

paroles, Candide disparut , & laissa Chéri fort étonné. Il fut quelque temps si sage , que la bague ne le piquoit point du tout ; & cela le rendoit si content qu'on ajouta au nom de Chéri qu'il portoit celui d'Heureux. Quelque tems après il fut à la chasse , & il ne prit rien , ce qui le mit de mauvaise humeur ; il lui sembla alors que sa bague lui pressoit un peu le doigt ; mais comme elle ne le piquoit pas , il n'y fit pas beaucoup d'attention. Et , en rentrant dans sa chambre , sa petite chienne Bibi vint à lui , en sautant , pour le caresser ; il lui dit : retire-toi , je ne suis pas d'humeur de recevoir tes caresses. La pauvre petite chienne qui ne l'entendoit pas , le tiroit par son habit pour l'obliger à la regarder au moins. Cela impatienta Chéri qui lui donna un grand coup de pied. Dans le moment la bague le piqua , comme si c'eût été une épingle ; il fut bien étonné , & s'assit tout honteux dans un coin de sa chambre. Il disoit en lui-même , je crois que la fée se moque de moi ; quel grand mal ai-je fait pour donner un coup de pied à un animal qui m'importune ? A quoi me sert d'être maître d'un grand empire , puisque je n'ai pas la liberté de battre mon chien ?

Je ne me moque pas de vous , dit une voix qui répondoit à la pensée de Chéri ; vous avez

fait trois fautes au lieu d'une. Vous avez été de mauvaise humeur, parce que vous n'aimez pas à être contredit, & que vous croyez que les bêtes & les hommes sont faits pour vous obéir. Vous vous êtes mis en colère, ce qui est fort mal; & puis vous avez été cruel envers un pauvre animal qui ne méritoit pas d'être maltraité. Je fais que vous êtes beaucoup au-dessus d'un chien; mais si c'étoit une chose raisonnable & permise, que les grands pussent maltraiter tout ce qui est au-dessous d'eux, je pourrois, à ce moment, vous battre, vous tuer, puisqu'une fée est plus qu'un homme. L'avantage d'être maître d'un grand empire, ne consiste pas à pouvoir faire le mal qu'on veut, mais tout le bien qu'on peut. Chéri avoua sa faute & promit de se corriger; mais il ne tint pas sa parole : il avoit été élevé par une sotte nourrice qui l'avoit gâté quand il étoit petit. S'il vouloit avoir une chose, il n'avoit qu'à pleurer, se dépiter, frapper du pied, cette femme lui donnoit tout ce qu'il demandoit, & cela l'avoit rendu opiniâtre. Elle lui disoit aussi, depuis le matin jusqu'au soir, qu'il feroit roi un jour, & que les rois étoient fort heureux, parce que tous les hommes devoient leur obéir, les respecter, & qu'on ne pouvoit pas les empêcher de faire ce qu'ils vouloient. Quand Chéri avoit été grand garçon & raisonnable, il avoit

bien connu qu'il n'y avoit rien de si vilain que d'être fier , orgueilleux , opiniâtre. Il avoit fait quelques efforts pour se corriger , mais il avoit pris la mauvaise habitude de tous ces défauts , & une mauvaise habitude est bien difficile a détruire. Ce n'est pas qu'il eût naturellement le cœur méchant ; il pleuroit de dépit quand il avoit fait une faute ; & il disoit : je suis bien malheureux d'avoir à combattre tous les jours contre ma colère & mon orgueil : si on m'avoit corrigé quand j'étois jeune , je n'aurois pas tant de peine aujourd'hui. Sa bague le piquoit bien souvent ; quelquefois il s'arrêtoit tout court , d'autres fois il continuoit ; & ce qu'il y avoit de singulier , c'est qu'elle ne le piquoit qu'un peu pour une légère faute ; mais quand il étoit méchant , le sang sortoit de son doigt. A la fin , cela l'impatienta , & voulant être mauvais tout à son aise , il jeta sa bague. Il se crut le plus heureux de tous les hommes , quand il fut débarrassé de ses piquures. Il s'abandonna à toutes les sottises qui lui venient dans l'esprit ; en sorte qu'il devint très-méchant , & que personne ne pouvoit plus le souffrir.

Un jour que Chéri étoit à la promenade , il vit une fille qui étoit si belle , qu'il résolut de l'épouser. Elle se nommoit Zélie , & elle étoit aussi sage que belle. Chéri crut que Zélie

se croiroit fort heureuse de devenir une grande Reine : mais cette fille lui dit avec beaucoup de liberté : sire , je ne suis qu'une bergère ; je n'ai point de fortune ; mais , malgré cela , je ne vous épouserai jamais. Est-ce que je vous déplais , lui demanda Chéri un peu ému ? Non , mon prince , lui répondit Zélie , je vous trouve tel que vous êtes , c'est-à-dire fort beau ; mais que me serviroit votre beauté , vos richesses , les beaux habits , les carrosses magnifiques que vous me donneriez ; si les mauvaises actions que je vous verrois faire chaque jour me forçoient à vous mépriser & à vous haïr. Chéri se mit fort en colère contre Zélie , & commanda à ses officiers de la conduire de force dans son palais. Il fut occupé toute la journée du mépris que cette fille lui avoit montré ; mais , comme il l'aimoit , il ne pouvoit se résoudre à la maltraiter. Parmi les favoris de Chéri il y avoit son frere de lait , auquel il avoit donné toute sa confiance : cet homme qui avoit les inclinations aussi basses que la naissance , flattoit les passions de son maître , & lui donnoit de fort mauvais conseils. Comme il vit Chéri fort triste il lui demanda le sujet de son chagrin : le prince lui ayant répondu qu'il ne pouvoit souffrir le mépris de Zélie , & qu'il étoit résolu de se corriger de ses défauts , puisqu'il falloit être ver-

tueux pour lui plaire ; ce méchant homme lui dit : vous êtes bien bon , de vouloir vous gêner pour une petite fille : si j'étois à votre place , ajouta-t-il , je la forcerois bien à m'obéir. Souvenez-vous que vous êtes roi , & qu'il seroit honteux de vous soumettre aux volontés d'une bergère qui seroit trop heureuse d'être reçue parmi vos esclaves. Faites-la jeûner au pain & à l'eau ; mettez-la dans une prison , & si elle continue à ne vouloir pas vous épouser , faites-la mourir dans les tourmens , pour apprendre aux autres à céder à vos volontés. Vous ferez déshonoré si l'on fait qu'une simple fille vous résiste ; & tous vos sujets oublieront qu'ils ne sont au monde que pour vous servir. Mais , dit Chéri , ne ferai-je pas déshonoré si je fais mourir une innocente ? car enfin , Zélte n'est coupable d'aucun crime. On n'est point innocent quand on refuse d'exécuter vos volontés reprit le confident : mais je suppose que vous commettiez une injustice , il vaut bien mieux qu'on vous en accuse , que d'apprendre qu'il est quelquefois permis de vous manquer de respect , & de vous contredire. Le courtisan prenoit Chéri par son foible , & la crainte de voir diminuer son autorité , fit tant d'impression sur le Roi , qu'il étouffa le bon mouvement qui lui avoit donné envie de se corriger. Il résolut d'aller le soir même dans la chambre de la ber-

gère, & de la maltraiter, si elle continuoît à refuser de l'épouser. Le frere de lait de Chéri, qui craignoit encore quelque bon mouvement, rassembla trois jeunes seigneurs aussi méchants que lui, pour faire la débauche avec le roi; ils soupèrent ensemble, & ils eurent soin d'achever de troubler la raison de ce pauvre prince, en le faisant boire beaucoup. Pendant le souper ils excitèrent sa colère contre Zélie, & lui firent tant de honte de la foiblesse qu'il avoit eue pour elle, qu'il se leva comme un furieux, en jurant qu'il alloit la faire obéir, ou qu'il la feroit vendre le lendemain comme une esclave.

Chéri, étant entré dans la chambre où étoit cette fille, fut bien surpris de ne la pas trouver, car il avoit la clef dans sa poche. Il étoit dans une colère épouvantable, & juroit de se venger sur tous ceux qu'il soupçonneroit de l'avoir aidée à s'échapper. Ses confidens, l'entendant parler ainsi, résolurent de profiter de sa colère pour perdre un seigneur qui avoit été gouverneur de Chéri. Cet honnête homme avoit pris quelquefois la liberté d'avertir le roi de ses défauts, car il l'aimoit comme si ç'eût été son fils. D'abord Chéri le remercioit, ensuite il s'impatenta d'être contredit; & puis il pensa que c'étoit par esprit de contradiction que son gouverneur lui trouvoit des défauts, pendant que tout le monde lui

donnoit des louanges. Il lui commanda donc de se retirer de la cour ; mais, malgré cet ordre, il disoit de tems en tems que c'étoit un honnête homme, qu'il ne l'aimoit plus, mais qu'il l'estimoit malgré lui-même. Les confidens craignoient toujours qu'il ne prît fantaisie au roi de rappeler son gouverneur, & ils crurent avoir trouvé une occasion favorable pour l'éloigner. Ils firent entendre au roi que Suliman (c'étoit le nom de ce digne homme) s'étoit vanté de rendre la liberté à Zélie ; trois hommes corrompus par des présens, dirent qu'ils avoient oui tenir ce discours à Suliman ; & le prince transporté de colère, commanda à son frère de lait d'envoyer des soldats pour lui amener son gouverneur enchaîné comme un criminel. Après avoir donné ces ordres, Chéri se retira dans sa chambre ; mais à peine y fut-il entré que la terre trembla, il fit un grand coup de tonnerre, & Candide parut à ses yeux. J'avois promis à votre père, lui dit-elle d'un ton sévère, de vous donner des conseils & de vous punir si vous refu siez de les suivre ; vous les avez méprisés, ces conseils : vous n'avez conservé que la figure d'homme, & vos crimes vous ont changé en un monstre, l'horreur du ciel & de la terre. Il est temps que j'acheve de satisfaire à ma promesse, en vous punissant. Je vous condamne à devenir semblable aux bêtes dont vous avez

pris les inclinations. Vous vous êtes rendu semblable au lion par la colère, au loup par la gourmandise, au serpent en déchirant celui qui avoit été votre second père, au taureau par votre brutalité. Portez dans votre nouvelle figure le caractère de tous ces animaux. A peine la fée avoit-elle achevé ces paroles, que Chéri se vit avec horreur, tel qu'elle l'avoit souhaité. Il avoit la tête d'un lion, les cornes d'un taureau, les pieds d'un loup & la queue d'une vipère. En même-tems il se trouva dans une grande forêt, sur le bord d'une fontaine où il vit son horrible figure, & il entendit une voix qui lui dit : regarde attentivement l'état où tu t'es réduit par tes crimes. Ton ame est devenue mille fois plus affreuse que ton corps. Chéri reconnut la voix de Candide, & dans sa fureur il se retourna pour s'élancer sur elle & la dévorer, s'il lui eût été possible; mais il ne vit personne, & la même voix lui dit, je me moque de ta foiblesse & de ta rage. Je vais confondre ton orgueil en te mettant sous la puissance de tes propres sujets.

Chéri crut qu'en s'éloignant de cette fontaine il trouveroit du remède à ses maux, puisqu'il n'auroit point devant ses yeux sa laideur & sa difformité : il s'avançoit donc dans le bois; mais à peine y eut-il fait quelques pas, qu'il tomba dans un trou qu'on avoit fait pour prendre les

ours ; en même tems des chasseurs qui étoient cachés sur des arbres , descendirent , & l'ayant enchaîné le conduisirent dans la ville capitale de son royaume. Pendant le chemin , au lieu de reconnoître qu'il s'étoit attiré ce châtiment par sa faute , il maudissoit la fée , mordoit ses chaînes & s'abandonnoit à la rage. Lorsqu'il approcha de la ville où on le conduisoit , il vit de grandes réjouissances ; & les chasseurs ayant demandé ce qui étoit arrivé de nouveau , on leur dit que le prince Chéri , qui ne se plaisoit qu'à tourmenter son peuple , avoit été écrasé dans sa chambre par un coup de tonnerre ; car on le croyoit ainsi. Les dieux , ajouta-t-on , n'ont pu supporter l'excès de ses méchancetés , ils en ont délivré la terre. Quatre seigneurs , complices de ses crimes , croyoient en profiter & partager son empire entr'eux : mais le peuple qui savoit que c'étoient leurs mauvais conseils qui avoient gâté le roi , les a mis en pièces , & a été offrir la couronne à Suliman , que le méchant Chéri vouloit faire mourir. Ce digne seigneur vient d'être couronné , & nous célébrons ce jour comme celui de la délivrance du royaume ; car il est vertueux & va ramener parmi nous la paix & l'abondance. Chéri soupiroit de rage en écoutant ce discours : mais ce fut bien pis , lorsqu'il arriva dans la grande place qui étoit

devant son palais. Il vit Suliman sur un trône superbe , & tout le peuple qui lui fouhaitoit une longue vie , pour réparer tous les maux qu'avoit faits son prédécesseur. Suliman fit signe de la main pour demander silence , & il dit au peuple : j'ai accepté la couronne que vous m'avez offerte , mais c'est pour la conserver au prince Chéri ; il n'est point mort , comme vous le croyez ; une fée me l'a révélé , & peut-être qu'un jour vous le reverrez vertueux comme il l'étoit dans ses premières années. Hélas ! continua-t-il , en versant des larmes , les flatteurs l'avoient séduit. Je connoissois son cœur , il étoit fait pour la vertu ; & , sans les discours empoisonnés de ceux qui l'approchoient , il eût été votre père à tous. Détestez ses vices , mais plaignez-le , & prions tous ensemble les dieux qu'ils nous le rendent. Pour moi je m'estimerois trop heureux d'arroser ce trône de mon sang , si je pouvois l'y voir remonter avec des dispositions propres à le lui faire remplir dignement.

Les paroles de Suliman allèrent jusqu'au cœur de Chéri. Il connut alors combien l'attachement & la fidélité de cet homme avoient été sincères , & il se reprocha ses crimes pour la première fois. A peine eut-il écouté ce bon mouvement , qu'il sentit calmer la rage dont il étoit animé

il réfléchit sur tous les crimes de sa vie , & trouva qu'il n'étoit pas puni aussi rigoureusement qu'il l'avoit mérité. Il cessa donc de se débattre dans sa cage de fer , où il étoit enchaîné , & devint doux comme un mouton. On le conduisit dans une grande maison (1) où l'on gardoit tous les monstres & les bêtes féroces , & on l'attacha avec les autres.

Chéri, alors prit la résolution de commencer à réparer ses fautes , en se montrant bien obéissant à l'homme qui le gardoit. Cet homme étoit un brutal , & quoique le monstre fût fort doux ; quand il étoit de mauvaise humeur , il le battoit sans rime ni raison. Un jour que cet homme s'étoit endormi , un tigre , qui avoit rompu sa chaîne , se jeta sur lui pour le dévorer ; d'abord Chéri sentit un mouvement de joie , de voir qu'il alloit être délivré de son persécuteur : mais aussi-tôt il condamna ce mouvement , & souhaita d'être libre. Je rendrois , dit-il , le bien pour le mal , en sauvant la vie de ce malheureux. A peine eut-il formé ce souhait , qu'il vit sa cage de fer ouverte : il s'élança aux côtés de cet homme qui s'étoit réveillé , & qui se défendoit contre le tigre. Le gardien se crut perdu , lorsqu'il vit le monstre , mais sa crainte

(1) Ménagerie,

fût bientôt changée en joie : ce monstre bien-faisant se jeta sur le tigre , l'étrangla & se coucha ensuite aux pieds de celui qu'il venoit de sauver. Cet homme, pénétré de reconnoissance, voulut se baisser pour caresser le monstre qui lui avoit rendu un si grand service ; mais il entendit une voix qui disoit : *une bonne action ne demeure jamais sans récompense* , & en même temps il ne vit plus qu'un joli chien à ses pieds. Chéri, charmé de sa métamorphose, fit mille caresses à son gardien qui le mit entre ses bras & le porta au roi auquel il raconta cette merveille. La reine voulut avoir le chien , & Chéri se fût trouvé heureux dans sa nouvelle condition, s'il eut pu oublier qu'il étoit homme & roi. La reine l'accabloit de caresses ; mais , dans la peur qu'elle avoit qu'il ne devînt plus grand qu'il n'étoit ; elle consulta ses médecins qui lui dirent qu'il ne falloit le nourrir que de pain & ne lui en donner qu'une certaine quantité. Le pauvre Chéri mouroit de faim la moitié de la journée ; mais il falloit prendre patience.

Un jour qu'on venoit de lui donner son petit pain pour déjeuner , il lui prit fantaisie d'aller le manger dans le jardin du palais ; il le prit dans sa gueule , & marcha vers un canal qu'il connoissoit , & qui étoit un peu éloigné , mais il ne trouva plus ce canal , & vit à la place une

grande maison , dont les dehors brilloient d'or & de pierreries. Il y voyoit entrer une grande quantité d'hommes & de femmes , magnifiquement habillés : on chantoit , on dansoit dans cette maison , on y faisoit bonne chère ; mais tous ceux qui en sortoient , étoient pâles , maigres , couverts de plaies & presque tout nuds , car leurs habits étoient déchirés par lambeaux. Quelques-uns tomboient morts en sortant , sans avoir la force de se traîner plus loin ; d'autres s'éloignoient avec beaucoup de peine ; d'autres restoient couchés contre terre , mourants de faim , ils demandoient un morceau de pain à ceux qui entroient dans cette maison , mais ils ne les regardoient pas seulement. Chéri s'approcha d'une jeune fille qui tâchoit d'arracher des herbes pour les manger ; touché de compassion , le prince dit en lui-même : j'ai bon appétit , mais je ne mourrai pas de faim jusqu'au temps de mon dîner ; si je sacrifiois mon déjeûner à cette pauvre créature , peut-être lui sauverois-je la vie. Il résolut de suivre ce bon mouvement & mit son pain dans la main de cette fille qui le porta à sa bouche avec avidité. Elle parut bientôt entièrement remise , & Chéri ravi de joie de l'avoir secourue si à propos , pensoit à retourner au palais , lorsqu'il entendit de grands cris ; c'étoit Zélie entre les mains de quatre

hommes qui l'entraînoient vers cette belle maison , où ils la forcèrent d'entrer. Chéri regretta alors sa figure de monstre qui lui auroit donné les moyens de secourir Zélie ; mais , foible chien , il ne put qu'aboyer contre les ravisseurs , & s'efforça de les suivre. On le chassa à coups de pieds , & il résolut de ne point quitter ce lieu , pour savoir ce que deviendrait Zélie. Il se reprochoit les malheurs de cette belle fille. Hélas ! disoit-il en lui-même , je suis irrité contre ceux qui l'enlèvent , n'ai-je pas commis le même crime ? Et si la justice des dieux n'avoit prévenu mon attentat , ne l'aurois-je pas traitée avec autant d'indignité ?

Les réflexions de Chéri furent interrompues par un bruit qui se faisoit au-dessus de sa tête. Il vit qu'on ouvroit une fenêtre , & sa joie fut extrême lorsqu'il apperçut Zélie qui jetoit par cette fenêtre un plat plein de viandes si bien apprêtées , qu'elles donnoient appétit à voir. On referma la fenêtre aussi-tôt , & Chéri , qui n'avoit pas mangé de toute la journée , crut qu'il devoit profiter de l'occasion. Il alloit donc manger de ces viandes , lorsque la jeune fille , à laquelle il avoit donné son pain , jeta un cri , & l'ayant pris dans ses bras , pauvre petit animal , lui dit-elle , ne touche point à ces viandes ; cette maison est le palais de la volupté ,

tout ce qui en fort est empoisonné. En même temps, Chéri entendit une voix qui disoit : tu vois qu'une bonne action ne demeure point sans récompense ; & aussi-tôt il fut changé en un beau petit pigeon blanc. Il se souvint que cette couleur étoit celle de Candide , & commença à espérer qu'elle pourroit enfin lui rendre ses bonnes grâces. Il voulut d'abord s'approcher de Zélie , & s'étant élevé en l'air , il vola tout au tour de la maison & vit avec joie qu'il y avoit une fenêtre ouverte : mais il eut beau parcourir toute la maison , il n'y trouva point Zélie , & désespéré de sa perte , il résolut de ne point s'arrêter qu'il ne l'eût rencontrée. Il vola pendant plusieurs jours , & étant entré dans un désert , il vit une caverne , dont il s'approcha. Quelle fut sa joie ! Zélie y étoit assise à côté d'un vénérable hermite , & prenoit avec lui un frugal repas. Chéri transporté , vola sur l'épaule de cette charmante bergère , & exprimoit par ses caresses , le plaisir qu'il avoit de la voir. Zélie , charmée de la douceur de ce petit animal , le flattoit doucement avec la main , & , quoiqu'elle crût qu'il ne pouvoit l'entendre , elle lui dit qu'elle acceptoit le don qu'il lui faisoit de lui-même , & qu'elle l'aimeroit toujours. Qu'avez - vous fait , Zélie , lui dit l'hermite ? Vous venez d'engager votre foi. Oui , charmante

mante bergère, lui dit Chéri, qui reprit à ce moment sa forme naturelle, la fin de ma métamorphose étoit attachée au consentement que vous donneriez à notre union. Vous m'avez promis de m'aimer toujours, confirmez mon bonheur, ou je vais conjurer la fée Candide, ma protectrice, de me rendre la figure sous laquelle j'ai eu le bonheur de vous plaire. Vous n'avez point à craindre son inconstance, lui dit Candide qui, quittant la forme de l'hermite, sous laquelle elle s'étoit cachée, parut à leurs yeux telle qu'elle étoit en effet. Zélie vous aima aussi-tôt qu'elle vous vit; mais vos vices la contraignirent à vous cacher le penchant que vous lui aviez inspiré. Le changement de votre cœur lui donne la liberté de se livrer à toute sa tendresse. Vous allez vivre heureux, puisque votre union sera fondée sur la vertu.

Chéri & Zélie s'étoient jetés aux pieds de Candide. Le prince ne pouvoit se lasser de la remercier de ses bontés, & Zélie enchantée d'apprendre que le prince détestoit ses égaremens, lui confirmoit l'aveu de sa tendresse. Levez-vous, mes enfans, leur dit la fée, je vais vous transporter dans votre palais, pour rendre à Chéri une couronne dont ses vices l'avoient rendu indigne. A peine eut-elle cessé de parler, qu'ils se trouvèrent dans la

130 LE PRINCE CHÉRI, CONTE:

chambre de Suliman qui, charmé de revoir son cher maître devenu vertueux, lui abandonna le trône & resta le plus fidèle de ses sujets. Chéri régna long-temps avec Zélie, & on dit qu'il s'appliqua tellement à ses devoirs, que la bague qu'il avoit reprise, ne le piqua pas une seule fois jusqu'au sang.



LE PRINCE FATAL

E T

LE PRINCE FORTUNÉ.

C O N T E.

IL y avoit une fois une reine qui eut deux petits garçons parfaitement beaux. Une fée qui étoit bonne amie de la reine , avoit été priée d'être marraine de ces princes , & de leur faire quelque don. Je doue l'aîné , dit-elle , de toutes sortes des malheurs jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans , & je le nomme Fatal. A ces paroles , la reine jeta de grands cris , & conjura la fée de changer ce don. Vous ne savez ce que vous demandez , dit-elle à la reine ; s'il n'est pas malheureux , il sera méchant. La reine n'osa rien dire , mais elle pria la fée de lui laisser choisir un don pour son second fils. Peut-être choisirez-vous tout de travers , répondit la fée ; mais n'importe , je veux bien lui accorder ce que vous me demanderez pour lui. Je souhaite, dit la

reine, qu'il réussisse toujours dans tout ce qu'il voudra faire; c'est le moyen de le rendre parfait. Vous pourriez vous tromper, dit la fée; ainsi, je ne lui accorde ce don que jusqu'à vingt-cinq ans.

On donna des nourrices aux deux petits princes, mais dès le troisième jour la nourrice du prince aîné eut la fièvre; on lui en donna une autre qui se cassa la jambe en tombant; une troisième perdit son lait aussi-tôt que le prince Fatal commença à la teter; & le bruit s'étant répandu que le prince portoit malheur à ses nourrices, personne ne voulut plus le nourrir ni s'approcher de lui. Ce pauvre enfant qui avoit faim, crioit, & ne faisoit pourtant pitié à personne. Une grosse paysanne, qui avoit un grand nombre d'enfans qu'elle avoit beaucoup de peine à nourrir, dit qu'elle auroit soin de lui, si on vouloit lui donner une grosse somme d'argent, & comme le roi & la reine n'aimoient pas le prince Fatal, ils donnèrent à la nourrice ce qu'elle demandoit, & lui dirent de le porter à son village. Le second prince, qu'on avoit nommé Fortuné, venoit au contraire à merveille. Son papa & sa maman l'aimoient à la folie, & ne pensoient pas seulement à l'aîné. La méchante femme à qui on l'avoit donné,

ne fut pas plutôt chez elle , qu'elle lui ôta les beaux langes dont il étoit enveloppé , pour les donner à un de ses fils qui étoit de l'âge de Fatal , & ayant enveloppé le pauvre prince dans une mauvaise jupe , elle le porta dans un bois , où il y avoit bien des bêtes sauvages , & le mit dans un trou , avec trois petits lions pour qu'il fût mangé. Mais la mère de ces lions ne lui fit point de mal ; au contraire , elle lui donna à teter , ce qui le rendit si fort , qu'il couroit tout seul au bout de six mois. Cependant le fils de la nourrice , qu'elle faisoit passer pour le prince , mourut , & le roi & la reine furent charmés d'en être débarrassés. Fatal resta dans le bois jusqu'à deux ans , & un seigneur de la cour qui alloit à la chasse , fut tout étonné de le trouver au milieu des bêtes. Il en eut pitié , l'emporta dans sa maison , & ayant appris qu'on cherchoit un enfant pour tenir compagnie à Fortuné , il présenta Fatal à la reine. On donna un maître à Fortuné pour lui apprendre à lire ; mais on recommanda au maître de ne le point faire pleurer. Le jeune prince qui avoit entendu cela , pleuroit toutes les fois qu'il prenoit son livre ; en sorte qu'à cinq ans il ne connoissoit pas les lettres , au lieu que Fatal lisoit parfaitement & savoit déjà écrire. Pour faire peur au prince , on commanda au maître de fouetter Fatal toutes

les fois que Fortuné manqueroit à son devoir ; ainsi Fatal avoit beau s'appliquer & être sage , cela ne l'empêchoit pas d'être battu ; d'ailleurs Fortuné étoit si volontaire & si méchant , qu'il maltraitoit toujours son frère qu'il ne connoissoit pas. Si on lui donnoit une pomme , un jouet , Fortuné le lui arrachoit des mains : il le faisoit taire , quand il vouloit parler ; il l'obligeoit à parler , quand il vouloit se taire ; en un mot , c'étoit un petit martyr dont personne n'avoit pitié. Ils vécurent ainsi jusqu'à dix ans , & la reine étoit fort surprise de l'ignorance de son fils. La fée m'a trompée , disoit - elle , je croyois que mon fils seroit le plus savant de tous les princes , puisque j'ai souhaité qu'il réussît dans tout ce qu'il voudroit entreprendre. Elle fut consulter sur cela la fée qui lui dit : madame , il falloit souhaiter à votre fils de la bonne volonté , plutôt que des talens ; il ne veut être que méchant , & il y réussit , comme vous le voyez. Après avoir dit ces paroles à la reine , elle lui tourna le dos : cette pauvre princesse , fort affligée , retourna à son palais. Elle voulut gronder Fortuné , pour l'obliger à mieux faire ; mais , au lieu de lui promettre de se corriger , il dit que si on le chagrinoit , il se laisseroit mourir de faim. Alors la reine toute effrayée , le prit sur ses genoux , le baisa , lui

donna des bombons , & lui dit qu'il n'étudieroit pas de huit jours , s'il vouloit bien manger comme à son ordinaire. Cependant le prince Fatal étoit un prodige de science & de douceur ; il s'étoit tellement accoutumé à être contredit , qu'il n'avoit point de volonté , & ne s'attachoit qu'à prévenir les caprices de Fortuné. Mais ce méchant enfant qui enrageoit de le voir plus habile que lui , ne pouvoit le souffrir , & les gouverneurs , pour plaire à leur jeune maître , battoient à tous momens Fatal. Enfin ce méchant enfant dit à la reine , qu'il ne vouloit plus voir Fatal , & qu'il ne mangeroit pas qu'on ne l'eût chassé du palais. Voilà donc Fatal dans la rue , & comme on avoit peur de déplaire au prince , personne ne voulut le recevoir. Il passa la nuit sous un arbre , mourant de froid , car c'étoit en hiver , & n'ayant pour son souper qu'un morceau de pain qu'on lui avoit donné par charité. Le lendemain matin , il dit en lui-même : je ne veux pas rester ici à ne rien faire , je travaillerai pour gagner ma vie jusqu'à ce que je sois assez grand pour aller à la guerre. Je me souviens d'avoir lu dans les histoires , que de simples soldats sont devenus de grands capitaines : peut-être aurai-je le même bonheur , si je suis honnête homme. Je n'ai ni père ni mère , mais Dieu est le père des orphelins ; il m'a

donné une lionne pour nourrice , il ne m'abandonnera pas. Après avoir dit cela , Fatal se leva , fit sa prière , car il ne manquoit jamais à prier Dieu , soir & matin ; & quand il prioit , il avoit les yeux baissés , les mains jointes , & il ne tournoit pas la tête de côté & d'autre. Un payfan qui passa , & qui vit Fatal qui prioit Dieu de tout son cœur , dit en lui-même : je suis sûr que cet enfant sera un honnête garçon ; j'ai envie de le prendre pour garder mes moutons , Dieu me bénira à cause de lui. Le payfan attendit que Fatal eût fini sa prière , & lui dit : mon petit ami , voulez-vous venir garder mes moutons ? je vous nourrirai , & j'aurai soin de vous. Je le veux bien , répondit Fatal , & je ferai tout mon possible pour vous bien servir. Ce payfan étoit un gros fermier qui avoit beaucoup de valets qui le voloient fort souvent ; sa femme & ses enfans le voloient aussi. Quand ils virent Fatal , ils furent bien contens ; c'est un enfant , disoient-ils , il fera tout ce que nous voudrons. Un jour , la femme lui dit : mon ami , mon mari est un avare qui ne me donne jamais d'argent , laisse-moi prendre un mouton , & tu diras que le loup l'a emporté. Madame , lui répondit Fatal , je voudrois de tout mon cœur vous rendre ce service , mais j'aimerois mieux mourir que de dire un mensonge & être un voleur. Tu

n'es qu'un sot , lui dit cette femme , personne ne saura que tu as fait cela. Dieu le saura, madame , répondit Fatal ; il voit tout ce que nous faisons , & punit les menteurs & ceux qui vo-
lent. Quand la fermière entendit ces paroles , elle se jeta sur lui , lui donna des soufflets & lui arracha les cheveux. Fatal pleuroit & le fermier l'ayant entendu , demanda à sa femme pourquoi elle battoit cet enfant ? Vraiment , dit-elle , c'est un gourmand ; je l'ai vu ce matin manger un pot de crème que je voulois porter au marché. Fi , que cela est vilain d'être gourmand , dit le payfan ; & tout de suite , il appella un valet , & lui commanda de fouetter Fatal. Ce pauvre enfant avoit beau dire qu'il n'avoit pas mangé la crème , on croyoit sa maîtresse plus que lui. Après cela , il sortit dans la campagne avec ses moutons , & la fermière lui dit : eh bien ! voulez-vous , à cette heure , me donner un mouton ? J'en serois bien fâché , dit Fatal , vous pouvez faire tout ce que vous voudrez contre moi , mais vous ne m'obligerez pas à mentir. Cette méchante créature , pour se venger , engagea tous les autres domestiques à faire du mal à Fatal. Il restoit à la campagne le jour & la nuit , & au lieu de lui donner à manger , comme aux autres valets , elle ne lui envoyoit que du pain & de l'eau , & quand il

revenoit, elle l'accusoit de tout le mal qui se faisoit dans la maison. Il passa un an avec ce fermier : & quoiqu'il couchât sur la terre , & qu'il fût mal nourri, il devint si fort, qu'on croyoit qu'il avoit quinze ans , quoiqu'il n'en eût que treize : d'ailleurs il étoit devenu si patient qu'il ne se chagrinoit plus , quand on le grondoit mal-à-propos. Un jour qu'il étoit à la ferme , il entendit dire qu'un roi voisin avoit une grande guerre. Il demanda congé à son maître , & fut à pied dans le royaume de ce prince pour être soldat. Il s'engagea à un capitaine , qui étoit un grand seigneur , mais il ressembloit à un porteur de chaise , tant il étoit brutal ; il juroit, il battoit ses soldats, il leur voloit la moitié de l'argent que le roi donnoit pour les nourrir & les habiller ; & , sous ce méchant capitaine, Fatal fut encore plus malheureux que chez le fermier. Il s'étoit engagé pour dix ans , & quoiqu'il vît désertir le plus grand nombre de ses camarades , il ne voulut jamais suivre leur exemple ; car il disoit, j'ai reçu de l'argent pour servir dix ans, je volerois le roi , si je manquois à ma parole. Quoique le capitaine fût un méchant homme , & qu'il maltraitât Fatal tout comme les autres, il ne pouvoit s'empêcher de l'estimer , parce qu'il voyoit qu'il faisoit toujours son devoir. Il lui donnoit de l'argent pour

faire ses commissions, & Fatal avoit la clef de sa chambre, quand il alloit à la campagne, ou qu'il dînoit chez ses amis. Ce capitaine n'aimoit pas la lecture, mais il avoit une grande bibliothèque, pour faire croire à ceux qui venoient chez lui, qu'il étoit un homme d'esprit; car dans ce pays-là on pensoit qu'un officier qui ne lisoit pas l'histoire, ne seroit jamais qu'un sot & qu'un ignorant. Quand Fatal avoit fait son devoir de soldat, au lieu d'aller boire & jouer avec ses camarades, il s'enfermoit dans la chambre du capitaine, & tâchoit d'apprendre son métier, en lisant la vie des grands hommes, & devint capable de commander une armée. Il y avoit déjà sept ans qu'il étoit soldat, lorsqu'il fut à la guerre. Son capitaine prit six soldats avec lui pour aller visiter un petit bois. Et quand il fut dans ce petit bois, les soldats disoient tout bas, il faut tuer ce méchant homme qui nous donne des coups de canne, & qui nous vole notre pain. Fatal leur dit qu'il ne falloit pas faire une si mauvaise action; mais, au lieu de l'écouter, ils lui dirent qu'ils le tueroient avec le capitaine, & mirent tous les cinq l'épée à la main. Fatal se mit à côté de son capitaine, & se battit avec tant de valeur, qu'il tua lui seul quatre de ces soldats. Son capitaine voyant qu'il lui devoit la vie, lui demanda par-

don de tout le mal qu'il lui avoit fait , & ayant conté au roi ce qui lui étoit arrivé , Fatal fut fait capitaine , & le roi lui fit une grosse pension. Oh , dame ! ses soldats n'auroient pas voulu tuer Fatal , car il les aimoit comme ses enfans ; & loin de leur voler ce qui leur appartenoit , il leur donnoit de son propre argent , quand ils faisoient leur devoir. Il avoit soin d'eux , quand ils étoient blessés , & ne les reprenoit jamais par mauvaise humeur. Cependant on donna une grande bataille , & celui qui commandoit l'armée ayant été tué , tous les officiers & les soldats s'enfuirent ; mais Fatal cria tout haut qu'il aimoit mieux mourir les armes à la main que de fuir comme un lâche. Ses soldats lui crièrent qu'il ne vouloit point l'abandonner , & leur bon exemple ayant fait honte aux autres , ils se rangèrent autour de Fatal , & combattirent si bien , qu'ils firent le fils du roi ennemi , prisonnier. Le roi fut bien content , quand il fut qu'il avoit gagné la bataille , & dit à Fatal qu'il le faisoit général de toutes ses armées. Il le présenta ensuite à la reine & à la princesse sa fille qui lui donnèrent leurs mains à baiser. Quand Fatal vit la princesse , il resta immobile. Elle étoit si belle , qu'il en devint amoureux à la folie , & ce fut alors qu'il fut bien malheureux , car il pensoit qu'un homme comme lui n'étoit pas fait

pour épouser une grande princesse. Il résolut donc de cacher soigneusement son amour, & tous les jours il souffroit les plus grands tourmens ; mais ce fut bien pis quand il apprit que Fortuné, ayant vu un portrait de la princesse, qui se nommoit Gracieuse, en étoit devenu amoureux, & qu'il envoyoit des ambassadeurs pour la demander en mariage. Fatal pensa mourir de chagrin ; mais la princesse Gracieuse qui savoit que Fortuné étoit un prince lâche & méchant, pria si fort le roi son père de ne la point forcer à l'épouser, qu'on répondit à l'ambassadeur que la princesse ne vouloit point encore se marier. Fortuné qui n'avoit jamais été contredit, entra en fureur quand on lui eut rapporté la réponse de la princesse : & son père qui ne pouvoit lui rien refuser, déclara la guerre au père de Gracieuse, qui ne s'en embarrassa pas beaucoup ; car il disoit, tant que j'aurai Fatal à la tête de mon armée, je ne crains pas d'être battu. Il envoya donc chercher son général, & lui dit de se préparer à faire la guerre ; mais Fatal se jeta à ses pieds, lui dit qu'il étoit né dans le royaume du père de Fortuné, & qu'il ne pouvoit pas combattre contre son roi. Le père de Gracieuse se mit fort en colère, & dit à Fatal qu'il le feroit mourrir, s'il refusoit de lui obéir ; & qu'au contraire, il lui donneroit sa fille

en mariage , s'il remportoit la victoire sur Fortuné. Le pauvre Fatal , qui aimoit Gracieuse à la folie , fut bien tenté ; mais à la fin il se résolut à faire son devoir : sans rien dire au roi , il quitta la cour & abandonna toutes ses richesses. Cependant Fortuné se mit à la tête de son armée , pour aller faire la guerre ; mais , au bout de quatre jours , il tomba malade de fatigue , car il étoit fort délicat , n'ayant jamais voulu faire aucun exercice. Le chaud , le froid , tout le rendoit malade. Cependant l'ambassadeur qui vouloit faire sa cour à Fortuné , lui dit qu'il avoit vu à la cour du père de Gracieuse , ce petit garçon qu'il avoit chassé de son palais ; & qu'on disoit que le père de Gracieuse lui avoit promis sa fille. Fortuné , à cette nouvelle , se mit dans une grande colère , & aussi-tôt qu'il fut guéri , il partit pour détrôner le père de Gracieuse , & promit une grosse somme d'argent à celui qui lui ameneroit Fatal. Fortuné remporta de grandes victoires , quoiqu'il ne combattît pas lui-même , car il avoit peur d'être tué. Enfin il assiégea la ville capitale de son ennemi , & résolut de faire donner l'assaut. La veille de ce jour , on lui amena Fatal lié avec de grosses chaînes , car un grand nombre de personnes s'étoient mises en chemin pour le chercher. Fortuné , charmé de pouvoir se venger , résolut ,

avant de donner l'assaut, de faire couper la tête à Fatal, à la vue des ennemis. Ce jour-là même il donna un grand festin à ses officiers, parce qu'il célébroit le jour de sa naissance, ayant justement vingt-cinq ans. Les soldats qui étoient dans la ville, ayant appris que Fatal étoit pris, & qu'on devoit dans une heure lui couper la tête, résolurent de périr, ou de le sauver; car ils se souvenoient du bien qu'il leur avoit fait pendant qu'il étoit leur général. Ils demandèrent donc permission au roi de sortir pour combattre, & cette fois ils furent victorieux. Le don de Fortuné avoit cessé; & comme il vouloit s'enfuir, il fut tué. Les soldats victorieux coururent ôter les chaînes à Fatal, & dans le même moment on vit paroître en l'air deux chariots brillans de lumière. La fée étoit dans un de ces chariots, & le père & la mère de Fatal étoient dans l'autre, mais endormis. Ils ne s'éveillèrent qu'au moment où leurs chariots touchoient la terre, & furent bien étonnés de se voir au milieu d'une armée. La fée alors s'adressant à la reine, & lui présentant Fatal, lui dit : madame, reconnoissez dans ce héros, votre fils aîné; les malheurs qu'il a éprouvés ont corrigé les défauts de son caractère qui étoit violent & emporté. Fortuné, au contraire, qui étoit né avec de bonnes inclinations, a été

absolument gâté par la flatterie, & Dieu n'a pas permis qu'il vécût plus long-temps, parce qu'il feroit devenu plus méchant chaque jour. Il vient d'être tué; mais, pour vous consoler de sa mort, apprenez qu'il étoit sur le point de détrôner son père, parce qu'il s'ennuyoit de n'être pas roi. Le roi & la reine furent bien étonnés, & ils embrassèrent de bon cœur Fatal dont ils avoient entendu parler fort avantageusement. La princesse Gracieuse & son père apprirent avec joie l'aventure de Fatal qui épousa Gracieuse, avec laquelle il vécut fort long-temps, dans une parfaite concorde, parce qu'il s'étoient unis par la vertu.



L E

PRINCE CHARMANT,

C O N T E.

IL y avoit une fois un prince qui n'avoit que seize ans lorsqu'il perdit son père. D'abord il fut un peu triste , & puis le plaisir d'être roi le consola bientôt. Ce prince qui se nommoit Charmant, n'avoit pas un mauvais cœur , mais il avoit été élevé en prince , c'est-à-dire à faire sa volonté , & cette mauvaise habitude l'auroit sans doute rendu méchant par la suite. Il commençoit déjà à se fâcher , quand on lui faisoit voir qu'il s'étoit trompé. Il négligeoit ses affaires pour se livrer à ses plaisirs , & sur-tout il aimoit si passionnément la chasse , qu'il y passoit presque toutes les journées. On l'avoit gâté comme on fait ordinairement tous les princes. Il avoit pourtant un bon gouverneur : il l'aimoit beaucoup étant jeune ; mais lorsqu'il fut devenu roi , il pensa que ce gouverneur étoit trop vertueux. Je n'oserais jamais suivre mes fantaisies devant lui , disoit-il en lui-même : il dit qu'un

prince doit donner tout son temps aux affaires de son royaume , & je n'aime que mes plaisirs. Quand même il ne me diroit rien , il seroit triste , & je connoitrois à son visage qu'il seroit mécontent de moi : il faut l'éloigner , car il me gêneroit. Le lendemain Charmant assembla son conseil , donna de grandes louanges à son gouverneur , & dit que , pour le récompenser du soin qu'il avoit eu de lui , il lui donnoit le gouvernement d'une province qui étoit fort éloignée de la cour. Quand son gouverneur fut parti , il se plongea dans les délices & sur-tout à la chasse , qu'il aimoit avec fureur. Un jour que Charmant étoit dans une grande forêt , il vit passer une biche blanche comme la neige ; elle avoit un collier d'or au cou , & lorsqu'elle fut proche du prince , elle le regarda fixement & ensuite elle s'éloigna. Je ne veux pas qu'on la tue , s'écria Charmant. Il commanda donc à ses gens de rester là avec ses chiens , & il suivit la biche. Il sembloit qu'elle l'attendoit , mais lorsqu'il étoit près d'elle , elle s'éloignoit en sautant & en gambadant. Il avoit tant d'envie de la prendre , qu'en la suivant il fit beaucoup de chemin sans y penser. La nuit vint , & il perdit la biche de vue. Le voilà bien embarrassé , car il ne savoit où il étoit. Tout d'un

coup il entendit des instrumens ; mais ils paroissoient être bien loin. Il suivit ce bruit agréable , & arriva enfin à un grand château où l'on faisoit ce beau concert. Le portier lui demanda ce qu'il vouloit , & le prince lui conta son aventure. Soyez le bien-venu , lui dit cet homme : on vous attend pour souper , car la biche blanche appartient à ma maîtresse ; & toutes les fois qu'elle la fait sortir , c'est pour lui amener compagnie. En même temps le portier siffla & plusieurs domestiques parurent avec des flambeaux & conduisirent le prince dans un appartement bien éclairé. Les meubles de cet appartement n'étoient point magnifiques , mais tout étoit propre & si bien arrangé , que cela faisoit plaisir à voir. Aussi-tôt il vit paroître la maîtresse de la maison. Charmant fut ébloui de sa beauté , & s'étant jetté à ses pieds , il ne pouvoit parler , tant il étoit occupé à la regarder. Levez-vous , mon prince , lui dit-elle , en lui donnant la main. Je suis charmée de l'admiration que je vous cause : vous me paroissez si aimable , que je souhaite de tout mon cœur que vous soyez celui qui doit me tirer de ma solitude. Je m'appelle Vraie-Gloire , & je suis immortelle. Je vis dans ce château depuis le commencement du monde , en attendant un mari ; un grand

nombre de rois sont venus me voir, mais quoi qu'ils m'eussent juré une fidélité éternelle, ils ont manqué à leur parole & m'ont abandonnée pour la plus cruelle de mes ennemies. Ah! belle princesse, dit Charmant, peut-on vous oublier, quand on vous a vue une fois? Je jure de n'aimer jamais que vous: & dès ce moment, je vous choisis pour ma reine; & moi je vous accepte pour mon roi, lui dit Vraie-Gloire, mais il ne m'est pas permis de vous épouser encore. Je vais vous faire voir un autre prince qui est dans mon palais & qui prétend aussi m'épouser. Si j'étois la maîtresse, je vous donnerois la préférence; mais cela ne dépend pas de moi. Il faut que vous me quittiez pendant trois ans, & celui des deux qui me fera le plus fidèle pendant ce temps, aura la préférence.

Charmant fut fort affligé de ces paroles; mais il le fut bien davantage, quand il vit le prince dont Vraie - Gloire lui avoit parlé. Il étoit si beau, il avoit tant d'esprit, qu'il craignit que Vraie - Gloire ne l'aimât plus que lui. Il se nommoit Absolu; il possédoit un grand royaume. Ils soupèrent tous les deux avec Vraie-Gloire, & furent bien tristes quand il fallut la quitter le matin. Elle leur dit qu'elle les attendoit dans trois ans, & ils sortirent ensemble du palais. A peine avoient-ils marché deux cens pas dans

la forêt, qu'ils virent un palais bien plus magnifique que celui de Vraie Gloire : l'or, l'argent, le marbre, les diamants éblouissoient les yeux ; les jardins en étoient superbes, & la curiosité les engagea à y entrer. Ils furent bien surpris d'y trouver leur princesse, mais elle avoit changé d'habits ; sa robe étoit toute garnie de diamants, ses cheveux en étoient ornés, au lieu que, la veille, sa parure n'étoit qu'une robe blanche garnie de fleurs. Je vous montrai hier ma maison de campagne, leur dit-elle, elle me plaisoit autrefois ; mais puisque j'ai deux princes pour amants, je ne la trouve plus digne de moi. Je l'ai abandonnée pour toujours, & je vous attendrai dans ce palais, car les princes doivent aimer la magnificence. L'or & les piergeries ne sont faits que pour eux ; & quand leurs sujets les voient si magnifiques, ils les respectent davantage. En même temps elle fit passer ses deux amants dans une grande salle. Je vais vous montrer, leur dit-elle, les portraits de plusieurs princes qui ont été mes favoris. En voilà un qu'on nommoit Alexandre, que j'aurois épousé, mais il est mort trop jeune. Ce prince, avec un fort petit nombre de troupes, ravagea toute l'Asie, & s'en rendit maître. Il m'aimoit à la folie & risqua plusieurs fois sa vie pour me plaire. Voyez cet autre : on le nommoit Pyrrhus,

Le desir de devenir mon époux l'a engagé à quitter son royaume pour en acquérir d'autres; il courut toute sa vie, & fut tué malheureusement d'une tuile, qu'une femme lui jeta sur la tête. Cet autre se nommoit Jules-César : pour mériter mon cœur, il a fait pendant dix ans la guerre dans les Gaules; il a vaincu Pompée & soumis les Romains. Il eût été mon époux, mais ayant, contre mon conseil, pardonné à ses ennemis, ils lui donnèrent vingt-deux coups de poignard. La princesse leur montra encore un grand nombre de portraits, & leur ayant donné un superbe dîner qui fut servi dans des plats d'or, elle leur dit de continuer leur voyage. Quand ils furent sortis du palais, Absolu dit à Charmant, avouez que la princesse est mille fois plus aimable aujourd'hui, avec ses beaux habits, qu'elle n'étoit hier, & qu'elle avoit aussi beaucoup plus d'esprit. Je ne fais, répondit Charmant, elle avoit du fard aujourd'hui, elle m'a paru changée, à cause de ses beaux habits : mais assurément elle me plaisoit davantage sous son habit de bergère. Les deux princes se séparèrent, & s'en retournèrent dans leurs royaumes, bien résolus de faire tout ce qu'ils pourroient pour plaire à leur maîtresse. Quand Charmant fut dans son palais; il se ressouvint qu'étant petit, son gouverneur lui avoit

souvent parlé de Vraie-Gloire , & il dit en lui-même , puisqu'il connoît ma princesse , je veux le faire revenir à ma cour ; il m'apprendra ce que je dois faire pour lui plaire. Il envoya donc un courier pour le chercher , & aussi - tôt que son gouverneur , qu'on nommoit Sincère , fut arrivé , il le fit venir dans son cabinet , & lui raconta ce qui lui étoit arrivé. Le bon Sincère pleurant de joie , dit au roi : Ah ! mon prince , que je suis content d'être revenu ! sans moi vous auriez perdu votre princesse. Il faut que je vous apprenne qu'elle a une sœur , qu'on nomme Fausse - Gloire ; cette méchante créature n'est pas si belle que Vraie-Gloire , mais elle se fardé pour cacher ses défauts. Elle attend tous les princes qui sortent de chez Vraie - Gloire ; & comme elle ressemble à sa sœur , elle les trompe. Ils croient travailler pour Vraie - Gloire , & ils la perdent en suivant les conseils de sa sœur. Vous avez vu que tous les amans de Fausse-Gloire périssent misérablement. Le prince Absolu qui va suivre leur exemple , ne vivra que jusqu'à trente ans ; mais si vous vous conduisez par mes conseils , je vous promets qu'à la fin vous serez l'époux de votre princesse. Elle doit être mariée au plus grand roi du monde , travaillez à le devenir. Mon cher Sincère ; répondit Charmant , tu fais que cela n'est pas possible.

Quelque grand que soit mon royaume , mes sujets sont si ignorans , si grossiers , que je ne pourrai jamais les engager à faire la guerre. Or , pour devenir le plus grand roi du monde , ne faut-il pas gagner un grand nombre de batailles & prendre beaucoup de villes ? Ah ! mon prince , répartit Sincère , vous avez déjà oublié les leçons que je vous ai données. Quand vous n'auriez pour tout bien qu'une seule ville & deux ou trois cents sujets , & que vous ne feriez jamais la guerre , vous pourriez devenir le plus grand roi du monde : il ne faut pour cela qu'être le plus juste & le plus vertueux. C'est là le moyen d'acquérir la princesse Vraie - Gloire. Ceux qui prennent les royaumes de leurs voisins , qui , pour bâtir de beaux châteaux , acheter de beaux habits & beaucoup de diamants , foulent leurs peuples , sont trompés & ne trouveront que la princesse Fausse-Gloire , qui alors n'aura plus son fard , & leur paroîtra dans toute sa difformité. Vous dites que vos sujets sont grossiers & ignorans , il faut les instruire. Faites la guerre à l'ignorance & au crime ; combattez vos passions , & vous serez un grand roi , & un conquérant au-dessus de César , de Pyrrhus , d'Alexandre & de tous les héros dont Fausse - Gloire vous a montré les portraits. Charmant résolu de suivre les conseils de son

gouverneur. Pour cela , il pria un de ses parens de commander dans son royaume , pendant son absence , & partit avec son gouverneur , pour voyager dans tout le monde , & s'instruire par lui-même de tout ce qu'il falloit faire pour rendre ses sujets heureux. Quand il trouvoit dans un royaume un homme sage , un homme habile , il lui disoit : voulez-vous venir avec moi , je vous donnerai beaucoup d'or. Quand il fut bien instruit , & qu'il eut un grand nombre d'habiles gens , il retourna dans son royaume , & chargea tous ces habiles gens d'instruire ses sujets qui étoient très-pauvres & très-ignorans. Il fit bâtir de grandes villes & quantité de vaisseaux , il faisoit apprendre à travailler aux jeunes gens , nourrissoit les pauvres malades & les vieillards , rendoit lui-même la justice à ses peuples , en sorte qu'il les rendit honnêtes gens & heureux. Il passa deux ans dans ce travail. Au bout de ce temps , il dit à Sincère : croyez-vous que je sois bientôt digne de Vraie-Gloire ? Il vous reste encore un grand ouvrage à faire , lui dit son gouverneur. Vous avez vaincu les vices de vos sujets , votre paresse , votre amour pour les plaisirs , mais vous êtes encore l'esclave de votre colère ; c'est le dernier ennemi qu'il faut combattre. Charmant eut beaucoup de peine à se corriger de ce dernier défaut , mais

il étoit si amoureux de sa princesse , qu'il fit les plus grands efforts pour devenir doux & patient. Il y réussit , & les trois ans étant passés , il se rendit dans la forêt , où il avoit vu la biche blanche. Il n'avoit pas mené avec lui un grand équipage ; le seul Sincère l'accompagnoit. Il rencontra bientôt Absolu dans un char superbe. Il avoit fait peindre sur ce char les batailles qu'il avoit gagnées , les villes qu'il avoit prises , & il faisoit marcher devant lui plusieurs princes qu'il avoit faits prisonniers & qui étoient enchaînés comme des esclaves. Lorsqu'il apperçut Charmant , il se moqua de lui & de la conduite qu'il avoit tenue ; dans le même moment ils virent les palais des deux sœurs , qui n'étoient pas fort éloignés l'un de l'autre. Charmant prit le chemin du premier , & Absolu en fut charmé , parce que celle qu'il prenoit pour sa princesse , lui avoit dit qu'elle n'y retourneroit jamais. Mais à peine eut-il quitté Charmant , que la princesse Vraie-Gloire , mille fois plus belle , mais toujours aussi simplement vêtue que la première fois qu'il l'avoit vue , vint au-devant de lui. Venez , mon prince , lui dit - elle , vous êtes digne d'être mon époux ; mais vous n'auriez jamais eu ce bonheur , sans votre ami Sincère , qui vous a appris à me distinguer de ma sœur. Dans le même temps , Vraie-Gloire commanda

aux vertus , qui font ses fujettes , de faire une fête pour célébrer son mariage avec Charmant ; & pendant qu'il s'occupoit du bonheur qu'il alloit avoir , d'être l'époux de cette princesse , Absolu arriva chez Fausse-Gloire qui le reçut parfaitement bien , & lui offrit de l'épouser sur le champ. Il y consentit , mais à peine fut-elle sa femme , qu'il s'apperçut en la regardant de près , qu'elle étoit vieille & ridée , quoiqu'elle n'eût pas oublié de mettre beaucoup de blanc & de rouge pour cacher ses rides. Pendant qu'elle lui parloit , un fil d'or qui attachoit ses fausses dents se rompit & les dents tombèrent à terre. Le prince Absolu étoit si fort en colère d'avoir été trompé , qu'il se jeta sur elle pour la battre ; mais comme il l'avoit prise par de beaux cheveux noirs , qui étoient fort longs , il fut tout étonné qu'ils lui restassent dans la main ; car Fausse-Gloire portoit une perruque : & comme elle resta nue tête , il vit qu'elle n'avoit qu'une douzaine de cheveux & encore ils étoient tout blancs. Absolu laissa cette méchante & laide créature , & courut au palais de Vraie-Gloire qui venoit d'épouser Charmant. Et la douleur qu'il eut d'avoir perdu cette princesse , fut si grande , qu'il en mourut. Charmant plaignit son malheur & vécut long-tems avec Vraie-Gloire. Il en eut plusieurs filles , mais une seule ressembloit

parfaitement à sa mère. Il la mit dans le château champêtre , en attendant qu'elle pût trouver un époux , & pour empêcher la méchante tante de lui débaucher ses amans , il écrivit sa propre histoire , afin d'apprendre aux princes qui voudroient épouser sa fille , que le seul moyen de posséder Vraie-Gloire , étoit de travailler à se rendre vertueux & utiles à leurs sujets ; & que , pour réussir dans ce dessein , ils avoient besoin d'un ami sincère.



LA VEUVE

ET

SES DEUX FILLES,

C O N T E (1).

IL y avoit une veuve, assez bonne femme ; qui avoit deux filles, toutes deux fort aimables ; l'aînée se nommoit Blanche, la seconde Vermeille. On leur avoit donné ces noms, parce qu'elles avoient, l'une le plus beau teint du monde, & la seconde des joues & des lèvres vermeilles comme du corail. Un jour la bonne femme, étant près de sa porte, à filer, vit une pauvre vieille, qui avoit bien de la peine à se traîner avec son bâton. Vous êtes bien fatiguée, dit la bonne femme à la vieille ; asseyez-vous un moment pour vous reposer ; & aussitôt elle dit à ses filles de donner une chaise à cette femme.

(1) Ce conte a fourni à M. le chevalier de Florian le sujet d'une pièce de Théâtre, jouée avec succès sur le théâtre Italien, en mars 1781, intitulée *Blanche & Vermeille*. On la trouve imprimée dans ses œuvres,

Elles se levèrent toutes les deux ; mais Vermeille courut plus fort que sa sœur , & apporta la chaise. Voulez-vous boire un coup , dit la bonne femme à la vieille ? De tout mon cœur , répondit-elle ; il me semble même que je mangerois bien un morceau , si vous pouviez me donner quelque chose pour me ragoûter. Je vous donnerai tout ce qui est en mon pouvoir , dit la bonne femme ; mais , comme je suis pauvre , ce ne fera pas grand'chose ; en même-temps elle dit à ses filles de servir la bonne vieille , qui se mit à table : & la bonne femme commanda à l'aînée d'aller cueillir quelques prunes sur un prunier qu'elle avoit planté elle-même , & qu'elle aimoit beaucoup. Blanche , au lieu d'obéir de bonne grace à sa mère , murmura contre son ordre , & dit en elle-même , ce n'est pas pour cette vieille gourmande que j'ai eu tant de soin de mon prunier. Elle n'osa pourtant pas refuser quelques prunes , mais elle les donna de mauvaise grace & à contre-cœur. Et vous , Vermeille , dit la bonne femme , à la seconde de ses filles , vous n'avez pas de fruit à donner à cette bonne dame , car vos raisins ne sont pas mûrs. Il est vrai , dit Vermeille , mais j'entends ma poule qui chante , elle

Vient de pondre un œuf, & si madame veut l'avaler tout chaud, je le lui offre de tout mon cœur. En même-temps, sans attendre la réponse de la vieille, elle courut chercher son œuf; mais, dans le moment qu'elle le présentait à cette femme, elle disparut; & l'on vit à sa place une belle dame, qui dit à la mère : je vais récompenser vos deux filles, selon leur mérite. L'aînée deviendra grande reine, & la seconde une fermière; & en même temps, ayant frappé la maison de son bâton, elle disparut; & l'on vit dans la place une jolie ferme. Voilà votre partage, dit-elle à Vermeille. Je fais que je vous donne à chacune ce que vous aimez le mieux. La fée s'éloigna, en disant ces paroles; & la mère, aussi-bien que les deux filles, restèrent fort étonnées. Elles entrèrent dans la ferme, & furent charmées de la propreté des meubles. Les chaises n'étoient que de bois; mais elles étoient si propres, qu'on s'y voyoit comme dans un miroir. Les lits étoient de toile blanche comme la neige. Il y avoit dans les étables, vingt moutons, autant de brébis, quatre bœufs, quatre vaches; & dans la cour toutes sortes d'animaux, comme des poules, des canards, des pigeons & autres. Il y avoit aussi un joli

jardin ; rempli de fleurs & de fruits. Blanche voyoit sans jalousie le don qu'on avoit fait à sa sœur ; & elle n'étoit occupée que du plaisir qu'elle auroit à être reine. Tout d'un coup elle entendit passer des chasseurs , & étant allée sur la porte pour les voir , elle parut si belle aux yeux du roi , qu'il résolut de l'épouser. Blanche étant devenue reine , dit à sa sœur Vermeille : je ne veux pas que vous soyez fermière ; venez avec moi , ma sœur , je vous ferai épouser un grand seigneur. Je vous suis bien obligée , ma sœur , répondit Vermeille ; je suis accoutumée à la campagne , & je veux y rester. Le reine Blanche partit donc , & elle étoit si contente , qu'elle passa plusieurs nuits sans dormir de joie. Les premiers mois , elle fut si occupée de ses beaux habits , des bals , des comédies , qu'elle ne pensoit à autre chose. Mais bientôt elle s'accoutuma à tout cela , & rien ne la divertissoit plus ; au contraire , elle eut de grands chagrins. Toutes les dames de la cour lui rendoient de grands respects , quand elles étoient devant elle ; mais elle savoit qu'elles ne l'aimoient pas , & qu'elles disoient : voyez cette petite paysanne , comme elle fait la grande dame ; le roi a le cœur bien bas d'avoir pris une telle femme. Ce discours fit faire des réflexions au roi. Il pensa qu'il

qu'il avoit eu tort d'épouser Blanche ; & comme son amour pour elle étoit passé , il eut un grand nombre de maîtresses. Quand on vit que le roi n'aimoit plus sa femme , on commença à ne lui rendre aucun devoir. Elle étoit très-malheureuse , car elle n'avoit pas une seule bonne amie à qui elle pût conter ses chagrins. Elle voyoit que c'étoit à la mode , à la cour , de trahir ses amis par intérêt , de faire bonne mine à ceux que l'on haïssoit , & de mentir à tout moment. Il falloit être sérieuse , parce qu'on lui disoit qu'une reine doit avoir un air grave & majestueux. Elle eut plusieurs enfans : & , pendant tout ce temps , elle avoit un médecin auprès d'elle , qui examinoit tout ce qu'elle mangeoit , & lui ôtoit toutes les choses qu'elle aimoit. On ne mettoit point de sel dans ses bouillons : on lui défendoit de se promener , quand elle en avoit envie ; en un mot , elle étoit contrariée depuis le matin jusqu'au soir. On donna des gouvernantes à ses enfans , qui les élevoient tout de travers , sans qu'elle eût la liberté d'y trouver à redire. La pauvre Blanche se mouroit de chagrin , & elle devint si maigre , qu'elle faisoit pitié à tout le monde. Elle n'avoit pas vu sa sœur depuis trois ans qu'elle étoit reine , parce qu'elle pensoit qu'une personne

de son rang seroit déshonorée d'aller rendre visite à une fermière; mais se voyant accablée de mélancolie, elle résolut d'aller passer quelques jours à la campagne, pour se défennuyer. Elle en demanda la permission au roi, qui la lui accorda de bon cœur, parce qu'il pensoit qu'il seroit débarrassé d'elle pendant quelque temps. Elle arriva sur le soir à la ferme de Vermeille, & elle vit de loin, devant la porte, une troupe de bergers & bergères qui dansoient & se divertissoient de tout leur cœur. Hélas ! dit la reine, en soupirant, où est le temps que je me divertissois comme ces pauvres gens ? personne n'y trouvoit à redire. D'abord qu'elle parut, sa sœur accourut pour l'embrasser. Elle avoit un air si content, elle étoit si fort engraisée, que la reine ne put s'empêcher de pleurer en la regardant. Vermeille avoit épousé un jeune payfan, qui n'avoit point de fortune, mais il se souvenoit toujours que sa femme lui avoit donné tout ce qu'il avoit, & il cherchoit, par ses manières complaisantes, à lui en marquer sa reconnoissance. Vermeille n'avoit pas beaucoup de domestiques, mais ils l'aimoient comme s'ils eussent été ses enfants, parce qu'elle les traitoit bien. Tous ses voisins l'aimoient aussi, & chacun s'empressoit à lui en donner des

preuves. Elle n'avoit pas beaucoup d'argent , mais elle n'en avoit pas besoin ; car elle recueilloit dans ses terres , du bled , du vin & de l'huile. Ses troupeaux lui fournissoient du lait , dont elle faisoit du beurre & du fromage. Elle filoit la laine de ses moutons pour se faire des habits , aussi-bien qu'à son mari & à deux enfans qu'elle avoit. Ils se portoient à merveille , & le soir , quand le temps du travail étoit passé , ils se divertissoient à toutes sortes de jeux. Hélas ! s'écria la reine , la fée m'a fait un mauvais présent , en me donnant une couronne. On ne trouve point la joie dans les palais magnifiques , mais dans les occupations innocentes de la campagne. A peine eut-elle dit ces paroles , que la fée parut. Je n'ai pas prétendu vous récompenser , en vous faisant reine , lui dit la fée ; mais vous punir , parce que vous m'avez donné vos prunes à contre-cœur. Pour être heureux , il faut , comme votre sœur , ne posséder que les choses nécessaires , & n'en point souhaiter davantage. Ah ! madame , s'écria Blanche , vous vous êtes assez vengée , finissez mon malheur. Il est fini , reprit la fée. Le roi , qui ne vous aime plus , vient d'épouser une autre femme ; & demain ses officiers viendront vous ordonner de sa part , de ne point retourner à son palais.

Cela arriva comme la fée l'avoit prédit : Blanche passa le reste de ses jours avec sa sœur Vermeille, avec toutes sortes de contentemens & de plaisirs ; & elle ne pensa jamais à la cour , que pour remercier la fée de l'avoir ramenée dans son village.



LE PRINCE DESIR

E T

LA PRINCESSE MIGNONE, *C O N T E.*

IL y avoit une fois un roi qui aimoit passionnément une princesse ; mais elle ne pouvoit se marier , parce qu'elle étoit enchantée. Il fut trouver une fée , pour savoir comment il devoit faire pour être aimé de cette princesse. La fée lui dit : vous savez que la princesse a un gros chat qu'elle aime beaucoup , elle doit épouser celui qui fera assez adroit pour marcher sur la queue de son chat. Le prince dit en lui-même , cela ne fera pas fort difficile. Il quitta donc la fée , déterminé à écraser la queue du chat plutôt que de manquer à marcher dessus. Il courut au palais de sa maîtresse , minion vint au-devant de lui , faisant le gros dos , comme il avoit coutume ; le roi leva le pied , mais lorsqu'il croyoit l'avoir mis sur la queue , minion se retourna si vite , qu'il ne prit rien sous son pied. Il fut pendant huit jours à chercher à marcher sur cette fatale queue , mais il sembloit

qu'elle fût pleine de vif-argent , car elle remuoit toujours. Enfin le roi eut le bonheur de surprendre minon pendant qu'il étoit endormi, & lui appuya le pied sur la queue de toute sa force. Minon se réveilla , en miaulant horriblement. Puis, tout-à-coup, il prit la figure d'un grand homme , & regardant le prince avec des yeux pleins de colère , il lui dit : tu épouseras la princesse , puisque tu as détruit l'enchantement qui t'en empêchoit , mais je m'en vengerai. Tu auras un fils qui sera toujours malheureux , jusqu'au moment où il connoîtra qu'il aura le nez trop long , & si tu parles de la menace que je te fais, tu mourras sur le champ. Quoique le roi fût fort effrayé de voir ce grand homme qui étoit un enchanteur , il ne put s'empêcher de rire de cette menace. Si mon fils a le nez trop long, dit-il en lui-même , à moins qu'il ne soit aveugle ou manchot , il pourra toujours le voir , ou le sentir. L'enchanteur ayant disparu , le roi fut trouver la princesse qui consentit à l'épouser ; mais il ne vécut pas long-temps avec elle , & mourut au bout de huit mois. Un mois après , la reine mit au monde un petit prince qu'on nomma Desir. Il avoit de grands yeux bleus , les plus beaux du monde ; une jolie petite bouche ; mais son nez étoit si grand ,

qu'il lui couvroit la moitié du visage. La reine fut inconsolable, quand elle vit ce grand nez; mais les dames qui étoient à côté d'elle, lui dirent que ce nez n'étoit pas aussi grand qu'il le lui paroissoit; que c'étoit un nez à la romaine, & qu'on voyoit, par les histoires, que tous les héros avoient un grand nez. La reine, qui aimoit son fils à la folie, fut charmée de ce discours, & à force de regarder Desir, son nez ne lui parut plus si grand. Le prince fut élevé avec soin; & si-tôt qu'il fut parler, on faisoit devant lui toutes sortes de mauvais contes sur les personnes qui avoient le nez court. On ne souffroit auprès de lui que ceux dont le nez ressembloit un peu au sien, & les courtisans, pour faire leur cour à la reine & à son fils, tiroient, plusieurs fois par jour, le nez de leurs petits enfants, pour le faire alonger; mais ils avoient beau faire, ils paroissoient camards auprès du prince Desir. Quand il fut raisonnable, on lui apprit l'histoire, & quand on lui parloit de quelque grand prince ou de quelque belle princesse, on disoit toujours qu'ils avoient le nez long. Toute sa chambre étoit pleine de tableaux, où il y avoit de grands nez, & Desir s'accoutuma si bien à regarder la longueur du nez comme une perfection, qu'il n'eût pas voulu pour une couronne faire ôter une ligne.

du sien. Lorsqu'il eut vingt ans , & qu'on pensa à le marier , on lui présenta le portrait de plusieurs princesses. Il fut enchanté de celui de Mignone : c'étoit la fille d'un grand roi , & elle devoit avoir plusieurs royaumes ; mais Desir n'y pensoit seulement pas , tant il étoit occupé de sa beauté. Cette princesse , qu'il trouvoit charmante , avoit pourtant un petit nez retrouffé , qui faisoit le plus joli effet du monde sur son visage , mais qui jetta les courtisans dans le plus grand embarras. Ils avoient pris l'habitude de se moquer des petits nez , & il leur échappoit quelquefois de rire de celui de la princesse ; mais Desir n'entendoit pas raillerie sur cet article , & il chassa de sa cour deux courtisans qui avoient osé parler mal du nez de Mignone. Les autres , devenus sages , par cet exemple , se corrigèrent ; & il y en eut un qui dit au prince , qu'à la vérité un homme ne pouvoit pas être aimable sans avoir un grand nez , mais que la beauté des femmes étoit différente , & qu'un savant , qui parloit grec , lui avoit dit qu'il avoit lu , dans un vieux manuscrit grec , que la belle Cléopâtre avoit le bout du nez retrouffé. Le prince fit un présent magnifique à celui qui lui dit cette bonne nouvelle ; & il fit partir des ambassadeurs pour aller demander Mignone en mariage. On la lui accorda , & il fut au-devant





Ah ! quel drôle de Mex !

d'elle plus de trois lieues , tant il avoit envie de la voir ; mais lorsqu'il s'avançoit pour lui baïser la main , on vit descendre l'enchanteur , qui enleva la princesse à ses yeux , & le rendit inconsolable. Desir résolut de ne point rentrer dans son royaume , qu'il n'eût retrouvé Mignone. Il ne voulut permettre à aucun de ses courtisans de le suivre , & étant monté sur un bon cheval , il lui mit la bride sur le cou , & lui laissa prendre le chemin qu'il voulut. Le cheval entra dans une grande plaine , où il marcha toute la journée sans trouver une seule maison. Le maître & l'animal mouroient de faim ; enfin , sur le soir , il vit une caverne où il y avoit de la lumière. Il entra , & vit une petite vieille qui paroïssoit avoir plus de cent ans. Elle mit ses lunettes pour regarder le prince , mais elle fut long - temps sans pouvoir les faire tenir , parce que son nez étoit trop court. Le Prince & la fée (car c'en étoit une) firent chacun un éclat de rire en se regardant , & s'écrièrent tous deux en même temps : ah ! quel drôle de nez. Pas si drôle que le vôtre , dit Desir à la fée ; mais , madame , laissons nos nez pour ce qu'ils sont , & soyez assez bonne pour me donner quelque chose à manger , car je meurs de faim , aussi-bien que mon pauvre cheval. De tout mon cœur , lui dit la fée. Quoique votre

nez soit ridicule , vous n'en êtes pas moins le fils du meilleur de mes amis. J'aimois le roi votre père comme mon frère ; il avoit le nez fort bien fait , ce prince. Et que manque - t - il au mien , dit Desir ? Oh ! il n'y manque rien , reprit la fée ; au contraire , il n'y a que trop d'étoffe : mais n'importe , on peut être fort honnête homme , & avoir le nez trop long. Je vous disois donc que j'étois l'amie de votre père , il me venoit voir souvent dans ce temps-là ; & à propos de ce temps-là , savez-vous bien que j'étois fort jolie alors ; il me le disoit. Il faut que je vous conte une conversation que nous eûmes ensemble , la dernière fois qu'il me vit. Eh ! madame , dit Desir , je vous écouterai avec bien du plaisir quand j'aurai soupé : pensez , s'il vous plaît , que je n'ai pas mangé d'aujourd'hui. Le pauvre garçon , dit la fée : il a raison , je n'y pensois pas. Je vais donc vous donner à souper , & pendant que vous mangerez je vous dirai mon histoire en quatre paroles , car je n'aime pas les longs discours. Une langue trop longue est encore plus insupportable qu'un grand nez , & je me souviens , quand j'étois jeune , qu'on m'admiroit , parce que je n'étois pas une grande parleuse : on le disoit à la reine ma mère , car , telle que vous me voyez , je suis la fille d'un grand roi. Mon père . . . Votre père mangeoit

quand il avoit faim , lui dit le prince , en l'interrompant. Oui , sans doute , lui dit la fée , & vous souperez aussi tout-à-l'heure : je voulois vous dire seulement que mon père ... & moi , je ne veux rien écouter que je n'aie à manger , dit le prince , qui commençoit à se mettre en colère. Il se radoucît pourtant , car il avoit besoin de la fée , & il lui dit : je fais que le plaisir que j'aurois en vous écoutant , pourroit me faire oublier la faim ; mais mon cheval qui ne vous entendra pas , a besoin de prendre quelque nourriture. La fée se rengorgea à ce compliment. Vous n'attendrez pas davantage , lui dit-elle en appelant ses domestiques , vous êtes bien poli , & malgré la grandeur énorme de votre nez , vous êtes fort aimable. Peste soit de la vieille avec mon nez , dit le prince en lui-même ; on diroit que ma mère lui a volé l'étoffe qui manque au sien ; si je n'avois pas besoin de manger , je laisserois là cette babillarde , qui croit être petite parleuse. Il faut être bien sot , pour ne pas connoître ses défauts : voilà ce que c'est d'être née princesse ; les flatteurs l'ont gâtée , & lui ont persuadé qu'elle parloit peu. Pendant que le prince pensoit cela , les servantes mettoient le table , & le prince admiroit la fée qui leur faisoit mille questions , seulement pour avoir le plaisir de parler : il admiroit sur-tout

une femme de chambre, qui, à propos de tout ce qu'elle voyoit, louoit sa maîtresse sur sa discrétion. Parbleu, pensoit-il en mangeant, je suis charmé d'être venu ici. Cet exemple me fait voir combien j'ai fait sagement de ne pas écouter les flatteurs. Ces gens-là nous louent effrontément, nous cachent nos défauts & les changent en perfections; pour moi, je ne serai jamais leur dupe, je connois mes défauts, Dieu merci. Le pauvre Desir le croyoit bonnement, & ne sentoît pas que ceux qui avoient loué son nez, se moquoient de lui, comme la femme de chambre de la fée se moquoit d'elle; car le prince vit qu'elle se tournoit de temps en temps pour rire. Pour lui, il ne disoit mot, & mangeoit de toutes ses forces. Mon prince, lui dit la fée, quand il commençoit à être rassasié, tournez-vous un peu, je vous prie, votre nez fait une ombre qui m'empêche de voir ce qui est sur mon assiette. Ah ça, parlons de votre père: j'allois à sa cour dans le temps qu'il n'étoit qu'un petit garçon, mais il y a quarante ans que je suis retirée dans cette solitude. Dites-moi un peu comment l'on vit à la cour à présent; les dames aiment-elles toujours à courir? De mon temps on les voyoit le même jour à l'assemblée, aux spectacles, aux promenades, au bal... Que votre nez est long! je ne puis m'accoutumer à

le voir. En vérité, madame, lui répondit Desir, cessez de parler de mon nez : il est comme il est, que vous importe ? j'en suis content, je ne voudrois pas qu'il fût plus court, chacun l'a comme il peut. Oh ! je vois bien que cela vous fâche, mon pauvre Desir, dit la fée, ce n'est pourtant pas mon intention, au contraire, je suis de vos amies, & je veux vous rendre service ; mais malgré cela, je ne puis m'empêcher d'être choquée de votre nez ; je ferai pourtant en sorte de ne vous en plus parler, je m'efforcerai même de penser que vous êtes camard, quoiqu'à dire la vérité, il y ait assez d'étoffe dans ce nez pour en faire trois raisonnables. Desir, qui avoit soupé, s'impacienta tellement des discours sans fin que la fée faisoit sur son nez, qu'il se jeta sur son cheval, & sortit. Il continua son voyage, & par-tout où il passoit, il croyoit que tout le monde étoit fou, parce que tout le monde parloit de son nez ; mais, malgré cela, on l'avoit si bien accoutumé à s'entendre dire que son nez étoit beau, qu'il ne put jamais convenir avec lui-même qu'il fût trop long. La vieille fée, qui vouloit lui rendre service malgré lui, s'avisa d'enfermer Mignone dans un palais de crystal, & mit ce palais sur le chemin du prince. Desir, transporté de joie, s'efforça de le casser ; mais il n'en put venir à bout : désespéré, il voulut

s'approcher pour parler du moins à la princesse; qui, de son côté, approchoit aussi sa main de la glace. Il vouloit baiser cette main, mais de quelcôté qu'il se tournât, il ne pouvoit y porter la bouche, parce que son nez l'en empêchoit. Il s'apperçut, pour la première fois, de son extraordinaire longueur, & le prenant avec sa main pour le ranger de côté : il faut avouer, dit-il, que mon nez est trop long. Dans le moment, le palais de crystal tomba par morceaux, & la vieille qui tenoit Mignone par la main, dit au prince : avouez que vous m'avez beaucoup d'obligation; j'avois beau vous parler de votre nez, vous n'en auriez jamais reconnu le défaut s'il ne fût devenu un obstacle à ce que vous souhaitiez. C'est ainsi que l'amour-propre nous cache les difformités de notre ame & de notre corps. La raison a beau chercher à nous les dévoiler, nous n'en convenons qu'au moment où ce même amour-propre les trouve contraires à ses intérêts. Desir, dont le nez étoit devenu un nez ordinaire, profita de cette leçon, il épousa Mignone, & vécut heureux avec elle un fort grand nombre d'années.



A U R O R E

E T A I M É E ,

C O N T E .

Il y avoit une fois une dame qui avoit deux filles ; l'aînée , qui se nommoit Aurore , étoit belle comme le jour , & elle avoit un assez bon caractère. La seconde, qui se nommoit Aimée , étoit bien aussi belle que sa sœur , mais elle étoit maligne , & n'avoit de l'esprit que pour faire du mal. La mère avoit été aussi fort belle , mais elle commençoit à n'être plus jeune , & cela lui donnoit beaucoup de chagrin. Aurore avoit seize ans , & Aimée n'en avoit que douze ; ainsi la mère qui craignoit de paroître vieille , quitta le pays où tout le monde la connoissoit , & envoya sa fille aînée à la campagne , parce qu'elle ne vouloit pas qu'on fût qu'elle avoit une fille si âgée. Elle garda la plus jeune auprès d'elle , & fut dans une autre ville , & elle disoit à tout le monde qu'Aimée n'avoit que dix ans , & qu'elle l'avoit eue avant quinze ans. Cependant , comme elle craignoit qu'on ne découvrit

fa tromperie , elle envoya Aurore dans un pays bien loin , & celui qui la conduisoit la laissa dans un grand bois , où elle s'étoit endormie en se reposant. Quand Aurore se réveilla , & qu'elle se vit toute seule dans ce bois , elle se mit à pleurer. Il étoit presque nuit , & s'étant levée , elle chercha à sortir de cette forêt ; mais , au lieu de trouver son chemin , elle s'égara encore davantage. Enfin elle vit bien loin une lumière , & étant allée de ce côté-là elle trouva une petite maison. Aurore frappa à la porte ; une bergère vint lui ouvrir , & lui demanda ce qu'elle vouloit. Ma bonne mère , lui dit Aurore , je vous prie , par charité , de me donner la permission de coucher dans votre maison , car si je reste dans le bois , je serai mangée des loups. De tout mon cœur , ma belle fille , lui répondit la bergère ; mais , dites-moi , pourquoi êtes-vous dans ce bois si tard ? Aurore lui raconta son histoire , & lui dit : ne suis-je pas bien malheureuse d'avoir une mère si cruelle ? & ne vaudroit-il pas mieux que je fusse morte en venant au monde , que de vivre pour être ainsi maltraitée ! Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour être si misérable ? Ma chère enfant , repliqua la bergère , il ne faut jamais murmurer contre Dieu ; il est tout-puissant , il est sage , il vous aime & vous devez croire qu'il n'a permis votre
malheur

malheur que pour votre bien. Confiez-vous en lui, & mettez-vous bien dans la tête, que Dieu protège les bons, & que les choses fâcheuses qui leur arrivent ne sont pas toujours des malheurs ; demeurez avec moi, je vous servirai de mère, & je vous aimerai comme ma fille. Aurore consentit à cette proposition, & le lendemain la bergère lui dit, je vais vous donner un petit troupeau à conduire, mais j'ai peur que vous ne vous ennuyiez, ma belle fille ; ainsi prenez une quenouille, & vous filerez, cela vous amusera. Ma mère, répondit Aurore, je suis une fille de qualité, ainsi je ne fais pas travailler. Prenez donc un livre, lui dit la bergère. Je n'aime pas la lecture, lui répondit Aurore, en rougissant : c'est qu'elle étoit honteuse d'avouer à la fée qu'elle ne savoit pas lire comme il faut. Il fallut pourtant avouer la vérité, & elle dit à la bergère qu'elle n'avoit jamais voulu apprendre à lire quand elle étoit petite, & qu'elle n'en avoit pas eu le temps quand elle étoit devenue grande. Vous aviez donc de grandes affaires, lui dit la bergère. Oui ma mère, répondit Aurore. J'allois me promener tous les matins avec mes bonnes amies ; après dîner, je me coëffois ; le soir, je restois à notre assemblée, & puis j'allois à l'opéra, à la comédie ; & la nuit, j'allois au bal. Vérita-

blement, dit la bergère, vous aviez de grandes occupations, & fans doute vous ne vous ennuyiez pas. Je vous demande pardon ma mère, répondit Aurore. Quand j'étois un quart d'heure toute seule, ce qui m'arrivoit quelquefois, je m'ennuyois à mourir; mais quand nous alions à la campagne, c'étoit bien pire, je passois toute la journée à me coëffer & à me décoëffer, pour m'amuser. Vous n'étiez donc pas heureuse à la campagne, dit la bergère. Je ne l'étois pas à la ville non plus, répondit Aurore. Si je jouois, je perdrois mon argent; si j'étois dans une assemblée, je voyois mes compagnes mieux habillées que moi, & cela me chagrinoit beaucoup; si j'allois au bal, je n'étois occupée qu'à chercher des défauts à celles qui dansoient mieux que moi; enfin je n'ai jamais passé un jour sans avoir du chagrin. Ne vous plaignez donc plus de la providence, lui dit la bergère; en vous conduisant dans cette solitude, elle vous a ôté plus de chagrins que de plaisirs. Mais ce n'est pas tout; vous auriez été par la suite encore plus malheureuse, car enfin on n'est pas toujours jeune; le temps du bal & de la comédie passe; quand on devient vieille, & qu'on veut toujours être dans les assemblées, les jeunes gens se moquent: d'ailleurs on ne peut plus danser, on n'oseroit plus se coëffer; il faut donc s'en-

nuyer à mourir, & être fort malheureuse. Mais, ma bonne mère, dit Aurore, on ne peut pourtant pas rester seule; la journée paroît longue comme un an, quand on n'a pas compagnie. Je vous demande pardon, ma chère, répondit la bergère, je suis seule ici, & les années me paroissent courtes comme les jours. Si vous voulez je vous apprendrai le secret de ne vous ennuyer jamais. Je le veux bien, dit Aurore; vous pouvez me gouverner comme vous le jugerez à propos, je veux vous obéir. La bergère, profitant de la bonne volonté d'Aurore, lui écrivit sur un papier tout ce qu'elle devoit faire. Toute la journée étoit partagée entre la prière, la lecture, le travail & la promenade. Il n'y avoit pas d'horloge dans ce bois, & Aurore ne savoit pas quelle heure il étoit, mais la bergère connoissoit l'heure par le soleil; elle dit à Aurore de venir dîner. Ma mère, dit cette belle fille à la bergère, vous dînez de bonne heure, il n'y a pas long-temps que nous sommes levées. Il est pourtant deux heures, reprit la bergère en souriant, & nous sommes levées depuis cinq heures; mais, ma fille, quand on s'occupe utilement, le temps passe bien vite, & jamais on ne s'ennuye. Aurore, charmée de ne plus sentir l'ennui, s'appliqua de tout son cœur à la lecture & au travail; & elle se trouvoit mille fois

plus heureuse au milieu de ses occupations champêtres qu'à la ville. Je vois bien, disoit-elle à la bergère, que Dieu fait tout pour notre bien. Si ma mère n'avoit pas été injuste & cruelle à mon égard, je serois restée dans mon ignorance, & la vanité, l'oisiveté, le desir de plaire, m'auroient rendue méchante & malheureuse. Il y avoit un an qu'Aurore étoit chez la bergère lorsque le frère du roi vint chasser dans le bois où elle gardoit ses moutons. Il se nommoit Ingénu & c'étoit le meilleur prince du monde; mais le roi son frère, qui s'appelloit Fourbin, ne lui ressembloit pas, car il n'avoit de plaisir qu'à tromper ses voisins, & à maltraiter ses sujets. Ingénu fut charmé de la beauté d'Aurore, & lui dit qu'il se croiroit fort heureux, si elle vouloit l'épouser. Aurore le trouvoit fort aimable, mais elle savoit qu'une fille qui est sage, n'écoute point les hommes qui lui tiennent de pareils discours. Monsieur, dit-elle à Ingénu, si ce que vous me dites est vrai, vous irez trouver ma mère, qui est une bergère, elle demeure dans cette petite maison que vous voyez tout là-bas : si elle veut bien que vous soyez mon mari, je le voudrai bien aussi, car elle est si sage & si raisonnable, que je ne lui désobéis jamais. Ma belle fille, reprit Ingénu, j'irai de tout mon cœur vous demander à votre

mère ; mais je ne voudrois pas vous épouser malgré vous : si elle consent que vous soyez ma femme , cela peut-être vous donnera du chagrin , & j'aimerois mieux mourir que de vous causer de la peine. Un homme qui pense comme cela , a de la vertu , dit Aurore , & une fille ne peut être malheureuse avec un homme vertueux. Ingénu quitta Aurore , & fut trouver la bergère qui connoissoit sa vertu , & qui consentit de bon cœur à son mariage : il lui promit de revenir dans trois jours pour voir Aurore avec elle , & partit le plus content du monde , après lui avoir donné sa bague pour gage. Cependant Aurore avoit beaucoup d'impatience de retourner à la petite maison : Ingénu lui avoit paru si aimable , qu'elle craignoit que celle qu'elle appelloit sa mère , ne l'eût rebuté ; mais la bergère lui dit : ce n'est pas parce qu'Ingénu est prince , que j'ai consenti à votre mariage avec lui , mais parce qu'il est le plus honnête homme du monde. Aurore attendoit avec quelqu'impatience le retour du prince ; mais le second jour après son départ , comme elle ramenoit son troupeau , elle se laissa tomber si malheureusement dans un buisson , qu'elle se déchira tout le visage. Elle se regarda bien vite dans un ruisseau , & elle se fit peur , car le sang lui couloit de tous côtés. Ne suis - je pas bien

malheureuse , dit-elle à la bergère , en rentrant dans la maison ? Ingénu viendra demain matin , & il ne m'aimera plus , tant il me trouvera horrible. La bergère lui dit en fouriant : puisqu'il le bon Dieu a permis que vous soyez tombée , sans doute que c'est pour votre bien , car vous savez qu'il vous aime , & qu'il fait mieux que vous ce qui vous est bon. Aurore reconnut sa faute , car c'en est une de murmurer contre la providence ; & elle dit en elle-même : si le prince Ingénu ne veut plus m'épouser , parce que je ne suis plus belle , apparemment que j'aurois été malheureuse avec lui. Cependant la bergère lui lava le visage , & lui arracha quelques épines , qui étoient enfoncées dedans. Le lendemain matin Aurore étoit effroyable , car son visage étoit horriblement enflé , & on ne lui voyoit pas les yeux. Sur les dix heures du matin on entendit un carrosse s'arrêter devant la porte ; mais au lieu d'Ingénu , on en vit descendre le roi Fourbin. Un des courtisans qui étoient à la chasse avec le prince , avoit dit au roi que son frère avoit rencontré la plus belle fille du monde , & qu'il vouloit l'épouser. Vous êtes bien hardi de vouloir vous marier sans ma permission , dit Fourbin à son frère : pour vous punir , je veux épouser cette fille , si elle est aussi belle qu'on le dit. Fourbin , en entrant

chez la bergère , lui demanda où étoit sa fille. La voici , lui répondit la bergère , montrant Aurore. Quoi ! ce monstre là , dit le roi ! & n'avez-vous point une autre fille à laquelle mon frère a donné sa bague ? La voici à mon doigt , répondit Aurore. A ces mots le roi fit un grand éclat de rire , & dit : je ne croyois pas mon frère de si mauvais goût , mais je suis charmé de pouvoir le punir. En même temps il commanda à la bergère de mettre un voile sur la tête d'Aurore , & ayant envoyé chercher le prince Ingénu , il lui dit : mon frère , puisque vous aimez la belle Aurore , je veux que vous l'épousiez tout-à-l'heure. Et moi , je ne veux tromper personne , dit Aurore , en arrachant le voile ; regardez mon visage , Ingénu ; je suis devenue bien horrible depuis trois jours , voulez - vous encore m'épouser ? vous paroissez plus aimable que jamais à mes yeux , dit le prince , car je connois que vous êtes plus vertueuse encore que je ne le croyois. En même temps il lui donna la main , & Fourbin rioit de tout son cœur. Il commanda donc qu'ils fussent mariés sur le champ , mais ensuite il dit à Ingénu : comme je n'aime pas les monstres , vous pouvez demeurer avec votre femme dans cette cabane ; je vous défends de l'amener à la cour ; en même temps il remonta dans son carrosse & laissa In-

Ingénu transporté de joie. Eh ! dit la bergère à Aurore, croyez-vous encore être malheureuse d'avoir tombé ? Sans cet accident, le roi se-
oit d'venu amoureux de vous ; & si vous n'aviez pas voulu l'épouser, il eût fait mourir Ingénu. Vous avez raison, ma mère, reprit Aurore ; mais pourtant je suis devenue laide à faire peur, & je crains que le prince n'ait du regret de m'avoir épousée. Non, je vous assure, reprit Ingénu, on s'accoutume au visage d'une laide, mais on ne peut s'accoutumer à un mauvais caractère. Je suis charmée de vos sentiments, dit la bergère ; mais Aurore sera encore belle, j'ai une eau qui guérira son visage. Effectivement, au bout de trois jours, le visage d'Aurore devint comme auparavant ; mais le prince la pria de porter toujours son voile, car il avoit peur que son méchant frère ne l'enlevât, s'il la voyoit. Cependant Fourbin, qui vouloit se marier, fit partir plusieurs peintres pour lui apporter les portraits des plus belles filles. Il fut enchanté de celui d'Aimée, sœur d'Aurore, & l'ayant fait venir à sa cour, il l'épousa. Aurore eut beaucoup d'inquiétude quand elle sut que sa sœur étoit reine ; elle n'osoit plus sortir, car elle savoit comme cette sœur étoit méchante, & combien elle la haïssoit. Au bout d'un an, Aurore eut un fils qu'on nomma Beau-Jour, & qu'elle

aimoit uniquement. Ce petit prince , lorsqu'il commença à parler , montra tant d'esprit , qu'il faisoit tout le plaisir de ses parents. Un jour qu'il étoit devant la porte avec sa mère , elle s'endormit , & quand elle se réveilla , elle ne trouva plus son fils. Elle jeta de grands cris , & courut par toute la forêt pour le chercher. La bergère avoit beau la faire souvenir qu'il n'arrive rien que pour notre bien , elle eut toutes les peines du monde à la consoler ; mais le lendemain , elle fut contrainte d'avouer que la bergère avoit raison. Fourbin & sa femme , enragés de n'avoir point d'enfants , envoyèrent des soldats pour tuer leur neveu ; mais voyant qu'on ne pouvoit le trouver , ils mirent Ingénu , sa femme & la bergère dans une barque , & les firent exposer sur la mer , afin qu'on n'entendît jamais parler d'eux. Pour cette fois Aurore crut qu'elle devoit se croire fort malheureuse ; mais la bergère lui répétoit toujours que Dieu faisoit tout pour le mieux. Comme il faisoit un très - beau temps , la barque vogua tranquillement pendant trois jours , & aborda à une ville qui étoit sur le bord de la mer. Le roi de cette ville avoit une grande guerre , & les ennemis l'assiégèrent le lendemain. Ingénu , qui avoit du courage , demanda quelques troupes au roi ; il fit plusieurs sorties , & il eut le bonheur de tuer l'en-

nemi qui assiégeoit la ville. Les soldats , ayant perdu leur commandant , s'enfuirent ; & le roi qui étoit assiégé n'ayant point d'enfans , adopta Ingénu , pour son fils , afin de lui marquer sa reconnoissance. Quatre ans après on apprit que Fourbin étoit mort de chagrin d'avoir épousé une méchante femme , & le peuple qui la haïssoit , la chassa honteusement , & envoya des ambassadeurs à Ingénu , pour lui offrir la couronne. Il s'embarqua avec sa femme & la bergère , mais une grande tempête étant survenue , ils firent naufrage & se trouvèrent dans une isle déserte. Aurore devenue sage par tout ce qui lui étoit arrivé , ne s'affligea point , & pensa que c'étoit pour leur bien que Dieu avoit permis ce naufrage : ils mirent un grand bâton sur le rivage , & le tablier blanc de la bergère au bout de ce bâton , afin d'avertir les vaisseaux qui passeroient par-là , de venir à leur secours. Sur le soir , ils virent venir une femme qui portoit un petit enfant , & Aurore ne l'eut pas plutôt regardé , qu'elle reconnut son fils Beau-Jour. Elle demanda à cette femme où elle avoit pris cet enfant , & elle lui répondit que son mari , qui étoit un corsaire , l'avoit enlevé ; mais qu'ayant fait naufrage proche de cette isle , elle s'étoit sauvée avec l'enfant qu'elle tenoit alors dans ses bras. Deux jours après , des vaisseaux qui

cherchoient les corps d'Ingénu & d'Aurore , qu'on croyoit përis , virent ce linge blanc , & étant venus dans l'isle , ils menèrent leur roi & sa famille dans leur royaume. Et quelque accident qu'il arrivât à Aurore , elle ne murmura jamais , parce qu'elle savoit par son expérience , que les choses qui nous paroissent des malheurs , sont souvent la cause de notre félicité.



LE PÊCHEUR

E T

LE VOYAGEUR, *C O N T E.*

IL y avoit une fois un homme qui n'avoit pour tout bien qu'une pauvre cabane sur le bord d'une petite rivière ; il gagnoit sa vie à pêcher du poisson ; mais comme il n'y en avoit guère dans cette rivière, il ne gagnoit pas grand-chose, & ne vivoit presque que de pain & d'eau. Cependant il étoit content dans sa pauvreté, parce qu'il ne souhaitoit rien que ce qu'il avoit. Un jour il lui prit fantaisie de voir la ville, & il résolut d'y aller le lendemain. Comme il pensoit à faire ce voyage, il rencontra un voyageur qui lui demanda s'il y avoit bien loin jusqu'à un village pour trouver une maison où il pût coucher. Il y a douze milles, lui répondit le pêcheur, & il est bien tard : si vous voulez passer la nuit dans ma cabane, je vous l'offre de bon cœur. Le voyageur accepta sa proposition, & le pêcheur qui vouloit le régaler, alluma du

feu pour faire cuire quelques petits poissons. Pendant qu'il apprêtoit le souper, il chantoit ; il rioit & paroissoit de fort bonne humeur. Que vous êtes heureux, disoit son hôte, de pouvoir vous divertir ! je donnerois tout ce que je possède au monde, pour être aussi gai que vous. Et qui vous en empêche, dit le pêcheur ? ma joie ne me coûte rien, & je n'ai jamais eu de sujet d'être triste. Est-ce que vous avez quelque grand chagrin qui ne vous permet pas de vous réjouir ? Hélas ! reprit le voyageur, tout le monde me croit le plus heureux des hommes ; j'étois marchand & je gagnois de grands biens, mais je n'avois pas un moment de repos ; je craignois toujours qu'on ne me fît banqueroute, que mes marchandises ne se gâtassent, que les vaisseaux que j'avois sur mer ne fissent naufrage ; ainsi j'ai quitté le commerce pour essayer d'être plus tranquille, & j'ai acheté une charge chez le roi. D'abord j'ai eu le bonheur de plaire au prince, je suis devenu son favori, & je croyois que j'allois être content ; mais j'ai connu bientôt que j'étois plus l'esclave du prince que son favori. Il falloit renoncer à tout moment à mes inclinations, pour suivre les siennes. Il aimoit la chasse, & moi le repos : cependant j'étois obligé de courir avec lui les bois toute la journée. Je revenois au palais bien fatigué, & avec une

grande envie de me coucher; point du tout; la maîtresse du roi donnoit un bal, un festin, on me faisoit l'honneur de m'en prier pour faire sa cour au roi: j'y allois en enrageant, mais l'amitié du prince me conso'oit un peu. Il y a environ quinze jours qu'il s'est avisé de parler d'un air d'amitié à un des seigneurs de sa cour; il lui a donné deux commissions, & a dit qu'il le croyoit un fort honnête homme. Dès ce moment j'ai bien vu que j'étois perdu, & j'ai passé plusieurs nuits sans dormir. Mais, dit le pêcheur, en interrompant son hôte, est-ce que le roi vous faisoit mauvais visage, & ne vous aimoit plus? Pardonnez - moi, répondit cet homme, le roi me faisoit plus d'amitié qu'à l'ordinaire; mais pensez donc qu'il ne m'aimoit plus tout seul, & que tout le monde disoit que le seigneur alloit devenir un second favori. Vous sentez bien que cela est insupportable, aussi ai-je manqué d'en mourir de chagrin. Je me retirai hier au soir dans ma chambre tout triste; & quand je fus seul, je me mis à pleurer. Tout d'un coup je vis un grand homme, d'une physionomie fort agréable, qui me dit: Azaël, j'ai pitié de ta misère, veux-tu devenir tranquille, renonce à l'amour des richesses & au désir des honneurs. Hélas! seigneur, ai-je dit à cet homme je le souhaiterois de tout mon cœur: mais

comment y réussir ? Quitte la cour, m'a-t-il dit, & marche pendant deux jours par le premier chemin qui s'offrira à ta vue ; la folie d'un homme te prépare un spectacle capable de te guérir pour jamais de l'ambition. Quand tu auras marché pendant deux jours, reviens sur tes pas, & je crois fermement qu'il ne tiendra qu'à toi de vivre gai & tranquille. J'ai déjà marché un jour entier pour obéir à cet homme, & je marcherai encore demain ; mais j'ai bien de la peine à espérer le repos qu'il m'a promis.

Le pêcheur ayant écouté cette histoire, ne put s'empêcher d'admirer la folie de cet ambitieux, qui faisoit dépendre son bonheur des regards & des paroles du prince. Je serai charmé de vous revoir & d'apprendre votre guérison, dit-il au voyageur ; achevez votre voyage, & dans deux jours revenez dans ma cabane ; je vais voyager aussi, je n'ai jamais été à la ville & je m'imagine que je me divertirai beaucoup de tout le tracas qu'il doit y avoir. Vous avez là une mauvaise pensée, dit le voyageur : puisque vous êtes heureux à présent, pourquoi cherchez-vous à vous rendre misérable ? Votre cabane vous paroît suffisante aujourd'hui, mais quand vous aurez vu les palais des grands, elle vous paroîtra bien petite & bien chétive. Vous êtes content de

vosre habit , parce qu'il vous couvre ; mais il vous fera mal au cœur , quand vous aurez examiné les superbes vêtements des riches. Monsieur , dit le pêcheur à son hôte , vous parlez comme un livre ; servez-vous de ces belles raisons pour apprendre à ne vous pas fâcher quand on regarde les autres , ou qu'on leur parle. Le monde est plein de ces gens qui conseillent les autres , pendant qu'ils ne peuvent se gouverner eux-mêmes. Le voyageur ne repliqua rien , parce qu'il n'est pas honnête de contredire les gens dans leur maison , & le lendemain il continua son voyage , pendant que le pêcheur commençoit le sien. Au bout de deux jours , le voyageur Azaël , qui n'avoit rien rencontré d'extraordinaire , revint à la cabane. Il trouva le pêcheur assis devant sa porte , la tête appuyée dans sa main , & les yeux fixés contre terre. A quoi pensez-vous , lui demanda Azaël ? Je pense que je suis fort malheureux , répondit le pêcheur. Qu'est-ce que j'ai fait à Dieu pour m'avoir rendu si pauvre , pendant qu'il y a une si grande quantité d'hommes si riches & si contents ? Dans le moment , cet homme qui avoit commandé à Azaël de marcher pendant deux jours , & qui étoit un ange , parut. Pourquoi n'as-tu pas suivi les conseils d'Azaël , dit-il

au pêcheur ? La vue des magnificences de la ville a fait naître chez toi l'avarice & l'ambition, elles en ont chassé la joie & la paix. Modere tes desirs, & tu retrouveras ces précieux avantages. Cela vous est bien aisé à dire, reprit le pêcheur, mais cela ne m'est pas possible ; & je sens que je serai toujours malheureux, à moins qu'il ne plaise à Dieu de changer ma situation. Ce seroit pour ta perte, lui dit l'ange ; crois-moi, ne souhaite que ce que tu as. Vous avez beau parler, reprit le pêcheur, vous ne m'empêcherez pas de souhaiter une autre situation. Dieu exauce quelquefois les vœux de l'ambitieux, répondit l'ange, mais c'est dans sa colère, & pour le punir. Et que vous importe, dit le pêcheur ? S'il ne tenoit qu'à souhaiter, je ne m'embarasserois guère de vos menaces. Puisque tu veux te perdre, dit l'ange, j'y consens ; tu peux souhaiter trois choses, Dieu te les accordera. Le pêcheur transporté de joie, souhaita que sa cabane fût changée en un palais magnifique, & aussi-tôt son souhait fut accompli. Après avoir admiré ce palais, il souhaita que la petite rivière qui étoit devant sa porte fût changée en une grande mer, & aussi-tôt son souhait fut accompli. Il lui en restoit un troisième à faire ; il y rêva

quelque temps, & enfin il souhaita que sa petite barque fut changée en un vaisseau superbe, chargé d'or & de diamans. Aussi-tôt qu'il vit le vaisseau, il y courut pour admirer les richesses dont il étoit devenu le maître; mais à peine y fut-il entré, qu'il s'éleva un grand orage. Le pêcheur voulut revenir au rivage & descendre à terre, mais il n'y avoit pas moyen. Ce fut alors qu'il maudit son ambition: regrets inutiles, la mer l'engloutit avec toutes ses richesses, & l'ange dit à Azaël: que cet exemple te rende sage. La fin de cet homme est presque toujours celle de l'ambitieux. La cour où tu vis présentement, est une mer fameuse par les naufrages & les tempêtes: pendant que tu le peux encore, gagne le rivage, tu le souhaiteras un jour sans pouvoir y parvenir. Azaël effrayé, promit d'obéir à l'ange, & lui tint parole. Il quitta la cour, & vint demeurer à la campagne, où il se maria avec une fille qui avoit plus de vertu que de beauté & de fortune. Au lieu de chercher à augmenter ses grandes richesses, il ne s'appliqua plus qu'à en jouir avec modération & à en distribuer le superflu aux pauvres. Il se vit alors heureux & content, & il ne passa aucun jour sans remercier Dieu de l'avoir guéri de l'avarice & de l'ambition, qui avoient jusqu'alors empoisonné tout le bonheur de sa vie.

JOLIETTE,

CONTE.

IL y avoit un jour un seigneur & une dame qui étoient mariés depuis plusieurs années, sans avoir d'enfans : ils croyoient qu'il ne leur manquoit que cela pour être heureux, car ils étoient riches & estimés de tout le monde. A la fin ils eurent une fille, & toutes les fées qui étoient dans le pays, vinrent à son baptême pour lui faire des dons. L'une dit qu'elle feroit belle comme un ange; l'autre, qu'elle danseroit à ravir; une troisième, qu'elle auroit beaucoup d'esprit. La mère étoit bien joyeuse de tous les dons qu'on faisoit à sa fille : belle, spirituelle, une bonne santé, des talens, qu'est-ce qu'on pouvoit donner de mieux à cet enfant qu'on nommoit Joliette ? On se mit à table pour se divertir ; mais lorsqu'on eut à moitié soupé, on vint dire au père de Joliette, que la reine des fées qui passoit par-là, vouloit entrer. Toutes les fées se levèrent pour aller au-devant de leur reine ; mais elle avoit un visage si sévère, qu'elle les fit toutes trembler. Mes sœurs, dit-elle, lorsqu'elle

fut assise, est-ce ainsi que vous employez le pouvoir que vous avez reçu du ciel? Pas une de vous, n'a pensé à douer Joliette d'un bon cœur, d'inclinations vertueuses. Je vais tâcher de remédier au mal que vous lui avez fait; je la doue d'être muette jusqu'à l'âge de vingt ans; plutôt à dieu qu'il fût en mon pouvoir de lui ôter absolument l'usage de la langue! En même temps la fée disparut, & laissa le père & la mère de Joliette dans le plus grand désespoir du monde, car ils ne concevoient rien de plus triste que d'avoir une fille muette. Cependant Joliette devenoit charmante; elle s'efforçoit de parler quand elle eut deux ans, & l'on connoissoit par ses petits gestes, qu'elle entendoit tout ce qu'on lui disoit, & qu'elle mouroit d'envie d'y répondre. On lui donna toutes sortes de maîtres, & elle apprenoit avec une promptitude surprenante: elle avoit tant d'esprit qu'elle se faisoit entendre par gestes, & rendoit compte à sa mère de tout ce qu'elle voyoit ou entendoit. D'abord on admiroit cela, mais le père qui étoit un homme de bon-sens, dit à sa femme: ma chère, vous laissez prendre une mauvaise habitude à Joliette; c'est un petit espion. Qu'avons-nous besoin de savoir tout ce qui se fait dans la ville? on ne se méfie pas d'elle, parce qu'elle est un enfant, & qu'on

fait qu'elle ne peut pas parler , & elle vous fait savoir tout ce qu'elle entend ; il faut la corriger de ce défaut , il n'y a rien de plus vilain què d'être une rapporteuse.

La mère qui idolâtroit Joliette , & qui étoit naturellement curieuse , dit à son mari qu'il n'aimoit pas cette pauvre enfant , parce qu'elle avoit le défaut d'être muette ; qu'elle étoit déjà assez malheureuse avec son infirmité , & qu'elle ne pouvoit se résoudre à la rendre encore plus misérable en la contredisant. Le mari qui ne se paya pas de ces mauvaises raisons , prit Joliette en particulier , & lui dit : ma chère enfant , vous me chagrinez. La bonne fée qui vous a rendue muette , avoit sans doute prévu que vous seriez une rapporteuse ; mais à quoi cela sert-il que vous ne puissiez parler , puisque vous vous faites entendre par signes ? Savez-vous ce qu'il arrivera ? vous vous ferez haïr de tout le monde , on vous fuira comme si vous aviez la peste , & on aura raison , car vous causerez plus de mal que cette affreuse maladie. Un rapporteur brouille tout le monde , & cause des maux épouvantables. Pour moi , si vous ne vous corrigez pas , je souhaiterois de tout mon cœur que vous fussiez aussi aveugle & sourde. Joliette n'étoit pas méchante ; c'étoit par étourderie qu'elle découvroit ce qu'elle

avoit vu ainſi ; elle lui promit par ſignes ; qu'elle ſe corrigeroit. Elle en avoit l'intention, mais deux ou trois jours après, elle entendit une dame qui ſe moquoit d'une de ſes amies : elle ſavoit écrire alors ; & elle mit ſur un papier ce qu'elle avoit entendu. Elle avoit écrit cette converſation avec tant d'eſprit, que ſa mère ne put ſ'empêcher de rire de ce qu'il y avoit de plaſant, & d'admirer le ſtile de ſa fille. Joliette avoit de la vanité : elle fut ſi contente des louanges que ſa mère lui donna, qu'elle écrivoit tout ce qui ſe paſſoit devant elle. Ce que ſon père lui avoit prédit, lui arriva ; elle ſe fit haïr de tout le monde. On ſe cachoit d'elle, on parloit bas quand elle entroit, & on craignoit de ſe trouver dans les aſſemblées dont elle étoit priée. Malheureuſement pour elle, ſon père mourut, quand elle n'avoit que douze ans ; & perſonne ne lui faiſant plus honte de ſon défaut, elle prit une telle habitude de rapporter, qu'elle le faiſoit même ſans y penſer ; elle paſſoit toute la journée à eſpionner les domeſtiques qui la haïſſoient comme la mort : ſi elle étoit dans un jardin, elle faiſoit ſemblant de dormir pour entendre les diſcours de ceux qui ſe promenoient. Mais comme pluſieurs parloient à la fois, & qu'elle n'avoit pas aſſez de mémoire

pour retenir ce que l'on disoit, elle faisoit dire aux uns ce que les autres avoient dit ; elle écrivoit le commencement d'un discours, sans en entendre la fin, ou la fin sans en savoir le commencement. Il n'y avoit pas de semaine qu'il n'y eût vingt tracasseries ou querelles dans la ville, & quand on venoit à examiner d'où venoient ces bruits, on découvroit que cela provenoit des rapports de Joliette. Elle brouilla sa mère avec toutes ses amies, & fit battre trois ou quatre personnes.

Cela dura jusqu'au jour où elle eut vingt ans ; elle attendoit ce jour avec une grande impatience, pour parler tout à son aise ; il vint enfin, & la reine des fées se présentant devant elle, lui dit : Joliette ; avant de vous rendre l'usage de la parole, dont certainement vous abuserez, je vais vous faire voir tous les maux que vous avez causés par vos rapports. En même temps elle lui présenta un miroir, & elle y vit un homme suivi de trois enfans qui demandoient l'aumône avec leur père.

Je ne connois pas cet homme, dit Joliette, qui parloit pour la première fois, quel mal lui ai-je causé ? Cet homme étoit un riche marchand, lui répondit la fée ; il avoit dans son magasin beaucoup de marchandises ; mais il manquoit d'argent comptant. Cet homme vint

emprunter une somme à votre père , pour payer une lettre de change ; vous écoutiez à la porte du cabinet , & vous fîtes connoître la situation de ce marchand à plusieurs personnes à qui il devoit de l'argent ; cela lui fit perdre son crédit , tout le monde voulut être payé , & la justice s'étant mêlée de cette affaire , le pauvre homme & ses enfans sont réduits à l'aumône depuis neuf ans. Ah , mon dieu , madame ! dit Joliette , je suis au désespoir d'avoir commis ce crime ; mais je suis riche , je veux réparer le mal que j'ai fait , en rendant à cet homme le bien que je lui ai fait perdre par mon imprudence.

Après cela , Joliette vit une belle femme dans une chambre dont les fenêtres étoient garnies de grilles de fer ; elle étoit couchée sur la paille , ayant une cruche d'eau & un morceau de pain à côté d'elle ; ses grands cheveux noirs tomboient sur ses épaules , & son visage étoit baigné de ses larmes. Ah , mon dieu ! dit Joliette , je connois cette dame ; son mari l'a menée en *France* depuis deux ans , & il a écrit qu'elle étoit morte ; feroit-il bien possible que je fusse la cause de l'affreuse situation de cette dame ? Oui , Joliette , répondit la fée ; mais ce qu'il y a de plus terrible , c'est que vous êtes encore la cause de la mort d'un

homme que le mari de cette dame a tué. Vous souvenez-vous qu'un soir étant dans un jardin, sur un banc, vous fîtes semblant de dormir, pour entendre ce que disoient ces deux personnes; vous comprîtes par leurs discours qu'ils s'aimoient, & vous le fîtes savoir à toute la ville. Ce bruit vint jusqu'aux oreilles du mari de cette dame, qui est un homme fort jaloux : il tua ce cavalier, & a mené cette dame en *France*; il l'a fait passer pour morte, afin de pouvoir la tourmenter plus long temps, cependant cette pauvre dame étoit innocente. Le gentilhomme lui parloit de l'amour qu'il avoit pour une de ses cousines qu'il vouloit épouser; mais comme ils parloient bas, vous n'avez entendu que la moitié de leur conversation que vous avez écrite, & cela a causé ces horribles malheurs. Ah! s'écria Joliette, je suis une malheureuse, je ne mérite pas de voir le jour. Attendez à vous condamner, que vous ayez connu tous vos crimes, lui dit la fée. Regardez cet homme couché dans ce cachot, chargé de chaînes; vous avez découvert une conversation fort innocente que tenoit cet homme, & comme vous ne l'aviez écouté qu'à moitié, vous avez cru entendre qu'il étoit d'intelligence avec les ennemis du Roi. Un jeune étourdi, fort méchant homme, une femme aussi babillarde que

vous , qui n'aimoient pas ce pauvre homme qui est prisonnier , ont répété & augmenté ce que vous leur aviez fait entendre de cet homme, ils l'ont fait mettre dans ce cachot , d'où il ne sortira que pour affommer le rapporteur à coups de bâton , & vous traiter comme la dernière des femmes , si jamais il vous rencontre. Après cela , la fée montra à Joliette quantité de domestiques sur le pavé , & manquant de pain ; des maris séparés de leurs femmes ; des enfans déshérités par leurs pères , & tout cela à cause de ses rapports. Joliette étoit inconsolable , & promit de se corriger. Vous êtes trop vieille pour vous corriger , lui dit la fée : des défauts qu'on a nourris jusqu'à vingt ans , ne se corrigent pas après cela quand on le veut ; je ne fais qu'un remède à ce mal , c'est d'être aveugle , sourde & muette , pendant dix ans , & de passer tout ce temps à réfléchir sur les malheurs que vous avez causés. Joliette n'eut pas le courage de consentir à un remède qui lui paroissoit si terrible : elle promit pourtant de ne rien épargner pour devenir silencieuse ; mais la fée lui tourna le dos sans vouloir l'écouter , car elle savoit bien que si elle avoit eu une vraie envie de se corriger , elle en auroit pris les moyens. Le monde est plein de ces sortes de gens , qui disent : je suis bien fâ-

chée d'être gourmande , colère , menteuse ; je foudraierois de tout mon cœur de me corriger. Ils mentent assurément , car si on leur dit : pour corriger votre gourmandise , il ne faut jamais manger hors de vos repas , & rester toujours sur votre appétit , quand vous sortez de table. Pour vous guérir de votre colère , il faut vous imposer une bonne pénitence , toutes les fois que vous vous emporterez. Si , dis-je , on leur dit de se servir de ces moyens , ils répondent , cela est trop difficile. C'est-à-dire qu'ils voudroient que dieu fît un miracle pour les corriger tout d'un coup , sans qu'il leur en coûtât aucune peine. Voilà précisément comme pensoit Joliette ; mais , avec cette fausse bonne volonté , on ne se corrige de rien. Comme elle étoit détestée de toutes les personnes qui la connoissoient , malgré son esprit , sa beauté & ses talens , elle résolut d'aller demeurer dans un autre pays. Elle vendit donc tout son bien , & partit avec sa sotte de mère. Elles arrivèrent dans une grande ville , où l'on fut d'abord charmé de Joliette. Plusieurs seigneurs la demandèrent en mariage , & elle en choisit un qu'elle aimoit passionnément. Elle vécut un an fort heureuse avec lui. Comme la ville dans laquelle elle demouroit , étoit bien grande , on ne connut pas si-tôt qu'elle étoit une rappor-

teuse , parce qu'elle voyoit beaucoup de gens qui ne se connoissoient pas les uns & les autres. Un jour , après souper , son mari parloit de plusieurs personnes , & il vint dire qu'un tel seigneur n'étoit pas un fort honnête homme , parce qu'il lui avoit vu faire plusieurs mauvaises actions. Deux jours après , Joliette étant dans une grande mascarade , un homme couvert d'un *domino* , la pria de danser , & vint ensuite s'asseoir auprès d'elle. Comme elle parloit bien , il s'amusa beaucoup de sa conversation , d'autant plus qu'elle savoit toutes les histoires scandaleuses de la ville , & qu'elle les racontoit avec beaucoup d'esprit. La femme du seigneur dont son mari lui avoit parlé , vint à danser , & Joliette dit à ce masque qui avoit un *domino* : cette femme est fort aimable , c'est bien dommage qu'elle soit mariée à un malhonnête homme. Connoissez - vous le mari dont vous parlez si mal , lui demanda le masque ? Non , répondit Joliette ; mais mon mari qui le connoît parfaitement , m'a raconté plusieurs vilaines histoires sur son compte ; & tout de suite Joliette raconta ces histoires , qu'elle augmenta selon la mauvaise habitude qu'elle avoit prise , afin d'avoir occasion de faire briller son esprit. Le masque l'écouta très - attentivement , & elle étoit fort aise de l'attention qu'il lui donnoit ,

parce qu'elle pensoit qu'il l'admiroit. Quand elle eut fini, il se leva, & un quart-d'heure après on vint dire à Joliette que son mari se mouroit, parce qu'il s'étoit battu contre un homme auquel il avoit ôté la réputation. Joliette courut toute en pleurs, au lieu où étoit son mari qui n'avoit plus qu'un quart-d'heure à vivre. Retirez-vous, mauvaise créature, lui dit cet homme mourant. C'est votre langue & vos rapports qui m'ôtent la vie, & peu de temps après il expira. Joliette, qui l'aimoit à la folie, le voyant mort, se jeta toute furieuse sur son épée & se la passa au travers du corps. Sa mère qui vit cet horrible spectacle, en fut si faisie, qu'elle en tomba malade de chagrin & mourut ainsi en maudissant sa curiosité & la sotte complaisance qu'elle avoit eue pour sa fille dont elle avoit causé la perte.



LE PRINCE SPIRITUEL,

C O N T E.

IL y avoit une fois une fée qui vouloit épouser un roi ; mais, comme elle avoit une fort mauvaise réputation , le roi aima mieux s'exposer à toute sa colère , que de devenir le mari d'une femme que personne n'estimerait ; car il n'y a rien de si fâcheux , pour un honnête homme , que de voir sa femme méprisée. Une bonne fée , qu'on nommoit Diamantine , fit épouser à ce prince une jeune princesse qu'elle avoit élevée , & promit de le défendre contre la fée Furie ; mais , peu de temps après , Furie ayant été nommée reine des fées , son pouvoir qui surpassoit de beaucoup celui de Diamantine , lui donna le moyen de se venger. Elle se trouva aux couches de la reine , & doua un petit prince qu'elle mit au monde , d'une laideur que rien ne pût surpasser. Diamantine , qui s'étoit cachée à la ruelle du lit de la reine , essaya de la consoler lorsque Furie fut partie. Ayez bon courage , lui dit - elle ; malgré la malice de votre ennemie , votre fils sera fort heureux un jour. Vous le nommerez Spirituel ,

& non seulement il aura tout l'esprit possible, mais il pourra encore en donner à la personne qu'il aimera le mieux. Cependant le petit prince étoit si laid, qu'on ne pouvoit le regarder sans frayeur ; soit qu'il pleurât, soit qu'il voulût rire, il faisoit de si laides grimaces, que les petits enfans qu'on lui amenoit pour jouer avec lui en avoient peur, & disoient que c'étoit la bête. Quand il fut devenu raisonnable, tout le monde souhaitoit de l'entendre parler : mais on fermoit les yeux, & le peuple qui ne fait la plupart du temps ce qu'il veut, prit pour Spirituel une haine si forte, que la reine ayant eu un second fils, on obligea le roi de le nommer son héritier ; car dans ce pays-là le peuple avoit le droit de se choisir un maître. Spirituel céda sans murmurer la couronne à son frère, & rebuté de la sottise des hommes, qui n'estiment que la beauté du corps, sans se soucier de celle de l'ame, il se retira dans une solitude, où, en s'appliquant à l'étude de la sagesse, il devint extrêmement heureux. Ce n'étoit pas là le compte de la fée Furie : elle vouloit qu'il fût misérable, & voici ce qu'elle fit pour lui faire perdre son bonheur.

Furie avoit un fils nommé Charmant ; elle l'adoroit, quoiqu'il fût la plus grande bête du monde. Comme elle vouloit le rendre heu-

reux, à quelque prix que ce fût, elle enleva une princesse qui étoit parfaitement belle ; mais afin qu'elle ne fût point rebutée de la bêtise de Charmant, elle souhaita qu'elle fût aussi sotte que lui. Cette princesse qu'on appelloit Astre, vivoit avec Charmant, & quoiqu'ils eussent seize ans passés, on n'avoit jamais pu leur apprendre à lire. Furie fit peindre la princesse, & porta elle-même son portrait dans une petite maison où Spirituel vivoit avec un seul domestique. La malice de Furie lui réussit, & quoique Spirituel fût que la princesse Astre étoit dans le palais de son ennemie, il en devint si amoureux, qu'il résolut d'y aller : mais en même temps se souvenant de sa laideur, il vit bien qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes, puisqu'il étoit sûr de paroître horrible aux yeux de cette belle fille. Il résista long-temps au desir qu'il avoit de la voir, mais enfin sa passion l'emporta sur sa raison. Il partit avec son valet, & Furie fut enchantée de lui voir prendre cette résolution, pour avoir le plaisir de le tourmenter tout à son aise. Astre se promenoit dans un jardin avec Diamantine, sa gouvernante : lorsqu'elle vit approcher le prince, elle fit un grand cri & vouloit s'enfuir ; mais Diamantine l'en ayant empêchée, elle cacha sa tête dans ses
deux

deux mains , & dit à la fée : ma bonne , faites sortir ce vilain homme , il me fait mourir de peur. Le prince voulut profiter du moment où elle avoit les yeux fermés pour lui faire un compliment bien arrangé , mais c'étoit comme s'il lui eut parlé latin , elle étoit trop bête pour le comprendre. En même temps Spirituel entendit Furie qui rioit de toute sa force , en se moquant de lui. Vous en avez assez fait pour la première fois , dit - elle au prince ; vous pouvez vous retirer dans un appartement que je vous ai fait préparer , & d'où vous aurez le plaisir de voir la princesse tout à votre aise. Vous croyez peut-être que Spirituel s'amusa à dire des injures à cette méchante femme ? Non , il avoit trop d'esprit pour cela ; il savoit qu'elle ne cherchoit qu'à le fâcher , & il ne lui donna point le plaisir de se mettre en colère. Il étoit pourtant bien affligé , mais ce fut bien pis , lorsqu'il entendit une conversation d'Astre avec Charmant ; car elle dit tant de bêtises , qu'elle ne lui parut plus si belle de moitié , & qu'il prit la résolution de l'oublier & de retourner dans sa solitude. Il voulut auparavant prendre congé de Diamantine. Quelle fut sa surprise , lorsque cette fée lui dit qu'il ne devoit point quitter le palais , & qu'elle savoit un moyen de le

faire aimer de la princesse ! Je vous suis bien obligé, madame, lui répondit Spirituel ; mais je ne suis pas pressé de me marier. J'avoue qu'Astre est charmante, mais c'est quand elle ne parle pas ; la fée Furie m'a guéri, en me faisant entendre une de ses conversations ; j'emporterai son portrait qui est admirable, parce qu'il garde toujours le silence. Vous avez beau faire le dédaigneux, lui dit Diamantine, votre bonheur dépend d'épouser la princesse. Je vous assure, madame, que je ne le ferai jamais, à moins que je ne devienne sourd ; encore faudroit-il que je perdisse la mémoire, autrement je ne pourrois m'ôter de l'esprit cette conversation. J'aimerois mieux cent fois épouser une femme plus laide que moi, si cela étoit possible, qu'une stupide avec laquelle je ne pourrois avoir une conversation raisonnable, & qui me feroit trembler, quand je serois en compagnie avec elle, par la crainte de lui entendre dire une impertinence toutes les fois qu'elle ouvreroit la bouche. Votre frayeur me divertit, lui dit Diamantine ; mais, prince, apprenez un secret qui n'est connu que de votre mère & de moi. Je vous ai doué du pouvoir de donner de l'esprit à la personne que vous aimeriez le mieux, ainsi vous n'avez qu'à souhaiter ; Astre peut devenir la personne

la plus spirituelle ; elle sera parfaite alors , car elle est la meilleure enfant du monde , & elle a le cœur fort bon. Ah ! Madame , dit Spirituel , vous allez me rendre bien misérable : Astre va devenir trop aimable pour mon repos , & je le ferai trop peu pour lui plaire ; mais n'importe , je sacrifie mon bonheur au sien , je lui souhaite tout l'esprit qui dépend de moi. Cela est bien généreux , dit Diamantine ; mais j'espère que cette belle action ne demeurera pas sans récompense. Trouvez-vous dans le jardin du palais à minuit : c'est l'heure où Furie est obligée de dormir , & pendant trois heures elle perd toute sa puissance. Le prince s'étant retiré , Diamantine fut dans la chambre d'Astre ; elle la trouva assise la tête appuyée dans ses mains , comme une personne qui rêve profondément. Diamantine l'ayant appelée , Astre lui dit : Ah ! madame , si vous pouviez voir ce qui vient de se passer en moi , vous seriez bien surprise. Depuis un moment je suis comme dans un nouveau monde ; je réfléchis , je pense , mes pensées s'arrangent dans une forme qui me donne un plaisir infini , & je suis bien honteuse en me rappelant ma répugnance pour les livres & pour les sciences. Eh bien ! lui dit Diamantine , vous pourrez vous en corriger ; vous épouserez dans deux

jours le prince Charmant, & vous étudierez ensuite tout à votre aise. Ah ! ma bonne, répondit Astre, en soupirant, feroit-il bien possible que je fusse condamnée à épouser Charmant ? Il est si bête, si bête, que cela me fait trembler ; mais dites-moi, je vous prie, pourquoi est-ce que je n'ai pas connu plutôt la bêtise de ce prince ? C'est que vous étiez vous-même une sotte, dit la fée ; mais voici justement le prince Charmant. Effectivement il entra dans sa chambre avec un nid de moineaux dans son chapeau. Tenez, dit-il, je viens de laisser mon maître dans une grande colère, parce qu'au lieu de dire ma leçon, j'ai été dénicher ce nid. Mais votre maître a raison d'être en colère, lui dit Astre ; n'est-il pas honteux qu'un garçon de votre âge ne sache pas lire ? Oh ! vous m'ennuyez aussi bien que lui, répondit Charmant, j'ai bien affaire de toute cette science, moi : j'aime mieux un cerf-volant, ou une boule, que tous les livres du monde. Adieu, je vais jouer au volant. Et je serois la femme de ce stupide, dit Astre, lorsqu'il fut sorti ? Je vous assure, ma bonne, que j'aimerois mieux mourir que de l'épouser. Quelle différence de lui à ce prince que j'ai vu tantôt ! Il est vrai qu'il est bien laid ; mais, quand je me rappelle ses discours, il me semble qu'il

n'est plus si horrible : pourquoi n'a-t-il pas le visage comme Charmant ? Mais après tout , que sert la beauté du visage ? Une maladie peut l'ôter , la vieillesse la fait perdre à coup sûr , & que reste-t-il alors à ceux qui n'ont pas d'esprit ? En vérité , ma bonne , s'il falloit choisir , j'aimerois mieux ce prince , malgré sa laideur , que ce stupide qu'on veut me faire épouser. Je suis bien-aïse de vous voir penser d'une manière si raisonnable , dit Diamantine ; mais j'ai un conseil à vous donner : cachez soigneusement à Furie tout votre esprit , tout est perdu , si vous lui laissez connoître le changement qui s'est fait en vous. Astre obéit à sa gouvernante , & si-tôt que minuit fut sonné , la bonne fée proposa à la princesse de descendre dans les jardins ; elles s'assirent sur un banc , & Spirituel ne tarda pas à les joindre. Quelle fut sa joie , lorsqu'il entendit parler Astre , & qu'il fut convaincu qu'il lui avoit donné autant d'esprit qu'il en avoit lui même ! Astre , de son côté , étoit enchantée de la conversation du prince ; mais lorsque Diamantine lui eut appris l'obligation qu'elle avoit à Spirituel , la reconnoissance lui fit oublier sa laideur , quoiqu'elle le vît parfaitement , car il faisoit clair de lune. Que je vous ai d'obligation , lui dit-elle ! comment pourrai-je m'acquitter envers

vous? Vous le pouvez facilement, répondit la fée, en devenant l'épouse de Spirituel, il ne tient qu'à vous de lui donner autant de beauté qu'il vous a donné d'esprit. J'en ferois bien fâchée, répondit Aïre; Spirituel me plaît tel qu'il est; je ne m'embarrasse guere qu'il soit beau; il est aimable, cela me suffit. Vous venez de finir tous ses malheurs, dit Diamantine: si vous eussiez succombé à la tentation de le rendre beau, vous restiez sous le pouvoir de Furie, mais à présent vous n'avez rien à craindre de sa rage. Je vais vous transporter dans le royaume de Spirituel. Son frère est mort, & la haine que Furie avoit inspirée contre lui au peuple, ne subsiste plus. Effectivement on vit revenir Spirituel avec joie, & il n'eut pas demeuré trois mois dans son royaume, qu'on s'accoutuma à son visage, mais on ne cessa jamais d'admirer son esprit.



B E L L O T E

E T

L A I D R O N E T T E ,

C O N T E .

IL y avoit une fois un seigneur qui avoit deux filles jumelles , à qui l'on avoit donné deux noms qui leur convenoient parfaitement. L'aînée , qui étoit très-belle , fut nommée Bellote , & la seconde , qui étoit très-laide , fut nommée Laidronette. On leur donna des maîtres : & jusqu'à l'âge de douze ans , elles s'appliquèrent à leurs exercices ; mais alors leur mère fit une sottise , car , sans penser qu'il leur restoit encore bien des choses à apprendre , elle les mena avec elle dans les assemblées. Comme ces deux filles aimoient à se divertir , elles furent bien contentes de voir le monde , & elles n'étoient plus occupées que de cela , même pendant le temps de leurs leçons ; en sorte que leurs maîtres commencèrent à les ennuyer. Elles trouvèrent mille prétextes pour ne plus apprendre ; tantôt il falloit célébrer

le jour de leur naissance ; une autre fois elles étoient priées à un bal , à une assemblée , & il falloit passer le jour à se coëffer , en sorte qu'on écrivoit souvent des cartes aux maîtres , pour les prier de ne point venir. D'un autre côté , les maîtres qui voyoient que les deux petites filles ne s'appliquoient plus , ne se soucioient pas beaucoup de leur donner des leçons : car , dans ce pays , les maîtres ne donnoient pas leçon seulement pour gagner de l'argent , mais pour avoir le plaisir de voir avancer leurs écolières. Ils n'y allèrent donc guère souvent , & les jeunes filles en étoient bien-aïses. Elles vécurent ainsi jusqu'à quinze ans , & à cet âge Bellote étoit devenue si belle , qu'elle faisoit l'admiration de tous ceux qui la voyoient. Quand la mère menoit ses filles en compagnie , tous les cavaliers faisoient la cour à Bellote ; l'un louoit sa bouche , l'autre ses yeux , sa main , sa taille , & pendant qu'on lui donnoit toutes ces louanges , on ne pensoit seulement pas que sa sœur fût au monde. Laidronette mouroit de dépit d'être laide , & bientôt elle prit un grand dégoût pour le monde & les compagnies , où tous les honneurs & les préférences étoient pour sa sœur. Elle commença donc à souhaiter de ne plus sortir ; & un jour qu'elles étoient priées à une assemblée qui de-

voit finir par un bal, elle dit à sa mère qu'elle avoit mal à la tête, & qu'elle souhaitoit de rester à la maison. Elle s'y ennuya d'abord à mourir; & pour passer le temps, elle fut à la bibliothèque de sa mère pour chercher un roman, & fut bien fâchée de ce que sa sœur en avoit emporté la clef. Son père avoit aussi une bibliothèque, mais c'étoit des livres sérieux, & elle les haïssoit beaucoup. Elle fut pourtant forcée d'en prendre un; c'étoit un recueil de lettres, & en ouvrant le livre, elle trouva celle que je vais vous rapporter.

Vous me demandez d'où vient la plus grande partie des belles personnes sont extrêmement sottes & stupides? Je crois pouvoir vous en dire la raison. Ce n'est pas qu'elles aient moins d'esprit que les autres en venant au monde, mais c'est qu'elles négligent de le cultiver. Toutes les femmes ont de la vanité, elles veulent plaire. Une laide connoît qu'elle ne peut être aimée à cause de son visage, cela lui donne la pensée de se distinguer par son esprit. Elle étudie donc beaucoup, & elle parvient à devenir aimable, malgré la nature. La belle, au contraire, n'a qu'à se montrer pour plaire, sa vanité est satisfaite; comme elle ne réfléchit jamais, elle ne pense pas que sa beauté n'aura qu'un temps; d'ailleurs elle est

si occupée de sa parure , du soin de courir les assemblées pour se montrer , pour recevoir des louanges , qu'elle n'auroit pas le temps de cultiver son esprit , quand même elle en connoîtroit la nécessité. Elle devient donc une sotte , toute occupée de puérilités , de chiffons , de spectacles ; cela dure jusqu'à trente ans , quarante ans au plus , pourvu que la petite vérole , ou quelqu'autre maladie ne vienne pas déranger sa beauté plutôt. Mais quand on n'est plus jeune , on ne peut plus rien apprendre : ainsi cette belle fille , qui ne l'est plus , reste une sotte pour toute sa vie , quoique la nature lui ait donné autant d'esprit qu'à une autre ; au lieu que la laide , qui est devenue fort aimable , se moque des maladies & de la vieillesse , qui ne peuvent rien lui ôter.

Laidronette , après avoir lu cette lettre , qui sembloit avoir été écrite pour elle , résolut de profiter des vérités qu'elle lui avoit découvertes. Elle redemande ses maîtres , s'applique à la lecture , fait de bonnes réflexions sur ce qu'elle lit , & en peu de temps devient une fille de mérite. Quand elle étoit obligée de suivre sa mère dans les compagnies , elle se mettoit toujours à côté des personnes en qui elle remarquoit de l'esprit & de la raison , elle

leur faisoit des questions , & retenoit toutes les bonnes choses qu'elle leur entendoit dire ; elle prit même l'habitude de les écrire , pour s'en mieux souvenir , & à dix-sept ans elle parloit & écrivoit si bien , que toutes les personnes de mérite se faisoient un plaisir de la connoître , & d'entretenir un commerce de lettres avec elle. Les deux sœurs se marièrent le même jour. Bellote épousa un jeune prince qui étoit charmant , & qui n'avoit que vingt-deux ans. Laidronette épousa le ministre de ce prince ; c'étoit un homme de quarante-deux ans. Il avoit reconnu l'esprit de cette fille , & il l'estimoit beaucoup , car le visage de celle qu'il prenoit pour sa femme n'étoit pas propre à lui inspirer de l'amour , & il avoua à Laidronette , qu'il n'avoit que de l'amitié pour elle : c'étoit justement ce qu'elle demandoit , & elle n'étoit point jalouse de sa sœur qui épousoit un prince , qui étoit si fort amoureux d'elle , qu'il ne pouvoit la quitter une minute , & qu'il rêvoit d'elle toute la nuit. Bellote fut fort heureuse pendant trois mois ; mais au bout de ce temps , son mari , qui l'avoit vue tout à son aise , commença à s'accoutumer à sa beauté , & à penser qu'il ne falloit pas renoncer à tout pour sa femme. Il fut à la chasse , & fit d'autres parties de plaisir

dont elle n'étoit pas , ce qui parut fort extraordinaire à Bellote ; car elle s'étoit persuadée que son mari l'aimeroit toujours de la même force , & elle se crut la plus malheureuse personne du monde , quand elle vit que son amour diminuoit. Elle lui en fit des plaintes , il se fâcha : ils se raccommodèrent ; mais comme ces plaintes recommençoient tous les jours , le prince se fatigua de l'entendre. D'ailleurs Bellote ayant eu un fils , elle devint maigre , & sa beauté diminua considérablement , en sorte qu'à la fin son mari qui n'aimoit en elle que cette beauté , ne l'aima plus du tout. Le chagrin qu'elle en conçut , acheva de gâter son visage , & , comme elle ne favoit rien , sa conversation étoit fort ennuyeuse. Les jeunes gens s'ennuyoient avec elle , parce qu'elle étoit triste ; les personnes plus âgées & qui avoient du bon - sens , s'ennuyoient aussi avec elle , parce qu'elle étoit sotte ; en sorte qu'elle restoit seule presque toute la journée. Ce qui augmenta son désespoir , c'est que sa sœur Laidronette étoit la plus heureuse personne du monde. Son mari la consultoit sur ses affaires ; il lui confioit tout ce qu'il pensoit , il se conduisoit par ses conseils , & disoit par-tout que sa femme étoit le meilleur ami qu'il eût au monde. Le prince même , qui étoit un homme

d'esprit, se plaisoit dans la conversation de sa belle-sœur, & disoit qu'il n'y avoit pas moyen de rester une demi-heure sans bailler avec Bellote, parce qu'elle ne savoit parler que de coëffures & d'ajustemens, en quoi il ne connoissoit rien. Son dégoût pour sa femme devint tel, qu'il l'envoya à la campagne, où elle eut le temps de s'ennuyer tout à son aise, & où elle seroit morte de chagrin, si sa sœur Laidronette n'avoit pas eu la charité de l'aller voir le plus souvent qu'elle pouvoit. Un jour qu'elle tâchoit de la consoler, Bellote lui dit : mais, ma sœur, d'où vient donc la différence qu'il y a entre vous & moi ? Je ne puis pas m'empêcher de voir que vous avez beaucoup d'esprit, & que je ne suis qu'une sotte ; cependant quand nous étions jeunes, on disoit que j'en avois pour le moins autant que vous. Laidronette alors raconta son aventure à sa sœur, & lui dit : vous êtes fort fâchée contre votre mari, parce qu'il vous a envoyée à la campagne, & cependant cette chose que vous regardez comme le plus grand malheur de votre vie, peut faire votre bonheur, si vous le voulez. Vous n'avez pas encore dix-neuf ans, ce seroit trop tard pour vous appliquer, si vous étiez dans la dissipation de la ville ; mais la solitude dans laquelle vous vi-

vez, vous laissez tout le temps nécessaire pour cultiver votre esprit. Vous n'en manquez pas, ma chère sœur : mais il faut l'orner par la lecture & les réflexions. Bellote trouva d'abord beaucoup de difficulté à suivre les conseils de sa sœur, par l'habitude qu'elle avoit contractée de perdre son temps en niaiseries ; mais, à force de se gêner, elle y réussit, & fit des progrès surprenans dans toutes les sciences, à mesure qu'elle devenoit aussi raisonnable : & comme la philosophie la consoloit de ses malheurs, elle reprit son enbonpoint & devint plus belle qu'elle n'avoit jamais été, mais elle ne s'en soucioit plus du tout, & ne daignoit pas même se regarder dans le miroir. Cependant son mari avoit pris un si grand dégoût pour elle, qu'il fit casser son mariage. Ce dernier malheur pensa l'accabler, car elle aimoit tendrement son mari ; mais sa sœur Laidronette vint à bout de la consoler. Ne vous affligez pas lui disoit-elle, je fais le moyen de vous rendre votre mari : suivez seulement mes conseils, & ne vous embarrassez de rien. Comme le prince avoit eu un fils de Bellote, qui devoit être son héritier, il ne se pressa point de prendre une autre femme, & ne pensa qu'à se bien divertir. Il goûtoit extrêmement la conversation de Laidronette, & lui disoit quelquefois, qu'il

ne se remarieroit jamais, à moins qu'il ne trouvât une femme qui eût autant d'esprit qu'elle. Mais, si elle étoit aussi laide que moi, lui répondit-elle en riant! En vérité, madame, lui dit le prince, cela ne m'arrêteroit pas un moment : on s'accoutume à un laid visage, le vôtre ne me paroît plus choquant, par l'habitude que j'ai de vous voir ; quand vous parlez, il ne s'en faut de rien que je ne vous trouve jolie : & puis, à vous dire la vérité, Bellote m'a dégoûté des belles ; toutes les fois que j'en rencontre une stupide, je n'ose lui parler, dans la crainte qu'elle ne me réponde une sottise. Cependant le temps du carnaval arriva, & le prince crut qu'il se divertiroit beaucoup, s'il pouvoit courir le bal sans être connu de personne. Il ne le confia qu'à Laidronette, & la pria de se masquer avec lui ; car, comme elle étoit sa belle-sœur, personne ne pouvoit y trouver à redire, & quand on l'auroit su, cela n'auroit pu nuire à sa réputation : cependant Laidronette en demanda la permission à son mari, qui y consentit d'autant plus volontiers, qu'il avoit lui-même mis cette fantaisie en tête au prince, pour faire réussir le dessein qu'il avoit de le reconcilier avec Bellote. Il écrivit à cette princesse abandonnée de concert avec son épouse, qui marqua en même

temps à sa sœur comment le prince devoit être habillé. Dans le milieu du bal, Bellote vint s'asseoir entre son mari & sa sœur, & commença une conversation extrêmement agréable avec eux : d'abord le prince crut reconnoître la voix de sa femme ; mais elle n'eut pas parlé un demi-quart d'heure, qu'il perdit le soupçon qu'il avoit eu au commencement. Le reste de la nuit passa si vite, à ce qu'il lui sembla, qu'il se frotta les yeux quand le jour parut, croyant rêver, & demeura charmé de l'esprit de l'inconnue, qu'il ne put jamais engager à se démasquer : tout ce qu'il en put obtenir, c'est qu'elle reviendrait au premier bal avec le même habit. Le prince s'y trouva des premiers ; & quoique l'inconnue y arrivât un quart-d'heure après lui, il l'accusa de paresse, & lui jura qu'il s'étoit beaucoup impatienté. Il fut encore plus charmé de l'inconnue cette seconde fois que la première, & avoua à Laidronette, qu'il étoit amoureux comme un fou de cette personne. J'avoue qu'elle a beaucoup d'esprit, lui répondit sa confidente ; mais, si vous voulez que je vous dise mon sentiment, je soupçonne qu'elle est encore plus laide que moi : elle connoît que vous l'aimez, & craint de perdre votre cœur, quand vous verrez son visage. Ah ! madame, dit le prince, que ne peut-elle

peut-elle lire dans mon ame ! L'amour qu'elle m'a inspiré est indépendant de ses traits : j'admire ses lumières , l'étendue de ses connoissances , la supériorité de son esprit & la bonté de son cœur. Comment pouvez-vous juger de la bonté de son cœur , lui dit Laidronette ? Je vais vous le dire , reprit le prince : quand je lui ai fait remarquer de belles femmes , elle les a louées de bonne foi , & elle m'a même fait remarquer avec adresse des beautés qu'elles avoient , & qui échappoient à ma vue. Quand j'ai voulu , pour l'éprouver , lui conter les mauvaises histoires qu'on mettoit sur le compte de ces femmes , elle a détourné adroitement le discours , ou bien elle m'a interrompu , pour me raconter quelque belle action de ces personnes ; & enfin , quand j'ai voulu continuer , elle m'a fermé la bouche , en me disant qu'elle ne pouvoit souffrir la médisance. Vous voyez bien , madame , qu'une femme qui n'est point jalouse de celles qui sont belles , une femme qui prend plaisir à dire du bien du prochain , une femme qui ne peut souffrir la médisance , doit être d'un excellent caractère , & ne peut manquer d'avoir un bon cœur. Que me manquera-t-il pour être heureux avec une telle femme , quand même elle seroit aussi laide que

vous le pensez ? Je suis donc résolu à lui déclarer mon nom , & à lui offrir de partager ma puissance. Effectivement dans le premier bal le prince apprit sa qualité à l'inconnue , & lui dit qu'il n'y avoit point de bonheur à espérer pour lui , s'il n'obtenoit pas sa main ; mais , malgré ces offres , Bellote s'obstina à demeurer masquée , ainsi qu'elle en étoit convenue avec sa sœur. Voilà le pauvre prince dans une inquiétude épouvantable. Il pensoit , comme Laidronette , que cette personne si spirituelle devoit être un monstre , puisqu'elle avoit tant de répugnance à se laisser voir ; mais , quoiqu'il se la peignît de la manière du monde la plus désagréable , cela ne diminuoit point l'attachement , l'estime & le respect qu'il avoit conçus pour son esprit & pour sa vertu. Il étoit tout prêt à tomber malade de chagrin , lorsque l'inconnue lui dit : je vous aime , mon prince , & je ne chercherai point à vous le cacher ; mais plus mon amour est grand , plus je crains de vous perdre quand vous me connoîtrez. Vous vous figurez , peut-être que j'ai de grands yeux , une petite bouche , de belles dents , un teint de lis & de roses ; si par aventure j'allois me trouver des yeux louches , une grande bouche , un nez camard , des dents gâ-

tées, vous me prierez bien vîte de remettre mon masque. D'ailleurs quand je ne serois pas si horrible, je fais que vous êtes inconstant : vous avez aimé Bellote à la folie, & cependant vous vous en êtes dégoûté. Ah! madame, lui dit le prince, soyez mon juge; j'étois jeune quand j'épousai Bellote, & je vous avoue que je ne m'étois jamais occupé qu'à la regarder & point à l'écouter : mais lorsque je fus son mari, & que l'habitude de la voir eut dissipé mon illusion, imaginez - vous si ma situation dût être bien agréable? Quand je me trouvois seul avec mon épouse, elle me parloit d'une robe nouvelle qu'elle devoit mettre le lendemain, des souliers de celle-ci, des diamans de celle-là. S'il se trouvoit à ma table une personne d'esprit, & que l'on voulût parler de quelque chose de raisonnable, Bellote commençoit par bâiller, & finissoit par s'endormir. Je voulus essayer de l'engager à s'instruire, cela l'impatienta : elle étoit si ignorante, qu'elle me faisoit trembler & rougir toutes les fois qu'elle ouvroit la bouche. D'ailleurs elle avoit tous les défauts des fottes : quand elle s'étoit fourrée une chose dans la tête, il n'étoit pas possible de l'en faire revenir, en lui donnant de bonnes raisons; car elle ne pouvoit les

comprendre. Elle étoit jalouse , médisante ; méfiante. Encore s'il m'avoit été permis de me défennuyer d'un autre côté , j'aurois eu patience ; mais ce n'étoit pas là son compte : elle eût voulu que le sot amour qu'elle m'avoit inspiré , eût duré toute ma vie , & m'eût rendu son esclave. Vous voyez bien qu'elle m'a mis dans la nécessité de faire casser mon mariage. J'avoue que vous étiez à plaindre , lui répondit l'inconnue ; mais tout ce que vous me dites ne me rassure point. Vous dites que vous m'aimez : voyez si vous serez assez hardi pour m'épouser aux yeux de tous vos sujets , sans m'avoir vue. Je suis le plus heureux de tous les hommes , puisque vous ne demandez que cela , répondit le prince. Venez dans mon palais avec Laidronette , & demain , dès le matin , je ferai assembler mon conseil , pour vous épouser à ses yeux. Le reste de la nuit parut bien long au prince ; & avant de quitter le bal , s'étant démasqué , il ordonna à tous les seigneurs de la cour de se rendre dans son palais , & fit avertir tous ses ministres. Ce fut en leur présence qu'il raconta ce qui lui étoit arrivé avec l'inconnue ; & , après avoir fini son discours , il jura de n'avoir jamais d'autre épouse qu'elle , telle que pût être sa

figure. Il n'y eut personne qui ne crût, comme le prince, que celle qu'il épousoit ainsi, ne fût horrible à voir : quelle fut la surprise de tous les assistans, lorsque Bellote s'étant démasquée, leur fit voir la plus belle personne qu'on pût imaginer ! ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que le prince ni les autres ne la reconnurent pas d'abord, tant le repos & la solitude l'avoient embellie ; on se disoit seulement tout bas que l'autre princesse lui ressembloit en laid. Le prince extasié d'être trompé si agréablement, ne pouvoit parler ; mais Laidronette rompit le silence pour féliciter sa sœur du retour de la tendresse de son époux. Quoi ! s'écria le roi, cette charmante & spirituelle personne est Bellote ! Par quel enchantement a-t-elle joint aux charmes de sa figure, ceux de l'esprit & du caractère, qui lui manquoient absolument ? Quelque fée favorable a-t-elle fait ce miracle en sa faveur ? Il n'y a point de miracle reprit Bellote, j'avois négligé de cultiver les dons de la nature ; mes malheurs, la solitude & les conseils de ma sœur, m'ont ouvert les yeux, & m'ont engagée à acquérir des graces à l'épreuve du temps & des maladies. Et ces graces m'ont inspiré un attachement à l'épreuve de l'inconstance, lui

dit le prince en l'embrassant. Effectivement il l'aima toute sa vie avec une fidélité qui lui fit oublier ses malheurs passés.



LE PRINCE
DESIRÉ,
CONTE DES FÉES,

Par M. SELIS, Professeur d'Eloquence
au Collège de Louis-le-Grand, Censeur
royal, &c.

*Présenté à la REINE par l'un des Enfans
que le Bureau d'Administration du
Collège de Louis-le-Grand a nommés
Boursiers, à l'occasion de la naissance
de MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.*



LE PRINCE DESIRÉ,

C O N T E.

IL étoit une fois un roi & une reine qui étoient bons , & que tout le monde aimoit. Quoique la reine fût belle , qu'elle eût tant , tant d'esprit qu'on en étoit émerveillé , & que le roi son mari eût pour elle une grande affection , elle n'étoit pas contente. Elle désiroit depuis longtems d'avoir un garçon. Quand elle voyoit une mère qui avoit un petit garçon , elle disoit tout bas : n'en aurai-je jamais un aussi ? Lorsqu'elle devint enceinte , ses sujets vouloient tous parier qu'elle accoucheroit d'un enfant mâle , attendu , comme il vient d'être dit , qu'ils le desiroient ; personne ne voulut parier contre. Elle accoucha heureusement , & elle accoucha d'un fils. Voilà qu'au si-tôt on met des lampions sur les fenêtres , on danse dans les rues , on compose toutes sortes de vers , on tire des feux d'artifice , & l'on fait du bien aux enfans des pauvres. Le bon roi qui

avoit défendu de dire tout de suite à la reine qu'elle étoit accouchée d'un prince, de peur que la joie ne lui fît du mal, oublia son ordre. Il dit devant la reine : « qu'on apporte mon fils » & il embrassa son épouse, & il baïsa son enfant, & tout le monde pleuroit parce qu'on étoit bien-aise.

Cependant les génies & une fée voisine arrivèrent pour douer le petit prince : ils étoient tous ancêtres de l'enfant. C'étoit d'anciens rois, les uns du pays, les autres de pays voisins, à qui les dieux, en récompense de leurs vertus, avoient donné un pouvoir surnaturel. Le premier qui entra s'appelloit Louis, & il dit : « cet enfant » fera humain, clément, affable, & on le surnommera le père du peuple ». Le second qui avoit nom François, dit : « cet enfant sera brave » chevalier, & de plus il protégera les sciences » & les savans, & on le surnommera le père des » lettres ». Le troisième qui avoit une petite barbe, la mine riante & l'œil vif, dit : « ventre » saint-gris, il sera beau comme sa mère, enne- » mi des flatteurs comme son père, & sans sa- » çon comme son oncle Joseph... Hélas ! il ne » sera pas obligé de vaincre ses sujets, & de leur » pardonner. Il fera si bien que chaque paysan » le dimanche, aura la poule au pot ». Et ayant prononcé ces paroles, il passa au côté de la reine.

une belle chaîne d'or. Alors on vit entrer un génie qui avoit une grande taille & un air majestueux, & qui s'appelloit encore Louis, & il dit : » cet enfant se connoîtra en hommes : il » fera noble en toutes choses ; & l'on verra pa- » roître sous son règne une foule de grands » hommes dans tous les genres ». Pour moi dit un génie ; qui venoit de la contrée à laquelle Lothaire a donné son nom , & qui lui-même s'appelloit Léopold : « je doue le nouveau » né, de modération, d'économie, & d'amour de » la paix. Il fera si bien observer la justice, que » ses sujets laisseront, sans crainte, leurs portes » ouvertes pendant la nuit ».

En ce moment la fée entra ; & la reine, qui la reconnut bien, répandit des larmes, & auroit voulu courir à elle. La fée dit : Cher enfant , » je suis Marie - Thérèse ; je te doue de piété , » & de respect pour les dieux » Le roi & la reine étoient transportés de plaisir, en entendant ce que disoient les génies & la fée. Pendant que ceci se passoit , un ogre monté sur un léopard, & qui mangeoit de la viande crue, arriva, dans de mauvais desseins, en disant : » je suis l'ogre » d'Albion : j'ai droit de prendre le titre de roi » de ce pays-ci : ce pays-ci est à moi ». Tant mieux pour vous lui dit le génie à la petite barbe , lequel avoit la répartie prompte ! vous avez-là un

beau royaume. L'ogre vit bien qu'on se rioit de lui ; par conséquent , il proféra trois fois un mot qui veut dire chien , & il jura *God ham* : puis tirant son épée , il menaça de ravager tout avec ses soldats & ses vaisseaux , & il s'en alla tout furieux. Alors le génie à la petite barbe se tourna vers les assistans & leur dit : » allez , ne crai-
» gnez rien ; vous le battrez , & vous lui ferez
» mettre bas les armes ».



C O N T E S
C H O I S I S ,

EXTRAITS DE DIFFÉRENS RECUEILS.

COMPTON

CHOLERA

AND ITS PREVENTION



LES TROIS ÉPREUVES, *HISTOIRE BABYLONIENNE.*

ON commençoit à s'ennuyer moins dans Babylone. La guerre étoit finie , & les officiers revenoient chargés de dettes & avides de plaisirs. Les intrigues se renouoient de tous côtés. On réchauffoit de vieilles passions , ou l'on en cherchoit de nouvelles. C'étoit le temps des fêtes du soleil ou du carnaval de Babylone. Tout contribuoit à tourner les têtes. On dansoit par-tout. On sifflait les mauvaises pièces , malgré les protecteurs & la garde militaire ; enfin , Babylone étoit un séjour délicieux.

Ituriel , génie qui , dans tous les temps a eu le département de cette ville , y descendit alors avec son ami Zéblis pour voir ce qui s'y passoit. Zéblis étoit le génie de l'Egypte. Depuis long-temps il étoit curieux de voir Babylone. Voilà donc cette ville dont on m'a raconté des choses si merveilleuses , disoit-il à son ami. Je

vais voir ces hommes que l'on dit être si frivoles & si aimables , si amoureux & si inconstans , si ... Zéblis , que la lecture des auteurs modernes de Babylone avoit gâté , alloit enfile une suite d'antithèses. Ecoutez , lui dit Ituriel , mes Babyloniens ne sont pas plus extraordinaires que les autres peuples. Les hommes s'étonnent toujours les uns des autres ; & je ne sçais trop pourquoi. Toutes les nations policées se ressemblent à peu près. Il faut observer la nature & non pas les superficies. J'aime fort les femmes de Babylone ; & je suis fâché qu'on les gâte tous les jours. Vous ferez témoin de trois épreuves qui serviront à vous les faire connoître. Je veux trouver une femme qu'on ne puisse pas acheter ; une autre qui ait de l'amour pour moi plus que pour le plaisir. Enfin , je veux éprouver qui des deux sexes est le plus inconstant. Bon , dit Zéblis , voilà de belles tentatives pour un génie ! Vous parlez d'acheter des femmes , & si j'en crois ce qu'on me dit , ce sont les femmes qui achètent les hommes actuellement ; quant à vos autres épreuves , je n'y entends rien. Je le crois , dit Ituriel ; mais vous m'entendrez par la suite. Suivez - moi seulement , & dans l'occasion faites ce que je vous dirai. Zéblis le lui promit.

Quoiqu'en

Quoiqu'en général la nation des génies soit assez bête, cet Ituriel étoit très-sage ; & c'est pour cela qu'on lui avoit confié les Babylo-niens qui passioient pour très-fins.

Nos deux génies, instruits de la considération qu'on avoit en ce pays pour les étrangers, se déguisèrent en seigneurs égyptiens. Un équipage magnifique, des livrées brillantes les firent d'abord regarder comme d'honnêtes gens. Ils furent reçus dans la bonne compagnie. Le nom qu'ils avoient pris, extrêmement rude à prononcer, ne laissa pas que de leur donner encore du relief. Ituriel eut bientôt la réputation d'un homme charmant. On se l'arrachoit. Pour Zéblis il étoit à merveille tant qu'il se taisoit ; mais son mérite disparoissoit dès qu'il ouvroit la bouche. On le souffroit comme le complaisant d'Ituriel. Celui-ci réussissoit prodigieusement. Les honnêtes femmes ambitionnèrent sa conquête ; les courtisanes, sa dépouille, & les auteurs lui préparèrent des dédicaces.

Il crut qu'il étoit temps de commencer ses épreuves. Il avoit eu déjà quelques bonnes fortunes ; mais c'étoit par pure galanterie qu'il ne s'y étoit pas refusé. Ce n'étoit pas ce qu'il cherchoit. Il consulta la Renommée. Il apprit que la veuve d'un satrape de la cour de Babylone, qui passoit pour la première beauté de l'empire,

s'étoit conduite jusqu'alors de façon à n'être pas même soupçonnée. La dévotion & la galanterie la respectoient également. Ituriel se fit aisément introduire dans sa maison. Il la trouva charmante, le lui dit ; lui parla d'amour, & ne réussit qu'à la faire rire. Enfin il l'amena à des propos plus sérieux. Vous êtes étranger, lui dit-elle ; vous êtes aimable & sûrement des femmes vous l'ont déjà fait appercevoir. Croyez-moi, poursuivez vos conquêtes, & ne vous arrêtez pas à moi. Vous perdriez votre temps & me feriez maudire gratuitement par vingt femmes qui m'envieroient votre cœur, sans sçavoir que je n'en veux pas. Toute intrigue, loin de me paroître un plaisir, ne me paroît qu'un travers & un ridicule. Je ne changerai point d'opinion pour vous. Ituriel loua sa sagesse, se récria sur sa sévérité, voulut mettre des exceptions dans sa morale. Tout fut inutile. On ne voulut lui accorder que le titre d'ami ; mais, comme ami, on le pria à souper pour le lendemain.

Palmire, c'étoit le nom de cette femme, n'aimoit point le caractère des Babyloniens. Elle détestoit ce commerce de tracasserie qui, chez eux, tenoit lieu d'amour. Ituriel lui parut plus solide, & l'honneur de l'arracher à tant de femmes qui se dispuetoient son cœur, ne laissoit

pas de piquer son amour propre. Elle aimoit la supériorité en tout genre ; c'étoit le fond de son caractère , & voyant que toutes les femmes trouvoient des amans , elle avoit cru plus beau d'être la seule qui n'en eût pas. Ce jour même elle fut au bal. Une femme attira tous les yeux par la magnificence de son *domino* garni de diamans : elle étoit masquée ; sa taille étoit parfaite ; tous les regards tombèrent sur elle , & Palmire fut éclipsée. La belle inconnue se démasque. C'étoit une étrangère de la plus grande beauté. Bientôt il ne fut question que d'elle seule. Ituriel , qui donnoit le bras à Palmire , s'aperçut de son dépit. Voilà bien l'esprit des Babylo niens , lui dit-elle ; une garniture de diamans leur tourne la tête. Il est vrai , dit le génie ; je suis sûr que si vous en aviez une pareille qui relevât l'élégance de votre taille , vous l'emporteriez aisément sur l'étrangère. Palmire ne répondit rien. Elle avoit vu , du premier coup-d'œil , que cette garniture devoit être d'un prix excessif , & sa fortune ne lui permettoit pas d'en acquérir une pareille. A Babylone les grandes richesses n'étoient pas généralement le partage de la grande naissance. Ituriel le sçavoit. Le lendemain il envoya à Palmire un *domino* plus riche & plus brillant que celui qu'on avoit admiré la veille , avec un billet très - galant

où il témoignoit qu'il seroit désespéré qu'on le refusât.

Palmire fut d'abord éblouie de ce présent. L'idée d'effacer le soir même l'étrangère qu'on lui avoit préférée la veille , se présentoit à son esprit avec tout ce qu'elle avoit de flatteur pour son orgueil. D'un autre côté un présent si considérable l'embarrassoit ; il est évident qu'on ne pouvoit l'accepter sans s'engager aux plus grandes récompenses. Enfin, elle se détermina à le renvoyer, après l'avoir regardé mille fois. Ituriel vient sur le champ lui-même avec le *domino* , se jette aux pieds de Palmire , lui témoigne ses regrets & sa douleur. Je suis bien malheureux, lui dit-il , si mes présens vous sont suspects. Ma fortune est immense. Croyez que cette dépense ne peut m'être onéreuse. J'ai été indigné qu'une vaine parure vous fît préférer une femme qui ne peut vous être comparée, & j'ai vu qu'en ce pays il falloit parer Vénus pour qu'elle eût la victoire. Je l'ai fait, & si vous en craignez les motifs ou les conséquences, je consens (dussé - je en mourir) à m'éloigner tout - à - l'heure , pourvu que vous gardiez ce foible gage qui vous fasse ressouvenir de l'amour que j'eus pour vous. Palmire fut touchée de ce discours , & les diamans qui brilloient à ses yeux la touchoient bien autant que l'élo-

quence du génie. Elle accepta le *domino* & courut le soir étaler sa nouvelle magnificence.

Le génie commençoit à regarder sa conquête comme sûre, lorsqu'il vit venir chez lui Zéblis tout essoufflé, & avec un air triomphant. Eh ! bien, dit-il en entrant, avec tout votre esprit, je parie que vous n'avez pas si bien réussi que moi. Vous connoissez Oliba ? Oui, dit Ituriel. Eh ! bien, c'est la femme incorruptible que vous cherchez. — Comment, Oliba ! — Oui, Oliba, vous dis-je. C'est la vertu même que cette femme-là. Si vous sçaviez ce qui vient de m'arriver. Je suis allé chez elle. Elle est jolie, comme vous sçavez. Oh ! oui, je sçais cela, dit le génie. Eh ! bien, reprit Zéblis, après quelques propos de galanterie dont je m'acquitte assez bien, je lui ai proposé d'acheter son honneur pour vingt millions de dariques. Elle m'a pris pour un fou ; m'a dit que son honneur étoit, en effet, d'un prix inestimable, & que je n'avois pas l'air d'en être l'acheteur. J'ai cru qu'elle n'étoit pas contente de la somme que je lui offrois ; je lui ai promis cent millions de dariques. Elle s'est mise sérieusement en colère ; m'a dit que j'étois bien insolent de venir me moquer d'elle, & m'a mis à la porte sans vouloir m'entendre. Connoissez-vous rien de plus admirable ? Pour moi je n'en reviens pas. Du

moins, grace à moi, vous voilà quitte de votre première épreuve. Je la crois bien avancée, dit le génie. Mais, dites - moi, n'avez - vous pas remarqué chez Oliba une tenture en broderie d'or? Oui, dit Zéblis. Eh ! bien, c'est moi qui la lui donnai il y a huit jours, & le soir-même je fus payé de mon présent. Allez, mon cher Zéblis, n'offrez plus vingt millions de dariques, parce qu'on se mocquera de vous, & sur-tout ne les donnez pas; car on vous prendroit pour un forcier, & il n'y a pas encore long - temps qu'on les brûloit. Allez - vous divertir chez les courtisanes, & laissez moi faire.

L'orgueil de Palmire la défendoit encore contre l'amour. Elle n'avoit jamais eu de vainqueur. Elle alloit en trouver un, & de plus elle sentoit bien au fond de son ame que c'étoit sa générosité qui le mettoit si près de la victoire; cependant les attentions du génie la détournoit de ces idées, & ne lui laissoient voir qu'un amant tendre & assidu. Cela étoit assez rare dans Babylone. Le temps vint où c'étoit la coutume dans cette ville d'aller briller dans des équipages superbes aux environs d'un temple où il semble que la religion seule auroit dû rassembler les Babyloniens; mais tout étoit fastueux chez ce peuple jusqu'à la manière de

s'humilier devant Dieu. Ituriel qui vouloit achever son entreprise, engagea son ami à faire présent d'une très-belle voiture à une certaine Julie, qu'il lui vanta comme une conquête digne de lui, & comme une femme qui lui feroit honneur dans le monde. Ituriel l'avoit eue un mois auparavant, & cette femme ne s'en souvenoit plus. On étoit convenu alors d'oublier ses amans, afin de n'en pas rougir. Palmire vint avec Ituriel au rendez-vous général. Elle est une des premières à remarquer cet équipage somptueux qui fit le soir l'entretien de tous les soupers. Palmire soupoit ce jour là chez Ituriel avec quelques autres femmes. Il fit enforte que sa voiture arrivât fort tard. Toute la compagnie étoit partie lorsqu'on entendit un carrosse. C'est sûrement le mien, dit Palmire. Elle descend & demeure étonnée du goût & de la richesse de cette voiture. C'est la vôtre, madame, lui dit le génie. L'ouvrier m'a manqué d'un jour, & je crains bien que ce présent ne soit plus digne de vous. Il faut bien s'en servir, dit-elle en riant, puisque la mienne n'arrive pas. Ituriel demande la permission de la reconduire jusques chez elle. Après quelques difficultés il l'obtient. Je ne sçais comment cela se fit; mais quand ils arrivèrent, l'épreuve étoit finie; car le génie disparut comme un éclair,

& ce qu'il y a de pis , l'équipage avec lui. Palmire ne sçavoit où elle en étoit. Elle se remit pourtant. Je me doutois bien , dit-elle , qu'il y avoit là - dedans de la magie. Il en falloit assurément pour que je cédaſſe à cet homme ou à ce diable , quel qu'il ſoit. Elle entra chez elle , inquiète du *domino* : heureuſement elle le retrouva , & cela ſervit à la conſoler d'avoir eu affaire à un magicien.

Je vois bien , dit le génie à Zéblis , que le faſte & la vanité ont anéanti toutes les vertus dans ce monde brillant , qui en parle ſans ceſſe. Tout , juſqu'au plaſir , eſt devenu vénal. Il faut chercher dans le peuple un cœur neuf & ſenſible , une jeune perſonne livrée aux premières impreſſions de la nature. Peut-être trouverai-je l'ame déſintéreſſée que je cherche. Il ſ'en va dans une promenade où il apperçoit un petit minois charmant qui n'annonçoit qu'une quinzaine d'années & une grande vivacité. Cette jeune fille , vêtue très-ſimplement , ſe promenoit avec un jeune homme qui paroſſoit avoir deux ans plus qu'elle , & leurs parens , qui étoient d'honnêtes ouvriers , marchotent à quelques pas d'eux. La converſation paroſſoit animée entre les deux jeunes gens. Le feu de l'amour brilloit dans les yeux de Lindor & ſur les joues de Roſis. Le génie ſe rend invi-

sible , les suit & les écoute : il fut enchanté. C'étoit cette sensibilité naïve & innocente , cette tendresse timide , ces épanchemens de deux ames qui se cherchent , s'entendent & ont besoin l'une de l'autre. C'étoit toutes les délicatesses de cet amour qu'on ne sent qu'une fois & qu'on regrette dans la fuite sans pouvoir le retrouver. Le génie enveloppe Rosis dans un nuage & la transporte dans un palais que son art fit naître sur le champ. Il se montre aux yeux de Rosis , encore interdite & tremblante ; il lui fait remarquer toutes les beautés de cette demeure , & lui demande si cela ne suffiroit pas pour lui faire oublier Lindor. A ce nom , Rosis pleure , Ah ! Lindor ! Ah ! ma mère ! Hélas ! vous regrettez maintenant votre fille ; & votre fille ne vous voit plus ! Je ne vois plus Lindor. Que fait-il ? Que ferai-je loin de lui ? Et disant cela elle pleuroit toujours. Ituriel s'efforçoit de la consoler. Que me voulez-vous , lui dit-elle ? Pourquoi m'avez-vous amenée ici ? Que vous ai-je fait ? Que vous a fait Lindor ? Hélas ! s'il ne me voit plus , il va mourir de chagrin , & sûrement je mourrai aussi ; car je ne puis vivre sans Lindor. Ituriel , pour l'appaiser , fut obligé de lui promettre qu'elle le reverroit , & sa mère aussi. Il fit servir un repas magnifique. Elle ne mangea pas. On étala devant elle des

robes , des ajustemens. Ce spectacle attira son attention. Le génie lui promit que si elle vouloit l'épouser , toutes ces richesses seroient à elle. Pour ces étoffes , lui dit - elle , si vous voulez me les donner , vous me ferez plaisir ; car il me semble qu'avec cela je serai plus belle , & Lindor sera bien content de me voir belle. Mais pour vous épouser , je ne le peux pas , car je suis promise à Lindor , & je l'aime. Eh ! bien , dit le génie enchanté de son innocence , vous aurez Lindor , & tout cela avec lui. En même-temps il la reporta chez ses parens qui étoient en larmes , Lindor étoit auprès d'eux dans l'accablement de la douleur. Il est impossible d'exprimer leur joie en revoyant Rosis. Voilà votre fille , dit le génie en se faisant connoître. Elle est sensible & vertueuse. Puisse-t-elle l'être toujours ! Puisse Lindor être toujours heureux avec elle ! Si le bonheur , qu'ils vont goûter ensemble , pouvoit durer sans cesse , tout génie que je suis , j'aimerois mieux la condition de Lindor que la mienne. Pardonnez-moi le chagrin que je vous ai causé , & recevez ces gages de mon amitié. Il leur fit des présens considérables , & alla retrouver Zéblis à qui il conta ce qui venoit de lui arriver. Quoi ! dit Zéblis , vous avez été seul avec une jolie fille de quinze ans , & vous , génie ,

vous n'avez pas eu l'esprit de faire ce qu'un mortel auroit fait ! Vous l'avez rendue ainsi à son Lindor ! Je ne sçais, dit le génie de Babylone, ce qu'un mortel auroit fait ; mais je sçais qu'à moins d'être Lindor, on ne peut avoir été plus heureux que je ne l'ai été, & je sçais encore que ce bonheur ne fera jamais connu de vous. Je l'espère bien, dit Zéblis, riant toujours en lui-même de la simplicité d'Ituriel.

Le génie, très-content de sa première épreuve, se hâta de passer à la seconde ; mais sans en espérer un aussi bon succès. Pour mieux parvenir à son but il prit la forme d'un jeune homme doué de la plus grande beauté. L'esprit ne lui manquoit pas, & ne cherchant pas les graces, il avoit celles de la nature & de la jeunesse. Les femmes, quoiqu'on en ait voulu dire, se prennent presque toutes par les yeux, & n'en sont pas plus condamnables. Adonis, c'est le nom que prit le génie, eut d'abord la plus brillante réputation. Les voitures s'arrêtoient dans les promenades publiques, quand il passoit, & les femmes le parcouroient exactement depuis les pieds jusqu'à la tête avec cette liberté que le sexe avoit dans Babylone. Il ne pouvoit perdre à cet examen. Aussi fut-il comme accablé de son mérite. Il ne pouvoit suffire à ses conquêtes. Il n'osoit pourtant en

achever aucune , & nous ſçaurons bientôt pourquoi.

Flora , courtifane célèbre , le preſſoit vivement & briguoit l'honneur de l'enlever aux honnêtes femmes. Adonis fut curieux de ſçavoir ſi cette Flora , dont on vantoit les beautés & les reſſources , méritoit ſa réputation. Il ſe rendit à ſes ſoins & ſe laiffa mener tête à tête avec elle dans ſa petite maifon. Il liſoit dans ſes yeux toutes les eſpérances qu'il avoit conçues pour cette ſoirée , & il étoit bien sûr que ſa conduite ne ſeroit pas conforme aux arrangements de Flora. Il ne laiſſoit pas d'être embarrasſé du perſonnage qu'il alloit jouer. Sa contrainte paroifſoit dans ſes diſcours & dans ſon maintien. Flora l'attribuoit à ſa jeuneſſe & à ſon inexpérience. Elle ſe promettoit bien de le former. Cependant après le ſouper , où tout ſe paſſa très-froidement , elle commença à ne rien concevoir aux procédés d'Adonis. Heureuſement on ne devoit venir le chercher que fort tard. Elle ne défefpéroit pas encore. Je compte , lui dit-elle , que vous me rameneriez à la ville ; mais vous êtes d'une humeur & d'une mauſſaderie qui m'ont rendue malade. Je ne me ſens point la force de m'en aller. Je vais appeler mes femmes & me faire deſhabiller. Je devrois vous renvoyer ſur le champ , car vous

êtes d'un ennui qui ne ressemble à rien ; mais je sens que je ne pourrai dormir , autant vaut s'ennuyer avec vous. En vérité , lui disoit-elle , tandis qu'on la deshabilloit , vous n'êtes pas concevable ; mais je vous croyois plus avancé. On ne sçait que faire de vous. Est-ce comme cela que vous êtes avec les femmes ? Madame , dit Adonis , interdit , si vous me connoissiez... Mais vous ne m'en donnez point d'envie , reprit-elle. Votre éducation me paroît d'un difficile . . . Tout en jasant le deshabillé alloit son train. C'étoit le désordre le plus adroit. De temps en temps on exposoit , à la vue d'Adonis , des échantillons d'un corps formé par les Graces. Adonis ne s'étoit pas interdit le don de désirer. Il ne put tenir à cette épreuve. Ses regards devinrent plus animés , ses propos plus vifs , ses gestes plus passionnés. Flora s'aperçut de l'effet qu'elle avoit fait sur lui. Elle commença à croire qu'on en pourroit faire quelque chose. Ses femmes se retirèrent. Elle s'étendit sur sa chaise longue , dans l'attitude la plus voluptueuse. Elle avoit sa tête appuyée sur un coussin , avec un air d'abandon & de nonchalance. Une de ses mains étoit jettée négligemment sur elle , l'autre étoit , comme par oubli , sur les genoux d'Adonis. Il fut sur le point de se repentir du talisman qu'il s'étoit attaché. Il

s'abandonnoit à des transports que la réflexion réprimoit un moment après. Flora étoit enchantée. Elle triomphoit d'avoir rendu Adonis sensible ; mais enfin , s'apercevant que c'étoit en pure perte , elle devint furieuse , & tournant son dépit en raillerie , vous faites bien , lui dit-elle , d'être joli comme une femme. Vous ne méritez pas d'avoir les traits d'un homme. Je ne sçais ce que vous prétendez faire dans le monde avec les grands talens que vous avez. Ma foi , dit Adonis un peu piqué , j'ai du moins l'avantage d'avoir fait échouer les vôtres , malgré toute leur réputation ; & il la quitta avec de grands éclats de rire.

Adonis jugea bien que cette aventure le perdrait dans un certain monde , & que Flora en feroit sûrement confidence à cinq ou six de ses amies. Il n'avoit voulu que s'amuser. Il songea sérieusement à son épreuve. Il aperçut un jour dans un temple une femme très - jolie & très-bien faite. Un air de langueur répandu sur son visage la rendoit plus intéressante. Il s'informa qui elle étoit. On lui dit qu'elle étoit mariée à un militaire distingué dans son état. Cet homme avoit environ cinquante ans. Il avoit été fort à la mode dans sa jeunesse & long-temps au service des femmes. Il avoit l'humeur naturellement dure , & le regret de n'être plus ce qu'il

avoit été l'aigriffoit encore. Il n'avoit retiré du commerce du monde que cette science frivole , qu'on appelle les ufages. Il en parloit fans cefle , aimoit à gronder fa femme , afin d'être au moins fon mari en quelque chofe. Il difoit quelquefois des vérités utiles ; mais la raifon avoit tort dans fa bouche.

D'après ce portrait Adonis jugea que Cloris ne pouvoit aimer fon mari. Il fe fendoit fur cet axiôme fi reconnu qu'on n'aime que ce qui eft aimable. Il fe fit préfenter chez elle ; la connut & l'eftima. Elle avoit l'ame noble , & fur - tout très-fenfible. Il falloit beaucoup d'amour pour mériter le fien. Elle étoit attachée à fon devoir bien plus qu'à fon époux ; mais fon cœur avoit befoin d'un objet qui pût le remplir. Adonis ne défefpera pas d'être cet objet fortuné. Il mit dans fes démarches tant de délicateffe , tant d'expreflion dans fon amour , qu'enfin il obtint cet aveu qui coûte tant à la vertu ou à l'amour propre , & dont les femmes de Babylone étoient convenues de fe pafler. Les aveux n'étoient plus que pour les romans ; mais Cloris étoit romaneſque ou fenſible , ce qui eft la même chofe dans la langue des Babylonienſ.

Adonis , fût d'être aimé , n'en fut que plus aimable. Tout ce qu'il defiroit étoit de s'établir de plus en plus dans le cœur de fon amante &

de lui inspirer la passion la plus forte. Il y réussit. Quelquefois il s'entretenoit avec elle du bonheur que procurent deux ames bien attachées l'une à l'autre, les charmes d'une union où les sens n'auroient point de part, où tous les plaisirs seroient pour le cœur. Cloris étoit enchantée. Elle étoit de bonne foi. Ceux qui ont aimé sçavent qu'il est un temps où l'on pense ainsi. C'est une erreur de l'imagination que détruit bientôt la nature. Leurs entretiens étoient mêlés de caresses, & ces caresses étoient quelquefois si vives qu'Adonis commença à devenir sombre & rêveur. Cloris s'en aperçut. Elle voulut en sçavoir la cause. Il s'excusa sur la crainte où il étoit de perdre son cœur. Elle le rassuroit, & il devenoit plus triste. Un jour enfin que Cloris lui parut plus tendre que jamais, il s'élança dans ses bras, couvrit son visage de baisers & de larmes, & se rejetta dans un fauteuil avec les gestes du désespoir. Elle s'imagina que, dans la crainte de l'offenser, il luttoit contre ses desirs, & que l'amour le devoroit. C'étoit depuis longtemps sa pensée. Elle eut pitié de lui. Elle lui tendit la main, avec un regard plein de tendresse. Qu'avez-vous, lui dit-elle ? S'il vous manque quelque chose pour être heureux, craignez-vous de le demander ? Elle rougit en lui tenant ce discours. Jamais elle n'avoit été plus belle

belle. Il se jetta à ses pieds , & lui fit un aveu qu'il est aussi désagréable d'entendre que de faire. Il lui jura qu'il l'adoreroit toujours , & qu'il n'espéroit pas être assez heureux pour que cet amour si pur & si tendre pût suffire au bonheur de sa maîtresse. Cloris demeura quelque temps interdite. Cet événement étoit imprévu. Les desirs qu'elle supposoit à son amant avoient allumé les siens ; mais cette passion profonde qu'elle sentoit pour lui , l'état où elle le voyoit à ses pieds ne lui laissèrent pas la force de se plaindre de lui. Avez - vous pu douter de mon cœur ? lui dit - elle. Pourquoi ce désespoir ? N'êtes-vous pas assez heureux si je vous aime , & croyez - vous que je veuille autre chose que votre amour ? Ce discours & les sermens qu'elle lui fit de ne point changer à son égard le consolèrent & lui firent croire qu'il avoit trouvé ce qu'il croyoit chercher en vain. Cependant , de jour en jour , leurs entretiens devenoient plus contraints & plus froids ; ils parloient de tendresse & ne l'exprimoient plus , ou ne l'exprimoient que bien tristement. Hélas ! tout est mort chez les humains sans le desir ou sans l'espérance. Cloris aimoit toujours. Elle s'en étoit fait une habitude : elle n'y pouvoit renoncer. Mais un chagrin secret qu'elle ne pouvoit vaincre , dont elle n'osoit même se rendre compte ,

la consumoit insensiblement. Elle tomba dans une langueur qui faisoit craindre pour ses jours. Dans cet état elle ne faisoit aucun reproche à son amant, & lui juroit encore qu'elle mourroit toute à lui. Le génie ne put résister à l'attendrissement qu'il éprouvoit. Il fut convaincu que son épreuve étoit folle, & que la nature ne pouvoit avoir tort. Il brisa le talisman, & parut aux yeux de Cloris sous la forme majestueuse d'un génie. Je vous ai trompée, lui dit-il. Adonis n'étoit point un homme. Je suis Ituriel, le génie de Babylone. Je connois votre cœur. Je vous adore, & j'en suis plus digne que je ne l'étois. Ah ! lui dit-elle, vous n'êtes plus Adonis, & je ne puis aimer que lui. Eh ! bien, répondit-il, je reprendrai la forme d'Adonis avec toute la puissance d'Ituriel. La métamorphose s'exécuta. Cloris sourit, & lui tendit les bras. Il fut plus heureux qu'un génie ne l'avoit jamais été. Il fut aussi plus constant qu'un mortel. Il visitoit tous les jours Cloris, sous la forme qu'elle aimoit, & se gardoit bien du talisman.

Je suis un peu plus content de vous cette fois-ci, disoit Zéblis à son ami. Vous avez du moins fini honnêtement avec cette femme. Mais que veut dire votre troisième épreuve ? Pensez-vous qu'il y ait rien d'égal à l'inconstance des femmes, & ne sçavez-vous pas qu'un ancien a

dit . . . Ce mot m'est échappé. Mais ce qui m'est arrivé vaut encore mieux pour ma thèse que ce qu'a dit l'ancien. Ecoutez :

Il y a environ cinq ou six cens ans que je devins amoureux d'une jeune fille très-jolie & très-spirituelle , car elle vint à bout de me tromper , moi , qui ne suis pas un sot. Je lui déclarai mon amour par écrit , parce qu'en parlant je m'embarraße quelquefois dans ce que je veux dire , au lieu que par écrit je m'explique beaucoup mieux. C'est mon fort que l'écriture ; & l'écriture en amour . . . Eh ! finissez , dit le génie de Babylone , finissez votre histoire. Attendez , dit Zéblis , j'en étois . . . à ce que je lui écrivis. Je me servis , pour rendre ma lettre , d'un petit marmot assez gentil qui me servoit de page. Ma jeune maîtresse me fit une réponse favorable , me permit de lui rendre des soins , & me donna de l'espérance. Je continuai de lui écrire. Je la voyois rarement. Les visites lui déplaïsoient. Sa modestie en étoit effarouchée. Elle me prioit de lui écrire souvent & de la voir fort peu. Mes lettres , disoit-elle , lui faisoient le plus grand plaisir. C'étoit toujours mon petit page qui les portoit. Enchanté des progrès de mon amour & de l'effet que produisoient mes lettres , j'épuisais mon esprit à lui en composer tous les jours de plus belles. Un

beau matin je lui envoyai dire , par mon page , que je la verrois le soir , & pour mériter cette grace , je le chargeai de la lettre la plus éloquente que j'eusse encore faite. A peine étoit-il parti qu'il me prit envie de le suivre de quelques momens , & d'arriver à l'improviste pour jouir de l'effet que ma lettre devoit faire sur le cœur de ma maîtresse. Mon cher ami , vous ne devineriez jamais ce que je vis. Je m'en doute , dit le génie. C'est une chose inconcevable , reprit Zéblis. Je la trouvai si occupée avec mon petit page , que ma lettre étoit sur une table encore toute cachetée . . . L'infidèle ! ne pas lire ma lettre ! Si elle l'avoit lue , elle ne m'auroit jamais fait cet outrage. Dans la colère où j'étois , je fus sur le point de les anéantir. Mais comme j'avois lû quelque part qu'il ne faut pas qu'un génie se livre à sa colère , je méprisai ces deux marmouzets , & je résolus de me venger de cette injure sur le sexe entier & de tromper toutes les femmes. Vous voyez s'il y a un exemple d'une plus grande inconstance ; car assurément cette fille m'aimoit , mes lettres m'en assureroient ; & un page la rendit inconstante ; un page fut préféré à un génie. Cela n'est plus rare , lui dit Ituriel , & il le quitta pour achever ce qu'il avoit commencé.

Il y avoit à Babylone deux jeunes époux ,

mariés depuis un an , aimables tous les deux , & tous les deux cités pour modèles de la tendresse conjugale. Le génie les transporta , pendant leur sommeil , dans une île inhabitée , mais dont le séjour étoit charmant. Il eut soin de les placer chacun à une extrémité de l'île , & forma au milieu un bosquet avec un talisman , auquel il donna la puissance d'attirer dans ce lieu le premier de ces époux dont l'inconstance seroit décidée. Il pourvut à ce qu'il ne manquât pas d'objets pour les rendre inconstans.

A leur réveil ils éprouvèrent tous deux la même surprise. Leurs regrets furent les mêmes de se voir séparés sans sçavoir comment , & peut-être pour jamais. Tous les deux versèrent des larmes en abondance. Quittons un moment Aza pour voir ce qui arrive à son épouse. Zilia pleuroit encore lorsqu'elle vit sortir d'un bocage un jeune homme d'une figure très-intéressante , qui s'avança vers elle & qui , à mesure qu'il approchoit , témoignoit son étonnement. Qui êtes - vous ? lui dit-il , & depuis quand ce séjour s'honore-t-il de votre présence ? Hélas ! dit-elle , je suis une infortunée. J'ai perdu ce que j'aimois. Je ne sçais quel pouvoir m'a transportée sur ce rivage. Mais sûrement c'est un dieu malfaisant ; car il m'a séparée de mon époux , de mon cher Aza . . . Ah ! si vous êtes

la divinité de ces rives, rendez-moi à mon cher Aza. Je ne suis point une divinité, repartit le jeune homme. J'ignore même qui je suis. Je n'existe que depuis quelques momens. J'ai fait quelques pas sans dessein, & je vous ai trouvée. Je sens auprès de vous combien il est doux d'exister. Qu'il est barbare ce dieu qui vous afflige ! mais qu'il est heureux cet Aza qui cause vos regrets ! Ah ! reprit Zilia, vous ne connoissez pas l'amour, puisque vous nommez heureux celui qui pleure loin de ce qu'il aime. Je ne connois point l'amour, dit le jeune homme, il est vrai ; mais je sens que je suis heureux de vous voir, que je le serois bien plus, si vous paroissiez goûter auprès de moi le même plaisir que je goûte auprès de vous, & que je serois très-malheureux de vous perdre. Si ce sentiment est l'amour, je le connois bien. Ah ! laissez-là l'amour, dit la désolée Zilia. Je ne vois plus Aza, je n'ai plus d'époux, & elle appuya sa tête sur ses mains & recommença à pleurer. Le jeune homme, sans s'opposer à sa douleur, ne chercha plus qu'à l'en distraire. Il avoit pour elle ces attentions délicates & ingénieuses que l'amour suggère, & qui sont ses premières jouissances. Peu-à-peu les regrets de Zilia devinrent moins vifs ; sa douleur, après s'être exhalée, s'épuisa. L'idée d'avoir perdu son époux

l'avoit d'abord défefpérée ; elle finit par envifager cette perte comme un mal irrémédiable , & Aza comme un homme qui n'exiftoit plus pour elle. L'efpérance de le revoir s'évanouit ; celle de le remplacer s'offroit tous les jours , graces aux foins de fon nouvel adorateur. Il ne la quittoit pas d'un moment , & ne l'ennuyoit pas. Elle parcouroit fouvent avec lui cette ifle inconnue où elle étoit. Vous le voyez , difoit-il ; nous fommes feuls dans ce féjour ; nous y fommes sûrement l'un pour l'autre. Il n'y a pas d'apparence que nous fortions jamais de cette ifle. Nous ne devons fonger qu'à nous y rendre heureux. Il n'y avoit guères de réponfe à ce raifonnement.

Un mois s'étoit écoulé depuis que Zilia voyoit fans cefle ce jeune homme , & qu'elle étoit feule avec lui. Il eft difficile d'être dans une fituation plus critique. Il avoit déjà rifqué les plus grandes entreprifes , & quoiqu'on l'eût repouffé , il avoit du moins acquis le droit d'en rifquer de plus légères impunément. C'eft être fort avancé. Un jour , en fe promenant enfemble & s'attendriffant tous les deux , ils prirent le chemin de ce bofquet où , felon le talifman formé par Ituriel , ils ne pouvoient entrer qu'avec un projet très-décidé. Ce bofquet avoit été jufqu'alors invifible pour eux. Ils furent étonnés

de l'appercevoir. Cet endroit est charmant, dit le jeune homme : entrons-y. Entrons, dit Zilia ; mais quelle surprise ! elle apperçoit Aza qui entre dans le bosquet par un autre côté avec une jeune fille très-jolie. Ces quatre personnages demeurèrent immobiles , & se jugèrent réciproquement avec la dernière exactitude. Un mouvement involontaire entraîna les deux époux dans les bras l'un de l'autre , tandis que le jeune homme & la jeune fille jouoient un fort sot rôle. Des caresses on alloit venir aux reproches , lorsqu'Ituriel parut pour prévenir la querelle. Vous n'avez pas plus de tort l'un que l'autre, leur dit-il , & votre inconstance est datée de la même minute. Il n'y a rien d'étonnant dans tout ceci. Toutes les fois qu'un jeune homme & une jeune fille se trouveront seuls dans une isle , ils passeront leur temps comme vous alliez le passer dans ce bosquet. Vous avez fait tous les deux une belle résistance , & vous vous en aimerez davantage. Les deux êtres fantastiques , créés par Ituriel , disparurent. Il reporta les deux époux dans leur demeure. Ils ont vécu depuis en bonne intelligence , sans se faire de reproches sur l'aventure du bosquet.



LES SOUHAITS,

C O N T E A R A B E .

SE contenter de son état, quel qu'il soit, vivre sans ambition & sans desirs, se reposer sur la providence de ce qui nous convient, c'est la véritable science du bonheur & celle qui manque à la plupart des hommes.

Sadak étoit né dans ce désert qui sépare la Mecque de Medine : des hommes charitables s'y étoient établis pour donner l'hospitalité aux dévots musulmans, qui le traversoient pour aller visiter le tombeau du prophète. L'esprit de charité des fondateurs s'étoit perpétué parmi les habitans ; Sadak se distinguoit par son zèle ; tous les jours, il parcouroit ce désert, pour remettre dans leur route les voyageurs qui s'étoient égarés, & pour recueillir chez lui ceux que la fatigue obligeoit d'interrompre leur course, & de chercher le repos. Ses soins secourables lui attiroient des bénédictions ; ses voisins l'estimoient, & le prenoient pour modèle. Il étoit heureux ; il ne le fut pas long-tems.

La vue des riches que le hasard faisoit passer

auprès de sa demeure , le spectacle des commodités qu'ils traînoient après eux , l'étonnèrent d'abord , il admira leur condition , imagina qu'elle étoit douce , & ne tarda pas à la désirer. Dès cet instant , il fut agité d'une inquiétude secrète ; il éclata bientôt en murmures , & cessa d'être charitable.

Un jour qu'il pleuroit amèrement sur sa misère , il entendit frapper à sa porte. Il ouvre ; un vieillard vénérable se présente à ses yeux , & lui demande l'hospitalité. Je vous recevrai mal , lui dit Sadak , vous auriez pu mieux vous adresser. Je n'ai besoin que d'un asyle , répondit le vieillard , & les restes de votre repas me suffiront. — Vous ne les trouverez pas abondants. — qui a peu , donne peu ; le bon cœur en fait tout le prix. Le ciel est plus touché de l'offrande du pauvre , que de celle du riche , & la récompense en est plus sûre. — Je ne fais quelle fera la mienne ; mais il y a long-tems que j'exerce l'hospitalité , & les épidémies détruisent mon troupeau ; le soleil sèche les fruits de mon jardin , au lieu de les mûrir. — Il vous reste du moins quelque chose ; Alla ne vous a pas tout ôté. — Il me fait beaucoup de graces ! en vérité , le sort est bien injuste ! il y a tant de riches qui ne vivent que pour eux , & dont les trésors ne font qu'augmenter ! que je suis malheureux ! — vous croyez

l'être ? — mon père, examinez mon état, voyez ma demeure ; les ouragans la renversent souvent, & me forcent à la relever : c'est à la sueur de mon front que j'arrache à la terre avare quelques alimens grossiers. — Le travail est nécessaire à l'homme ; il entretient sa force & sa santé. — Mais pourquoi faut-il que je travaille ? — pourquoi es-tu né ? je vous demanderai à mon tour, s'il valoit la peine de naître ? — Ta question outrage la providence ; elle ne fait rien que de juste ; elle veille à notre existence ; elle s'occupe de notre bonheur. — Vous voyez comme elle fait le mien ; je ne fais si elle s'en occupe ; mais il me semble qu'elle s'en acquitte assez mal. — Qui le feroit mieux à sa place ? — moi. — Vous ! & savez vous ce qui vous convient ? — tout état où j'aurai moins de peine. — Ce que tu dis est un crime. — En feroit-ce un que de souhaiter d'être mieux ? — Oui, c'est être mécontent de l'ordre établi par la providence.

Sadak ne répondit pas ; il leva les épaules, en regardant sa cabane ouverte de tous côtés, & quelques légumes grossiers qui doivent faire son repas & celui de son hôte. Aussi-tôt le vieillard disparut à ses yeux ; on vit à sa place un jeune homme très-beau, très-bien fait, resplendissant de lumière & dont le dos étoit chargé de quatre paires d'ailes brillantes. C'étoit le génie de Sadak.

Il y a long-tems , lui dit-il , que j'ai entendu tes plaintes & tes murmures. Alla , prêt à te punir , s'est ressouvenu de ta vertu passée ; il daigne te pardonner ta défiance , & se prêter à tes désirs. Regle toi même ta destinée ; éprouve si tu feras mieux que lui pour ton bonheur ; il m'a permis de remplir sept de tes souhaits. Sept , s'écria Sadak ! ah , remplis-en un seul ; je n'en ai pas davantage à former , ne restreins pas son bienfait , reprit le génie , tu pourrois t'en repentir.

Sadak ne résista pas ; il souhaita d'être riche. Tu le feras , dit le génie ; mais pour te faire sentir le prix des richesses , je voudrois te les faire acquérir ; fais-tu écrire , chiffrer , calculer ? oui , répondit Sadak. — Ta fortune est donc faite.

A ces mots , il l'enleve dans ses bras , le transporte à Balfora ; & prenant la figure d'une jolie circassienne , il va le présenter à un trésorier des revenus du sultan. La dame étoit trop belle , pour que son protégé ne fût pas employé ; Sadak le fut. Le génie le fit passer rapidement par toutes les humiliations de ce nouvel état ; le commis se forma ; son imagination active enfanta mille projets qui multiplièrent les sommes levées sur les peuples , sans grossir les trésors du sultan , & qui l'enrichirent ; aussi-tôt il quitta

sa place , & ne voulut plus avoir d'autre état que celui d'homme opulent.

Sadak étala le luxe le plus brillant ; il eut une table délicate , un ferrail choisi , des esclaves nombreux , des équipages superbes ; il jouit enfin de toutes les commodités & de tous les plaisirs qu'il avoit souhaités. Bientôt ces agrémens lui parurent moins vifs ; il éprouva la satiété qui corrompt le bonheur , & l'anéantit. Les femmes de son ferrail étoient charmantes ; mais elles étoient ses esclaves ; elles ne voyoient qu'un maître dans un homme qui désiroit être aimé ; les oisifs de Balsora , assidus à sa table , étoient plus attirés par son cuisinier , que par lui-même.

Sadak ennuyé , souhaita de jouir d'une considération personnelle ; voulut humilier les beaux esprits , qui le méprisoient , en devenant bel esprit lui-même. Il appella son génie , & lui demanda le don des vers.

Tu n'as pas besoin de moi , lui dit le génie ; tu es riche , imite les grands qui t'entourent , & qui ont la réputation de faire les plus jolis vers du monde ; fais les faire. Je pourrois avoir un poëte à mes gages , dit Sadak ; mais je veux produire de l'excellent , & le génie ne se vend point ; d'ailleurs , j'ai la délicatesse de vouloir être l'auteur de mes ouvrages.

Le génie ne répondit point , & souffla sur Sadak ; il eut aussi-tôt toutes les connoissances possibles, sans avoir jamais étudié. Son imagination fermenta ; il se retira dans son cabinet, où il écrivit sur le champ un poëme de deux mille vers , & si beau qu'il parut très-court.

Il se hâta d'assembler un nombre prodigieux de convives qui , à l'issue d'un grand repas , ne furent pas peu surpris de se voir priés d'entendre une lecture. Sadak auteur leur parut une chose plaisante. S'il sourirent à cette nouvelle, ils fremirent à la vue du volume ; Sadak commença, selon l'usage , par demander de l'indulgence pour une muse naissante ; il parla de la foiblesse de ses poumons, qui ne lui permettant pas d'élever la voix , exigeoit du silence & de l'attention de la part de ses auditeurs, & il lut l'ouvrage tout d'une haleine, & d'une voix de stentor. Le poëme fut admiré de bonne foi ; les beaux-esprits se regardoient avec surprise, & sembloient chercher à découvrir parmi eux celui qui avoit prêté sa muse à Sadak ; ils ne lui firent pas l'honneur de croire qu'il en eût une ; plusieurs autres productions aussi sublimes les détrompèrent , & excitèrent leur envie , ils s'occupèrent à ternir la gloire du nouveau poëte, à flétrir ses lauriers. Ne pouvant déprimer ses talens, ils attaquèrent ses mœurs ; ils affligèrent

Sadak. Hélas! S'écrioit-il, le bonheur n'est pas le partage des lettres, j'étois plus heureux dans ma première obscurité. Il se dégoûta de la gloire littéraire, & renonça aux muses par de beaux vers qui redoublèrent la confusion & la haine de ses ennemis.

Le premier visir mourut peu de tems après. Sadak souhaita sa place; son génie fut prompt à le servir. Dans le cours de ses travaux littéraires, Sadak s'étoit distingué par quelques ouvrages politiques; le Sultan les avoit lus & goûtés, la voix publique en appelloit l'auteur à la première place auprès du trône, le monarque l'y éleva. Sadak y porta les lumières qu'ont eues souvent les grands Ministres, & la sagesse & la philosophie qu'ils n'ont pas eues toujours. Son administration fut un chef-d'œuvre de politique & de bienfaisance. Elle offrit des nouveautés intéressantes, qu'on n'avoit jamais vues avant, & qu'on ne vit plus après lui. Ses prédécesseurs n'avoient sçu que ruiner le peuple pour enrichir le souverain, & n'étoient parvenus qu'à les ruiner en effet l'un & l'autre. Il trouva le secret de diminuer les impôts & d'augmenter en même tems les revenus du Prince. Ce beau secret, dont il laissa la recette dans les archives où ses successeurs pouvoient le prendre, ne fut jamais employé depuis.

Les sujets de Balfora , partagés en factions, & divisés par des opinions, devinrent paisibles, soumis & tolérans; Sadak força même les fantons & les derviches à le paroître, s'il ne put réussir à les rendre tels.

Un jour qu'il étoit au conseil avec le sultan, & qu'il développoit des principes admirables de gouvernement, il vit entrer une troupe de ces fantons. Leur chef, après s'être prosterné au pied du trône, dit au monarque, d'un air effrayé, qu'il étoit tems de servir la religion & la divinité, en rendant le culte uniforme, & de sévir contre une partie de la nation qui outrageoit le ciel, en priant, les yeux tournés au midi, au lieu de l'être vers l'orient, debout & non pas prosternés.

Le conseil frémit; les vieillards qui le composoient poussèrent un cri d'horreur; plusieurs même furent sur le point de déchirer leurs vêtemens, & l'auroient fait sans doute, si on les avoit assurés que les coupables étoient en état de les payer. Après un bourdonnement confus, on entendit distinctement le mot feu, dont toute la salle retentit. Le sultan alloit ratifier cette décision, lorsque Sadak se leva, & le conjura de suspendre pour un moment la condamnation qu'il alloit prononcer. Le monarque y consentit, incertain de ce qu'il alloit faire.

Le ministre fit venir deux hommes de différentes nations, accueillis par le prince, chargés de ses bienfaits, & qui se dispofoient à retourner dans leur patrie. Ils s'avancèrent au pied du trône; l'un se prosterna, & frappa trois fois le marche pied de son front; l'autre, d'un air noble & modeste, s'inclina respectueusement en serrant les mains contre sa poitrine, & tous deux lui dirent en substance, d'un ton pénétré, qui parloit du cœur : magnanime empereur, honneur des nations, félicité de ton peuple ! nous venons te remercier de tes bienfaits, & nous retournons dans nos patries, pénétrés de la plus vive reconnaissance, faire des vœux pour la prospérité de ton règne. L'air & le ton dont ils dirent ces paroles touchèrent le sultan, qui les renvoya avec bonté. Sadak dit alors : tu viens de recevoir les vives effusions du cœur de ces étrangers. Tous deux, avec la même reconnaissance, t'ont approché différemment, l'un prosterné, l'autre incliné, suivant l'usage de leurs pays; tous deux t'ont tenu le même langage; quel est celui dont l'hommage t'a paru mériter d'être préféré ? Je suis touché, dit le sultan, de la reconnaissance de l'un & de l'autre : leurs cœurs parloient; que m'importe la situation différente de leurs corps ? me fera-t-il permis, repliqua sur le champ Sadak, de te sup-

plier d'examiner encore l'affaire de cette portion de tes sujets que je t'ai vu prêt à condamner ?

Le sultan avoit de l'esprit ; il remercia son ministre de la manière dont il venoit de l'éclairer ; il signa un bel édit de tolérance , que Sadak avoit rédigé depuis quelque tems ; & c'est le premier qui ait été donné au moment même où des fantons en étoient venus solliciter un contraire.

C'est ainsi que dépositaire de la confiance & de l'autorité du despote , Sadak s'en servoit pour rendre le peuple heureux ; mais il ne le fut pas lui-même. Il ne plaça que le mérite , rejetta tout ce qui ne lui en montrait pas , & fit beaucoup de mécontents. Ceux-ci crièrent. Le ministre étoit honnête ; ils le trouvèrent dur. Les fantons , parce qu'il étoit humain & tolérant , calomnièrent sa religion ; les uns & les autres passèrent des murmures aux libelles ; il se répandit des satyres contre le ministre. On les méprisa d'abord ; elles se multiplièrent , furent lues , & firent enfin sensation. La populace aveugle , inquiète , inconstante , s'accoutuma à rire de son idole , & bientôt l'insulta.

Sadak , en faisant tout pour le mieux , mécontentoit tout le monde , favorisoit-il quelques grands ? Le peuple murmuroit , Soulageoit-il le

peuple ? Les grands l'accusoient auprès du souverain de chercher à se faire des partisans. Toutes ses démarches étoient calomniées ; il ne fa-voit plus quel parti prendre ; il prit celui de se retirer , & il eut le chagrin de voir le public en témoigner une joie insultante.

Lé successeur de Sadak crut ne pouvoir assurer son autorité qu'en occupant le peuple. Il engagea son maître à déclarer la guerre au sultan de Bagdat. Les triomphes de l'empire firent bénir son administration.

Sadak apprenoit avec transport les succès des armes du sultan ; la joie du peuple , ses acclamations à la nouvelle d'une victoire , les éloges qu'il prodiguoit au général échauffèrent son ame ; il envia cette espèce de gloire : sans doute s'écrioit-il , dans son nouvel enthousiasme , sans doute , elle est la plus pure ! il recourut à son génie , & vola à l'armée. Son mérite , sa valeur , sa conduite le firent bientôt connoître ; le général l'employa utilement , lui donna sa confiance , & l'éleva aux premiers grades. Sadak acquit une grande réputation & l'estime des troupes , dont il obtint le commandement à la mort de son général , qui fut tué. Ses armes furent heureuses ; il défit le roi de Bagdat dans une bataille , où ce prince infortuné trouva la mort , il conquit son royaume , fit sa fille uni-

que prisonnière, & l'emmena à la cour de son maître dont la reconnoissance le combla des honneurs dus au guerrier, qui joignoit une seconde couronne à celle qu'il possédoit.

La princesse de Bagdat étoit jeune, & la plus belle princesse du monde. Sadak n'avoit pu la voir sans l'aimer ; les rebuts augmentèrent sa passion ; il implora son génie , j'adore la princesse, lui dit-il, il n'est point de bonheur pour moi sans sa possession ; il faut qu'elle m'aime, qu'elle consente à m'épouser. O génie ! rends-moi encore ce service ; ce sera le dernier ; heureux par cet hymen , je n'aurai plus de vœux à former.

Le génie lui applanit les difficultés. Sadak osa demander la princesse pour prix de ses services ; elle lui fut accordée ; elle passa même sans répugnance dans les bras de son vainqueur.

Tant que ses premiers transports durèrent, Sadak fut heureux ; la jouissance éteignit enfin l'amour ; il ne cherchoit plus son épouse avec le même empressement ; l'ennui vint le saisir auprès d'elle. La princesse le trouvant moins tendre, le devint moins à son tour ; elle se souvint de l'orgueil de sa naissance , & que son époux étoit fort au-dessous d'elle. Elle le fit sentir à Sadak , qui en fut humilié. Il gémit de s'être marié, & sur-tout d'avoir épousé une princesse. Il lui devoit des ménagemens ; il ne pouvoit pas la

répudier comme une autre ; il se consumoit dans la douleur & dans le désespoir. Son génie lui apparut encore.

Je suis bien malheureux, lui dit Sadak ; n'as-tu point de remède pour consoler un époux qui gémit de l'être ? Ta femme est de ton choix, répliqua le génie. — J'aimois, j'étois aveuglé ; je suis éclairé maintenant.... il n'y a donc que la mort qui puisse nous séparer ! — Il t'est défendu de désirer la sienne. Je ne te la demande pas non plus, répondit-il en soupirant.... mais ne peux-tu rien ? Je puis t'en délivrer sans la faire périr ; mais mon pouvoir est borné dans cette occasion ; il ne va point jusqu'à te garantir de bien des malheurs qui en feront la suite. — Je les brave tous ; il n'en est point de semblable à celui de vivre avec elle. Sers-moi encore, mon cher génie. Ah ! ce dernier bienfait surpassera tous les autres.

Les ennemis de Sadak travailloient depuis long-tems à sa perte. Ils ne cessoient de répéter au sultan qu'il étoit imprudent de lui laisser une épouse qui avoit au trône de Bagdat des droits qu'elle transmettoit à son mari, & qu'un homme tel que Sadak pouvoit faire valoir. Le prince avoit d'abord négligé ces avis ; il les écouta enfin ; il fit arrêter Sadak. Des gens de loi vinrent lui apporter , dans sa prison, un

ordre de répudier la princesse, que le monarque vouloit épouser, Sadak reconnut les bons offices de son génie, signa l'acte avec transport, & fut consolé de ses fers. La princesse, devenue sultane, voulut se venger des mépris d'un homme qui avoit osé devenir son époux. Elle prolongea sa captivité, & la rendit plus dure.

L'infortuné Sadak regretta bientôt la liberté. Il se rappelloit sa vie passée, les bienfaits d'Alla, & ne savoit plus que désirer. Il appella cependant son génie.

Que veux-tu, lui demanda celui-ci ? Te consulter, répondit Sadak ; je me suis trompé jusqu'à présent ; fais mon bonheur, si cela est possible ; je n'ose plus m'en mêler. — Je n'ai plus qu'un dernier souhait à remplir. Choisis cette fois, & choisis bien. — Ah ! fais ce choix pour moi ; je me suis si mal trouvé de ceux que j'ai faits ! — je te l'ai dit ; mon pouvoir ne va pas jusques-là ; le choix doit être le tien. — Je vois bien que j'ai eu tort de me mettre à la place de la providence, répondit Sadak, après avoir rêvé quelque temps ; j'aurois dû m'en rapporter à elle. Remets-moi dans la cabane d'où tu m'as tiré. Le génie l'y transporta aussi-tôt.

Sadak retrouva sa demeure telle qu'il l'avoit laissée, les voisins vinrent le féliciter de son re-

tour , & lui firent l'accueil le plus tendre & le plus vrai ; il en fut touché , il reprit avec plaisir ses anciennes occupations. Le même soir , en parcourant le désert , il fut attiré par des cris au bord d'un précipice ; un malheureux prêt à y tomber se tenoit encore à quelques branches d'arbres , implorant le ciel , & fût de périr aussi-tôt que les forces lui manqueroient. Sadak accourt , & le délivre , non sans peine & sans danger. Le voyageur reconnoissant le comble de bénédictions ; Sadak les entend , & jouit d'une joie pure qu'il n'avoit pas goûté depuis long-tems ; il se jette à genoux , adore la providence , & remercie son génie.



ARDOSTAN,

C O N T E.

SUR les bords de l'Indus s'élevoit un palais superbe qui, depuis plusieurs siècles, servoit de demeure aux souverains de Bavah; ils y avoient réuni tout le luxe de l'orient. Les bâtimens offroient à l'œil étonné les plus rares efforts de l'art, & toutes les richesses de la nature étoient rassemblées dans les jardins.

Parmi les princes qui l'avoient occupé, les uns avoient été célèbres par leur magnificence, les autres par leur humanité, plusieurs par leurs victoires, & quelques-uns par le bonheur du peuple qu'ils avoient gouverné; presque tous avoient péri, victimes de l'envie & de la malignité. Les empereurs de l'Indostan, qui, en qualité de conquérans du peuple de Bavah, lui donnoient des maîtres & les lui ôtoient à leur gré, les avoient placés sur le trône & les en avoient fait descendre.

Ardoſtan venoit enfin d'y monter. Il ne vit dans son élévation qu'un moyen plus grand & plus efficace d'être utile aux hommes. Ses sujets heureux le bénirent; le bruit de sa sagesse remplit bientôt tout l'orient.

Un soir, en se promenant dans ses jardins, il méditoit sur ses devoirs, & sur les obstacles qui trop souvent arrêtent dans leurs vues les monarques bienfaisans. Ces spéculations sublimes, & dont peu de souverains s'occupent, prolongèrent sa promenade. La lassitude le força d'entrer dans un pavillon orné des portraits des princes de Bavahe, & sous les murs duquel l'Indus rouloit ses eaux majestueuses. La vue des images de ses prédécesseurs fit prendre un autre cours à ses réflexions ; il se rappella la vie de ceux dont il vouloit suivre les traces, & ses yeux effrayés s'arrêtèrent sur le sort qu'ils avoient éprouvé. Il ne put se défendre de le craindre pour lui-même.

Malheureux ! s'écria-t-il, quelle est la condition des souverains, ils sont, comme les autres hommes, l'ouvrage d'une puissance supérieure, qui peut dans un instant détruire ce qu'elle a fait ! Leurs vices & leurs vertus contribuent également à leur perte. Si je néglige l'intérêt du peuple qui m'est confié, si je m'écarte des routes de la justice, les plaintes vont s'élever de tous côtés contre moi, &, portées sur les ailes du vent, publier à la cour du Mogol que je suis indigne de vivre. Si je persiste dans mes devoirs, si ma justice sévère poursuit le crime & récompense la vertu, le

vice négligé ou puni emploiera contre moi ses artifices , & innocent ou coupable , je ferai toujours sa victime.

Le génie Bajul entendit les plaintes d'Ardoſtan & parut auffi-tôt devant lui. Enfant de la pouſſière , lui dit-il , quelles ſont tes craintes ? Ton amour pour une exiſtence frêle & paſſagère peut-il balancer un inſtant dans ton cœur l'intérêt éternel de la vertu ? Imité les héros qui , juſqu'à préſent , t'ont ſervi de modèle : & , ſans regarder leur fort , ſonge à leur gloire , à l'amour de leurs peuples , aux larmes qu'excite encore leur ſouvenir. Dût ton règne être auffi court que le leur , & finir de même , mérite d'être aimé , & pleuré comme eux , tu partageras leur félicité ; ta place eſt déjà marquée à leurs côtés , dans les jardins délicieux , deſtinés pour la demeure des bons rois.

Puiſſant Bajul , répondit Ardoſtan , en ſ'inclinant avec reſpect , pardonne ces foibleſſes à un enfant de la mort ; mais daigne éclaircir mes doutes. N'eſt-ce point ta bienfaiſance pour les habitans de la terre qui te fait encourager la vertu par l'eſpoir des récompensés à venir ? Ces récompensés exiſtent-elles en effet ? N'eſt-ce point une belle fable dont l'unique but eſt de conſoler les hommes , & d'adoucir les amertumes de la vie par la perſpective d'une félicité à laquelle on ne peut atteindre ?

Le génie disparut. Ardoftan regardoit fon départ avec chagrin , & lui reprochoit en fecret de l'affermir dans fon incréduité, en refusant de lui répondre. La douleur avoit fixé fes yeux fur la terre ; lorsqu'il les leva vers le ciel , il apperçut un nombre prodigieux d'esprits , dont l'éclat annonçoit l'immortalité ; l'un d'eux descendit auprès du prince , que ce spectacle rendoit immobile , & lui adressa ces mots :

Souverain de Bavah, ton doute est un crime , mais ton cœur est bon ; il mérite d'être éclairé. Les vertus des mortels ne font jamais perdues ; elles sont conservées dans le livre de l'éternité. Bajul nous envoie vers toi pour t'assurer de la vérité des récompenses futures ; nous en jouissons. Vois en nous tes prédécesseurs au trône de Bavah ; tu peux nous reconnoître aux couronnes dont nos têtes sont ornées ; nous venons de les reprendre pour t'instruire , te convaincre & t'encourager.

Jette les yeux sur ces princes ; regarde celui-ci dont l'air est si fier & si majestueux ; il s'opposa courageusement aux loix impériales , qui auroient opprimé le peuple de Bavah , & périt avec gloire en défendant ses sujets. Il n'est plus revêtu des honneurs souverains ; il n'en a pas besoin ; la puissance n'a été pour lui qu'un moyen d'arriver au bonheur dont i

jouit ; son nom rappelle ses vertus & fait sa distinction ; on l'appelle *l'ami des opprimés*.

Le prince que tu vois à ses côtés fut autrefois le père de ses sujets ; il s'occupa sans cesse de leur bonheur ; les heures que la nature consacre au repos, il les employoit à méditer sur les intérêts de son peuple, & à former les plans de gouvernement les plus propres à le rendre heureux. L'envie le représenta comme un traître au grand empereur, & hâta son passage aux demeures de la suprême félicité.

La plupart des autres princes que tu vois ont été également vertueux & ont péri de même. Si leur réputation, si leur félicité actuelle, peuvent dissiper les craintes que t'inspire leur sort sur la terre, continue à pratiquer la vertu, & un jour tu viendras te joindre à nous.

Ardoftan rassuré, détesta son incrédulité ; son cœur se livra avec plus d'ardeur à sa bienfaisance naturelle ; son gouvernement devint l'admiration de l'Asie ; l'envie frémissante s'occupa de sa perte ; elle parvint à lui nuire ; ses mains barbares s'étoient armées d'un trait pour lui percer le cœur ; elles l'avoient déjà lancé ; Bajul le détourna & la força de se contenter de la déposition d'Ardoftan.

Le prince ne regretta en descendant du trône que le pouvoir de faire du bien ; il se retira

dans une campagne écartée. Le souvenir de ses vertus le suivit dans sa retraite & embellit sa solitude ; il accompagna son ame , lorsqu'au sortir de son corps elle alla prendre sa place dans le séjour éternel des bienfaiteurs de l'humanité.



R O X A N E ,

CONTE PERSAN.

NE nous plaignons jamais de nos malheurs ; souvent notre imprudence nous les attire ; regardons - les comme des moyens dont Dieu se sert pour nous éprouver ou nous punir.

La ville de Kinnoge , autrefois capitale de l'Indostan , à présent détruite , avoit été presque entièrement ruinée par la guerre ; ses habitants infortunés éprouvoient encore l'horreur & la misère qu'elle traîne à sa suite ; Béooffah , l'un de ces mortels obscurs & pauvres qui ne fondent leur subsistance que sur la charité publique , erroit foible & languissant dans les rues de cette ville désolée , implorant en vain des secours. Un marchand, dont les richesses n'avoient point fermé le cœur à l'humanité , jeta un œil de compassion sur les besoins du jeune homme , & s'empressa de les soulager ; il le recueillit dans sa maison où il lui donna un asyle , des habits & du pain ; mais pour le soustraire au danger de l'oïveté , il le chargea du soin de ses jardins , sur lesquels donnoit l'appartement de son épouse & de sa famille.

Un jour Béoïfah , commençant fon ouvrage , apperçut Roxane , la fille unique de fon bienfaiteur ; sortie des bras du fommeil , elle refpiroit l'air frais du matin ; fa beauté raviffante éblouit le jeune homme ; il oublia ce qu'il devoit à la reconnoiffance , & livra fon cœur à l'amour. Quel efpoir cependant pouvoit-il former ? Son obfcurité , fa pauvreté ne lui en permettoient aucun. Cette idée cruelle l'agitoit fans cefle ; elle le fuivoit au milieu de fes occupations ; elle ne le quittoit point lorsqu'il les interrompoit , & fouvent elle venoit troubler fon fommeil. Cherchoit-il à fe distraire par des chants , les chanfons qui y avoient quelque rapport étoient toujours les premières qui s'offroient à fon fouvenir ; il repétoit fréquemment celle-ci du prince d'Oriffa qui , dépouillé de fon trône , pourfuivi par fes ennemis , forcé de fe cacher fous divers déguifemens , devenu amoureux d'une femme qu'il avoit vue dans la ville d'Ugein , l'avoit compofée pour foulager fes ennuis.

» Malheureux prince ! faut-il que l'amour
 » ajoute fes peines à tes malheurs ! Je ne poffé-
 » derai jamais la beauté que j'adore , ni la
 » couronne que j'ai perdue ; fous le déguife-
 » ment où je fuis , puis je aspirer à fon cœur ?
 » Elle me croit indigne d'elle ; je m'expose à la

» mort en révélant mon rang , & je mourrai s'il
» faut le lui cacher ».

Béoffah chantoit ces paroles avec intérêt ; Roxane en prit à l'écouter ; bientôt elle pensa qu'il étoit ce prince d'Oriffa , dont les aventures avoient fait tant de bruit ; elle l'examina avec plus d'attention ; il étoit beau , bienfait ; elle lui trouva l'air noble & majestueux ; son imagination le lui fit regarder comme une perle brillante que l'inconstance de la fortune avoit détachée d'une couronne. Flattée de sa prétendue découverte , à demi - confirmée dans une opinion qui commençoit à lui plaire , voulant écarter tous ses doutes , elle résolut de le faire expliquer. Dans ce dessein elle se pare avec plus de soin , lève ses jalousies , considère le jeune homme , prend plaisir à en être vue , & lui fait signe d'approcher. Béoffah accourt avec un empressement qui la flatte ; son embarras exprime son amour ; Roxane s'en apperçoit & rougit ; elle veut lui parler & ne sçait par où commencer. Ses yeux distraits tombent sur une grenade ; elle lui demande ce fruit dont la beauté la tente ; le jeune homme court & la cueille ; il la lance vers la fenêtre ; il jouit de la vue de ce qu'il aime ; il veut prolonger ce plaisir ; la grenade jettée manque toujours le but & revient sans cesse entre ses mains ; Roxane rit de cette
maladresse ,

maladresse , en soupçonne le motif & s'en applaudit. Si vous ne visez pas mieux à la couronne , lui dit-elle en fouriant , vous porterez toujours ce turban. Béooffah n'entend pas le sens de ces mots. Quel rapport , lui demanda-t-il , votre esclave peut-il avoir avec des couronnes , lui , dont la plus grande ambition est de servir la reine de la beauté ? — Aucun , reprit Roxane , j'ai seulement voulu faire allusion à un air que je vous ai entendu chanter , & dont les paroles conviennent à un prince malheureux.

Un trait de lumière éclaira l'ame de Béooffah ; il entrevit l'erreur de Roxane & résolut d'en profiter ; sa surprise même servit à son dessein. Insensé que je suis , s'écria-t-il avec une feinte douleur ! qu'ai-je fait ? L'unique consolation des infortunés est de n'être pas connus ; mon imprudence me l'a ravie. A ces mots il se retire dans un désordre affecté , & va planter d'un air chagrin sa bêche sur la terre. Dès ce moment il néglige son travail & ne s'occupe que des moyens d'assurer son bonheur en trompant son amante.

Roxane cependant n'a plus de doute ; Béooffah est un prince à ses yeux ; tout le lui confirme ; le lendemain en ouvrant sa fenêtre , elle le voit couché au pied d'une haie , paroissant

enseveli dans un profond sommeil , mais agité par des songes ; elle voudroit sçavoir quels sont ceux qui l'occupent ; il articule quelques sons qui excitent sa curiosité ; son attention redouble ; elle entend enfin ces mots : malheureux prince d'Oriffa !... O Roxane !... O amour !... Le silence succède ; mais Roxane en a suffisamment entendu ; ces mots restent dans sa mémoire ; elle les explique , les commente , y ajoute , & , dupe de son imagination , elle néglige l'épreuve de la pierre de touche , & prend le plus vil des métaux pour de l'or pur. Son esprit égaré ne voit plus que des palais , des trônes , des sceptres , des couronnes. Elle médite de l'arracher à un état indigne de lui , trace le plan d'une fuite dans laquelle elle doit le suivre , le communique à son prince imaginaire qui l'approuve & en presse l'exécution.

L'imprudente Roxane oublie les inquiétudes qu'elle va donner à ses parens ; elle se charge de ses bijoux les plus précieux , prend le cheval de son père , & se met en route avec son amant. Elle traverse avec lui les forêts les plus sombres ; son cœur timide , rassuré par l'amour , ne craint plus ni les esprits qui errent au milieu des ténèbres , ni les bêtes féroces qui peuplent les déserts.

Quand Béoiffah se crut assez éloigné de Kin-

noge pour être à l'abri de toutes poursuites, il considéra qu'il lui seroit difficile de se déguiser long-temps, & craignit que Roxane ne découvrit son imposture. L'amour, la terreur & l'avarice remplissoient à la fois son ame; seul avec elle dans cette solitude, il pouvoit satisfaire sa première passion, lui donner ensuite la mort pour s'épargner ses reproches & rester maître de richesses qu'elle avoit emportées; à peine eut-il conçu ce dessein, qu'il résolut de l'exécuter.

Le feu des étoiles commençoit à pâlir; le soleil naissant doroit les bords de l'horison; le scélérat arrête son cheval, l'attache à un arbre & presse Roxane de descendre. Son ton, ses regards étonnent cette infortunée; elle n'y reconnoît plus l'expression de l'amour; l'effroi s'empare de ses sens; elle le conjure de poursuivre le voyage; il ne l'écoute point; il la prend dans ses bras, & ne lui laisse aucun doute sur ses coupables intentions; en vain elle lui rappelle ce qu'elle a fait pour lui, sa confiance, ses bienfaits; en vain elle réclame sa générosité, sa compassion; sa résistance augmente les transports du monstre insensible à ses cris; il n'est point attendri des larmes de sa victime; il aime à les faire couler; elles lui prêtent de nouveaux charmes. Roxane accablée veut prévenir sa honte & se donner la mort; elle portoit sur elle

un poignard empoisonné ; elle le tire pour s'en frapper ; son désespoir n'en veut qu'à ses jours ; elle respecte ceux du cruel ; elle se souvient encore qu'elle l'adoroit.

Béoffah s'apperçoit de sa résolution , tente de lui arracher le fer & n'y parvient qu'en se blessant mortellement ; le poison pénètre aussi-tôt dans ses veines & éteint ses forces ; le lâche expire dans des convulsions affreuses , désespéré d'un effet si prompt , & blasphémant le ciel qui prévient son horrible projet.

Roxane , échappée à l'opprobre qui la menaçoit , plaint encore ce malheureux ; mais ses tourmens ne sont pas à leur fin ; elle jette les yeux autour d'elle , frémit de la solitude qui l'environne & déteste son imprudence. Tout l'effraye ; si le vent agite la forêt , elle croit entendre les hurlemens des bêtes féroces ; elle s'attend à chaque instant à en être la proie ; elle veut fuir & ne sçait où porter ses pas ; elle craint de s'égarer ; son incertitude & sa terreur l'arrêtent à la même place ; elle pleure , elle gémit & ne se résout à rien.

Pendant qu'elle s'abandonne à son désespoir , un bruit confus retentit dans les airs ; elle porte ses regards vers le ciel ; & apperçoit *Gretiafrose* , (mot persan qui signifie *splendeur du monde*) la reine des génies assise sur un char d'or , tiré

par des oiseaux , & environnée d'une troupe nombreuse de ses sujets. Ils descendent auprès de Roxane , l'enlevent dans leurs bras & la portent à côté de leur reine ; elle plane avec étonnement dans les cieux, regardant les nuages roulant sous ses pieds , & la terre suspendue au milieu des airs. Elle passe au-dessus des mers , & découvre bientôt une isle délicieuse , où le char descend & s'arrête ; Gretiafrose lui adresse alors la parole avec un sourire enchanteur qui acheve de la rassurer. Je vous félicite de votre prochain bonheur, lui dit-elle, vous allez vivre ici avec les enfans de la lumière , jouir de leurs plaisirs , & oublier le monde , si vous vous accoutumez à nos mœurs , & si vous vivez comme vous le devez.

Des portes d'argent s'ouvrirent aussi-tôt d'elles-mêmes ; Roxane suivit la reine dans des jardins enchantés , où ses yeux s'arrêtèrent avec admiration sur des merveilles sans nombre ; les beautés de la nature étoient jointes à celles de l'art ; l'une & l'autre sembloient s'être unies pour produire les effets les plus surprenans.

Le palais dont dépendoient ces jardins étoit de cristal , & bâti au milieu d'un lac ; quatre ponts y conduisoient ; la glace , dont ils étoient composés , présentait un chemin difficile &

glissant ; ils aboutissoient à des portiques superbes , ouverts aux quatre parties du monde. Roxane s'arrêta , effrayée , à l'entrée d'un de ces ponts ; mais sa conductrice lui prit la main , en souriant , & le lui fit franchir sans danger ; elle la conduisit dans une salle spacieuse & magnifique , éclairée par des lustres de diamans , & au milieu de laquelle s'élevoit un trône invisiblement suspendu.

Gretiafrose s'assit sur ce trône , d'un air majestueux , & , touchant une cloche d'argent , elle annonça aux humains qu'elle alloit donner ses audiences. Aussi-tôt les jardins furent remplis d'une multitude innombrable d'hommes , qui , se pressant les uns les autres , retardoient leur marche. Plusieurs , en précipitant leurs pas sur les ponts , tomboient dans le lac , où ils périssoient , tandis que d'autres , plus heureux , arrivoient au palais.

Le premier qui se présenta fut un jeune homme : les roses de l'amour coloroient son teint ; il jouissoit d'une santé florissante ; le feu du désir brilloit dans ses yeux ; il s'approche de la reine avec confiance , se prosterne & lui présente sa requête ; elle ne contenoit que ces mots : une table somptueuse , la coupe de la joie , & la beauté dormant dans mes bras , voilà l'objet de tous mes désirs ; il fut

fatisfait. On vit paroître une table servie avec autant d'abondance que de délicatesse ; de jeunes femmes, égales aux Peris , se présentèrent avec des coupes remplies de vins exquis ; elles se mirent à danser autour du jeune homme, qui, nageant dans la joie , s'enivroit à longs traits de toutes les voluptés. Mais bientôt il changea de visage ; les fleurs de son teint se fanèrent ; le feu de ses yeux s'éteignit ; il mourut victime de ses excès , & le dégoût précéda son dernier soupir.

Il fit place à un vieillard haletant, portant un sac sur ses épaules , & pliant sous le faix. Arrivé au pied du trône , il l'y dépose & l'ouvre ; il contenoit beaucoup d'or. Achève de le remplir , s'écria-t-il , & je mourrai content. A peine avoit-il parlé que la terre s'ouvrit devant lui , & lui montra des richesses immenses ; le vieillard les contemple avec ravissement ; il s'empresse de remplir son sac , le trouve trop petit , & regrette de n'en avoir pas apporté un plus grand ; il y fait entrer tout ce qu'il peut contenir , & soupire à la vue de ce qu'il laisse. Il entreprend ensuite de le charger sur ses épaules ; ses efforts sont inutiles, il s'assied en l'embrassant , & meurt sans vouloir le quitter.

Dans l'instant un jeune homme qui se laissoit

d'attendre , accourt & se jette sur l'or , qui se fond & dispaçoit , en ne laissant que le sac vuide entre ses mains. Plusieurs autres se présentèrent ; on vit enfin un philosophe avec une barbe vénérable ; il tenoit un miroir d'une main , & de l'autre un livre. Il y a soixante-dix ans , s'écria-t-il , que je cherche par le monde le palais du bonheur ; j'ai suivi enfin les traces de la sagesse ; elles m'ont conduit dans ce lieu ; je suis arrivé au terme ; ô grande reine , fais-moi jouir de la suprême félicité ! Tu la mérites , répondit Gretiafrose , & dans l'instant le vieillard tomba mort.

Alors on vit entrer une foule prodigieuse de personnes des deux sexes ; Roxane , attentive à ce qui se passoit autour d'elle , rêvoit à la demande qu'elle feroit à son tour , lorsque la souveraine des génies , lassée de l'audience , s'écria : vous obtiendrez tous le premier vœu que vous formerez. Dans ce moment les yeux de Roxane étoient fixés sur une émeraude d'un prix inestimable. Au dernier mot de Gretiafrose le palais s'évanouit ; un bruit semblable à celui du tonnerre , se fit entendre ; Roxane tomba mourante d'effroi , & se trouva sur le bord de la mer , en revenant à elle , avec la précieuse émeraude à ses côtés.

Quel fut son effroi quand elle reconnut qu'elle

étoit dans une île déserte , sans secours , sans asyle , sans nourriture ; une troupe de singes monstrueux , qui habitoient ce lieu sauvage , vint ajouter à sa terreur ; persécutée par ces animaux cruels & malins , elle attendoit la mort , lorsqu'un lion sortit de la forêt & les mit en fuite ; son épouvante redouble à cet aspect ; mais le monstre , dépouillant sa férocité , s'approche de Roxane , la flatte de sa queue terrible & lui lèche les mains ; ce fut un nouveau genre de supplice pour cette infortunée ; la langue rude & grossière du lion meurtrissoit les mains qu'il sembloit caresser ; Roxane , pour s'en débarrasser , tente de se lever & de fuir ; mais l'animal farouche l'arrête par le bas de sa robe , & la contraint de rester assise sur la terre.

Roxane , épouvantée , n'osoit porter ses regards sur le lion , qui ne la quittoit point ; elle songea au poignard empoisonné qu'elle avoit conservé ; mais elle n'osa pas s'en servir pour se délivrer de son terrible compagnon ; elle lui devoit la vie ; il ne l'attaquoit point ; elle se souvint qu'elle avoit encore sa boîte à bettel qu'elle avoit remplie d'opium avant de sortir de la maison de son père ; elle mit dans sa main le somnifère puissant , & le présenta au lion , qui le prit & en éprouva aussi-tôt l'effet. Elle

profita de ce sommeil pour se mettre en liberté ; en avançant vers la mer , elle apperçut un vaisseau qui venoit à cette isle , elle détacha son voile , & s'en servit pour faire des signaux. Le commandant du navire descendit sur le rivage ; qui es-tu , lui demanda-t-il d'un ton brusque , qui t'a conduite dans ce lieu désert ? — Vous voyez une infortunée dont l'histoire est trop longue pour vous être racontée ; daignez me conduire dans une terre habitée ; vous entendrez alors le récit de mes malheurs ; vous me plaindrez ; vous connoîtrez toute l'étendue du service que vous m'avez rendu.

Le capitaine , homme farouche , avare & sans humanité , incapable de rendre un service gratuit , n'entendant point parler de récompense , lui répondit avec dureté qu'il avoit un long voyage à faire , que ses provisions étoient presque épuisées , qu'il n'étoit venu dans cette isle que pour tâcher de s'en procurer de nouvelles , & non pour se charger d'une bouche de plus. Il alloit se retirer en achevant ces mots , lorsqu'il apperçut les bijoux dont Roxane étoit parée ; il s'arrête , résolu de se les approprier , & de profiter de son infortune ; il lui demande ce qu'elle lui donnera pour son passage. Il faut donc payer vos secours , lui dit-elle ; puisque vous aimez les richesses , prenez

ces bijoux. Je tiens ce diamant de ma mère ; elle le porta le jour de son mariage ; elle espéroit le voir à mon doigt dans la même circonstance. Cette bague est à vous , un devin m'assura qu'elle étoit un préservatif contre l'ingratitude ; l'expérience ne m'a que trop appris à me défier de sa prédiction. Recevez aussi cet anneau : un derviche voyageur me le remit , en me disant qu'il me tireroit un jour de l'embarras le plus affreux. Prenez encore ces boucles d'oreilles , ce collier , ces bracelets , cette chaîne d'or , prenez tout.

Lorsque le marin eut reçu tous ces ornemens , il lui demanda si elle n'avoit rien de plus. Je l'avois oublié , répondit Roxane avec impatience ; il me reste une émeraude ; regardez son éclat ; mais puisque l'avarice & la mer ont la même avidité , je partagerai mes dépouilles entre elle & vous ; en parlant ainsi , elle la jeta dans les flots.

Le commandant , que la vue de cette pierre avoit ébloui , poussa un cri en la voyant échapper de ses mains ; il déchira ses habits , & , repoussant Roxane avec fureur , il remonta sur son vaisseau , qui mit sur le champ à la voile.

Les scélérats ne jouissent pas long-temps du fruit de leurs méchancetés ; le ciel , vengeur du crime , a toujours le bras étendu sur eux ;

un nuage parut sur l'horison , & le remplit bientôt tout entier ; la foudre qu'il portoit dans ses flancs s'échauffe , s'embrase & gronde ; les vents , déchaînés sur les mers , entr'ouvrent leurs abîmes qui engloutissent le vaisseau & le monstre qu'il portoit.

Roxane , à la vue de l'orage , s'étoit mise à l'abri dans une caverne ; elle en sort aussi-tôt qu'il est dissipé ; les vagues apportent sur le rivage les débris du navire & quelques provisions , dont elle appaise la faim qui la dévore ; elle apperçoit le corps du capitaine qui l'a dépouillée si inhumainement ; ses yeux s'arrêtent sur un petit sac attaché à sa ceinture ; l'espoir d'y trouver quelques nouveaux alimens la porte à s'en saisir ; elle l'ouvre & n'y trouve que ses bijoux ; elle les revoit avec plaisir , & s'en pare encore ; son anneau lui paroît faussé , elle essaye de le redresser , il se rompt entre ses mains. La terre tremble autour d'elle ; ses yeux semblent se couvrir d'un voile ; elle ne voit plus , mais elle entend ces mots : celui qui t'a donné ce joyau me force à sortir du centre de l'abîme pour te servir ; parle , que veux-tu de moi ? Roxane lui répondit : Génie sacré , ou qui que tu sois , l'anneau que j'ai rompu est le présent d'un derviche dont j'ai soulagé l'infortune ; il me quitta en m'assurant qu'il me

seroit utile , sans s'expliquer davantage. Je vois sa prédiction accomplie ; daigne me tirer de cette isle.

A ces mots , elle se sentit enlevée dans les airs , & se trouva bientôt sur la terre ferme ; elle crut ses malheurs finis ; la campagne , chargée de fleurs & de fruits , lui offroit un spectacle ravissant. Elle marchoit pour se rendre dans quelque lieu habité , lorsqu'elle vit paroître une créature à figure humaine qui s'avançoit en dansant , & qui fut suivie d'une multitude d'autres ; c'étoit les femmes des Bunmanoès qui habitent les montagnes du Décan , espèce de peuples sauvages qui paroissent à peine supérieurs aux brutes. Dès qu'elles eurent apperçu les diamans de Roxane , elles se jetèrent sur elle pour s'en emparer. En défendant son anneau , elle le rompit une seconde fois ; le génie parut , & sa présence fit prendre la fuite à ces femmes. Il demande à Roxane pour quelle raison elle l'a rappelé ; elle se prosterne ; elle le supplie de la porter dans la demeure de son père.

Le génie obéit , & Roxane , en ouvrant les yeux , se voit dans un tombeau qu'éclaire une lampe funébre. Elle frémit , & ne doute plus que sa fuite n'ait donné la mort à l'auteur de ses jours ; elle arrose de ses pleurs le marbre qui le

couvre, & ne voit point sa mère qui, vêtue de deuil, étoit venue renouveler l'huile de la lampe, & jeter des fleurs sur la tombe de son époux. Surprise à l'aspect de sa fille, elle pousse un cri; prête à voler dans ses bras, elle s'arrête; &, lui montrant ce lieu lugubre, elle semble lui dire avec douleur : c'est ici que tu as conduis ton père ! Roxane entend ce reproche terrible, se jette à ses pieds, & fait parler ses larmes & ses remords; sa mère attendrie la relève & l'embrasse; elle écoute le récit de ses tristes aventures, & la ramène dans la maison paternelle. Roxane mérita ses bontés; elle ne se souvint de ses égaremens que pour les détester; la raison, la vertu, ses devoirs furent la règle de sa vie que l'imprudence, l'erreur & l'imagination ne troublèrent plus.



M I R Z A H ,

CONTE MORAL.

J E fus un jour me promener aux environs de Bagdad. La solitude du lieu , le jour qui étoit sur son déclin , la campagne où regnoit un profond silence , tout conspiroit à donner à mon ame cette douce tristesse qui porte avec elle le plus grand des biens, celui de réfléchir. Bientôt mes pensées se tournèrent sur le bonheur qui semble accompagner les méchans , & sur l'infortune qui accable la vertu gémissante.

Toutes les scènes de l'injustice , l'amertume des malheureux qui implorent en vain le secours de l'opulent , le bonheur & la joie des insensés ; enfin , tous les malheurs attachés à l'humanité se retracèrent en foule à ma mémoire, & arrachèrent d'ardens soupirs à ma poitrine oppressée. Des larmes de compassion & d'attendrissement inondoient mes joues tremblantes ; & , surchargé d'ennui , effrayé du partage inégal qui se trouve entre les hommes , je m'oubliai jusqu'à murmurer contre la providence.

Dieu ! m'écriai-je , pourquoi tes oreilles sont-elles fermées aux soupirs , aux cris de tant d'infortunés ? pourquoi tes yeux paternels ne voient-ils pas le besoin des malheureux ? pourquoi ta providence a-t-elle créé des êtres pour les rendre misérables ? pourquoi les a-t-elle doués d'une raison qui ne sert qu'à leur faire connoître l'étendue de leur misère ? pourquoi le vice triomphe-t-il avec impunité ? qu'a fait la vertu pour être accablée de chaînes ? pourquoi l'innocent souffre-t-il , tandis que le criminel heureux jouit en paix du fruit de ses forfaits ?

Je parlois encore lorsque d'épaisses ténèbres m'environnèrent. La frayeur me saisit , mes genoux fléchirent , & la terre sembla s'entr'ouvrir pour m'engloutir. Des éclairs redoublés , suivis d'effroyables coups de tonnerre , sembloient annoncer la destruction totale de la nature entière. La foudre embrasa les côteaux & les lieux d'alentour. Je sentis alors que j'avois péché ; & , n'attendant plus que la mort , je me jettai la face contre terre , en invoquant Allah , le dieu de miséricorde. Un rayon de lumière , traversant l'obscurité dont j'étois entouré , me laissa voir un génie tout brillant de clarté. Je le reconnus pour un messager de l'éternel ; c'étoit le séraphin *Albunoh* , le favori de l'être des êtres. *Suis moi , Mirzàh , & cesse d'offenser*

la providence. Il dit & j'obéis. Il me conduisit en un instant au pied d'une chaîne de montagnes escarpées , dont les cimes paroissoient se perdre dans les nues. Jamais rien de si effrayant ne s'étoit offert à ma vue. Des rochers entassés les uns sur les autres formoient un côté de cette montagne , au sommet de laquelle l'œil le plus perçant ne pouvoit atteindre. Les rugissemens des lions , les cris des tygres , habitans de quelques cavernes que la nature avoit formées dans le roc , retentissoient au loin & ajoutoient à l'horreur de ce lieu. Mes regards errèrent de tous côtés , sans trouver de route qui pût nous conduire sur cette montagne. Je vis des voyageurs qui essayoient de gravir ce roc , plusieurs d'entre ces malheureux tombèrent dans d'affreux précipices ; ils cherchoient à se relever , mais leur foiblesse trahissant leur courage , ils retomboient sur les sables brûlans , & devenoient la proie des bêtes féroces ; ceux qui s'échappoient à leurs dents carnassières se traînoient dans les antres où une mort aussi cruelle les attendoit.

Je frissonnois du destin qui sembloit m'être réservé. Mon céleste guide me fit connoître par un sourire, qu'il n'ignoroit pas quelle étoit ma frayeur. *La providence* , Mirzah , me dit il , *punit les téméraires qui veulent pénétrer dans ses de-*

crets adorables. Les justes se mettent sous sa protection, & ne craignent point l'adversité. Il me prit ensuite par la main & me conduisit au côté gauche de la montagne, où il me fit remarquer une ouverture que je n'avois pas apperçue. Je vis une allée spacieuse & commode : à peine eûmes-nous fait quelques pas, que je fus enchanté de la vue d'un si beau lieu.

L'intérieur de la montagne étoit aussi charmant que les dehors étoient affreux. Un mur d'une blancheur éblouissante, formé par ce rocher, précédoit des allées de verdure qui aboutissoient à un labyrinthe, au milieu duquel s'élevoit un superbe bâtiment. Ces agréables avenues étoient terminées par un très-beau bois, & par des prairies émaillées de fleurs. Nombre de ruisseaux les traversoient, couloient en murmurant & faisoient mille tours dans le labyrinthe : leurs eaux argentées rouloient sur des cailloutages & retomboient en cascades. Le chant des oiseaux, le murmure des eaux, le parfum des fleurs, tout se réunissoit pour faire goûter, aux ames pures, mille sensations agréables. Ce lieu étoit l'image de l'asyle délicieux réservé aux vrais croyans, lorsque, quittant cette vie passagère, ils jouiront des ineffables douceurs promises dans le divin alcoran.

J'étois encore occupé de cet aspect enchanteur , lorsque mon guide me fit entrer dans le labyrinthe dont le bâtiment , qu'on appercevoit du bas de la montagne , occupoit le milieu. Parvenu au centre , je regardai avec surprise les détours immenses que j'avois parcourus ; les routes qui y conduisoient étoient si semblables , que tout autre qu'un immortel n'eût pu me guider. Nous parvînmes enfin au *Temple du Destin* , ainsi se nommoit ce superbe édifice.

Les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes à notre approche , & se refermèrent sitôt que nous fûmes entrés. Surpris de ce prodige , je tournai les yeux sur le *Séraphin* , qui me dit que rien ne pouvoit les ouvrir ni les refermer ; mais qu'elles obéissoient à la suprême volonté d'Allah , lorsqu'il daignoit permettre l'entrée du temple à quelque mortel choisi. Sur le frontispice étoient gravés ces mots , en lettres d'or : *Dieu est juste & ses desseins sont impénétrables , comme lui*. Le temple étoit sans ornement ; l'art , ni la main des hommes n'avoient point eu de part à sa construction. Deux rangs de colonnes de marbre blanc soutenoient la voûte : un autel d'albâtre s'élevoit dans l'enfoncement. A la place de l'image de la divinité , un nuage formé par des parfums montoit vers le ciel , & exha-

loit l'odeur la plus exquise. A la droite de l'autel étoit une table de marbre noir , qui faisoit face à un grand miroir de cristal. Le séraphin Albunoh me dit encore ce peu de mots , en me conduisant vers l'autel : *apprends ici , Mirzah , que la providence ne fait jamais le malheur des humains , qu'il n'en résulte pour eux un plus grand bien.* Il dit & disparut. Je me trouvai seul dans ce lieu sacré ; une joie douce se répandit dans tous mes sens , je devins un autre homme. Je me prosternai sur les marches de l'autel , & là , j'implorai la miséricorde du dieu de Mahomet , & je mis mon ame entre ses mains. A peine avois-je fini ma prière , qu'une voix majestueuse sortit de l'autel redoutable , & me fit entendre ces paroles : *Lève - toi , Mirzah , regarde , lis & retiens.*

Je portai mes yeux sur le miroir , j'aperçus le plus cher de mes amis ; Abdalah , cet homme dont j'admirois la vertu , & dont l'indigence m'arrachoit souvent des larmes amères. Je le vis dans sa chambre , pauvre , dénué de tout : d'un de ses bras il soutenoit sa tête languissante , des larmes amères couloient le long de ses joues vénérables. Qu'ils étoient justes ces pleurs ! Quatre enfans , en bas âge , étoient à ses pieds , & , par leurs cris , lui demandoient du pain ; le cinquième , son bien-aimé , attaqué

d'une dangereuse maladie, la tête renversée sur son sein, expiroit dans ses bras faute de secours. Ce n'étoit pas encore assez pour l'infortuné Abdallah. Sa femme, cette moitié de lui-même, qu'il aimoit si tendrement, qui, par ses désordres étoit seule la cause de ses malheurs, ce monstre osoit, par des reproches injustes, augmenter ses peines en l'accablant d'injures & lui donnant des noms odieux. Ce malheureux ne peut soutenir tant de douleurs amères ; il succombe, & veut se donner la mort pour terminer à la fois & sa vie & sa misère. Prêt à se donner le coup mortel, il laisse tomber un regard paternel sur ses enfans. Cette vue le rappelle à lui-même, à ses devoirs ; il part, vole, & veut tout entreprendre pour soutenir la vie chancelante des êtres malheureux qui lui doivent une existence qu'ils n'ont jamais souhaitée. Un ami à qui il avoit fait obtenir un poste considérable, fut le premier chez lequel il porta ses pas. Cet ingrat rougit de connoître Abdallah. Il craint, hésite, ne fait s'il doit recevoir cet homme dont les vêtemens déchirés annoncent l'infortune ; il tremble qu'un entretien avec un pauvre ne le fasse mépriser d'amis aussi méprisables que lui. Il se décide enfin, il essaie de se justifier aux yeux de son bienfaiteur ; il l'accable de ces politesses

froides qui réduites à leur juste valeur , ne sont que des insultes ; il lui représente son impuissance , & finit par le prier de chercher quelque autre occasion où il puisse lui être utile.

Mon ami se retira accablé de douleur : l'ingratitude de ce lâche contempteur sembloit l'anéantir. Il étoit prêt d'entrer chez un autre ami , lorsqu'un de ces créanciers l'aborda. Abdallah le supplia d'avoir pitié de lui , de vouloir lui donner un peu de tems , promettant de le satisfaire avec exactitude. Ce barbare , loin de se laisser attendrir , lui reprocha le léger service qu'il lui avoit rendu , & le menaça de le faire expirer sous les coups , s'il ne le satisfaisoit au plus vite. Cet homme étoit riche , raison essentielle pour se taire ; trop heureux encore qu'il n'eût point effectué ses menaces. Abdallah , après bien des peines , amassa enfin un aspre , il courut chercher du pain , de quoi rassasier sa famille , & remercia la providence qui l'avoit ainsi secouru.

La tristesse , l'étonnement me firent jetter un grand cri , & l'excès de ma douleur étouffa jusqu'à mes plaintes. Le hasard me fit jetter les yeux sur la table de marbre noir , des caractères d'or tracés par une main invisible parurent tout-à-coup , & je lus : *regarde & juge.* Mes yeux se fixèrent sur le miroir , & furent

agréablement surpris du prompt changement qui s'étoit fait. Ce n'étoit plus le malheureux Abdallah , mais aussi n'étoit-ce plus le juste , le sincère ami de l'humanité. C'étoit Abdallah énivré d'un torrent de bonheur, qui , entraîné par l'exemple , avoit étouffé tout sentiment de vertu & d'humanité. Il maltraitoit ses esclaves , fermoit l'oreille aux cris de l'indigent , & payoit l'amitié , de fausseté & les services reçus , d'ingratitude. Je détournai mes yeux avec confusion , & je lus ces mots : *Souvent les gens vertueux souffrent , parce qu'il leur est avantageux de souffrir. La providence , en leur donnant la pauvreté & les besoins , donne à chacun ce qui , seul , peut faire sa félicité.*

Je considérois le miroir avec plus de tranquillité , lorsqu'un nouvel aspect vint me replonger dans mes doutes & dans mon incertitude. Je vis paroître ma malheureuse patrie dévastée par la guerre & les cruautés qu'elle entraîne à sa suite. Cette superbe ville , ces remparts , ces tours qui s'élevoient jusqu'aux nues , tout a disparu , on n'apperçoit plus qu'un affreux désert , & l'œil étonné s'arrête sur des monceaux de pierres que l'herbe couvre déjà , seuls vestiges , hélas ! d'une grandeur passagère ! des torrens de sang coulent & rougissent les eaux de ces ruisseaux , jadis si agréables. Des

milliers d'hommes tombent sous le glaive ; les flammes , la faim , ont détruit ce que le fer avoit épargné , & c'est en vain que tant d'infortunés élèvent leurs cris ! *des milliers d'hommes* , m'écriai-je tout hors de moi , *sont donc les victimes d'une ame inhumaine & barbare !* Je lus aussi-tôt , sur la table du destin , *un pays corrompu mérite que la main d'un dieu irrité s'appesantisse sur lui ; & quant au petit nombre de justes , la providence , en les ôtant du monde , leur assure un port à l'abri des tempêtes.*

La vue du palais de Méhémet Bassa interrompit les réflexions auxquelles je me livrois. Son éclat étoit trop grand pour que mes yeux n'en fussent pas frappés. J'avois souvent soupiré du bonheur dont jouissoit cet homme inique. Des emplois les plus vils , il étoit parvenu , à force de crimes , jusqu'à la dignité de premier ministre. Tout l'empire gémissoit , accablé du fardeau de ses concussions , & ce barbare rioit de voir couler les larmes qu'il faisoit répandre. Chaque jour étoit marqué par un forfait nouveau , & chaque attentat du jour surpassoit celui de la veille. Son palais étoit devenu l'asyle de la bassesse & des vices. Ses vaisseaux étoient au port , chargés de richesses immenses ; sa félicité faisoit l'entretien de la cour & de la ville de Bagdad. Si on rencontroit un ami pour qui

on s'intéressoit , on lui disoit : *Puisse-tu devenir aussi heureux que Méhémet*. Je le vis , cet homme vil , dans toute sa fausse splendeur ; il donnoit un superbe festin ; ses lâches adulateurs se prosternoient devant lui ; & , tel baisoit la trace de ses pas qui , non-content de soupirer en secret , le maudissoit au sortir de chez lui. Ses immenses richesses étoient le prix de ses injustices. La substance du pauvre servoit à sa nourriture ; sa coupe étoit pleine des larmes de la veuve , & ses flatteurs possédoient les biens de l'orphelin. Il enrichissoit ses concubines des dépouilles de la malheureuse province confiée à ses soins. Son passe-tems le plus doux étoit de voir le supplice de ceux qui , aux dépens de leur vie , osoient parler le langage de la vérité. Un jour , qu'il prenoit ce barbare plaisir , on lui apporta la nouvelle que le sultan , satisfait des services qu'il avoit rendus à l'état , lui donnoit encore un gouvernement. Je lus : *si le criminel est heureux , sa chute en sera plus terrible*.

Je voulois détourner ma vue de ce monstre, lorsque la scène changeant , je l'aperçus dans un arrière cabinet. Quelle différence ! Méhémet étoit abattu , & portoit toutes les marques d'une profonde mélancolie. Il joignoit tristement les mains , ces mains mêmes qui s'étoient si sou-

vent baignées dans le sang de l'innocent. Il avoit devant lui les marques de sa dignité ; il les fouloit aux pieds avec une rage incroyable, & s'abandonnoit aux soupirs & aux larmes. Je fus surpris de ce changement. Je desirois d'en savoir la cause , lorsque son favori , entrant dans son cabinet , me mit à portée de satisfaire ma curiosité. Une de ses créatures l'informoit qu'il avoit perdu les bonnes grâces du Prince ; que s'il n'usoit de diligence , on ne lui répondoit pas de sa vie. Son infâme favori s'approcha de son maître , lui dit quelques mots que je ne pus entendre , mais ils plurent à ce barbare qui ordonna aussitôt de faire venir sa fille. Fatime parut. Elle étoit aussi vertueuse que son père étoit criminel. Ce ne fut qu'avec des tranfes mortelles qu'elle se prépara à l'écouter. Elle se vit destinée à sacrifier sa vertu aux desirs effrenés du sultan que ses vices lui faisoient haïr , pour sauver à son père la juste punition qu'il méritoit. Elle tomba à ses pieds, les arrosa de ses larmes ; mais ce fut en vain , un regard terrible ne lui laissa que le parti de l'obéissance.

Elle obéit donc , devint malheureuse , & le chagrin de devoir la vie à un aussi méchant père , la conduisit bientôt au tombeau. Quoique Méhémet eût écarté l'orage, il n'étoit pas sa-

tisfait. Son sommeil étoit inquiet ; il ne se couchoit jamais fans être cuirassé. Ses craintes le suivoient par-tout ; il ne trouvoit de repos en nul endroit. Souvent il jettoit des cris perçans qui répandoient l'alarme dans le palais. S'il surprenoit ses esclaves dans le sommeil , il souhaitoit leur félicité. Le jour paroissoit , Méhémet en étoit charmé ; mais ses tourmens n'en étoient pas moins vifs. Il croyoit toujours qu'il trouveroit la mort au lieu des alimens qui prolongeoient sa coupable vie. Jamais il ne passoit dans l'appartement de ses femmes , sans craindre quelque trahison. Entouré d'un vain éclat qui cachoit sa tristesse aux yeux du peuple , s'il appercevoit un air satisfait sur le visage de ceux qui l'approchoient , il s'intriguoit , s'agitoit , pensant que sa perte prochaine leur donnoit l'air de contentement qu'il croyoit avoir remarqué. Je cessai de faire attention à ses actions , & je lus ce qui étoit nouvellement tracé sur la table du destin : *La paix n'habite pas la maison du méchant. Il ne voit que sa peine, & s'oppose lui-même à sa félicité.*

J'adorois en silence la justice de la divine providence , lorsqu'un grand bruit , qui frappa mes oreilles , m'obligea de me relever. Je vis , avec étonnement , que le palais , les jardins de Méhémet avoient disparus ; à leur place s'élevoit

une vapeur infecte qui se répandoit par toute la contrée. Des hurlemens affreux me glacèrent d'effroi. Les mots suivans éclaircirent mes doutes : *Semblable à la poussière qui couvre la surface de la terre , un vent fort l'a fait disparaître , & la postérité doutera si son existence fut réelle.*

Cette vision étoit trop frappante pour que je pusse l'oublier. Je considérai les décrets immuables de la providence ; je la justifiois , & me croyois incapable de douter encore. Dans le même instant je vis Tarick & Tirza , amans aussi vertueux que tendres. Tirza ne devoit point ses charmes à l'éclat de la parure ; les pierreries dont elle étoit ornée , ne pouvoient augmenter ses attraits , & la beauté de son ame surpassoit encore celle de son visage. L'heureux Tarick étoit à ses pieds , il l'examinoit , la contemploit , & ne pouvoit lui exprimer l'excès de son ravissement. Un regard de l'adorable Tirza , un sourire faisoit passer dans l'ame de son amant une aimable & pure volupté. Un baiser dérobé la fit rougir , & Tarick chercha , & lut dans ses yeux le pardon de cette innocente liberté. Leur silence exprimoit leurs mutuels sentimens , & peignoit bien mieux leur charmante situation que n'auroit pu faire le discours le mieux arrangé. L'amour content

n'a pas besoin d'expression ; un regard , un soupir lui suffit. Mon cœur palpitait d'une tendre joie ; j'étois ravi de voir deux cœurs formés pour l'amour & pour la vertu. Eh ! comment l'ami de l'humanité ne seroit-il pas pénétré de cette douce satisfaction , à l'aspect de l'amour vertueux & fortuné ? L'entretien qu'eurent ensuite les deux amans , porta ma sensibilité au plus haut degré où les mortels puissent atteindre. Quelle noblesse , quelle élévation de sentimens ! les décrire , ce seroit les affoiblir. Que les ames sensibles suppléent à mon silence ! Tarick & Tirza possédoient d'immenses richesses ; l'usage qu'ils en faisoient les leur rendoit précieuses. Le jour de leur hymen , ce jour même où je les vis , étoit destiné à faire la félicité de six jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe : les amans les dotèrent , & jouissoient alors du contentement attaché aux bienfaits. Ils s'entretenoient avec volupté d'une action si belle ; des larmes de joie couloient de leurs yeux attendris. Ils se parloient , se félicitoient , & remercioient la providence des biens dont elle les gratifioit. Ils firent le plan de la vie qu'ils vouloient mener. Que d'infortunés secourus ! que d'indigens arrachés à l'horreur de la misère ! Leurs enfans devoient être formés de bonne heure à la vertu ; ils auroient fait la

félicité des humains & la consolation de leurs parens. Au milieu de leurs transports , ils se prosternent la face contre terre , & demandent au souverain être une postérité vertueuse. Ils prioient encore , lorsque le plafond du salon où ils étoient , se rompt & tombe en partie sur ce couple infortuné. Tirza effrayée , s'élançe dans les bras de son amant. Tarick se feroit aisément sauvé , mais la vie de Tirza lui est plus chère que la sienne propre ; il veut la sauver ou périr avec elle. Il la serre dans ses bras , veut fuir ; déjà il étoit à la porte , lorsque l'autre partie du plafond tombe avec fracas , & change les fêtes d'hymen en pompes funèbres & les myrthes en cyprès.

Saïsi d'horreur , je restai immobile , les yeux fixés sur les décombres qui couvroient les corps de ce que le monde avoit de plus parfait. Je desirois partager leur sort malheureux , j'aurois donné ma vie pour les rendre à la lumière. Je tournai les yeux sur la table du destin , & je lus : *L'homme aveugle ne voit que le présent. La providence connoît l'avenir. La mort fut la récompense de ces tendres & vertueux amans. Ils entroient dans une carrière pénible , leurs descendans les eussent mis à la plus forte des épreuves.*

Mon cœur fut entièrement résigné aux ordres de la providence. Mes yeux errèrent sur le

miroir, & je vis de quoi me confirmer dans mes résolutions. Le jeune Témur, l'homme le plus voluptueux de Bagdad, parut à son tour. Il entra dans sa chambre avec une démarche précipitée qui marquoit la préoccupation de son ame. La colère, la vengeance, le désespoir se peignoient tour à tour sur son visage. Il sembla quelque tems indécis, enfin il tira de sa poche un papier, & renversa la poudre qu'il renfermoit, dans une tasse de Sorbet qui étoit devant lui. *Oui ! s'écria-t-il ; ce poison est le seul moyen de me sauver de mon propre désespoir ! L'infidèle Roxane me préfère l'indigne Valid : Mon père lui-même, mon père s'oppose à ma félicité : mes créanciers me veulent faire périr dans les cachots : prévenons donc leurs desseins , ceux de Roxane, ceux de mon père, vengeons-nous & mourons !* il portoit la tasse à sa bouche ; j'en étois charmé, j'aurois voulu que ce monstre n'eût jamais existé. Lorsqu'il s'écria tout à coup : *Quoi ! je mourrois sans m'être vengé de Valid ? Non ! qu'il meure avant moi , que ce breuvage serve à sa perte, que je le voie expirer & je mourrai content !* Il remit la tasse sur la table & sortit. Peu de momens après, son père entra. On lisoit sur la face de cet honnête vieillard le chagrin que lui causoient les écarts de son fils. Une canne soutenoit son corps affoibli par l'âge. Il

se laissa tomber sur un siège, comme un homme accablé de douleur. Sa foiblesse, son air respectable, son âge m'intéressèrent tellement à son sort, que s'il eût dépendu de moi, j'eusse sauvé ses jours proscrits par son indigne fils. Le malheureux vieillard vit le sorbet, le prit, l'avalala & mourut. Je me soumis entièrement aux decrets éternels, la providence m'en récompensa par ces mots : *La punition est souvent différée, mais elle ne manque jamais. Le père de Témur séduisit son fils ; il étoit juste que Témur fût l'instrument de la perte de son père.*

A peine avois-je lu ces lignes qu'elles s'effacèrent, & ce peu de mots furent tracés : *considère le tout & jugé équitablement.* Je me retournai vers le miroir, & je vis une grande île qu'un large torrent partageoit en deux parties égales. La partie de l'île qui étoit à la droite du torrent avoit une grande prairie au bord de laquelle étoient construits de magnifiques palais entourés de superbes jardins. Le côté opposé n'offroit aux yeux que des sables arides. Nombre de fleuves se déchargeoient les uns dans le vaste Océan, les autres grossissoient le torrent qui divisoit l'île.

L'île entière étoit habitée ; mais les occupations de ses habitans n'avoient aucune ressemblance. Au côté droit du torrent étoit le séjour

féjour de la joie & du contentement : on le nommoit l'île de la Félicité. Les concerts, les bals faisoient la seule occupation des habitans de ce beau séjour. J'en remarquai cependant plusieurs qui ne paroissoient pas être satisfaits ; il y en avoit bien peu qui goûtassent de bonne foi tous ces amusemens. Je vis des personnes dont la parure recherchée annonçoit le goût des plaisirs & qui les suivoient en tous lieux. L'inquiétude étoit peinte sur leur visage. J'en découvris bientôt la cause. Ils nourrissoient des serpens qui empoisonnoient leurs alimens. Les habitans qui restoient dans leurs magnifiques palais étoient tourmentés de maux d'autant plus dangereux qu'ils font trouver la mort au milieu des plaisirs. D'autres entourés de tout ce qui flatte les sens, n'avoient que la faculté de voir la félicité de leurs compagnons, sans pouvoir la partager. Les plus ridicules me parurent ceux qui suivoient certaines lueurs trompeuses qui se font voir & disparaissent tour à tour, jusqu'à ce qu'elles causent la perte de ceux qui s'en laissent éblouir. Quelques-uns lassés, rassasiés de l'ombre de la volupté, se jettoient dans le torrent & nageoient vers l'autre bord qui portoit le nom d'île du Malheur. On n'entendoit que cris, que plaintes dans ce séjour infortuné. Tous les habitans courbés sous le

poids d'un énorme fardeau, brûlés par l'ardeur du soleil, jettoient des cris confus, & augmentoient la terreur qu'inspiroit la vue d'un lieu si sauvage. Ils regardoient souvent l'île de la Félicité, souhaitant à ceux qui l'habitoient un destin semblable au leur. Ils maudissoient l'air qu'ils respiroient; ils se jettoient dans le torrent, sans pouvoir se débarrasser du poids qui les accabloit. Chacun de ces infortunés se plaignoit & imaginoit être le plus accablé. Ils essayoient des échanges; mais loin de sentir du soulagement, ils couroient avec l'air de l'empressement, reprendre leur fardeau. Il ne me parut pas que leur charge fut si pesante qu'ils le croyoient; je remarquai même que s'ils eussent voulu, ils eussent pu porter davantage sans en être incommodés, leur mal-adresse contribuant à leur peine. Ceux qui étoient plus habiles que leurs compagnons portoient leur fardeau avec beaucoup de facilité. Ils marchaient lestement, d'un air gai, pendant que les autres traînoient au hasard leurs pas chancelans & incertains; les habitans de ce lieu sauvage avoient encore un autre avantage, ils ne portoient pas leur fardeau bien loin; lorsqu'ils avoient fait quelques pas, ils le déchargeoient dans les fleuves qui aboutissoient à la mer. Les habitans de l'autre bord avoient un semblable destin; ils ne

jouissoient des plaisirs que pour un instant. L'île de la Félicité étoit beaucoup plus peuplée que celle du malheur.

Mon embarras croissoit à chaque instant ; mes idées étoient si confuses, que je ne savois à quoi m'arrêter, lorsque le ciel s'obscurcit, le tonnerre se fit entendre, & l'île entière en fut ébranlée ; la mer se souleva, des vagues semblables aux plus hautes montagnes roulèrent avec fracas & engloutirent l'île & ses habitans. Une lumière éclatante remplit le temple, la nue d'encens qui étoit au-dessus de l'autel se dissipa, une flamme céleste parut à sa place. Tant de prodiges m'avoient troublé, anéanti ; j'étois étendu sur le pavé du temple, sans savoir même si j'existois. Une puissance invisible me ranima, la force me revint, je regardai la table du destin, & j'y lus ces mots : *L'éternité seule dispense le bonheur & le malheur, ce n'est que dans son sein qu'on peut devenir heureux.* L'obscurité du miroir étoit disparue. J'aperçus une grande plaine, au milieu de laquelle étoit une dame d'une beauté éblouissante, assise sur un trône rayonnant. Elle tenoit d'une main des balances, & de l'autre un glaive étincelant. Des milliers d'hommes de tout âge, de toutes nations étoient devant elle. Elle pesoit le vice & la vertu. Elle pesoit les souffrances des malheureux qui l'a-

voient attendue avec patience. Elle les récompensoit selon leur mérite & selon les peines qu'ils avoient endurées. Je vis avec un plaisir qui tenoit de l'admiration, que les larmes de ces malheureux étoient effuyées & leurs chagrins dissipés pour toujours. Une joie céleste brilloit sur leurs visages, on y lisoit le contentement qu'ils ressentoient d'être enfin parvenus au séjour immortel qui leur étoit préparé. Peu de ceux qui avoient été heureux sur la terre, reçurent des récompenses de la déesse. La plûpart furent trouvés trop légers & furent livrés à l'ange noir qui s'empara d'eux au même instant. Plus leur félicité avoit été grande, plus leurs tourmens étoient extrêmes. Plusieurs se plaignoient de la partialité de la déesse; ils se souvenoient de quelques vertus qu'ils avoient pratiquées sur la terre. La justice leur répondit; que la vraie vertu consistoit dans l'assemblage de toutes les vertus, & que l'ombre d'une vertu étoit assez récompensée par les biens temporels dont ils avoient joui. Le cristal s'éclaircit. Une voix retentissante m'adressa ces paroles : *Va, Mirzah, apprends à adorer la providence lors même qu'elle te paroît injuste.*

Je m'éveillai & me trouvai couché sous un laurier touffus, proche Bagdad, sans savoir si

ce qui m'étoit arrivé étoit songe ou vision. Je revins à mon logis, & ne fis plus couler mes pleurs sur le bonheur des méchans, ni sur les malheurs des justes, étant convaincu que la félicité des premiers n'est qu'un beau songe que le réveil fait disparoître, & que les derniers sont sous la garde de la divine providence.



BOZALDAB,

CONTE ORIENTAL.

BOZALDAB, calife d'Egypte, avoit tranquillement habité pendant plusieurs années sous les pavillons du plaisir. Chaque matin il parfumoit sa tête avec l'huile de la joie, quand son fils unique Aboram, pour lequel il avoit rempli ses trésors, étendu ses dominations par des conquêtes, & assuré son empire par des forteresses imprenables, fut blessé à la chasse par une fleche lancée d'une main inconnue, & expira dans les champs.

Le calife, dans les premiers mouvemens de son désespoir, ne voulut point retourner à son palais, & se retira dans la grotte la plus sombre de la montagne voisine. Il se roula dans la poussière, arracha sa barbe blanchie par les années, jetta avec dédain la coupe de consolation, que la patience lui offroit. Il ne souffrit point que ses ministres approchassent de sa personne; il craignoit d'être consolé. Il n'écoutoit que les cris funèbres des tristes oiseaux de la nuit, qui agitent avec bruit leurs aîles sous les voûtes isolées des chambres pyramidales habitées par l'écho so-

litaire. Se peut-il que Dieu soit bienveillant, s'écria-t-il, lui qui semble m'attendre dans une embûche pour blesser mon ame par des chagrins imprévus, & écraser en un moment la créature sous le poids d'un malheur sans remède ! Qu'on ne nous parle plus de la justice & de la bonté de cette providence, que l'on dit veiller sans cesse sur l'Univers. Si l'être qui regne au ciel posséderoit les attributs qu'on lui suppose, sans doute il auroit la puissance & la volonté de bannir les chagrins qui font de ce monde un donjon affreux, habité par le malheur, & une vallée remplie de vanités, & sans cesse arrosée des larmes de la misère... Non, je ne veux point y demeurer davantage.

Aussi-tôt il lève avec fureur sa main que le désespoir avoit armée d'un poignard. Il alloit l'enfoncer dans son cœur ; mais tout-à-coup les flammes brillantes d'un éclair percèrent à travers la caverne. Un être d'une beauté & d'une grandeur surnaturelle, couvert d'une robe d'azur, couronné d'amarante, & agitant une branche de palmier dans sa main droite, arrêta le bras du calife étonné. Viens, lui dit-il, avec un sourire majestueux ; je suis Caloé, l'ange de la paix ; suis-moi sur le sommet de cette montagne, & fais descendre tes yeux dans cette vallée.

Bozaldab regarde, & voit une isle stérile, brûlante & solitaire. Une figure pâle, décharnée & mourante, se traînoit à pas lents; c'étoit un marchand prêt à périr de faim. Cet horrible solitude ne lui offroit plus ni fruits sauvages pour se nourrir, ni fontaine pour se désaltérer. Il imploroit la protection du ciel contre les titres dont il alloit être la proie. Il avoit consumé les derniers feuillages qu'il amassoit & allumoit pendant la nuit pour les effrayer. Il jetta avec dépit une cassette pleine d'inutiles pierreries, vil objet de ses dédains, & gravit avec peine sur un roc escarpé où il avoit coutume de s'asseoir pour regarder le soleil couchant, & donner un signal à quelque vaisseau qui pourroit heureusement approcher de l'isle. « Habitant du ciel, » s'écria le Calife, ne souffre point que cet infortuné soit la victime de ces animaux « furieux ». Tais-toi, lui dit l'Ange, & observe.

Le Calife regarde encore & voit un vaisseau qui abordait cette isle désolée. Quel discours pourroit peindre le ravissement & la surprise du marchand, quand le capitaine lui offrit de le transporter dans sa patrie s'il vouloit lui donner pour récompense la moitié de ses bijoux.

Le barbare commandant n'a pas plutôt reçu

le prix convenu , qu'il délibère avec sa troupe , se saisit du reste des pierreries , & abandonne à son sort ce malheureux exilé. Le marchand pleure , gémit , conjure ; le vaisseau s'éloigne & ses cris se perdent dans les airs.

Le ciel , s'écria Bozaldab , permettra-t-il une telle injustice ? Vois , lui dit l'ange , homme téméraire & présomptueux , vois le vaisseau dans lequel tu voulois que ce marchand s'embarquât , mis en pièces contre un rocher. Entends-tu les cris plaintifs des matelots submergés ? Foible mortel , prétends-tu diriger l'arbitre de l'univers dans l'ordre des événemens ? L'homme dont tu as pitié sortira de cet affreux désert ; mais non par le moyen que tu prescris. Son vice fut l'avarice ; elle le rendit criminel , elle le rendit malheureux. Il croyoit trouver des charmes flatteurs dans la richesse qui , semblable à la baguette d'Abdiel , contenteroit tous ses desirs & préviendroit toutes ses craintes. Maintenant il méprise , il abhorre son opulence : il jette ses trésors sur le sable & avoue leur inutilité. Il en offre une partie à des matelots , & s'aperçoit qu'ils lui sont pernicioeux. Il vient d'apprendre que la richesse ne devient bonne ou mauvaise , utile ou nuisible que par la situation & le caractère de celui qui la possède. Heureux , heureux l'homme que le malheur conduit à la

sageſſe ; mais , tourne les yeux ſur un ſpectacle plus intéreſſant.

Auſſi-tôt le calife apperçoit un magnifique palais orné des ſtatues de ſes ancêtres , travaillées en jaſpe ; des portes d'ivoire tournèrent ſur des gonds d'or de Golconde. Il découvrit un trône de diamans , environné d'eſclaves & des ambaffadeurs de toutes les nations diverſement habillés. Sur ce trône étoit aſſis Aboram , ce fils tant pleuré de Bozaldab. A ſes côtés étoit une princesſe d'une beauté éblouiſſante. Grands dieux ! c'eſt mon fils , ſ'écria le calife , laiſſe-moi le preſſer contre mon cœur. Tu ne peux pas , repliqua l'ange , embraffer une ombre ſans ſubſtance. Je vais t'apprendre quelle eût été la deſtinée de ton fils ſ'il eût demeuré plus long-temps ſur la terre . . . Et pourquoi ne lui a-t-il pas été permis d'y demeurer ? Pourquoi le ciel m'a-t-il refusé la douceur d'être témoin d'une ſi grande félicité ? Vois la ſuite , ajouta l'habitant de la cinquième région de l'air. Bozaldab regarda du côté de l'Orient & vit ſon fils ſur le front duquel il avoit coutume d'admirer le ſourire calme de la ſimplicité , & la rougeur vive & douce de la ſanté , actuellement défiguré par la rage , & plongé dans l'inſenſibilité de l'ivrognerie. Ses traits peignoient le deſeſpoir, la crainte le faiſoit pâlir & l'intempérance l'avoit abruti. Le ſang

fumoit encore sur ses mains dégoutantes. Il pal-pitoit tour-à-tour, de fureur & d'effroi. Ce palais brillant de la pompe orientale se changea tout-à-coup en une affreuse prison. Aboram étoit étendu sur la pierre, les mains liées & les yeux arrachés. La sultane favorite qui, auparavant, étoit assise à ses côtés, entra avec une coupe de poison dans la main, & elle le força de le boire, pour épouser son successeur au trône. Heureux, s'écria une seconde fois Caloé, le mortel à qui l'Eternel envoie l'ange de la mort, pour l'arracher au crime. Ton fils que le ciel a privé de son pouvoir, s'il l'eût possédé, eût accumulé sur sa tête plus de maux qu'il n'en auroit fait éprouver aux autres.

C'est assez, s'écria Bozaldab. J'adore les desseins impénétrables de l'être qui dirige tout ce qu'il a prévu. De quels malheurs mon fils a été délivré par une mort que je pleurois indis-crètement comme cruelle & prématurée, une mort d'innocence & de paix qui a fait bénir sa mémoire sur la terre & transporté son ame dans les cieux? Renonce donc à tes desseins, reprit le divin messager, jette le poignard que tu avois préparé pour le plonger dans ton sein. Change tes plaintes en silence, & tes doutes en adorations. Un mortel peut-il considérer sans surprise & sans admiration le vaste abîme de la sagesse

éternelle ? Un esprit dont les vues sont infiniment bornées , peut-il atteindre à l'immensité des objets qui tous ont une relation mutuelle ? Les canaux que tu fais creuser pour recevoir les inondations du Nil pourroient - ils contenir les eaux de l'Océan ? Souviens-toi que le parfait bonheur ne peut être l'apanage d'une créature. C'est un attribut aussi incommunicable que la puissance absolue & l'éternité. En achevant ces mots, l'ange étendit ses ailes pour retourner à l'empirée , & le bruit de son vol fut semblable à celui de la nuée qui se dissout & tombe avec violence.



N A H A M I R

O U

LA PROVIDENCE JUSTIFIÉE,
C O N T E A R A B E.

U N petit homme bossu, borgne, boîteux & manchot, demandoit l'aumône aux portes de Bagdad : il ne pouvoit s'empêcher d'éclater en murmures, & d'accuser la sage providence. Quelqu'un d'une taille avantageuse paroissoit-il élevé sur un char, le mendiant de mauvaise humeur s'écrioit dans son ame : pourquoi n'ai-je pas ce port noble & majestueux ? Qu'a fait cet être si bien traité de la sagesse éternelle, pour avoir le corps droit & dominant, tandis qu'une énorme bosse me courbe vers la terre ? Une femme laissoit-elle entrevoir à travers son voile transparent deux yeux plus brillans que les prunelles resplendissantes des houris, il ne manquoit pas de dire : voilà une femme dont le sort me fait envie ; elle a deux beaux yeux, & moi je suis borgne ; encore l'œil qui me reste ne vaut-il pas la peine d'en remercier le ciel. Avec quel orgueil ce satrape foule la terre

à ses pieds ! il a l'usage de ses deux jambes pour promener son luxe insolent & la satiété de tous les plaisirs ; & moi , misérable , moi qui aurois besoin de me transporter dans les divers quartiers de la ville pour solliciter la compassion paresseuse , je suis boîteux & je traîne avec difficulté mon indigence. Cet individu créé tout exprès pour le malheur de Bagdad , a deux mains longues & crochues qui savent glaner amplement sur les impôts qu'elles moissonnent au nom du commandeur des croyans ; & l'infortuné Nahamir n'a qu'une main languissante que , souvent , il tend inutilement à ce concours de scélérats qui nagent dans l'abondance & dans la richesse. Mon sort est bien affreux ; y a-t-il une créature plus accablée d'infortunes , plus souffrante que moi ? Qu'on dise encore que la providence a tout fait pour le mieux ? quand la mort viendra-t-elle détruire ma déplorable existence ?

Un vieillard , d'une figure noble & imposante , passe auprès de Nahamir : il avoit entendu quelques-unes de ses plaintes ; il lui dit : Mon ami , suis-moi , tu ne feras pas fâché de m'avoir obéi. Nahamir , tout en boîtant , marche sur les pas du vieillard qui s'assied sous un platane & fait signe au pauvre de prendre place à ses côtés.

Tes murmures ne m'ont point échappé, dit le vieillard, raconte-moi un peu ton histoire; si je ne puis te soulager, du moins je me flatte de te consoler. On goûte une espèce de satisfaction à parler de ses peines.

Nahamir saisit l'occasion, & commença de cette sorte le récit de ses calamités.

Mon nom est Nahamir. Je suis l'unique & triste reste de vingt-cinq enfans d'Abouffin, ce riche marchand de Damas, dont l'opulence avoit passé en proverbe; & je mendie aujourd'hui mon pain aux portes de cette même ville, où mes aïeux, dans une famine cruelle, répandirent autrefois l'abondance. J'annonçois, dans la fleur de ma jeunesse, une taille élevée & élégante, des épaules bien placées; je marchois droit, mes jambes étoient moulées; j'avois deux yeux clairs & perçans, & deux mains qui en valoient trois pour l'adresse & la force : ajoutez à ces avantages une opulence dont les sources paroissoient ne devoir jamais tarir : c'est ainsi que je suis entré dans le monde... Mon ami, interrompit le vieillard, j'attends de toi un sincère aveu; n'éprouvois-tu pas un secret orgueil qui te faisoit comparer avec les autres? Et cette comparaison de ton sort fortuné avec leur sort malheureux n'étoit-elle point une espèce de reflet qui rejaillissoit sur

ton bonheur & l'augmentoit ? Ne disois-tu point dans ton cœur : je suis droit ; j'ai de beaux yeux, &c.... Il est vrai, respectable vieillard, je ne saurois vous le diffimuler ; je nourrissois un orgueil intérieur qui, tous les jours, faisoit de nouveaux progrès ; mais cet orgueil n'alloit point jusqu'à la dureté. J'épousai une femme jeune & jolie qui m'apporta un bien considérable ; j'en eus six enfans qui m'ont été tous enlevés par une mort imprévue. Hélas ! si quelques-uns, si un seul m'étoit resté, il me soulageroit dans la pauvreté, il essuieroit mes larmes, je lui ouvrirois mon sein, il entendroit mes plaintes, mes gémissemens ; je serois père : c'est une consolation, un plaisir que la fortune, quelque barbare qu'elle soit, ne dispute point aux plus malheureux des hommes. Ma femme, que j'adorois, suivit mes enfans dans le tombeau. Tous les nœuds qui m'attachoient aux autres créatures devoient être rompus ; il falloit que je supportasse seul le poids de mes maux : à la suite d'une longue maladie une bosse vint me rendre difforme ; pour avoir passé la nuit sur ma terrasse, je me relevai avec un œil de moins ; je vois de ma fenêtre deux hommes qui se battoient dans la rue, je vole à leur secours, & je me casse la jambe ; mais ce qui va plus vous étonner, je donne un se-

quia

quin à un misérable qui me demandoit la charité; il tire de dessous sa robe un sabre, & m'abat le bras; j'imaginois avoir épuisé toute la somme des malheurs que le ciel, dans sa colère, répand sur ce globe; j'avois déjà essuyé plusieurs banqueroutes, j'allois cependant me retirer, content d'un bien modique que j'avois à la campagne, & sur lequel j'assurois ma subsistance; je me faisois un tableau philosophique; je me voyois vivant loin des hommes, jouissant du spectacle de mon jardin qui n'avoit qu'un demi arpent, & où j'aurois renfermé tous mes desirs : respirant le parfum des fleurs, livré enfin à l'occupation de moi-même, offrant mes derniers soupirs à ce dieu dont les decrets sont enveloppés d'une nuit impénétrable; il m'enlève cette triste & dernière planche de mon naufrage; des parens avides & dénaturés ont des protections auprès du cadi; il favorise leur injustice & leur barbarie; ces foibles débris de ma fortune passée me sont arrachés..... Je tombe dans toutes les horreurs de l'indigence, accablé de vieillesse, d'infirmités, & ne pouvant pardonner au ciel de m'avoir précipité dans un pareil abîme de douleurs.

Voilà donc, mon ami, dit tranquillement le vieillard, le sujet de tes murmures? — Et, de

par Mahomet, que voulez-vous davantage ? Vous me paroissez un étrange homme ! vieux , bossu , borgne , boîteux , manchot , mourant de faim , vous ne trouvez pas cette situation assez cruelle , assez horrible ? Ne faudra-t-il pas que je me loue de la providence ? — Assurément tu lui dois des actions de grace sans nombre. — Mais est-ce votre dessein d'insulter à ma misère ? Votre physionomie me promettoit une âme sensible. — C'est parce que je suis sensible , que je veux te consoler & te prouver ton bonheur. — Mon bonheur !.... Notre boîteux fut tellement ému d'indignation , qu'il oublia qu'il n'avoit qu'une jambe , & fit un saut en arrière. — Oui , ton bonheur , insensé mortel ! entends , connois la vérité & rends justice à cette sagesse éternelle que ton aveuglement & ta folie osent accuser.

Nahamir regarde attentivement le vieillard ; il lui trouve dans les traits quelque chose de surnaturel & de céleste. Le vieillard poursuit :

Je vais te prendre au berceau & examiner ton existence dans ses diverses modifications. Une faveur de la suprême bienfaisance scelle , pour ainsi dire , tes premiers jours ; le ciel pouvoit te plonger , avec tes frères , dans la nuit de la tombe ; il t'a sauvé de cette espèce de proscription , & il s'est plu à te dérober à la

fatale destinée qu'a subi ta famille. Voilà donc une marque de bonté signalée de la part du ciel, dont tu me paroïs avoir été peu reconnoissant. — Comment l'existence?... — Et comptes-tu pour rien d'être? Mais écoute; tu avois dans ton enfance une taille élégante : frémis du fort que t'auroit occasionné ce foible avantage. La femme d'un cadi devoit te voir au baïram; les hommes bien faits étoient du goût de cette femme; cette qualité dans ton extérieur l'auroit frappée; elle fût devenue amoureuse de toi, t'eût sollicité; tu aurois succombé, & l'on t'auroit empalé. — Voilà une bosse bien justifiée : dieu soit loué. Et mon œil gauche, me persuaderez-vous que je suis fort heureux d'en être débarrassé? — Sans contredit, mon ami; au moment que tu as perdu ton œil, le débonnaire calife méditoit s'il ne te feroit pas l'honneur de t'admettre au nombre des glorieux ministres de ses plaisirs. Si tu avois donc eu tes deux yeux, tu aurois augmenté le vil troupeau des eunuques, & à mon avis il vaut mieux être borgne qu'eunuque; qu'en penses-tu? A la bonne heure, passe pour mon œil; mais ma jambe, je vous attends là.... Encore des actions de grace à l'être suprême; te rappelles-tu un précipice où tu te fusse fracassé tous les membres sans

ta jambe de bois qui t'a retenu ? Il est vrai que j'ai quelque'idée de cet évènement. — Tu en as quelque'idée ? O hommes ingrats ! à peine vous souvenez-vous des miracles qui s'opèrent tous les jours en votre faveur , & vous ne cessez de fatiguer la providence de vos plaintes , au moindre accident que vous effuyez.... Accident ? en vérité, voilà bien le nom ! Vous appelez des accidens tant de revers affreux ? Soit , je vous accorde tout ce que vous voudrez ; vous parlez comme le prophète Ali ; mais comment excuserez-vous mon bras ? Et encore en quelle occasion l'ai-je perdu ? Quand je secourois l'indigence..... Aussi le ciel t'a-t-il récompensé amplement , en te privant de ce bras que tu regrettes : tu n'auras pas oublié un certain jour de la fête d'Hussein , où l'on t'insulta ? — Je m'en souviens , que n'ai-je pu m'en venger ? Eh bien ! si tu avois eu l'usage de ce bras qui te manque , tu aurois tiré ton sabre ? En pouvez-vous douter ? Et tu aurois été percé de mille coups. — Vous êtes un homme bien singulier ! bientôt vous m'allez faire croire que je suis un des favoris de la providence. Je vous abandonne ma taille , mon oeil , ma jambe , mon bras ; mais du moins s'il m'étoit resté ma femme ? — Elle auroit trahi son honneur , & tu fusses

tombé dans le désespoir. — Et mes enfans ? — Ils devoient entraîner la perte de l'empire. — Et ma pauvreté ? — Ta destinée, si tu fusses resté opulent, étoit de faire un détestable usage de tes richesses, d'endurcir ton cœur, de te livrer à tous les excès, à tous les crimes, d'être en un mot en horreur au genre humain. — Le ciel m'a tout ravi ; que m'a-t-il laissé ? — La vertu ; tu n'as rien à te reprocher ; tu n'as point de remords, tu n'as que des malheurs : quand tu rentres en toi-même, tu n'as point à rougir ; ta conscience te console : que dis-je, elle t'élève au-dessus de ces mortels dont tu as la foiblesse d'envier le sort. Si tu ne manges qu'un morceau de pain arrosé de tes larmes, il ne t'a point coûté de crimes ; peut-être il flatte ton appetit plus que ces mets fastueux qui ne sçauroient réveiller le palais émouffé de tant de riches déchirés par un vautour éternel & qui brûlent d'une soif inaltérable que n'étanchent point les pleurs & le sang des malheureux immolés à la fortune. Mais je ne t'ai point montré l'immensité des voies de la providence ; que ta vue soit deffillée, & d'un coup d'œil saisis tout le spectacle de l'univers.

Le vieillard aussi-tôt met la main sur les yeux de Nahamir ; & il voit des rois, des

fouverains légitimes renversés du trône & foulés aux pieds d'infames usurpateurs ; des riches couverts d'opprobres , consumés d'ennui & assassinés sur leurs trésors amoncelés ; des femmes sans pudeur qui , peu contentes de fouiller le lit de leurs époux , les égorgent ou les empoisonnent sans pitié ; des enfans qui , sourds à la voix du sang , plongent le couteau dans le sein paternel ; des villes désolées par divers fléaux ; des empires entiers abandonnés au génie de la destruction ; tout l'univers , théâtre affreux du crime & du malheur. Eh ! bien , ose encore te plaindre , s'écrie le vieillard ; & soudain ses rides s'effacent & disparaissent. La majesté d'un dieu s'assied sur son front resplendissant de lumière ; sa taille s'élève comme un cédre superbe ; de ses yeux sortent des éclairs , un ange , en un mot , de la première hiérarchie , se fait voir dans toute sa splendeur. Nahamir se prosterne dans la poussière. L'ange lui dit : souffre patiemment ; après ta mort , tu recommenceras une nouvelle carrière , où toutes les félicités t'attendent ; tu auras une femme qui fera un prodige de beauté , & qui n'aimera que toi , des enfans soumis , tendres & dignes de leur père ; des richesses immenses qui ne corrompront point ton cœur , & tu laisseras une réputation immortelle. Na-

Nahmir voulut encore repliquer : l'ange s'en-
vola, & Nahmir, après avoir murmuré pour
la dernière fois, retourna aux portes de Bag-
dad, en demandant l'aumône, & remerciant
le ciel de tout son cœur d'être vieux, bossu,
borgne, boîteux & manchot, & le tout pour
la plus grande gloire de dieu & de ses dignes
serviteurs Mahomet & Ali.



L'AVEUGLE ET SON CHIEN, CONTÉ.

LE Calife Aron avoit un vieux ministre & une jeune favorite qui partageoient également son affection ; son cœur vertueux mais sensible, & son esprit juste mais foible , suivoient tour-à-tour les conseils austères de son visir & les voluptueuses leçons de sa maîtresse ; cher Selim, disoit le calife au visir en sortant du divan, que de grâces n'ai-je point à vous rendre ? La plus grande faveur que Mahomet puisse accorder aux souverains est un ami sage qui daigne les conduire à travers le labyrinthe immense des affaires & porter sans cesse devant eux le flambeau rayonnant de la sagesse : vous ferez toujours l'astre lumineux qui réglera toutes mes démarches, & vous éloignerez mes pas des précipices dont je suis environné ; partagez mon pouvoir que vous faites aimer à mes sujets & redouter à mes voisins ; que l'ami d'Aron soit respecté à l'égal de lui-même.

Adorable Mirza, disoit le calife, lorsqu'il

entroit sous l'alcove parfumée de la favorite, ce n'est qu'au moment où je vous vois, que je compte les instans de ma vie auprès de vous. Je respire la volupté par tous les sens. Le charme de votre voix fait éprouver à mon cœur le doux frémissement du plaisir ; un regard de vos yeux porte le feu dans mon ame, & c'est dans vos bras que l'amour m'enivre de ses transports délicieux ; souveraine de mon cœur, soyez-le aussi de mon empire ; je veux que vos moindres volontés soient des lois sacrées, que tous vos vœux soient remplis, que chacun s'empresse à suivre vos ordres, à prévenir vos desirs, que tous fléchissent devant celle que j'adore.

Mirza ne s'occupoit en effet que des moyens de plaire au calife ; son esprit ingénieux à varier sans cesse les plaisirs d'Aron inventoit chaque jour quelque nouvelle fête où le goût ne présidoit pas moins que la magnificence. Un banquet splendide réveillait les forces épuisées dans des jeux fatigans ; un concert délicieux délassait d'une partie de la chasse ; une fête champêtre succédait à un spectacle pompeux, & l'on venoit recueillir dans le silence de retraite les esprits emportés par le tourbillon, fatigués du tumulte & rassasiés de la magnificence. Personne ne savoit mieux que l'aimable Mirza créer

les plaisirs, les marier, les assortir, les multiplier à l'infini, remplir ce vuide affreux qui gonfle le cœur des grands, & réveiller leur ame léthargique assoupie dans la jouissance : c'étoit enfin la première femme du monde pour amuser un prince ; & ce n'est pas à la cour la charge la plus facile à remplir.

Le sage Selim de son côté, non moins actif mais d'une manière plus utile, ne s'occupoit que du bonheur des peuples & de la gloire de son maître. Il veilloit sans cesse au maintien des loix, à l'administration de la justice, à la perception des impôts, aux progrès de la population, à la sûreté du commerce : il protégeoit l'agriculture, faisoit fleurir les arts, encourageoit les lettres, faisoit respecter la religion ; l'ordre admirable qu'il avoit établi dans l'état en faisoit mouvoir chaque partie, sans qu'aucune d'elles empiétât sur les autres & les gênât dans leurs opérations diverses, elles se procuroient au contraire un secours mutuel, & se prêtoient une force relative, d'où naissoit une puissance inébranlable ; chaque ressort étoit liant, chaque balancier exact, chaque roue s'engrenoit à-propos ; une marche égale & facile faisoit circuler le mouvement, tout travailloit sans relâche & sans effort, sans interruption & sans secousses. Le souve-

rain n'est souvent que l'aiguille qui règle , que l'on consulte ; mais le ministre est le pivot sur lequel roule toute la machine.

La jeune Mirza vouloit bien abandonner quelquefois Aron aux graves opérations du ministère , le calife n'en retournoit qu'avec plus d'empressement aux plaisirs qu'elle lui préparoit à son retour.

Le sage Selim ne voyoit qu'avec douleur son maître s'amollir dans les bras de la volupté ; d'ailleurs les fêtes continuelles que la favorite prodiguoit chaque jour , entraînoient des dépenses excessives qui absorboient la meilleure partie des revenus. L'économie du ministère avoit peine à réparer les profusions de la favorite.

Cette situation que Selim avoit prévue ; mais qu'il n'avoit pu éviter , faisoit saigner son cœur , & ce bon ministre retenoit les larmes que lui arrachoit sa sensibilité , pour ne pas trop affliger un prince qu'il aimoit ; parce qu'il connoissoit le fond de son cœur : lui seul étoit triste au milieu d'une cour enivrée de plaisir. Qu'avez-vous donc , cher Selim , lui disoit quelquefois son maître , vous paroissez triste ; êtes-vous affligé des plaisirs de votre ami ? Partagez-les avec lui si vous voulez qu'il en jouisse : ne convenez-vous pas que la

fête d'hier fut charmante , délicieuse ? & je crois que celle de demain ne nous procurera pas moins d'amusement ? Je suis satisfait sans doute de vous voir sans cesse occupé des affaires de mon royaume ; mais ne faut-il pas mettre quelques bornes au travail ? L'esprit humain n'est pas capable d'une application continuelle & soutenue ; je voudrois vous voir prendre quelques dissipations ; je crains que votre santé ne s'altère , & vous savez si vous êtes cher à votre maître , vous le savez si le cœur d'Aron est reconnoissant ! Desireriez-vous quelque place vacante ? Puis-je créer quelque dignité qui vous flatte ? Votre bienfaisance vous met-elle dans le cas d'avoir besoin de quelque nouvelle gratification ? Parlez Selim , disposez des biens , du pouvoir , de tout ce que possède votre ami.

Le visir soupiroit & gardoit le silence ; le calife redoubloit ses instances. Dans ce moment d'effusion , Selim crut pouvoir hasarder quelques réflexions sur la conduite du sultan : Seigneur , vous n'avez que trop payé les foibles services que vous devoit votre sujet : vous ne l'avez que trop comblé de dignités & de bien , il ne lui reste rien à désirer que votre gloire & le bonheur de vos peuples. Ils sont en vos mains , cher Selim , répondit

Aron; pouvez-vous en ressentir quelque inquiétude lorsque vous faites l'un & l'autre? Ah! Seigneur, interrompit vivement Selim, je suis sensible à votre confiance. Je la mérite par mon zèle : mais permettez-moi de vous demander comment un esclave peut faire la gloire de son maître, & comment un père peut se reposer sur un autre du soin de sa famille? Ses enfans, insensiblement accoutumés à ne caresser que la main qui les nourrit, refuseroient bientôt de reconnoître celle qui les auroit abandonnés, & fuïroient au son d'une voix qui leur seroit devenue étrangère; daignez, seigneur, ne pas vous refuser plus long-temps aux empressements de vos peuples & qu'ils ne s'habituent point à passer sans respect devant le trône en le voyant toujours vacant. Deux grandes affaires doivent demain occuper le divan; daignez y présider & montrer par la sagesse de vos jugemens que, si le ciel vous confia le souverain pouvoir, c'est qu'aucun autre n'eût été plus digne de le posséder. Il est des cas où tout le zèle d'un ministre est superflu; il faut le poids de l'autorité suprême pour entraîner les forces opposées & déterminer le succès; c'est un colosse contre lequel se brisent toutes les petites cabales que l'intérêt oppose au bien public.

Aron promet à Selim d'assister le lendemain au conseil : & celui-ci ne manqua pas de préparer les affaires de manière que son maître eût toute la gloire de la décision sans avoir aucune des difficultés de la délibération. Il avoit même annoncé que le calife présideroit désormais à toutes les assemblées , afin que chacun fût plus exact à s'y trouver.

Ce bon ministre se rendit le lendemain matin à l'appartement de la favorite, chez laquelle Aron avoit passé la nuit. Il se livroit à la joie d'enlever son maître aux plaisirs, & de le mener comme en triomphe sur le trône ; mais, à l'air embarrassé du calife, à ses discours contraints, aux caresses serviles qu'il en reçut, Selim connut bientôt que ce prince foible étoit retombé dans les langueurs de la moleste, & que l'attrait des plaisirs étoit le seul qui pût toucher son ame. Enfin l'heure du divan approchoit ; votre sublime hauteesse ne se dispose-t-elle pas, dit le visir.... Non, Selim, reprit Aron en se levant comme pour aller chercher quelque chose à l'autre bout de la chambre ; mais, en effet, pour cacher sa confusion, ce ne sera pas pour aujourd'hui ; je ne me sens point la tête assez libre. J'ai promis d'ailleurs à Mirza de me rendre à une promenade sur l'eau. Les ordres sont donnés ; les

gondoles sont préparées ; il fait le plus beau temps du monde, & vous concevez bien qu'il ne m'est pas possible de faire manquer cette partie. Allez, cher ami, n'êtes-vous pas un second moi-même ; j'entends que vos décisions soient suivies ; j'approuverai tout ce que vous aurez fait.

Le bon Selim baissa la tête & sortit les larmes aux yeux ; il prévoyoit tous les malheurs qui ne pouvoient manquer d'arriver. Son air confterné rendit le courage à ceux dont la présence du calife auroit pu contenir les mauvaises intentions. Les ambassadeurs d'un prince voisin qui venoient faire quelques demandes justes & de peu d'importance, furent renvoyés sans être satisfaits. Des impôts onéreux furent enregistrés malgré le visir ; des établissemens défavorables au commerce furent admis ; tous les réglemens pernicioeux passèrent à la pluralité des voix ; le calife signa sans examen & trouva tout bien pour n'avoir pas la peine de discuter ; mais on ne tarda pas à sentir les effets d'une pareille administration. Le prince, dont les ambassadeurs n'avoient point eu de satisfaction, déclara la guerre. Les habitans des campagnes, accablés d'impôts, laissèrent leurs champs sans culture. Les manufactures tombèrent faute d'être protégées. Le découra-

gement gagna tous les états; l'usure s'introduisit; la fraude prit la place du travail; & tous les maux arrivèrent tout à la fois suivis de tous les vices : c'est toujours le fruit d'une mauvaise administration.

Cependant il falloit aller au plus pressé, l'ennemi s'avançoit. Selim qui n'étoit pas moins bon guerrier qu'excellent ministre, fut mis à la tête des troupes qui le demandèrent pour général; il répondit à la confiance qu'elles avoient en lui, & les conduisit de manière que, sans leur faire tirer le sabre, il engagea les ennemis dans des défilés dont ils n'auroient jamais pu sortir, & le défaut de munitions & de vivres alloient bientôt les obliger à recevoir la capitulation que Selim auroit bien voulu leur accorder, lorsqu'il reçut de la capitale les nouvelles les plus affligeantes. Tout étoit dans la confusion. Aron n'osant rien décider par lui-même, s'étoit laissé aller aux mauvais conseils.

La présence de Selim pouvoit seule remettre les affaires dans le bon ordre; mais elle étoit nécessaire à l'armée. S'il quittoit son poste, il perdoit tout le fruit de ses opérations. Cependant, comme Aron avoit plus de talens pour la guerre que pour l'administration, & qu'il étoit assez aimé des soldats sur lesquels il répandoit souvent ses largesses, le ministre se déterminâ

détermina dans une perplexité si pressante à prier le calife de venir se mettre à la tête de ses troupes, tandis qu'il viendrait pacifier les troubles intérieurs du royaume. Il ne couroit aucun risque d'ailleurs en laissant le commandement à Aron qui n'avoit d'autres opérations à faire que de tenir les ennemis bloqués dans la position où il les avoit trouvés, & d'attendre qu'ils vinssent se rendre à sa discrétion, ce qui ne pouvoit tarder.

Le bon visir, dans le fond de son cœur, se réjouissoit encore de pouvoir faire recueillir à son maître tout le fruit de cette campagne. Après lui avoir laissé les instructions nécessaires, Selim partit pour la capitale où la disette & les troubles étoient encore augmentés depuis le départ du calife. La présence de Selim fut celle d'un dieu sauveur; il fut reçu de tous les peuples avec une joie égale à l'empressement avec lequel il avoit été désiré. Dans tous les maux la confiance est le premier médecin, comme l'espérance est le premier remède; on crut tout réparé dès que l'on vit Selim. En effet sa pénétration sut démêler les embarras qui arrêtoient la circulation des espèces; les entreprises qui causoient les disettes; une partie de ses biens subvinrent aux besoins pressans; sa prudence détourna les maux qui

menaçoient le royaume , & tout rentra dans l'ordre accoutumé. Le cœur de ce bon ministre commençoit à se sentir soulagé de l'oppression dont il venoit de tirer les sujets de son maître. Il ne manquoit plus à son entière satisfaction que de le rejoindre & de le trouver triomphant. Il espéroit que le premier succès l'engageroit à en mériter d'autres , & qu'il pourroit un jour se déterminer à être véritablement roi. Il partit donc , & fut étonné de ne rencontrer sur sa route aucun courier qui vînt lui apprendre la capitulation des ennemis ; mais sa surprise fut bien plus grande lorsqu'arrivant aux premières gardes de l'armée on lui dit que le calife étoit prisonnier. Il se fit trois fois répéter la même chose aux différens postes par lesquels il passa , & son étonnement fit bientôt place à sa consternation. Enfin , étant arrivé au camp , il apprit que la favorite qui avoit absolument voulu suivre le calife , parce qu'elle n'avoit jamais vu de camp , avoit résolu de donner une fête aux officiers de l'armée *. Cette fête devoit d'abord

(1) Cette communication avec les officiers n'est point dans les mœurs orientales ; mais elle étoit sans doute l'effet de la complaisance du calife pour sa favorite , & de son goût pour les plaisirs bruyans , ou peut-être même de la bonté de Selim qui pouvoit avoir engagé son

se passer dans le quartier général comme l'endroit le plus commode & le plus sûr ; mais il lui parut beaucoup plus agréable de la donner sur une petite montagne , dont une partie étoit couronnée de palmiers , & d'où l'on pouvoit en même temps découvrir les deux armées. Les ennemis furent instruits de ces dispositions & ne manquèrent pas d'envoyer un détachement d'Arabes légèrement montés qui , à la faveur des palmiers , se glissèrent jusqu'au lieu du rendez-vous , & profitant du tumulte de la fête , enlevèrent la favorite qui avoit eu l'imprudence de s'écarter pour visiter un bosquet qui lui avoit paru charmant. Aussi-tôt l'alarme s'étoit répandue ; le calife avoit couru pour la délivrer , & étoit lui-même tombé dans une embuscade que son inexpérience ne lui avoit pas permis de prévoir.

Selim trouva tous les braves de l'armée disposés à aller forcer les ennemis dans leurs retranchemens pour aller enlever leur maître. Il fallut encore arrêter l'impétuosité de cette jeunesse qui se feroit perdue sans délivrer le calife. Selim fit observer que , s'ils s'engageoient

maître à se relâcher de la sévérité des usages envers les femmes qu'il ne pouvoit voir asservies à un esclavage si rigoureux.

une fois dans les défilés , ils y feroient tous tués ou pris , fans pouvoir se défendre. Que le malheur arrivé à leur maître , auquel il n'étoit pas moins attaché qu'eux , ne changeoit rien à la situation des ennemis qui feroient toujours obligés de se rendre ; qu'il falloit se contenter d'envoyer leur proposer la rançon du calife. Indépendamment de ce qu'elle étoit considérable , elle fut d'autant plus volontiers acceptée , que les ennemis craignoient qu'il ne s'apperçût de l'état misérable auquel ils étoient réduits , & ils se contentèrent de garder la favorite pour faciliter la négociation dont ils prévoyoit avoir besoin avant peu de tems.

La confusion d'Aron fut égale à la joie de Selim. Lorsque le calife se vit dans les bras de ce bon visir , il l'accabla des plus vives caresses , & lui prodigua les plus belles promesses de ne se conduire que par ses conseils ; d'avoir la plus grande déférence pour tout ce que sa sagesse exigeroit à l'avenir. Selim auroit pu se confier à ces protestations du calife , tant elles paroissoient sincères ; car il savoit que le malheur rend docile : mais Aron y joignit sur le champ les plus vives instances pour que son cher Selim trouvât les moyens de racheter sa chère Mirza. Le visir qui avoit dû s'attendre à cette proposition , ne parut

point s'opposer à cette demande , & promit tout ce que son zèle pouvoit lui suggérer , suppliant sur-tout le calife de ne point faire perdre par son impatience l'avantage qu'il avoit sur les ennemis. En effet , au bout de quelques jours , ils envoyèrent proposer d'échanger en vivres ou en autres provisions la rançon qu'ils avoient reçue pour le calife , & même d'y joindre celle de la favorite. Le visir obtint , non sans peine , que cette demande seroit refusée , & n'eut pas lieu de se repentir de cette constance , puisqu'ils furent obligés de revenir à capituler , & enfin de se rendre à discrétion. Aron alloit recueillir les fruits de la sagesse de son ministre , & recevoir la récompense de sa complaisance dans les bras de Mirza ; mais quelle fut sa douleur lorsqu'il apprit que cette belle avoit refusé de retourner avec lui , & demouroit entre les bras de son nouveau vainqueur. Cette perte fut d'abord plus sensible au calife que ne l'avoit été celle de sa liberté ; mais un peu de dépit se joignant aux douces consolations de Selim , Aron s'abandonna sincèrement aux conseils de cet incomparable ami.

L'infortune est la meilleure leçon pour les rois. Celui-ci voulut d'abord se livrer aux affaires les plus épineuses du gouvernement ,

mais le défaut d'expérience lui faisoit faire autant de fautes que d'entreprises. Dès que Selim l'abandonnoit un instant, chaque pas qu'il faisoit dans cette nouvelle carrière étoit une lourde chûte. Il étoit la dupe des flatteries des courtisans; la victime des ambitieux; il rencontroit à chaque instant quelque'inconvénient qu'il n'avoit pas pressenti, quelque difficulté qu'il n'avoit pas supposée, quelque disgrâce qu'il n'avoit pas prévue.

Que dois-je donc faire, disoit-il à Selim? Tous mes projets n'éprouvent que des obstacles, mes jugemens que des contradictions, mes bienfaits que de l'ingratitude; avec le désir sincère de faire le bien, je n'accumule que des fautes; les moyens que je veux employer pour faire le bonheur de mes sujets, produisent exactement tout le contraire. Je suis bien malheureux! J'aimerois mieux être né dans une cabane que de me voir sur le trône pour y vivre sans cesse dans les peines que j'éprouve. Cher Selim, consolez-moi; apprenez-moi pourquoi je me trompe, même en suivant vos principes. De grace, ne m'abandonnez pas. Seigneur, répondit le bon visir, je n'aurois qu'un mot à dire à votre sublime hauteesse; (persévérez) mais je la supplie d'écouter une histoire dont elle pourra tirer quelque profit.

Le puissant génie Fos avoit un fils aveugle de naissance, nommé Tiphlos. Ce fils reprochoit sans cesse à son père de l'avoir fait naître aveugle, tandis qu'il étoit le dispensateur de la lumière, & rejettoit sur ses conducteurs les chûtes fréquentes qu'il faisoit. Ingrat, lui répondit le génie, je veux te rendre compte de ma conduite, quoique je pusse t'anéantir pour toute réponse. Ne pouvant te faire génie comme moi, je n'ai pas voulu te faire voir tous les maux qui t'environnoient. Dans la sécurité que te donne ton aveuglement, tu peux encore mener une vie assez longue & assez tranquille au milieu des dangers qui te menacent; mais, si absolument elle t'est insupportable, je peux te rendre au néant d'où je t'ai tiré. L'idée de l'anéantissement effraya le fils du génie, qui supplia son père de lui pardonner ses plaintes & de le laisser vivre tel qu'il étoit. Je te pardonne, car je suis ton père, dit le génie, & je veux te faire connoître l'excès de ma bonté : je te donne, pour te conduire, ce chien mystérieux; il a l'instinct de connoître tout ce qui peut t'être avantageux ou nuisible. Suis-le, sans jamais le quitter; il s'appelle Fidel, & ne t'abandonnera jamais. Le fils de Fos, pénétré de reconnoissance, se jeta aux genoux de son père qui l'embrassa

tendrement & l'abandonna à son conducteur : Tiphlos careffa beaucoup d'abord ce chien Fidel ; il le consultoit à tout moment , & ne faisoit pas un pas sans le prendre pour guide. Comme son père avoit cherché à le dédomager , par tous les biens de la fortune , du seul avantage dont il étoit dépourvû ; Tiphlos ne manquoit pas de flatteurs ; on l'assuroit même qu'il avoit les plus beaux yeux du monde , & que c'étoit dommage qu'il éprouvât le petit inconvénient de ne pas voir. Le premier qui se présenta devant lui depuis qu'il avoit son guide Fidel , fut un de ces hommes méprisables qui déshonorent les dons qu'ils ont reçus du ciel , en prostituant leurs talens à la louange & au mensonge. Il apportoit une de ces productions qu'il comparoit à l'amour dans sa dédicace , en l'assurant que personne n'avoit des connoissances plus étendues dans les sciences & dans les arts. Le chien se mit à aboyer du plus loin qu'il vit ce vil menteur , & Tiphlos congédia l'écrivain , non sans quelque regret , car il trouvoit son livre fort bien écrit. Un bonze suivit l'homme de lettres ; Fidel d'abord ne souffla pas , sans doute parce que l'air simple de l'homme divin lui en avoit imposé ; mais , lorsqu'il vint à flairer sa robe ; il se mit à jeter des hurlemens terribles , &

le bonze fut congédié. Les flatteurs domestiques qui environnoient Tiphlos, lui avoient dit qu'un vieil officier qui logeoit dans la maison voisine de son palais, passoit toujours devant lui sans le saluer, & qu'on pouvoit même le soupçonner d'avoir tenu quelque propos peu respectueux : Tiphlos, dont la vanité avoit été sans cesse nourrie par ses valets & ses parasites, se trouva fort offensé de la conduite du vieil officier ; mais, comme il n'avoit aucune autorité, il fit venir le plus célèbre jurisconsulte pour lui demander les moyens d'intenter un bon procès qui pût ruiner celui qui avoit négligé de le saluer, & l'obliger à venir lui demander grâce. L'homme de loi en trouva mille, & promit à Tiphlos de réduire son adversaire à la mendicité, s'il vouloit seulement lui avancer cinquante onces d'or pour commencer le procès. Tiphlos alloit les lui donner avec la plus grande satisfaction, si Fidel, qui n'avoit cessé de gronder pendant toute la conversation, n'eût sauté aux jambes de l'homme de loi, qui se sauva en promettant de faire un bon procès à Tiphlos.

Enfin la belle Azema parut ; on avoit dit au fils du génie que c'étoit la plus belle femme de l'Asie. Il avoit bientôt connu que c'étoit

la plus spirituelle , & elle étoit parvenue à lui persuader qu'elle étoit la plus tendre. Ce n'étoit plus que pour elle , que Tiphlos regrettoit d'être privé de la vue ; mais Azema essayoit de le consoler , en l'assurant qu'elle n'avoit des yeux que pour lui ; ses graces étoient si séduisantes , le son de sa voix si flatteur , son air si modeste , que Fidel commença à remuer la queue quand il l'aperçut. Elle le flatta de sa belle main , il lui donna la patte. Azema porta ses belles lèvres sur la tête du beau toutou ; elle en fit les plus beaux éloges ; elle reçut les plus belles caresses , & Tiphlos étoit ravi de joie. Plus Azema lui disoit de choses tendres & passionnées , plus Fidel redoubloit ses caresses ; enfin , disoit le fils de Fos , je suis aimé d'une femme charmante , & sa tendresse m'a dédommagé de l'ingratitude de tous les autres. Sèxe adorable , s'écrioit-il dans ses transports , le ciel vous a formé dans sa clémence. Il n'a créé les hommes que dans son courroux. Il vous a envoyé sur la terre pour nous consoler de leurs perfidies. O mon père ! ô puissant génie ! je n'envierois point votre gloire , s'il m'étoit permis de contempler un instant la tendre Azema. Tiphlos , couché sur des carreaux près de sa maîtresse , se livroit à cette douce ivresse





*Il chassa son coclave et sa maîtresse,
et voulut aussi bannir son chien.*

de l'amour , lorsque Fidel qui dormoit à leurs pieds se réveilla tout à coup , & se mit à aboyer de toutes ses forces ; ce fut en vain que son maître lui commanda de se taire. Impatienté contre l'animal qui troubloit ainsi ses plus douces rêveries , il étendit la main pour lui jeter quelque chose , & rencontra un de ses esclaves à qui la fidèle Azéma adref-soit toutes ses tendresses. Sa colère fut égale à la perfidie dont il se voyoit la victime. Il chassa son esclave & sa maîtresse , & voulut aussi bannir son chien ; mais jamais Fidel ne voulut quitter son maître , malgré tous les coups qu'il en reçut.

L'infortuné Tiphlos crut qu'il pourroit trouver quelque consolation dans la lecture d'un livre de morale qui venoit de paroître , & qui avoit la plus grande réputation. Il s'en fit lire quelques chapitres , & fut étonné de la manière vigoureuse & sublime avec laquelle l'auteur traitoit les passions ; mais les siennes étoient encore trop ardentes pour pouvoir être sitôt éteintes. Il falloit qu'elles se consumassent par le feu même qui les avoit allumées. Tiphlos jugea par la chaleur du style de ce livre que l'auteur pourroit être propre à servir sa vengeance ; il le fit prier de venir chez lui. Le sage parut , & le fils

de Fos lui offrit mille onces d'or pour faire une brochure sanglante contre la perfide Azema & contre tous les ingrats qui l'avoient offensé ; & il accompagna cette offre de beaucoup de complimens sur la beauté de son admirable production , afin de le déterminer à embrasser sa vengeance.

Seigneur , répondit tranquillement le sage , je n'aurois pas cru que la lecture de mon livre m'eût attiré une confiance de cette espèce ; cependant j'accepte votre proposition , en vous priant toutefois de permettre que j'y mette trois conditions. La première , que vous m'accordiez trois mois pour composer l'ouvrage que vous me demandez ; la deuxième , de vous lire pendant ce temps , chaque jour , un chapitre du livre qui a obtenu vos suffrages ; & la troisième , de me donner d'avance les mille onces d'or à mesure que j'en aurai besoin. Tiphlos approuva ces dispositions & trouva seulement le terme de trois mois un peu long pour sa vengeance ; mais l'envie qu'il avoit de la voir satisfaite , le détermina même à consentir à ce délai.

Le sage n'employa les premiers jours qu'à lire quelques chapitres de sa morale avec Tiphlos & à faire avec lui quelques réflexions. Peu-à-peu il parvint à lui en faire sentir l'avan-

tage, & à lui en faire goûter la douceur. Plus ils alloient en avant, & plus le fils du génie se plaisoit à la conversation du sage. Le chien Fidel, qui étoit en grace, ne cessoit de le caresser & de lui lécher les pieds & les mains. Tiphlos ne pouvoit se lasser d'être avec son sage & son chien; les jours passaient trop rapidement à son gré, & , dès qu'il avoit appris que le soleil commençoit à répandre sa lumière, il se faisoit conduire à la chambre du sage; car il n'avoit pas voulu permettre qu'il logeât désormais autre part que dans sa maison. Enfin, quand celui-ci crut s'appercevoir que les sens de Tiphlos commençoient à se calmer, il le pria de lui donner cent cinquante onces d'or à compte sur la somme dont ils étoient convenus. Quelques jours après il en demanda cent autres, puis deux cent à quelque distance delà, & de temps en temps quelques sommes plus ou moins considérables, jusqu'à l'entier payement de celle dont ils étoient convenus. Cependant les trois mois étoient prêts d'expirer, & Tiphlos n'avoit pas encore parlé au sage de la brochure qu'il devoit en recevoir. Lorsque celui-ci entra un matin dans sa chambre : seigneur, lui dit-il, voici ce que j'ai pu faire de mieux pour vous venger de l'humanité; alors une foule de personnes qui avoient

suivi le sage , se jettèrent tout à coup aux pieds de Tiphlos , le ferrant dans leurs bras & le baignant de leurs larmes. Que veulent tous ces gens , s'écria le fils du génie ? que signifient leurs caresses ? Il me semble qu'ils sont en grand nombre , & mon chien n'a pas jeté un seul cri ; en effet le chien Fidel alloit donner un petit coup de langue à tous , à mesure qu'ils entroient , & revenoit lécher les mains de son maître. Seigneur , répondit le sage , le premier de ceux qui ont le bonheur de vous marquer leur reconnoissance est un négociant que des pertes inattendues avoient conduit à une ruine prochaine : le second est un receveur des domaines du prince , à qui sa foiblesse pour un ami avoit fait prêter les deniers publics , & qui étoit prêt à devenir la victime de sa confiance ; celui-ci est un honnête artisan dont les travaux ne pouvoient suffire à nourrir une famille nombreuse ; cet autre est un noble guerrier que son zèle pour l'état , & sa franchise pour ses supérieurs ont réduit à la mendicité , après quarante ans de service ; celui-là qui se tient éloigné par respect , est un serviteur qui , après avoir travaillé tout le jour à porter des fardeaux , voyant que son salaire ne suffisoit point , alloit mendier dans les quartiers éloignés de la ville

pour faire subsister son maître, que des malheurs ont réduit dans l'état le plus déplorable ; cette dame est une veuve chargée d'un grand nombre d'enfans que le crédit & l'injustice ont réduite à la pauvreté ; cette étrangère est une jeune personne douée de toutes les graces & de toutes les vertus, mais qui, demeurée sans biens, sans parens & sans secours, au milieu d'une ville inconnue, étoit prête à terminer ses jours, en voyant qu'on ne lui offroit d'autres ressources que celle du crime. Tous ceux qui vous environnent vous doivent l'honneur ou la vie, par les secours des mille onces d'or que vous m'avez données & que je leur ai distribuées suivant leurs besoins ; & vous, mes amis, continua le sage en s'adressant à ceux qu'il avoit amenés, embrassez votre bienfaiteur. Alors les cris de joie & de reconnoissance redoublèrent, & les larmes recommencèrent à couler. O mon ami, s'écria Tiphlos, vous me faites connoître une félicité que je n'ai jamais éprouvée ; mon cœur peut à peine y suffire. O mon père ! ô puissant génie qui m'avez donné la naissance, faites que mes yeux soient seulement ouverts un instant sur ceux qui m'environnent, & je mourrai satisfait.

Cette courte prière s'étoit à peine élançee

du cœur de Tiphlos , que son père parut tout-à-coup au milieu d'un grand cercle de lumière qui se répandit dans toute la chambre & dissipa les ténèbres qui obscurcissoient les yeux de Tiphlos. Quels objets viennent s'offrir à ses premiers regards ! une foule d'infortunés dont les premiers mouvemens expriment à la fois la joie , la confusion , la tendresse & la reconnoissance. Les uns le serrent dans leurs bras , les autres pressent ses mains de leurs lèvres palpitantes ; ceux-ci baignent ses joues de leurs larmes. Ceux-là plus timides , mais non moins sensibles , se contentent d'embrasser ses genoux. Il ne peut suffire à leurs transports. O délices ! ô volupté ! ô mon père , s'écria le fils du génie , pourquoi m'avoir privé si longtemps d'un spectacle si délicieux ? Mon fils , répondit Fos , vous en avez joui dès le moment où vous vous en êtes montré digne. Vos sens énervés & engourdis dans les plaisirs eussent été incapables de goûter le sentiment que vous éprouvez en ce moment. En vain les mêmes objets se feroient présentés à vos yeux dans d'autres instans , vous ne les auriez point apperçus ; ce sont les passions qui aveuglent , & c'est la vertu seule qui nous éclaire. Souvenez-vous cependant de ne jamais abandonner

donner

donner le guide Fidel que je vous ai donné. La lumière elle-même éblouit ; la sécurité trompe , & c'est au milieu de la route la plus éclairée que l'on fait quelquefois la plus lourde chute.

O mon ami ! s'écria le sultan en serrant le sage visir dans ses bras , je n'ai que trop compris le sens de votre fable. Je suis le malheureux aveugle & vous le guide. . . . Non , seigneur , répondit Selim , tous les hommes sont nés dans cet état ; mais la raison est le chien Fidel que le ciel leur a donné pour les conduire. On lui résiste ; on ferme l'oreille à sa voix ; ses efforts sont vains pour nous conduire dans le chemin de la vérité. Les plaisirs nous entraînent par ce charme plus doux en apparence , qui fait insensiblement nous assoupir dans les bras de la mollesse ; mais le chien Fidel ne nous quitte point , & ses cris viennent à chaque instant nous réveiller & porter l'alarme dans le sein même de la volupté.

Eh bien , reprit Aron , vous serez pour moi le sage vertueux , vous m'apprendrez à faire le bonheur de tous ceux qui respirent sous mes loix. Selim voulut se prosterner en signe d'obéissance ; mais le sultan l'arrêta dans ses bras ,

où il le tint long-temps ferré, & ils ne quittèrent cette situation que pour aller travailler au bonheur des peuples qui les comblèrent de bénédictions.



JUPITER JUSTIFIÉ,

CONTE MORAL.

JUPITER, à ce que raconte un ancien écrivain, las des plaintes continuelles du genre humain, résolut de mettre fin à ces clameurs insensées. Les prières que les mortels lui adressoient étoient toujours mêlées de murmures ; jamais Mercure, en les lui présentant, n'avoit manqué à lui rendre compte des reproches dont on l'accabloit, des imprécations qu'on faisoit contre sa bonté, sa justice & sa puissance. Le peuple ne murmuroit pas seul ; les grands, & sur-tout ceux qui se qualifioient du nom de sages, étoient ses plus mortels ennemis. Les preuves de sa bonté, de son pouvoir étoient appelées prestiges, par ces impies. Quel bien n'auroient-ils pas fait à l'univers, si chacun d'eux eût été Jupiter ! leur témérité alloit jusqu'à nier son existence, rejeter toutes les preuves qu'ils en avoient, & s'emporter contre le culte qu'un petit nombre de mortels lui rendoient encore. Ils cherchoient à lui ravir son identité. Ils persuadèrent bientôt un peuple crédule, & parvinrent à lui faire croire que

toute la force de Jupiter ne provenoit que de son aveugle & coupable soumission. Dès lors, chacun empressé de se signaler, chercha à l'envi à découvrir quelque défaut dans Jupiter. Les effets les plus signalés de l'amour que ce tendre père portoit à ses enfans ingrats, passèrent pour une tyrannie révoltante, dont il étoit honteux de n'oser secouer le joug. *Apprenons à ces vils mortels, à ces êtres si petits à mes yeux*, dit Jupiter d'une voix courroucée, *apprenons-leur que s'ils sont malheureux, ils ne doivent l'imputer qu'à eux seuls.* Il dit, & Mercure, concevant le dessein de son père, descendit sur la terre & annonça au peuple qu'il eût à s'assembler le lendemain au pied du mont Ida ; que dans ce lieu Jupiter daigneroit se manifester à eux. Il leur fut permis de choisir des orateurs assez éloquens, assez hardis pour disputer contre le souverain des dieux, Zeus leur promettant d'écouter tout ce dont ils voudroient l'accuser, & leur assurant l'impunité.

La condescendance de Jupiter étonna les mortels audacieux ; ses ennemis en furent consternés. Si ce dieu leur accordoit leurs demandes, s'il se justifioit des crimes qu'ils lui imputoient, ils n'auroient plus de prétexte pour le calomnier ; &, sans prétexte apparent, comment

parviendroient-ils à le rendre odieux ? l'irrésolution dans laquelle ils se trouvoient ne fut pas moindre que celle du genre humain , pour savoir ce qu'il demanderoit à Jupiter. Tous formoient des souhaits différens ; on se cantonnoit , on se parloit , on s'échauffoit & rien ne se concluoit. Les deux sexes ne pouvoient s'accorder. Les hommes vouloient demander l'immortalité , espérant que chacun pourroit ; par ce moyen , contenter la passion qui le dominoit. Le guerrier farouche pensoit avec plaisir qu'il pourroit se baigner à loisir dans le sang des ennemis. L'avare comptoit les sommes qu'il gagneroit dans chaque siècle , & le voluptueux se réjouissoit de jouir toujours sans que le moment lui échappât , & disparut.

Les femmes y trouvoient assez bien leur compte. Etre éternellement adorées transportoit les coquettes ; mais une chose essentielle les embarrassoit. Le desir de fixer leurs amans les occupoit tout entières , & l'immortalité n'obvioit pas à la frivolité qu'elles leur reprochoient. Pour cet effet elles demandèrent d'être instruites des secrets du destin , afin que prévoyant ce qui devoit arriver , elles pussent se les attacher pour toujours. Personne n'osa contredire un desir si raisonnable ; il fut décidé

qu'on prieroit Jupiter d'accorder aux hommes le don de la divination.

Le jour suivant fut attendu avec impatience ; il parut enfin. Tout le pied du mont Ida fut rempli d'une foule innombrable de personnes de tout âge & de tout sexe. Crito , ennemi juré de la divinité , s'étoit chargé de porter la parole au maître du monde. Cet homme étoit hypocrite , & cachoit sous un extérieur dévot & composé, le venin dont son ame étoit remplie. Il avoit l'art de semer , sans affectation, des doutes sur les principaux points du culte qu'on rend à la divinité.

Tout-à-coup une nuë épaisse s'étend & couvre le sommet du mont Ida ; le tonnerre gronde, les ténèbres se répandent sur la terre , & les éclairs redoublés annoncent la présence de Zeus. Ce dieu étoit monté sur son aigle , une nuë de feu l'environnoit ; la foudre étoit dans ses mains redoutables. Il fit un signe, la terre & les cieux s'ébranlèrent. Crito même tomba sur ses genoux , saisi d'un mortel effroi. Jupiter eut pitié des humains : il vouloit les effrayer & non les perdre. Il sourit ; une lumière céleste qui se répandit par toute la contrée, dissipa les ténèbres & bannit la crainte qui s'étoit emparée de tous les cœurs. La rage de Crito , à chaque sourire du maître du tonnerre, ne

peut se comparer qu'à elle-même. Il rassembla toute sa témérité pour faire à Jupiter les reproches & les plaintes que sa méchanceté & la folie des hommes lui avoient suggérées. Il conclut ce discours par exiger la chose la plus ridicule dont on ait jamais fait mention.

« Mais, ô grand Jupiter, continua-t-il, si,
» par une fatalité inévitable, ta volonté est
» de joindre au peu de jours que tu nous accor-
» des, un malheur constant, si ta sagesse
» trouve nécessaire d'abandonner des créatures
» à l'aveuglement où elles sont réduites ; enfin
» si tu trouves des charmes dans les maladies,
» les douleurs, les infirmités qui assiègent le
» corps humain, & que toutes tes faveurs
» soient destinées à cette ame qu'on nous dit
» être portion de toi-même, que nous possé-
» dons parce que tu l'as voulu, donne-nous
» ce qui seul peut nous rendre ce fardeau sup-
» portable. Accorde-nous la grace de con-
» noître, par nous-mêmes, le sort qui nous
» est réservé. Ce n'est point l'intérêt qui nous
» met cette prière à la bouche ; c'est, ô grand
» Jupiter, le desir de nous rendre dignes de
» t'adorer & de te servir. Ne pouvons nous
» pas, nous qui semblables aux aveugles, er-
» rons envain de tous côtés pour trouver
» le sentier qui mène à la félicité, ne pou-

» vons-nous pas, dis-je, t'accuser d'injustice ;
» lorsque nous tombons dans des précipices
» qu'il nous est impossible d'éviter , puisque
» nous ne les appercevons pas ? Devons-nous
» être punis , si nous jouissons du présent ,
» puisque nous ignorons quelle sera la durée
» de notre joie & de notre bonheur ? Dissipe ,
» ô dieu tout-puissant ! dissipe cet aveuglement
» dont ta main nous frappe en naissant , & qui
» nous empêche de connoître toute l'étendue
» de tes perfections. Quelle admiration ne nous
» inspireront pas les moyens dont tu te sers
» pour gouverner & la terre & les cieux ! Avec
» quelle patience , quelle résignation n'atten-
» drons-nous pas l'effet de tes promesses , nous ,
» qui depuis le lever de l'aurore jusqu'à son
» coucher , souhaitons avec ardeur de voir
» disparoître les ténèbres qui causent notre
» désespoir ! Le sage soutiendra les revers ,
» parce qu'il sera sûr qu'il ne pourra lui en
» arriver plus qu'il n'en attend. Quelles actions
» de graces ne rendrons-nous pas à ta justice ,
» à ta bonté ? Notre vénération augmentera
» lorsque nos yeux seront ouverts. Pourrois-tu
» rejeter notre humble prière ? ô Jupiter ! nous
» ne cherchons qu'à connoître , qu'à sentir l'a-
» mour , la sagesse , la justice & la munificence
» qui sont la base de tes actions. »

Ainsi parla Crito, & Jupiter ne répondit à ces louanges captieuses que par un sourire dédaigneux. *Je consens, mortels, leur répondit-il, à ce que vous exigez de moi ; mais, si au lieu de la félicité que vous vous promettez, vous ne trouvez qu'une augmentation de disgraces, souvenez-vous alors que vous l'avez voulu ; que votre fatale curiosité, & non Jupiter, est la cause de vos peines.* Il dit, & ordonna à Mercure de donner à ces insensés une espèce de lunette à deux verres qui avoient la propriété de représenter tout ce qui devoit arriver dans le cours de la vie. L'un de ces verres représentoit le bonheur, & l'autre, qui étoit plus petit, découvroit les peines & les chagrins auxquels on devoit s'attendre. Jupiter disparut, retourna dans l'Olympe, peu content de voir les hommes, ces êtres qu'il avoit pris plaisir à former, de les voir, dis-je, se perdre par leur obstination. Des cris confus se firent entendre, on distinguoit les mots de *reconnoissance, d'action de grace*. Si Jupiter leur avoit fait leur bonheur effectif, ils auroient murmuré contre lui ; mais il contentoit leurs fantaisies, ils le bénissoient. Mercure n'eût pas peu de peine à se tirer d'entre cette foule d'imbécilles ; chacun se pressoit, se culbutoit à l'envi pour tâcher d'être le premier à savoir sa destinée. Les jeunes personnes du

fexe le ménageoient encore moins. Il seroit impossible de raconter combien essayèrent la lunette, & quel effet cet aspect fit sur eux. Nous nous bornerons à quelques traits singuliers.

Elmire, jeune beauté, âgée de quatorze ans, fut la première qui en fit l'épreuve. Elle s'approcha de Mercure, & lui arrachant la lunette, elle s'empressa de satisfaire son desir curieux. Cette jeune personne étoit ennemie de tout ce qui s'appelle douleur. Elle évitoit avec le plus grand soin tout ce qui pouvoit blesser ses yeux ; elle en prit un singulier, de cacher avec la main le côté de la lunette, où l'on voyoit les infortunes. Elmire étoit ambitieuse & coquette. Quoi de plus ravissant pour elle d'appercevoir des biens immenses à sa disposition ; des amans sans nombre, se disputer l'honneur de sa possession ! Jupiter lui-même descendu de l'Olympe pour rendre hommage à ses attraits ; & Junon, les yeux étincelans de courroux, la menaçant d'une vengeance éclatante. Enivrée d'une prospérité qui surpassoit son attente, elle se crut assez sûre d'elle, de son bonheur, pour envisager tranquillement l'adversité que le destin lui préparoit. Elle tourna la lunette ; mais dieux ! quel fut son effroi ! l'avenir ne lui promettoit que deux mois pour jouir de ce qu'elle desiroit avec ardeur ; une cruelle maladie lui

enlevoit sa beauté , le seul avantage qu'elle eût reçu de la nature. Sa vie devoit être très-longue, mais il falloit la passer dans une triste solitude ; méprisée de ses amans , qui ne trouvoient rien en elle qui pût les dédommager de cette beauté qu'ils adoroient ; raillée de ses rivales qui triomphoient avec impunité , la triste Elmire mouroit mille fois sans pouvoir mourir une. Les deux mois s'écoulèrent sans qu'elle pût goûter aucun plaisir. L'avenir la mettoit hors d'état de jouir du présent. Lui tenoit-on un langage flatteur ? Elle n'y répondoit que par des larmes ; se regardoit-elle dans ses glaces ? C'étoit pour déplorer la perte prochaine de ses attraits. Elmire fut malheureuse par sa curiosité ; sans elle , cette jeune personne auroit joui paisiblement des biens passagers , & n'auroit pas anticipé son infortune.

Phocis , que Lacédémone comptoit au nombre de ces héros , prit la dangereuse lunette des mains de la désolée Elmire. Il dirigea le fatal présent avec l'air de la suffisance , parce qu'assuré de son courage , de ses rares qualités , il ne pouvoit imaginer que le sort ne lui fût pas favorable. Phocis attacha ses regards sur le côté du bonheur ; il vit la Victoire enchaînée à son char : des villes soumises , des peuples vaincus implorer sa protection ; des poètes empressés à recueillir ses hauts faits pour les

transmettre à la postérité. Sa vie entière n'étoit qu'un tissu de bonheur sans le moindre mélange. Phocis feroit mort aussi glorieusement qu'il avoit vécu, s'il n'eût pas voulu réitérer l'épreuve. Il fixa les yeux d'un air triomphant sur le verre du malheur, & vit avec désespoir qu'un tyran fait respecter ses loix par la crainte qu'il inspire ; mais qu'après sa mort, ceux même qu'il a comblés de faveurs, le déchirent à l'envi & détestent sa mémoire. Son trouble augmenta lorsqu'il vit les statues que la vile adulation lui avoit érigées, abattues, les inscriptions déchirées, & qu'au lieu des noms de père de la patrie, de héros, de sage, on y substituoit avec justice ceux de tyran, d'ambitieux & d'injuste. Il vit la postérité l'oublier ou ne s'en souvenir que pour abhorrer sa mémoire. Quel tourment pour un homme qui avoit tout fait, tout hasardé pour acquérir une gloire immortelle ! Quel tourment de savoir que, peu de jours après sa mort, tous ces peuples qui lui rendoient hommage, bénissoient à jamais l'instant de son trépas. Phocis ne put goûter un moment de repos dans toute sa vie ; le souvenir de ce qu'il avoit vu le tenoit dans une perpétuelle agitation. Au milieu des victoires qu'il remportoit, entouré de ses flatteurs, il croyoit toujours qu'on alloit le charger d'opprobres, il s'imaginoit entendre les imprécations

qu'il méritoit. Combien de fois il maudit l'infant où il avoit désiré de voir cet avenir qui le remplissoit de terreur !

La jeune Baucis parut ensuite ; elle s'approcha avec une timidité , une crainte qu'il étoit aisé de remarquer. Toute la ville de Corinthe , où elle avoit pris naissance , connoissoit la cause de son inquiétude. Elle étoit adorée du jeune & tendre Philémon ; son cœur partageoit l'ardeur qu'elle inspiroit à son amant ; & son père , vieillard intéressé , avoit refusé de consentir à leur union ; il l'avoit forcée d'épouser un vieux homme dont tout le mérite consistoit dans les immenses richesses qu'il possédoit. Baucis reçut avec crainte la lunette prophétique ; elle resta un moment incertaine de ce qu'elle avoit à faire. Enfin l'amour , l'espoir l'encouragèrent ; elle y porta les yeux & s'écria , ô grand Jupiter , que vous êtes bon ! L'époux de Baucis devoit mourir dans peu d'années ; maîtresse d'elle-même , elle couronnoit ses vœux , la constance de son amant , & passoit de la douleur au plus grand de tous les transports. Baucis attendit avec impatience le jour qui devoit combler ses souhaits. Chaque instant lui rappelloit l'image de son bien aimé Philémon , & l'approchoit du moment où elle se jeteroit dans ses bras. L'idée qu'elle se formoit de sa félicité

fut si vive , qu'elle répondit aux caresses de son époux avec la même ardeur que si c'eût été Philémon. Le vieillard étoit d'autant plus surpris du changement qu'il remarquoit dans les manières de Baucis , qu'il ne l'avoit jamais vue que noyée dans ses pleurs. Il imagina qu'elle feignoit , afin de le mieux tromper. Cette pensée redoubla sa jalousie , & le martyre qu'il faisoit souffrir à la jeune Baucis. Premier fruit de sa curiosité , elle dévoroit ses peines présentes , & ne s'occupoit que de l'avenir fortuné qui lui étoit promis. Le vieil époux mourut enfin , & ces deux amans s'unirent. Baucis , au milieu de ses transports , dans les bras même de Philémon , sentit que quelque chose lui manquoit ; c'étoit le charme de la nouveauté. Accoutumée depuis dix ans à se former mille images riantes , elle ne trouva pas dans la réalité , ce qu'elle avoit imaginé dans la fiction. Ce fut l'ouvrage de sa téméraire curiosité ; l'attente la transporta , fit son bonheur pendant dix années , & la jouissance ne lui fit pas éprouver dix instans de plaisir.

Epiménide , jeune homme qui possédoit de grandes qualités , que sa patrie regardoit déjà comme son défenseur , les ternissoit toutes par une inclination malheureuse à suivre les insensés , croyant par-là courir à la célébrité. Son

cœur étoit bon ; il pensoit noblement , & auroit été capable des plus grandes affaires , s'il eût pris la peine de s'en occuper. Epiménide seroit devenu raisonnable , si la manie commune ne l'eût fait courir à la lunette. Il ne savoit pas qu'un regard , un seul regard , lui coûteroit toute sa félicité. Epiménide apprit qu'il seroit grand , qu'il obtiendrait des titres , qu'il seroit considéré dans sa patrie. Quelqu'ambitieux que soit un jeune homme , il ne peut rien souhaiter de plus. Le destin lui promettoit des trésors immenses , & la belle Cléone pour épouse. Epiménide charmé tourna la lunette , & sa joie fut modérée en apprenant qu'il deviendrait malheureux par sa faute. Surpris au-delà de ce qu'on peut s'imaginer , il voulut savoir comment le malheur dont il étoit menacé , se concilieroit avec les faveurs de la fortune. Il ne vit plus rien. Enchanté , ravi des biens qui lui étoient promis , il s'abandonna plus que jamais à toutes les folies , à tous les plaisirs qui l'avoient toujours occupé. Il épousa Cléone , & la rendit l'esclave de tous ses caprices. La fierté d'Epiménide lui fit autant d'ennemis qu'il y avoit de gens sensés ; Cléone ne le flattoit plus que par intérêt. Les promesses des dieux s'accomplissoient par degrés. Son triomphe étoit complet. Les richesses , les honneurs , une

épouse aimable, tout concouroit à faire sa félicité. Cet imprudent oublia que les biens, les honneurs dont il jouissoit, pouvoient lui être ravis aussi facilement qu'il les avoit acquis. Il reconnut, mais trop tard, le cas qu'on doit faire de toutes ces choses. Ses ennemis travaillent sourdement à sa perte ; personne ne lui étoit assez attaché pour l'en avertir ; ainsi il se vit tout-à-coup précipité du faite de la félicité dans l'abyme de l'indigence. Cléone se vengea de la captivité qu'elle avoit essuyée, en prenant pour amant le plus cruel de ses ennemis. Ses biens furent la proie de ses délateurs ; il ne lui resta de tout ce qu'il possédoit que cette insupportable fierté qui lui rendit encore son malheur plus sensible. Il ne fut plaint de personne, tout le monde se réjouit de son abaissement. Cet homme qui se croyoit en droit de mépriser ses concitoyens, se vit délaissé du genre-humain. Il vieillit dans la pauvreté, se trouva obligé de flatter ceux qu'il dédaignoit, afin de soutenir le reste d'une vie languissante. Il mourut enfin, pauvre, dénué de tout secours, sa mort n'affecta qui que ce fut ; on regretta seulement de ne pouvoir le tourmenter encore, & on lui refusa un tombeau : c'étoit le dernier outrage qu'on pouvoit lui faire.

Quel fut la cause des malheurs d'Epiménide ?

Son

Son Imprudente curiosité. Son cœur se gonfla lorsqu'il fut assuré de devenir grand ; la fierté s'empara de son âme , & ne lui laissa craindre aucun revers. Avant ce fatal moment , il se servoit de son esprit , de sa raison pour se faire un sort ; mais dès qu'il fut son destin , il ne daigna plus apporter aucun soin à devenir heureux , n'imaginant pas que les dieux mêmes pussent renverser leur ouvrage. Combien d'Épiménides se trouvent dans le même cas.

L'aveugle Miope, que la nature avoit douée de très-peu d'esprit, & encore moins de raison , fut assez folle pour chercher à connoître quel seroit son sort. Elle prit la lunette d'un air assuré ; elle eut beau la tourner, l'ajuster, elle ne vit rien. Elle s'en prit à Mercure, l'injuria , prétendant que c'étoit un tour qu'il lui jouoit. Tout le monde s'assembla autour d'elle , on rioit ; insensée, lui disoit-on ; toi, qui ne peux voir le soleil, tu veux , tu oses pénétrer dans le secret des dieux ! Ces gens là oublioient qu'ils n'étoient ni plus prudens , ni plus raisonnables que celle dont ils blâmoient la folie.

Irus, appuyé sur une canne qui soutenoit son corps défaillant , attendoit impatiemment que la foule qui entouroit Mercure fût dissipée. Ses vêtemens déchirés, son air abbatu, sa posture humiliée, dénotoient assez qu'il n'étoit pas

des favoris de Plutus. Il s'approcha enfin du fils de Jupiter, mais ce fut avec une crainte, un faïssissement qui le rendoit digne de pitié. Toute sa vie n'avoit été qu'un tissu d'infortune. L'espérance seule l'avoit empêché de succomber. Irus passoit les nuits à se plaindre, à soupirer; s'il sommeilloit, ses songes le remplissoient d'une terreur nouvelle. Le jour paroïsoit, ses malheurs redoubloient; il attendoit toujours le lendemain, & ce lendemain tant attendu n'étoit pour lui qu'un redoublement de peines. Le tremblant Irus s'adressa à Mercure, & lui dit :
« Fils du puissant Jupiter, ne me laisse pas plus
» long-tems languir dans la cruelle incertitude
» qui me dévore. Tous mes malheurs ne font
» rien au prix de l'ignorance dans laquelle je
» vis. Jupiter est dieu, par conséquent il est
» juste, bon; il se laissera toucher par mes
» continuels soupirs. L'espérance n'est qu'une
» chimère à mes yeux, la certitude est le
» vrai bonheur. Hélas! je n'en connois point
» d'autres. Permits que je sache jusqu'à quand
» je serai malheureux; quelque'éloignée que
» soit ma félicité, loin d'en murmurer, je sup-
» porterai mes peines avec constance, & bé-
» nirai les dieux de l'épreuve qu'ils me font
» subir. Oûi, Irus fera au comble de ses vœux,
» s'il fait ce qu'ordonnent les destins à son
» égard. »

Mercure n'oublia rien pour lui faire perdre cette fantaisie ; toutes ces représentations furent inutiles , Irus persista , & Mercure , quoiqu'à regret , lui donna la lunette fatale. Hélas ! que vois-je ? s'écria douloureusement Irus. Quelles chaînes de malheurs ! quoi ! mes tristes jours s'écouleront dans la misère ? pas un instant de félicité ! ô fortune , cruelle fortune ! est-ce ainsi que tu te joues des frêles humains ? Irus étoit destiné à être toujours misérable. Il perdit , par son indiscrete curiosité , l'espoir d'un changement avantageux. Assuré que le jour qui suivroit n'amélioreroit pas son état , qu'il redoubleroit ses tourmens , il craignoit de le voir paroître , & maudissoit le jour , la nuit , le soleil , les ténèbres & jusqu'à sa propre existence. La mort , qu'il desiroit avec ardeur , arriva enfin & combla le seul desir qu'il n'avoit pas formé en vain.

Les hommes , lassés de n'appercevoir que des malheurs , rebutés d'entendre leurs plaintes mutuelles , furent assez injustes pour accuser de nouveau Jupiter. Eh , quoi ! s'écrièrent-ils , devoit-il nous découvrir l'avenir pour augmenter nos peines ? falloit-il accroître nos tourmens ? n'étoit-ce pas assez de nous laisser entrevoir le peu de momens heureux que sa cruauté nous destine ? sans lui , sans son fatal présent ,

nous aurions joui du moment sans nous inquiéter des malheurs qui nous attendent. Oui, Jupiter n'est qu'un tyran qui, sous l'ombre d'un bienfait, cache une cruauté effective, incompatible avec la qualité de dieu, qu'il ose usurper. Jupiter les entendit ; leurs reproches, leurs murmures ne le touchèrent plus. Il les plaignit, mais il ne changea pas leur destin : il connoissoit trop bien l'impossibilité d'améliorer ces êtres farouches. Il se borna à redoubler ses bienfaits, à secourir les moins coupables ; & leur ôta pour toujours le don de divination qui leur avoit été si funeste.



LES AMES,

CONTÉ ARABE.

NÉ dans la superbe Bagdad, avant la fin du Califat d'Abou-Giaffar Almanzor, 21^e. successeur du prophète, prince courageux & ferme, vindicatif & avare, & sous lequel la philosophie & l'astrologie avoient fait de grands progrès: je dus une première éducation à un des sages que renfermoit cette cité au milieu des sages innombrables qui l'habitoient. Heureux, si j'avois toujours cru les conseils du vieillard Hasséim qui m'avoit prédit d'assez bonne-heure que je ne tiendrois pas long-temps aux principes de sagesse dont il s'efforçoit de me remplir. Azor m'en disoit-il, mon cher Azor je vous aime, &, si j'avois de plus longs jours à demander à l'être suprême, ce seroit pour assurer votre bonheur, & pour en être témoin. Que je crains, hélas! quand je ne veillerai plus sur vous, que la contagion publique ne vous frappe, que tous les avantages dont la providence vous a gratifié ne tournent contre vous, & ne détruisent mon ouvrage! votre fortune, votre

figure heureuse, la force de votre constitution, vos dispositions à des talens agréables, votre esprit, tout me fait trembler. O mon élève ! emporterai-je cette crainte fatale dans un monde où ma vieillesse va bientôt me faire passer ?

Je rassurois mon guide que je respectois, en m'indignant de ses soupçons ; & , ranimant mon zèle pour ses préceptes, j'eus le bonheur de marquer les premiers pas de ma jeunesse par quelques actes de bienfaisance & d'humanité, qui soutinrent ses espérances sur mon compte jusqu'à la mort, arrivée trop tôt pour moi.

Tous les désordres triomphoient alors dans l'opulente Bagdad. On y parvenoit par l'impudence & par la bassesse. Un homme destiné en naissant à être le valet de quelque éléphant, avec quelque adresse d'esprit, sur-tout par les services les plus vils rendus à quelques grands, & par les intérêts accumulés d'une usure infâme, y devenoit un être d'importance, & s'y montreroit porté fastueusement sur un de ces animaux qu'il eût dû conduire à l'abreuvoir. On n'y connoissoit plus de pudeur que celle que donne la timide honnêteté de la vertu. Tout s'y animoit pour le plaisir & par le plaisir, à ce qu'on disoit, mais rien n'étoit si rare à y rencontrer. Ce mot circuloit dans des milliers de bouches qui ne s'ouvroient que pour bâiller. Les femmes

fans y être belles , y étoient charmantes , parce qu'elles avoient su se soustraire aux vieilles loix qui enchaînoient sottement leur sexe à la pratique de quelques vertus paisibles , douces & domestiques. On y rioit de tout sans en être plus gai , parce que ce rire embellissoit quelques bouches , découvroit quelques dents assez blanches , & parce que ce rire étoit par tout l'expression de la malignité & de l'envie , plutôt que celle du plaisir. Le mot d'honneur y avoit fait place à celui des honneurs. Celui de mœurs faisoit pitié. Bagdad enfin , où tout se nommoit divin , exquis , délicieux , étoit la corruption même.

Ce n'est point ainsi que j'en jugeai lorsque j'eus perdu mon Mentor. Ma raison trop foible disparut avec lui comme il l'avoit redouté. J'oubliai que les plaisirs que m'avoient procurés les deux ou trois petites actions honnêtes que j'avois faites sous ses yeux étoient les plus douces sensations que j'eusse éprouvées , & qu'elles m'avoient rempli sans orgueil , de la précieuse satisfaction de soi - même , sans laquelle aucun plaisir continu , aucun bonheur n'existent.

La femme d'un Emir m'avoit mis à la mode ; car il n'étoit pas alors question à Bagdad de l'ancienne & prudente séparation des deux sexes. Il n'y eut point de folies qu'elle ne fit ouverte-

ment & sans gêne, & auxquelles elle ne m'accoutumât assez pour me rendre digne d'en faire à mon tour d'aussi piquantes. Le génie de ces fortes d'escapades est d'y joindre quelque chose de neuf & de plus impudent que de coutume; j'y réussis à merveille, & je fus en peu de tems un des plus jolis fots de la ville.

Au milieu de tout cela pas un mot du défunt Hasseim, ou de sa doctrine, dont la plus petite trace s'effaça dans ma tête; car l'indigent me trouvoit sans égards, & le malheureux sans pitié.

Quelques années se passèrent dans le tourbillon des riens qui m'occupoient tout entier; mais je ne fais pourquoi, au milieu de l'énivrement & des jouissances variées, dont la riante frivolité faisoit mes délices, je me trouvois pesant & rêveur un jour en rentrant chez moi. On dira: c'est le funeste ennui; mais je n'ai garde de le traiter si mal, puisqu'il produisit ce que l'on va voir.

Je m'ennuyois donc, parce que j'étois avec moi-même, & que c'étoit (pour trancher le mot) assez mauvaise compagnie. Enfin je m'ennuyois, & je ne concevois pas comment je pouvois payer si cher le desir d'être heureux sans parvenir jamais à l'être, je me levois machinalement de dessus mes oreillers entassés, & je m'y

rejettois de même, & je bâillois, & je levois les épaules, & j'étendois les bras, & je passois la main sur mes yeux, & je me relevois encore sans savoir pourquoi; & j'avois ouvert vingt tiroirs sans avoir rien vu de ce qu'ils renfermoient, lorsqu'au vingt-unième j'aperçus une médaille sur laquelle un habile artiste avoit gravé jadis la tête respectable d'Hasseim. O, vertueux Hasseim, m'écriai-je! & puis je rougis avec grande raison; car le nom seul de ce sage étoit foudroyant pour moi. Hasseim! répétais-je échauffé par son image, Hasseim! prends pitié de ton disciple indigne.

Quel fut mon étonnement lorsque, sans voir personne, j'entendis clairement ces mots : *fors & suis-moi?* La voix mystérieuse me parut avoir gagné mes jardins, & je m'y précipitai.

La même voix qui me rappelloit celle d'Hasseim se faisoit entendre par intervalles, toujours en s'éloignant; & moi de voler toujours à elle. Son projet étoit de me fatiguer sans doute, & elle y réussit; car je tombai de lassitude au bord d'un bassin, où je m'endormis bientôt.

Est-ce un rêve que je vais conter? Est-ce une vision telle qu'en eut jadis le sage Lokman? J'oserois le soupçonner si j'eusse été aussi

digne que lui de cette faveur des cieux ; mais tout se peint encore à mon imagination comme un évènement sensible , & comme une réalité.

Quoi qu'il en soit , je me sentis transporté par les airs dans une île qui offroit aux yeux tout ce que la nature a de plus noble & de plus beau dans sa sublime simplicité. J'y fus pénétré de ce respect qu'impose la route sacrée des temples de l'éternel. A peine le nuage qui me descendit mollement dans ce séjour s'éloignait-il de moi , que j'aperçus l'ombre d'Hesseim. Mon front toucha aussi - tôt la terre , & ce ne fut qu'en tremblant que je prononçai son nom.

Azor , relève - toi , me dit-il , & daigne m'écouter pour la dernière fois. Je vais te faire connaître les invisibles habitans de cette île jusqu'à présent inconnue & inaccessible à tout autre mortel que toi ; c'est l'île des ames. Ne te défie point de ton vieil ami ; tu fais qu'il ne trompa jamais personne.

Les ames ? lui dis-je avec plus de confiance depuis qu'il m'avoit parlé de notre ancienne amitié , quoi donc , respectable Hesseim , est-ce ici le magasin des ames que la providence répand chaque jour sur la surface de la terre ? Non , me répondit mon sage : ce sont celles qui

ont déjà habité des corps qui existent encore , & dont l'incompatibilité avec leurs enveloppes grossières , leur a fait obtenir d'en être séparées. Elles attendent en ce lieu d'exil que la destruction de leur demeure les rappelle au sein de la divinité dont elles sont émanées. — Je ne vous comprends point , Hasseim. — Je le crois. Vous vous figurez peut-être avoir encore la vôtre ? Elle est ici : je vais vous conduire au quartier des ames de Bagdad , & vous pourrez la reconnoître parmi celles de presque tous vos compatriotes. — Mais comment se pourroit-il ? — Je vous entends, Azor ; vous ne concevez pas qu'un corps privé de son ame puisse exister ; & moi j'aurois peine à comprendre que le maître d'une maison , dont on mépriseroit sans cesse les avis & qu'on traiteroit comme un vil subalterne , pût y demeurer long-tems , enfin , que des êtres spirituels fussent toujours enchaînés dans des cachots si peu dignes d'eux. Mais , Hasseim , tous mes compatriotes pensent , réfléchissent. — Azor ne dégradez point la pensée , cet exercice profond des esprits ; elle n'est telle que par les objets qui l'occupent. — Discuter , combiner ; analyser des frivolités , c'est plutôt agir que penser. Ecoutez-moi , vous dis-je ; voici le mystère : c'est que l'ame indignée de ses fers , lorsqu'elle obtient du grand être la faveur de les briser ,

est obligée de laisser la plus mince superficie d'elle-même, une pellicule (s'il est permis de s'expliquer ainsi) un atome, une scorie mille fois plus légère que celles qu'on voit furnager sur les métaux en fusion : & voilà tout ce qui reste à vos concitoyens, à vous-même, & ce qui suffit au-delà pour toutes les opérations intellectuelles que vous leur supposez ; car il ne faut presque que des sens pour tout ce qu'on leur voit faire. Venez, venez, ajouta-t-il, dans le quartier de Bagdad, & ce que je vous dis vous paroîtra démontré. Il faut vous dire encore que ces ames sont obligées de se représenter de temps en temps dans leurs cages, pour voir si elles s'y trouveront mieux, & c'est de là que viennent les syndereses, les remords, les inquiétudes & les ennuis : mais, lorsqu'elles jugent qu'elles sont toujours parfaitement inutiles, elles revolent ici. Nous sommes précisément au moment de leur retour ; ne dites mot, & écoutez.

Arrivé en effet sous un bosquet de myrtes & d'orangers avec mon conducteur, & ne voyant rien, j'entendis distinctement ce que je vais transcrire ici.

Première ame. Sommes-nous encore en nombre égal ? Quelqu'une de nous est-elle restée ?

Deuxième ame. Pas une à Bagdad, & deux, je crois, à dix milles de la ville.

Première ame. C'est bien peu. Et ton Satrape , comment t'a-t-il reçue ?

Deuxième ame. Indignement , à son ordinaire. Plongé dans la fange de ses sens , je l'ai trouvé combinant de nouveaux moyens d'engloutir , s'il le peut , par la faveur dont il est honoré , les immenses trésors de Giaffar.

Première ame. Cela ne fera pas aisé ; car ils sont sous une triple clef.

Deuxième ame. Tu fais que l'avidité trouve le secret d'arracher des Soudans ce qu'ils n'aiment pas à donner.

Première ame. Poursuis.

Deuxième ame. Sa maison étoit pleine de gens auxquels il devoit & qui ne remportoient rien , tandis que d'autres apportoit des monceaux d'or pour acheter les injustices qu'ils venoient solliciter. Je me suis fait entendre un moment ; il s'est mépris d'être assez foible pour balancer à se satisfaire. J'ai fui , comme je ferai toujours. Et toi-même , tu n'as pu rester chez ton Bonze ?

Première ame. Où voulois-tu que je prisse place entre l'hypocrisie & le désordre ? Il ne changera pas plus que ton Satrape , & nous sommes ici pour long-tems.

Plusieurs ames ensemble. C'est précisément mon histoire.

Première ame. Le masque de l'hypocrisie s'incruste par le temps dans la peau , & ne peut plus tomber. Quand on a osé tromper la divinité , il en coûte si peu pour tromper les hommes , & le métier est si utile , qu'on n'en change point.

Conduit par Hasseim un peu plus loin , j'entendis un cri qui m'étonna. O ciel ! dit une voix , c'est Azor qui me poursuit , & que lui importe de me rencontrer ? m'a-t-il seulement écoutée une minute ? La voilà , me dit mon sage ; c'est votre ame , c'est elle-même que vous épouvantez. Ah ! pardon , m'écriai-je , pardon , fille auguste du ciel ; ah ! daignez rentrer dans mon sein : je le rendrai digne de vous ; je le sens au transport qu'excite en moi votre présence.

Ingrat Azor , répondit la voix , tu sentois autrefois ces transports ; mais depuis que tu m'as forcée de te quitter... Reviens , reviens mon ame , repris-je : Hasseim & vous , m'inspirez tous deux ; vous m'avez changé pour jamais , j'en jure par toi-même..... A ce mot la voix ne se fit plus entendre , & je me sentis échauffé intérieurement du zèle que donne la vertu ; mon ame avoit quitté ses compagnes , & je crus la posséder au moment

où mon cher Hasseim m'embrassa avec tendresse.

En avançant quelques pas nous entendîmes une foule d'ames qui s'entrenoient des paisibles soins du ménage & de la tendresse conjugale, du bonheur d'élever de jeunes créatures, qui presque toutes, apportent en naissant le besoin & l'instinct d'imiter, & auxquelles il est si nécessaire par conséquent de n'offrir que de bons exemples. Vous les reconnoissez bien, me dit Hasseim? — Oh! oui: ce sont les ames du plus grand nombre des femmes de Bagdad. — Elles nous épargnent par cet entretien modeste bien des détails contraires qui vous auroient amusé. — Vous me croyez encore le même; je suis changé, vous dis-je. — Je vous en félicite; en ce cas-là vous ne regretterez rien.

L'amour de la patrie étoit plus loin le sujet d'une conversation touchante, & je reconnus les ames de plus d'un chef de nos Spahis. Cette héroïque vertu que nous inspirions, dit l'une d'elles, s'est donc évanouie? L'intérêt, ce bas ennemi de la gloire, est donc venu se mettre insolemment à sa place? O mes sœurs! la base de tout ce qu'il peut y avoir de grand & d'élevé parmi les hommes n'existe plus: ce sont

les mœurs ; sans elle tout périt & se dénature.
Qui les rappellera donc ces mœurs si essentielles
à la sûreté & au bonheur des états ?

J'entendis ensuite les ames de ceux qui dans
Bagdad , étoient alors chargés de la perception
des revenus de l'état. Elles gémissaient de la
dureté de ceux qu'elles avoient été destinées
à animer. Il n'est plus d'espérance pour nous ,
disoit l'une ; leur gloire est attachée à la dé-
couverte d'un nouveau système de vexation.
Recommandez-leur un homme honnête & droit ;
vous les verrez plier de dédain leurs larges
épaules. Oh qu'ils savent bien se passer de nous
ceux-là !

A quelque distance étoient d'autres ames que
je reconnus au stile élégant , pathétique & fleuri.
C'étoient celles de ces hommes chargés d'étendre
les connoissances humaines. Relâcher chaque
jour quelqu'uns des liens de la société , disoit
une ame en soupirant , eux qui devoient les
resserrer par l'exemple & par leurs discours !
O ma sœur , disoit une autre , ôter l'amitié
pure & douce du milieu des hommes ! quelle
barbarie ! traiter tous les devoirs de conven-
tions locales & momentanées ! quelle ignorance !
Nous méconnoître , disoit une troisième , nous
asservir aux loix de notre ennemi , aux chaînes
méprisables

méprisables du corps, nous mes sœurs, qui existons aujourd'hui loin d'eux ! Vouloir expliquer tout, rendre compte de tout, croire qu'on s'est glissé dans le sanctuaire du très-Haut pour y surprendre ses secrets, diroit une quatrième, quelle présomption ! quelle sottise ! Et s'attaquer à la Divinité même, s'écrioit une cinquième, quelle démente & quelle fureur !

Je me portois vers d'autres groupes, quand tout-à-coup, sur le bord du même bassin où j'étois tombé de fatigue, j'ouvris les yeux, & ne vis plus que mes jardins ; mais tout ce que je venois de voir étoit aussi présent à ma pensée, que si ces objets avoient encore été devant moi.

Des malheureux étoient à ma porte lorsque j'y arrivai. Je les fis entrer ; je les embrassai ; je voulus moi-même les arroser de parfums, & je les fis mettre à ma table. Ah ! me dis je intérieurement, ce n'est point un rêve ; je fais du bien, je goûte du plaisir à le faire ; mon ame s'est vraiment réunie à moi & je ne veux jamais qu'elle s'en sépare.

Depuis ce tems je m'interroge tous les jours pour savoir si je n'en suis pas réduit à la foible pellicule ou à la scorie de mon ame. Le desir constant & voluptueux d'être utile à mes frères, que je conserve, m'est un garant qu'elle n'habite

plus l'isle où le sage Hasseim me la fit rencontrer.
Puissent mes concitoyens , en appelant à leur
secours le sage Hasseim , en recevoir le même
bienfait que moi , & n'être pas long-temps
encore la plus lâche partie d'eux-mêmes !



SONGE MERVEILLEUX, *TIRÉ DU BABILLARD.*

JE prenois ces jours passés une promenade solitaire dans les jardins de *Lincolns'ime*; & comme il arrive souvent aux vieillards qui ont fait peu de progrès dans le monde du côté de la réputation & de la fortune, je réfléchissois avec une sorte de peine à l'avancement rapide & à l'élévation subite de plusieurs personnes bien moins âgées que moi, & je murmurois de la distribution inégale des richesses, des honneurs & des dignités, répandus sur les différens états de la vie. La nuit me surprit dans ces pensées mortifiantes: mais son silence, joint à la beauté du tems & à sa sérénité, me conduisit à une contemplation qui me causa des idées plus agréables. Je levai les yeux vers le ciel: le firmament me parut dans tout son éclat; la multitude infinie d'étoiles dont il étoit orné, formoit un spectacle ravissant pour quelqu'un qui se plaît à l'étude des ouvrages de la nature, & je ne pus l'envisager sans méditer sur le créateur de tant d'objets aussi magnifiques. C'est dans ces momens de calme que la philosophie inspire la religion, & que la religion ajoute aux plaisirs de la philosophie.

Je me retirai plein de contentement d'avoir passé quelques heures dans une si noble occupation , & ne doutant point qu'elle n'influât agréablement sur mon sommeil. En effet , je ne fus pas plutôt endormi , que j'eus un songe qui m'affecta prodigieusement. Il avoit quelque chose de si majestueux & de si imposant, que je ne puis m'empêcher de le rapporter malgré l'incohérence d'idées qu'on peut y découvrir dans plusieurs endroits , & à laquelle les songes sont ordinairement sujets.

Je crus revoir ce même firmament illuminé par les astres brillans qui m'avoient récréé avant mon sommeil. Mes yeux errans sur ces objets , s'arrêtèrent au signe de la balance : je le considérai avec attention , & je vis pointer au milieu de cette constellation & s'accroître par degrés, une lumière extraordinaire qui m'affecta de la même manière que si j'eusse vu le soleil se lever en plein minuit. A mesure qu'elle augmentoit en grandeur & en éclat , il me sembloit qu'elle approchoit vers la terre. En effet , j'y découvris bientôt comme une ombre entourée de rayons & à qui , peu-à-peu , je reconnus distinctement la figure d'une femme. J'imaginai d'abord que ce pouvoit être l'intelligence qui gouvernoit la constellation d'où je l'avois vue descendre ; mais lorsque je fus à portée de la

regarder de plus près , elle me parut environnée de tous les attributs avec lesquels on représente ordinairement la déesse de la justice. Son air majestueux & terrible étoit adouci par les traits de la beauté la plus éclatante. Si le sourire se mêloit à la douceur de ses regards , elle remplissoit l'ame de joie ; le courroux venoit-il à les enflammer , elle y portoit la crainte & l'épouvante. Elle tenoit un miroir que je reconnus bientôt pour celui que les peintres mettent entre les mains de la vérité.

Je vis partir de ce miroir , comme un éclair au milieu du jour , une clarté plus vive que celle qui accompagnoit la déesse : toutes les fois qu'elle venoit à l'agiter , le ciel & la terre , tour à tour , étoient illuminés. Quand elle fut descendue assez près de la terre , pour être vue des mortels & leur faire entendre sa voix , elle répandit autour d'elle des nuages variés , qui divisèrent sa splendeur trop éblouissante , en une infinité de rayons plus tempérés , & par ce moyen elle leur rendit son éclat plus supportable.

Tous les habitans de la terre , frappés de cet événement étrange , se rassemblèrent dans une vaste plaine. Aussitôt on entendit une voix qui sortit des nuages , & qui annonça que le but de cette apparition étoit de rendre à chacun ce qui

lui étoit dû & de lui en assurer la possession. A cette déclaration solennelle , la crainte & l'espérance , la joie & la douleur s'emparèrent des esprits & les agitèrent de différentes manières. Le premier édit portoit que toutes les richesses fussent immédiatement rendues à leurs véritables propriétaires : surquoi chacun prit en main les titres de ses possessions. Comme la déesse tourna le miroir de la vérité sur la multitude , on se mit à examiner les différentes pièces , à la clarté qu'il répandoit. Ses rayons avoient la propriété de mettre en feu tout ce qui étoit fausement fabriqué. On vit aussitôt quantité de papiers s'enflammer , de parchemins se plier en se rétrécissant , & la cire des sceaux se fondre & couler de toutes parts , ce qui formoit le spectacle le plus bizarre. Souvent le feu ne parcourroit que deux ou trois lignes & s'arrêtoit ; & c'étoit aux interlignes & aux codiciles que le feu prenoit ordinairement. Comme la lumière pénétrait jusques dans les retraites les plus cachées , elle découvrit les actes qui s'étoient perdus par accident , & ceux qui avoient été dérobés & recelés à dessein , ce qui occasionna une révolution étonnante : les dépouilles de l'extorsion & tous les fruits de la fraude & de la subornation furent ramassées , & formoient un tas si prodigieux , qu'il s'élevoit , pour ainsi

dire , jusqu'aux nues. Il fut appelé la montagne de restitution ; & tous ceux qui avoient été trompés , furent invités d'aller y prendre ce qui leur appartenoit.

Alors on vit une foule de misérables quitter les drapeaux de l'indigence & se revêtir d'habits couverts de brocards & ornés de broderies, dont ils dépouillèrent ceux que l'opulence enavoit décorés; & quantité de gens qui avoient joui de fortunes immenses tombèrent tout-à-coup dans un état de médiocrité ; & il leur restoit à peine de quoi satisfaire leurs besoins essentiels.

Un second édit qui avoit pour but de ranger tout le genre humain en famille , ordonna que tous les enfans se rendissent auprès de leurs véritables pères. Aussitôt une grande partie de l'assemblée se mit à changer de place , parce que le miroir présentant avec éclat la vérité , chacun étoit conduit , comme par un instinct naturel , vers ses propres parens. C'étoit un spectacle affligeant de voir des chefs de familles nombreuses perdre tout-à-coup tous leurs enfans , & quantité de célibataires chargés de familles considérables. On voyoit d'un côté l'orphelin abandonné trouver un père opulent & se réunir à une famille distinguée ; de l'autre , l'héritier présomptif d'une grande fortune se

prosterner devant celui à qui, un moment auparavant, il commandoit en maître. Ces changemens auroient pu produire de grandes plaintes si le malheur n'eût pas été, pour ainsi dire, général ; & si la plûpart de ceux qui venoient de perdre leurs enfans ne les eussent retrouvés dans les mains de leurs meilleurs amis.

Après que les hommes qui avoient été victimes de l'usurpation, furent réintégrés dans leurs droits, & que l'ordre naturel fut rétabli dans les familles, on entendit publier un troisième édit qui ordonna que tous les postes honorables fussent conférés aux personnes qui auroient le plus de mérite & de capacité. Les hommes robustes, ceux d'une taille avantageuse, d'autres qui possédoient de grandes richesses, se présentèrent sur le champ avec assurance ; mais ne pouvant résister à l'éclat du miroir qui les éblouissoit, ils retombèrent aussitôt dans la foule. Ainsi que l'aigle qui essaye les yeux de ses petits aux rayons du soleil, la déesse éprouvoit la multitude en exposant chaque individu aux effets du miroir. J'en vis quantité détourner le visage, sans doute parce qu'ils reconnoissoient leur foiblesse, & ne se sentoient pas assez de mérite pour montrer des prétentions. Il n'y eut que les hommes véritablement vertueux, les savans, & ceux qui s'étoient dis-

tingués soit dans le métier des armes, soit dans le commerce ou dans les affaires, qui purent en soutenir l'éclat. La déesse en composa d'abord un corps particulier qu'elle détacha de cette foule prodigieuse qui la regardoit avec une secrète vénération se retirer à l'écart; mais comme elle vouloit que tous les postes fussent remplis convenablement, elle fit différens choix parmi ce corps recommandable, & les emplois les plus élevés, ainsi que ceux d'une classe inférieure, furent distribués conformément au mérite, à l'habileté & aux talens de chacun.

Ces actes de justice exécutés, les hommes furent congédiés par la déesse, & se retirèrent. Un instant après la plaine fut couverte d'une multitude infinie de femmes. A la vue de cette foule aimable, mon cœur tressaillit. Alors je vis briller sur leurs visages l'éclat du miroir céleste; elles me semblèrent plutôt autant de divinités descendues à la suite de la déesse, que des mortelles qui se présentoient devant elle pour subir ses arrêts. Tant de femmes parlant, pour ainsi dire, toutes à la fois, formèrent un tintamare & une confusion inexprimable; en vain la déesse ordonnoit le silence; il fallut qu'elle employât la sévérité pour les rendre attentives à ses édits. Comme elles avoient été prévenues que l'affaire la plus importante de leur sexe,

c'est-à-dire celle de la préférence dans les rangs, alloit être décidée dans ce moment , le trouble s'étoit répandu parmi elles & y avoit occasionné beaucoup de disputes. Les mots naissance, beauté, esprit, talens, richesses, retentissoient de toutes parts à mes oreilles. Les unes se glorifioient du mérite de leurs époux, tandis que d'autres tiroient avantage de l'empire qu'elles exerçoient sur eux. Quelques-unes se faisoient un grand mérite d'être restées vierges, d'autres se vantoient du grand nombre d'enfans qu'elles avoient mis au monde, plusieurs d'être issues de familles distinguées, & d'autres, d'avoir donné la vie à des personnes qui s'étoient illustrées dans le monde. L'une cherchoit à briller par les agrémens de la danse, l'autre par les accens d'une voix mélodieuse : en un mot, on ne voyoit de tous côtés que lorgnades, signes de tête, jeux d'éventail, fourires, tons de dédain, soupirs affectés, & chacun des artifices que les femmes emploient ordinairement pour captiver notre sexe. La déesse ordonna donc pour terminer toute querelle, que chacune d'elles se placât suivant le plus ou moins de beauté qu'elle avoit. Cette ordonnance les flatta infiniment, & le plus grand nombre mit aussitôt en œuvre tout l'art possible pour paroître davantage. Celles qui se croyoient des agrémens

dans la démarche & dans le maintien , cherchoient les moyens de s'avancer & de se reculer, affectoient de faire de faux pas, afin d'avoir occasion de se montrer dans les attitudes les plus séduisantes ; celles dont le sein étoit formé avec grâce , étoient fort empressées de lever la tête au-dessus de la foule , & d'observer les endroits les plus reculés ; plusieurs se couvroient les yeux de la main , sous prétexte de contempler plus aisément la gloire de la déesse : mais dans le vrai , pour faire voir de beaux bras & de jolies mains. Ce fut pour elles une nouvelle source de joie lorsqu'elles apprirent que l'édit portoit que chacune d'elles feroit elle-même son propre juge dans la décision de cette grande affaire, & qu'elle alloit occuper un rang conformément à l'opinion qu'elle prendroit d'elle en s'observant dans le miroir. La plûpart se livroient aux douces espérances, lorsque la déesse fit paroître le miroir de la vérité , qui s'agrandissoit à mesure qu'il s'approchoit de l'assemblée. Il avoit la propriété singulière de détruire toutes fausses apparences , & il représentoit les objets sans aucun égard pour les traits extérieurs, qui n'avoient pas de rapport au véritable caractère. La déesse le fit agir dans un si grand nombre de dispositions différentes, que toutes les femmes purent aisément y con-

templer leurs personnes. On vit bientôt celles qui avoient le plus de ces dons qui rendent leur sexe véritablement estimable , se parer des traits de la beauté la plus éclatante ; elles en conçurent une joie pure qui les embellissoit encore ; on les distinguoit aisément de celles qui possédoient le moins de ces perfections , ou qui les avoient méprisées pour n'en montrer que les apparences. Il est impossible d'exprimer l'étonnement & la fureur de ces dernières , lorsque leurs véritables traits leur furent présentés dans le miroir : quantité , effrayées à la vue de leurs propres figures, tâchoient de briser le miroir : mais elles ne pouvoient y atteindre. Plusieurs autres se désespéroient de voir leurs appas se flétrir au moment où elles les regardoient. La femme emportée , violente , qui avoit entendu tant de fois faire l'éloge de son esprit & de sa vivacité , crut appercevoir une furie lorsqu'elle se regarda dans le miroir ; l'amante mercenaire y vit une harpie , & la coquette rusée un sphinx , & les uns & les autres conçurent pour leurs figures une aversion & un dégoût proportionné à l'estime qu'elles leur portoient auparavant. Pour moi je ne pus voir sans gémir tant de beaux visages perdre en un clin d'œil tout leur éclat pour se couvrir des nuances de la difformité ; il est vrai que j'eus en même tems la con-

folation d'en voir plusieurs autres , que j'avois jusques-là regardés comme des chefs-d'œuvres de la nature , recevoir par cette épreuve des grâces nouvelles. Quelques-unes étoient si modestes qu'elles éprouvèrent la plus grande surprise à la vue de leurs traits ; j'en remarquai d'autres qui avoient mené une vie austère & retirée , dont les traits s'animèrent par les appas les plus vifs & les plus touchans ; mais ce qui me frappa le plus , ce fut une certaine image que j'apperçus dans le miroir , qui me parut être l'objet le plus charmant que j'eusse jamais vu de ma vie. Ses traits avoient quelque chose de céleste ; ses yeux brilloient d'un feu qui sembloit animer tout ce qu'elle regardoit. Son air étoit majestueux, son maintien noble, son port élevé ; elle avoit une prééminence marquée sur toutes les autres femmes.

Je desirois ardemment de voir celle dont l'image me faisoit une si douce impression , & je la reconnus dans la personne qui étoit à mes côtés & sur le même point de vue que moi , par rapport à la disposition du miroir. C'étoit une petite vieille dont le visage étoit sillonné de rides & la tête couverte de cheveux gris ; toutes les fois qu'elle se contemplot dans le miroir , son visage s'animoit d'une gaieté pleine de candeur , qui sembloit élever son ame jusqu'au

ravissement. Ce songe eut pour moi une singularité que je ne puis taire ; c'est que je conçus pour elle un penchant si vif , qu'il me vint dans l'idée de lui faire des propositions de mariage : mais comme j'allois lui adresser la parole , elle me fut enlevée , parce qu'il fut ordonné que toutes les femmes qui étoient contentes de leur figure allassent se placer à la tête de leur sexe.

Cette assemblée d'élite formoit un corps plein de grâces & de majesté ; mais comme cette division n'occasionnoit pas sur la multitude une diminution aussi considérable qu'il eût été à souhaiter , la déesse , après avoir retiré le miroir , fit quelques distinctions parmi les femmes qui n'avoient pas été contentes de leur figure. Elle prononça plusieurs arrêts qui me parurent très-sages. Je m'en rappelle deux entr'autres qui m'ont affecté très-vivement. Ils regardoient , l'un , les femmes qui avoient manqué d'indulgence envers leur sexe , & qui avoient décrié la conduite des autres femmes ; l'autre , celles qui ne s'étoient pas observées avec assez de sévérité sur leurs obligations , & ils avoient pour objet de faire un exemple des unes & des autres.

Par le premier , les femmes qui s'étoient livrées au plaisir de la médifance furent condamnées à perdre l'usage de la parole : punition bien

humiliante pour les coupables , & vraiment faite pour extirper jusqu'à la racine du vice. Cet arrêt ne fut pas plutôt prononcé, que le murmure continuel qui s'étoit fait entendre dans l'assemblée jusqu'à ce moment, se calma sur le champ. J'étois immobile de surprise & de chagrin de voir un si grand nombre de personnes, que j'avois toujours crues les plus vertueuses de leur sexe , devenir tout-à-coup muettes. Une dame qui se trouva auprès de moi, & à qui je ne pus cacher ma peine, me dit qu'elle étoit étonnée de me voir prendre tant de part à la disgrâce d'une troupe de ... Elle s'arrêta tout court , & je ne tardai pas à reconnoître qu'elle participoit à la disgrâce commune. Ce désastre tomba particulièrement sur cette classe de femmes qui portent parmi nous le nom de prudes : expression trop foible pour donner une juste idée de ces femmes hypocrites , qui ont l'art de s'arroger les avantages qui ne sont dûs qu'à la vertu , & qui s'élèvent sur les ruines de celles qu'elles deshonnorent, en divulguant leurs foiblesses. Par le second arrêt , les femmes qui avoient couru les risques de devenir mères , devoient paroître aux yeux de toute l'assemblée avec les signes caractéristiques de leur chute. L'exécution de cet arrêt révéla un si grand nombre de fautes , que je sentis redoubler

mon respect & mon admiration pour le corps précieux que le miroir de la vérité avoit ramassé parmi la foule ; mais je ne pus m'empêcher de gémir de le voir si peu nombreux en comparaison du reste de l'assemblée ; j'ignore quelle fut la suite de cette scène importante : apparemment que le spectacle nouveau qu'elle offroit à mes regards me frappa trop vivement pour pouvoir le supporter plus long-tems.

A mon réveil je ne pus penser , sans étonnement , à la bizarrerie de cette espèce de vision , & ce fut un véritable soulagement pour moi , lorsque , sorti tout-à-fait des régions de l'illusion , je pus me convaincre par la réflexion , que la vertu rencontre parmi le beau sexe plus de profélites que mon rêve ne m'avoit donné occasion de l'imaginer , & qu'il est beaucoup de femmes à qui on peut appliquer ce que Milton fait dire à Adam lorsqu'il s'entretient avec l'ange au sujet d'Eve , après avoir exprimé le sentiment de sa supériorité sur elle.

» Cependant , quand je l'envisage , elle sem-
» ble si parfaite & si remplie de la connoissance
» de ses droits , que ce qu'elle veut faire ou
» dire , paroît le plus sage , le plus vertueux &
» le meilleur. La science se déconcerte en sa
» présence ; la sagesse discourant avec elle , se
» démonte

» démonte & ressemble à la folie. L'autorité &
 » la raison l'accompagne , comme si elle eût été
 » conçue dans les idées de dieu indépendam-
 » ment de moi , pour être la première ; enfin les
 » grâces ont élu leur demeure dans sa personne
 » aimable , & elles ont placé autour d'elle ,
 » comme une garde angelique , le respect & la
 » crainte ».



F É R A D I R ,

C O N T E M O R A L .

LE calife Aaron Al-Raschid faisant un soir sa tournée ordinaire dans les rues de Bagdad, seul & déguisé, aperçut de loin une épaisse fumée dans un quartier voisin. Présument que c'étoit quelque incendie, & son amour pour la police de Bagdad ne lui permettant pas de différer, il se rendit à la hâte à l'endroit où étoit le feu; c'étoit une partie de maison qui brûloit. Une foule innombrable d'arabes y étoit accourue : les uns travailloient, d'autres pilloient, & la plupart se contentoient de contempler l'activité de la flamme & les débris qu'elle laissoit, lorsqu'un arabe sortit de ce théâtre de ravage, & traversant la foule, vint se poster, les bras croisés, vis-à-vis la maison, avec la tranquillité la plus étonnante. Il se trouva par hazard placé près du Calife qui venoit d'y arriver, & qu'il ne reconnut pas. Aaron lui demanda quel étoit le maître de cette maison ? --- C'est moi, dit froidement l'arabe... Surpris d'un sang-froid si inconcevable, le calife lui

demanda encore pourquoi il se tenoit si tranquille ? --- Bon ! répliqua cet homme , je viens de travailler autant & plus que tous les autres ; j'ai fait couper les communications afin que le feu ne fit pas plus de progrès , & actuellement j'examine le peu qu'il en fait. --- Cela est malheureux pour vous , interrompit le Calife. --- Pas tant ! répliqua l'arabe. --- Comment !... n'est-ce pas un malheur que de voir brûler la moitié de sa maison ? --- Oui mais n'est-ce pas un bonheur de pouvoir conserver l'autre ?

Le calife surpris à l'excès d'un discours si extraordinaire , forma sur le champ le dessein d'interroger plus amplement un homme qui lui paroïssoit tout-à-fait bizarre ; & lui ayant encore fait quelques questions , auxquelles l'arabe répondit sur le même ton de singularité , le calife s'en retourna continuer ses visites nocturnes

Le lendemain , Al-Raschid se souvenant de l'aventure de la veille , ordonna à un de ses esclaves d'aller chercher le propriétaire de la maison où l'incendie étoit arrivé. L'arabe reçut l'ordre avec surprise , suivit l'esclave sans crainte , & arriva au palais du Calife , devant lequel il fut introduit.

L'arabe , après les génuflexions ordinaires ;

attendit , dans un respectueux silence , que le calife daignât lui parler. Approche , lui dit ce dernier , me reconnois-tu ? --- Commandeur des croyans , repliqua l'arabe , je vous reconnois pour le souverain maître de ma vie. --- Sais-tu que c'est moi qui t'ai parlé hier près de ta maison ? L'arabe s'inclina respectueusement, & le calife continua : je t'ai fait venir pour savoir l'histoire de ta vie , & à quels événemens tu dois la singularité du caractère dont j'ai été frappé hier par tes réponses.

Puissant empereur , dit l'arabe , puisque vous l'ordonnez , je vais vous satisfaire.

Je m'appelle Féradir , & suis né dans cette superbe ville , de parens qui , au moyen d'un commerce maritime assez considérable , me laissèrent à leur mort une aisance honnête ; mais le desir d'amasser de plus grands biens , fit que je ne me contentai pas de cette fortune ; je voulois être heureux , & je plaçois le bonheur dans la possession des richesses ; je résolus donc de continuer la profession de mon père. Un frère que j'avois étant dans les mêmes sentimens , nous ne songeâmes plus qu'à exécuter ce dessein. Nos richesses étoient placées sur quatre vaisseaux , nous décidâmes d'attendre leur retour. Quelque tems après nous apprî-

mes la funeste nouvelle que le plus considérable de ces vaisseaux avoit fait naufrage, & qu'un autre avoit été entièrement pillé par des pirates : à cette nouvelle nous demeurâmes anéantis. Mon frère, naturellement plus emporté, murmura contre la divine providence. Les deux vaisseaux qui nous restoient, étoient les moins précieux & pouvoient essuyer le même sort, ce qui faisoit évanouir tous nos projets de fortune.

Nous demeurâmes encore quelque tems irrésolus sur le parti qui nous restoit à prendre ; notre chagrin étoit au comble ; lorsqu'un soir plus abattu qu'à l'ordinaire, nous étions ensemble à rêver & à nous plaindre, je laissai échapper ces mots : O Alla ! que t'ai-je fait pour me traiter si cruellement ? Etoit-ce un crime que de chercher à me rendre heureux ? Hélas ! ... je ne le ferai jamais ! ... Tu le feras, tu l'es, dit une voix tonnante qui nous fit tressaillir de crainte & d'étonnement. En même tems nous vîmes descendre l'immortel Barouk, le génie du bonheur. Mon frère, aigri par le désespoir, ne quitta pas sa place ; pour moi, je me prosternai & demandai humblement au génie l'explication de ces mystérieuses paroles. Foible mortel ! me dit-il, n'est-ce pas un bonheur de

ne perdre que deux vaisseaux, lorsque tu pouvois en perdre quatre ? --- Puissant génie ! répliquai-je , n'eût-il pas été plus heureux de n'en perdre aucun ? --- Oui , mais au moins ton malheur n'est pas au comble , & cependant tu te plains comme s'il ne te restoit plus rien.

Ce peu de mots fut un baume salutaire qui se répandit dans tous mes sens ; j'attendis que le génie consolateur reprît la parole ; il le fit : tu voulois être heureux ! le bonheur parfait est-il fait pour des êtres imparfaits ? non ; apprend que l'homme le plus heureux n'est que celui qui a moins de malheurs que les autres & que c'est la persuasion où l'on est d'être moins malheureux , qui constitue le seul bonheur que vous pouvez goûter. Que cela te suffise. Je n'ajoute plus qu'un mot : *tu seras heureux lorsque tu seras malheureux.*

Le génie , à ces mots , disparut avec la promptitude du foudre redoutable émané du trône céleste. J'étois demeuré dans un enthousiasme divin : j'en fus distrait par un éclat de rire de mon frère. Quoi ! dit-il , vous avez la foiblesse d'écouter un pareil oracle ? que veut dire ce génie avec ces dernières paroles : *tu seras heureux lorsque tu seras malheureux* ; impie , dit la même voix , pour prix de ton blasphème ,

tu éprouveras un fort contraire , & tu seras malheureux lorsque tu seras heureux.

Mon frère insulta de nouveau à la puissance céleste par sa coupable tranquillité. Pour moi, les paroles du génie avoient fait sur mon âme l'effet du plus brillant des astres sur les nuages épais qui cachent ses rayons aux yeux des mortels : tous mes doutes, tous mes chagrins s'étoient dissipés , & je n'étois plus occupé de la perte de mes vaisseaux , que par le souvenir agréable de l'heureuse apparition que cette perte m'avoit procurée.

Cependant je résolus de voyager & d'aller rendre grâce sur le tombeau du saint prophète, de l'apparition consolante du génie. Mon frère voulut être du voyage , par la seule envie de se distraire. Nos vaisseaux étoient encore bien éloignés de leur retour. Nous partîmes donc ; mais à peine avions - nous fait une demi journée de chemin , que mon frère se sentit pressé d'une soif extraordinaire ; le plus prochain caravanera étoit encore bien éloigné , & il n'y avoit aucun ruisseau sur notre route ; mon frère murmuroit déjà : ah ! disoit - il que je serois heureux de pouvoir me désaltérer ! je serois le plus content des hommes Il achevoit ces mots , lorsqu'une source d'eau sortit d'un tronc

d'arbre qui étoit près de nous. Mon frère but cette eau avec une avidité incroyable ; mais à peine eût-il satisfait cette brûlante soif, qu'il s'écria que la faim qu'il commençoit à sentir, étoit mille fois plus grande que la soif qu'il venoit d'appaîser : il ne se présenta cependant aucun mets , & j'admirai dès-lors la justification de l'oracle du génie. Nous continuâmes notre route , & ayant trouvé le soir un caravansera , nous y entrâmes, Mon frère se reput à son aise : mais il se plaignit ensuite de la lassitude & fut se coucher.

Le lendemain , en sortant du caravansera , une tuile vint à se détacher du toit , tomba sur moi , & me fit une contusion à la tête ; j'eus à peine le tems de jeter un cri , que la cheminée tomba à quatre pas de moi ; je m'écriai : Que je suis heureux ! --- Comment , dit mon frère , c'est un bonheur de recevoir une tuile sur la tête ? --- comment, mon frère , lui repliquai-je , ce n'est pas un bonheur d'en être quitte à si peu , tandis qu'à quatre pas plus loin j'étois écrasé par la cheminée ? --- mais il eût été plus heureux d'éviter l'un & l'autre. --- Mais , répondis-je , il eût été plus malheureux aussi de recevoir l'un que l'autre.

Mon frère se prit à rire de ce qu'il appelloit

ma simplicité , & nous reprîmes notre marche. Au bout d'une heure , il se plaignit du froid ; qui étoit excessif. Au milieu de ses plaintes , nous vîmes passer un des visirs de ce magnifique empire ; il étoit dans un char fourré d'hermine & de toutes les peaux les plus chaudes. Ah ! s'écria mon frère , convenez qu'on est bien heureux de voyager ainsi à l'abri du froid , de la lassitude & de tous les désagrémens auxquels nous sommes exposés. Pour cette fois , je sentis la vérité de ce que me disoit mon frère , & j'enviai le sort du visir ; mais ayant tourné la tête derrière moi , j'apperçus un pauvre faquir qui avoit le corps à moitié découvert , la tête & les pieds nus , presque mort de froid , & traînant à peine sa masse épuisée. Je le fis voir à mon frère : convenez aussi , lui dis-je ; qu'on est plus heureux encore d'être vêtu comme nous , que comme ce malheureux faquir ? il y a plus de différence de lui à nous , que de nous au visir ; ce dernier a du superflu , nous avons le nécessaire , & ce pauvre homme n'a ni l'un ni l'autre. Le visir est heureux , nous le sommes moins que lui , mais ce faquir ne l'est pas du tout. Je crus m'appercevoir que ces paroles faisoient impression sur mon frère , & je m'en félicitois ; mais il étoit destiné à subir l'accomplissement de l'oracle.

Nous étions déjà assez près de Médine , lorsque mon frère apperçut & ramassa aussi-tôt trois bourses qui étoient tombées à terre ; nous les ouvrîmes , il y en avoit deux qui étoient remplies de séquins & de diamans de la plus grande beauté ; la troisième ne contenoit que des jetons de cuivre. Je me félicitois de ce bonheur inespéré : mon frère , loin de m'imiter , se mit à s'exhaler en plaintes amères sur le peu de valeur de la troisième bourse : ah ! s'écrioit-il , j'ai plus de chagrin de la voir si pauvre , que de joie de trouver les deux autres si bien remplies : quel cas faire d'un bonheur si malheureusement troublé !

Vous pouvez juger , magnifique empereur (continua Féradir) à quel point je fus surpris d'une insatiabilité si étrange ! mais il est impossible de vous figurer à quel excès monta mon indignation , lorsque mon frère me signifia que je n'avois aucun droit à prétendre dans cette fortune. Je rougis de lui voir des sentimens aussi bas , & je lui en fis les plus vifs reproches : mais il s'emporta , & me jetant les trois bourses : hé bien ! dit-il , prenez-les donc seul , ces richesses , puisque je ne puis avoir tout , je ne veux rien.

L'oracle n'étoit-il pas bien accompli ? le bonheur de mon frère se changeoit en tourment

par son insatiable cupidité. J'eus pitié de sa folie, & je lui protestai que je ne voulois point qu'une pareille aventure causât notre désunion; que son amitié m'étoit plus précieuse que ce trésor, & que je le priois instamment de le garder en entier. Il ne se le fit pas répéter; & profitant de mon désintéressement, il garda les diamans, & employa son or en achat de différentes marchandises qu'il plaça sur des vaisseaux destinés à aller au Caire; & s'embarquant sur un de ces mêmes vaisseaux, il me fit ses adieux, & partit pour cette foire célèbre.

Je partis aussi de mon côté; & après plusieurs aventures qu'il est inutile de raconter, j'arrivai à Médine, où je remplis pieusement le but qui m'y avoit conduit. J'y séjournai quelque tems, après quoi je me remis en marche pour retourner à Bagdad où j'arrivai enfin, non sans beaucoup de peines & de fatigues, qui avoient quelquefois lassé ma constance, mais dont je me consolais toujours en envisageant de plus grands malheurs qui auroient pu m'arriver.

Rentré dans Bagdad, j'appris que les deux vaisseaux qui étoient sur mer lors de mon départ, étoient de retour; le produit des mar-

chandises vendues étoit immense ; je le recueillis , & j'en destinai la moitié à mon frère. Cependant j'employai ma moitié à l'acquisition de la maison dont une partie fut brûlée hier , & content de ma fortune , je fixai entièrement mon séjour dans cette ville.

Quelques années après , je reçus la nouvelle de la mort de mon frère. Il avoit fait la fortune la plus brillante : mais son insupportable soif du bonheur lui ayant exagéré la perte de trois diamans superbes qu'il avoit , il en devint inconsolable , & ses immenses richesses ne lui paroissant plus pouvoir suffire à ses vœux , la douleur le mit au tombeau. Ses dernières dispositions étoient en ma faveur ; je donnai des larmes sincères à son trépas , & je recueillis le fruit de tant de travaux dont il n'avoit pas su jouir.

Me trouvant alors possesseur d'une fortune considérable , je résolus de la partager avec une compagne. Je fis choix d'une jeune arabe nommée Zéluma. Elle m'accepta : quelques intrigues qu'elle avoit eues avec un jeune arabe nommé Aboulem , ne m'épouvantèrent pas , vu les assurances que l'on me donna que leur liaison étoit entièrement rompue. Enfin tout étoit prêt pour unir nos destins : nous étions

à la veille du jour fixé pour cet accord ; le hasard ou l'amour conduisirent mes pas chez ma belle Zéluma... Figurez-vous mon desespoir !... Aboulem & elle , occupés à mériter ma colère, en consommant ma honte... Furieux , je m'élançai sur ces deux traîtres , je plonge le poignard dans le cœur du perfide Aboulem. En vain son amante demande grâce , & pour lui & pour elle ... Ses larmes , ses cris , ses prières , ses efforts , ses menaces... rien ne me touchoit. Je retirai le poignard sanglant du corps d'Aboulem, & le plongeant à coups redoublés dans le sein de la perfide Va , lui criai-je , va rejoindre ton indigne amant , puisque le don de mon cœur & de ma fortune n'ont pu te toucher... Elle expira.... Dieu ! qu'elle étoit encore belle ! Je quittai ce théâtre de carnage ; & animé du plus violent desespoir , je courus dans le dessein de me jeter dans le précipice le plus profond : j'étois déjà sur le sommet du plus haut rocher... déjà je prenois un essor furieux.... Je me sentis retenir fortement par le bras ; je me retourne : c'étoit un saint faquir , dont l'hermitage étoit fixé sur ce rocher. Qu'avez-vous ? me dit-il , quel malheur ! ... Ah ! lui dis je , laissez-moi abrégier le cours d'une vie que j'ai en horreur. Mais encore , reprit-

il , confiez - moi vos peines , peut - être y a - t - il quelque remède. J'insistai fortement : je m'échappai plusieurs fois , il me retint toujours ; enfin je jugeai que je m'en débarrasserois en lui contant mon infortune. Saint Faquir , lui dis-je , est-il homme plus malheureux que moi ? ... violemment épris d'une jeune arabe d'ici près , j'étois au moment de goûter le bonheur le plus parfait , j'accourois pour lui renouveler mille protestations d'un amour éternel.... Je l'ai trouvée.....O ciel ! je l'ai trouvée dans les bras du plus perfide des hommes..... Oh ! oh ! interrompit le Faquir , cela n'est pas si malheureux d'avoir été éclairé de la sorte avant d'être uni à elle... Ces mots furent un trait de lumière ; j'eus peine à concevoir comment j'avois pu me croire si infortuné , tandis qu'un jour de plus je l'aurois été bien davantage , & sans remède. Je baisai le bas de la robe du vénérable vieillard , & le quittai , bien résolu de ne plus m'exagérer mes malheurs.

Depuis ce tems , continua Féradir , je mène la vie la plus heureuse ; j'ai toujours dans la mémoire les paroles de Barouk , *tu seras heureux lorsque tu seras malheureux*. Je l'avois éprouvé dans cette dernière catastrophe ; car c'est être heureux que d'être garanti d'un grand malheur par un moindre.

Toutes ces aventures , magnifique seigneur, m'ont aguerri contre l'adversité , & m'ont accoutumé à n'envisager les évènements que du bon côté.. La scène du monde n'offre à mes yeux qu'un tableau riant, où tout est représenté sous une forme agréable. Je m'empresse de faire disparaître le mal en lui opposant le bien. Je ne cherche & ne trouve que le mieux dans les choses qui n'offrent que le pire aux yeux des autres hommes. Je ne fais si ma philosophie sera goûtée d'eux : mais elle me suffit , & je préfère mon erreur agréable à leur vérité affligeante.

Féradir finit ainsi son histoire ; le calife loua sa philosophie, & lui offrit la place de grand visir qui étoit vacante ; mais l'arabe la refusa en lui disant : commandeur des croyans , je n'ai jamais cherché que le bonheur ; je l'ai trouvé, je le goûte : ce seroit m'en priver que d'accepter vos offres généreuses. On n'est pas parfaitement heureux quand on devient, par son élévation , l'objet de l'envie des autres , dût-on même ne les pas craindre. Aaron, transporté de plaisir d'un désintéressement si héroïque , embrassa l'arabe , & le congédia , en jurant qu'il n'avoit jamais rencontré un homme qui méritât , à plus de titres , le nom de phi-

lofophe , prodigué fi mal à propos fouvent à des hommes qui , par leur orgueil feulement à s'en parer , s'en rendent indignes tous les jours.



L'ÉPREUVE OU AMÉÏDE, CONTE ORIENTAL.

AMÉÏDE régnoit sur une de ces parties de l'Inde, qui se font le moins ressenties des secousses dont cette multitude d'états a été si souvent agitée. Ce prince avoit apporté au monde ce don de la nature, peut-être le plus précieux & le plus rare, la sensibilité, d'où émanent presque toutes les vertus. Les flatteurs & les valets de cour, qui s'emparent en quelque sorte des premiers momens de l'existence des grands, n'étoient point parvenus à corrompre les penchans heureux d'Améïde. Fils d'un père qui s'étoit montré lui-même un prodige de bonté, il cherchoit encore à le surpasser par la bienfaisance & l'amour de la justice : car ces deux qualités doivent nécessairement s'allier dans un souverain jaloux de remplir ses devoirs. Ce prince n'ignoroit pas combien le sceptre est pesant dans de jeunes mains ; il sentoit toute l'importance de l'art de régner : rejetant tous les genres d'éclat, & aimant à s'envelopper

de la modestie, il ne vouloit de parure ni dans ses actions, ni dans ses habits. Améide ne s'occupoit que d'assurer la félicité dont jouissoit son peuple, aussi n'accabloit-il point de largesses d'insatiables favoris. Les revenus de l'état, disoit-il, ne m'appartiennent point; je ne suis que l'économe de mes sujets, & je leur dois compte, ainsi qu'à moi-même, des dépenses qu'exige l'administration. Un père éclairé dans sa tendresse, doit, par une juste distribution, partager son bien entre ses enfans, & ne pas admettre ces odieuses préférences qui ne peuvent faire un heureux qu'aux dépens du bonheur de l'autre. Si je sçavois que dans mon royaume il y eût un seul homme exposé à ressentir le besoin de la faim, je ne pourrois me résoudre à prendre la moindre nourriture : l'existence de tant d'humains est la mienne, & je suis le premier cœur que leurs souffrances déchireroient. De tels sentimens méritoient des éloges; aussi les courtisans vouloient-ils épuiser les louanges pour Améide, mais ils y mettoient en vain une adresse infinie. Le monarque, au moindre mot qui le flattoit, témoignoit une humeur repoussante, & c'étoit courir les risques d'une disgrâce, que d'entreprendre de le louer. Les beaux esprits cependant s'obstinoient à lui prodiguer quantité de panégyriques & de

vers, qu'il se gardoit bien de lire ; ils avoient déjà répandu des lambeaux de l'histoire d'Améide, que ce prince fit sagement supprimer, comme des monumens de la plus servile adulation, & du mensonge le plus grossier & le plus criminel. Il ne pouvoit faire un pas qu'il ne trouvât des statues, des obélisques, des arcs de triomphe érigés en son honneur, & il ordonnoit qu'on les abattît avec la même activité qu'on les relevoit ; des prêtres même avoient eu la bassesse sacrilège de comparer ce souverain à dieu, & de lui élever des autels. Améide indigné renversa de ses propres mains ces édifices de la plus honteuse idolatrie, & de la plus arrogante impiété, punit sévèrement les auteurs de cette flatterie dégoûtante, & défendit, sous peine de mort, qu'on profanât le nom de la divinité, en y mêlant le sien. Il étoit prêt à épouser une jeune princesse dont il se croyoit aimé, & qui devoit à cet hymen futur, la possession assurée d'une souveraineté considérable, que lui avoit laissée son père.

Améide étoit dans l'usage de se dérober à la foule importune des courtisans ; & de faire seul d'assez longues promenades ; il prétendoit que la solitude nourrissoit l'ame, & qu'on ne pouvoit guère se fortifier dans la pratique des vertus, sans se rendre un compte fidèle à soi-

même des diverses impressions qu'on éprouvoit. Il s'étoit égaré un jour sous l'ombrage épais d'un petit bois de cocotiers; plusieurs ruisseaux rafraîchissoient cette retraite délicieuse. Améïde s'y livroit à une douce rêverie; il rencontre un vieillard auquel l'âge prêtoit un air imposant de majesté; la méditation même sembloit être gravée sur son front; un feu céleste animoit ses regards; toute sa personne annonçoit un sage formé par le temps & par l'expérience: il paroissoit être venu en ce lieu, comme Améïde, pour s'étudier & réfléchir. Le souverain l'aborde:—Mon père, commettrai-je une indiscretion? Me feroit-il permis de céder au desir de converser avec vous? Vous connoissez, selon les apparences, tout le prix de la retraite, & je ne doute pas, en recherchant votre entretien, que je n'éclaire mon esprit, & que je n'échauffe mon cœur. Seigneur, répond le vieillard..... Améïde ne le laisse pas achever. — Comment! je vous ferois connu! — Oui, je fais que j'ai l'honneur de parler à un roi, au puissant Améïde, d'autant plus digne de mes hommages, qu'il cherche à s'y dérober. — Oublions, mon père, je vous prie, le monarque de l'Inde, & daignez n'envisager qu'Améïde; tout me promet de votre part des leçons salutaires; & les rois, peut-être plus que les

autres hommes, ont besoin de lumières & d'instruction.

Le souverain & le vieillard ont alors un de ces entretiens qui agrandissent la sphère des idées, & dont le résultat est d'apprendre à devenir meilleur, & plus éclairé sur ses obligations & ses devoirs. Vous êtes donc bien assuré, dit le vieillard, à la fin d'une conversation approfondie, que vous aimez la vertu pour elle-même, sans aucune vue d'intérêt ; que vous faites le bien uniquement pour le plaisir de le faire ? Assurément, réplique d'un ton ferme Améïde ; le besoin de compter mes jours, mes momens par de bonnes actions, est nécessaire à mon ame. Je devrois n'être point aimé, & me voir défiguré par l'ingratitude & la calomnie, que je ne changerois pas de façon de penser & d'agir : c'est en vain qu'on se montreroit injuste à mon égard ; le bonheur des autres fera toujours le mien. — Vous êtes-vous bien interrogé, seigneur, & donneriez-vous votre parole, que rien ne seroit capable d'altérer en vous des sentimens si nobles & si désintéressés ? — Je m'engagerois par les sermens les plus solennels... Que ne pouvez-vous lire dans mon cœur ! Vous verriez que je vous ai dit la vérité. — Je vous crois, seigneur : eh bien ! je vais vous soumettre à une épreuve terrible. Le vieillard

met la main dans son sein, & en tire un petit miroir qu'il présente au prince. — Cette glace, qui ne trompe jamais, vous offrira les hommes tels qu'ils sont ; d'un coup-d'œil vous saisirez le sort qui vous attend, après que vous aurez quitté la vie. Regardez, examinez bien, & osez encore être vertueux & bienfaisant.

Toute l'ame du monarque étoit en quelque sorte attachée sur le miroir : il voit d'abord ses courtisans, contre lesquels il falloit qu'il armât son autorité pour repousser leurs louanges adroites ; il les voit insulter secrètement à ces images, les percer de coups ; le souverain ne peut s'empêcher de dire : ils sont bien faux ! ces beaux esprits qui trafiquoient de leur vile adulation, barbouilloient des épigrammes injurieuses, & des libelles clandestins contre le prince ! Quel spectacle le frappe, lorsqu'il sera descendu au tombeau ! le peu de statues qui seront échappées à ses recherches, tomberont brisées sous les outrages d'une populace effrénée ; l'histoire le peindra sous les couleurs les plus mensongères & les plus abominables ; ces ministres sacrilèges des autels, qui, malgré ses défenses, s'obstinoient à vouloir l'adorer comme dieu même, le maudiront. Mais ce qui affecte davantage Améide, c'est l'infidélité & la perfidie de la princesse qu'il brûloit d'épouser ; il

la voit dans cette glace sacrifiant ses lettres à un amant favorisé : alors le miroir échappe des mains du monarque. — Je vous l'avouerai, mon père, j'ai de la peine à résister à ce coup ! Si vous saviez combien je l'adore ! Je lui assurois en moi un défenseur de ses états. Et voilà donc quelle est la récompense de la vertu ! — Seigneur, elle n'en a point d'autre. Après de telles connoissances, persistez-vous dans le plan de vie que vous vous êtes tracé ? Rien ne me fera changer, mon père, & cette vertu si mal payée, n'en fera pas moins chère à mon cœur.

Le souverain vouloit encore parler au vieillard ; il ne fait comment il a pu se dérober à ses yeux : il le cherche vainement dans ce bois. Améïde revient dans son palais, bien déterminé à suivre la route qu'il s'étoit ouverte ; mais la sérénité avoit fui de son ame ; souvent il s'écrioit : ô Dieu suprême ! c'est donc là le prix que tu réserves à ceux qui s'efforcent de te représenter sur la terre. Mais quand tu confondrois le sage & le juste, ce qui est impossible à la divinité, quand tu n'existerois pas, serois-je moins obligé à faire le bien, & goûterois-je moins de plaisir à m'acquitter de mes devoirs, & à rendre mon peuple heureux ? L'effort qui coûta davantage au monarque, fut de ne point donner sa main à l'objet de son

amour, & de lui épargner jusqu'au moindre reproche. Il se consola de ce sacrifice, en maintenant la princesse dans la possession de son royaume, avec le même zèle que s'il eût été son époux ; il assigna des pensions aux savans encouragea les arts, défendit les privilèges des prêtres, étendit enfin sa bienfaisance sur tout son empire. Il est vrai qu'un jour son secret en quelque sorte, lui échappa. Un courtisier ouvre la bouche pour le louer : arrêtez, dit Améide, je vous connois. Vous ne m'abuserez point ; je fais que le mensonge est sur vos lèvres, que les hommes sont des bêtes farouche que rien n'est capable d'apprivoiser : oui, vous êtes tous des ingrats, des perfides ; mais j'ai plus de plaisir à m'occuper de votre bonheur que vous n'en goûtez à méconnoître mes bienfaits. Je l'éprouve, je le sens : c'est en vain que tout s'unit pour lui refuser le salaire que lui est dû ; la vertu porte avec soi sa récompense, & je n'en demande point d'autre que le ciel.

Il arrive qu'au bout d'un an, Améide retrouve dans cette solitude où il avoit fait la rencontre du vieillard. Au moment que le prince se rappelloit son aventure, le même vieillard s'offre à sa vue, & courant dans ses bras : — prince, permettez que je vous témoigne
moign

moigne ma joie ; rien ne m'est caché : je fais de quelle façon vous vous êtes conduit, que, malgré l'affreuse vérité que je vous ai fait connoître, vous ne vous êtes point démenti dans votre bienfaisance, que votre peuple n'a perdu aucun de ses droits sur votre cœur, que le bonheur d'autrui a fait le vôtre, qu'enfin *vous aimez la vertu pour elle-même*. L'avenir vous a dévoilé des images désagréables ; reprenez le miroir, & rendez justice à l'être des êtres. Améïde, pour la seconde fois, fixe les yeux sur cette glace trop fidelle : il étend la vue sur un espace immense ; il est, pour ainsi dire, transporté dans les cieux. Que de merveilles le frappent ! Quel torrent de délices s'épanche dans son sein ! comme les mortels, les soins qui les agitent, comme la terre s'est perdue à ses regards ! Il entend une voix : — Améïde, c'est ici le séjour de l'éternelle félicité, c'est ici que la vertu remonte à sa source, se repaît à jamais de la contemplation de son auteur. Ta place est marquée parmi les génies bienfaisans, & tu iras de monde en monde distribuer les faveurs de cette providence dont tu as pu accuser la sagesse. Améïde, dans l'extase, veut rendre le miroir au vieillard, & se trouve environné d'une lumière céleste d'où sort un jeune homme resplendissant de toute beauté,

& déployant ses aîles d'une blancheur éblouissante : — Ne cherche plus ton vieillard : c'est moi, Améïde ; j'avois pris ces traits pour jouir dans un entretien familier du spectacle de ton ame ; elle est digne de la divinité : tu vois que la vertu ne demeure pas sans récompense, & que le ciel peut la consoler des injustices de la terre. Je suis le génie qui veille sur toi. Après ta mort, tu partageras mes honneurs, & tu inspireras tes sentimens. Ah ! s'écrie Améïde, je ferai donc toujours du bien !

Fin du trente-cinquième volume.

T A B L E

D E S C O N T E S.

T O M E T R E N T E - C I N Q U I È M E.

AVERTISSEMENT de l'Editeur. page v

MADAME F A G N A N.

Minet-bleu & Louvette, conte. 1

M. D U C L O S.

Acajou & Zirphile, conte. 21

M. C O Y P E L.

Aglaé ou Nabotine, conte des fées. 77

MADAME LEPRINCE DE BEAUMONT.

Le Prince chéri. 111

Fatal & Fortuné. 131

Le Prince charmant. 145

La Veuve & ses deux filles. 157

Le Prince Desir. 165

Aurore & Aimée. 175

Le Pêcheur & le Voyageur. 188

Joliette. 195

444 TABLE DES CONTES.

<i>Le Prince spirituel.</i>	106
<i>Bellote & Laidronette.</i>	215

M. S E L I S.

<i>Le Prince Désiré.</i>	235
--------------------------	-----

C O N T E S C H O I S I S.

<i>Les trois Epreuves.</i>	239
<i>Les Souhaits.</i>	265
<i>Ardoftan.</i>	280
<i>Roxane.</i>	286
<i>Mirzah.</i>	303
<i>Bozaldab.</i>	326
<i>Nahamir ou la Providence justifiée.</i>	333
<i>L'Aveugle & son chien.</i>	344
<i>Jupiter justifié.</i>	371
<i>Les Ames.</i>	389
<i>Songe merveilleux , tiré du Babillard.</i>	403
<i>Féradir.</i>	418
<i>Améide.</i>	433

Fin de la Table du tome trente-cinquième.

